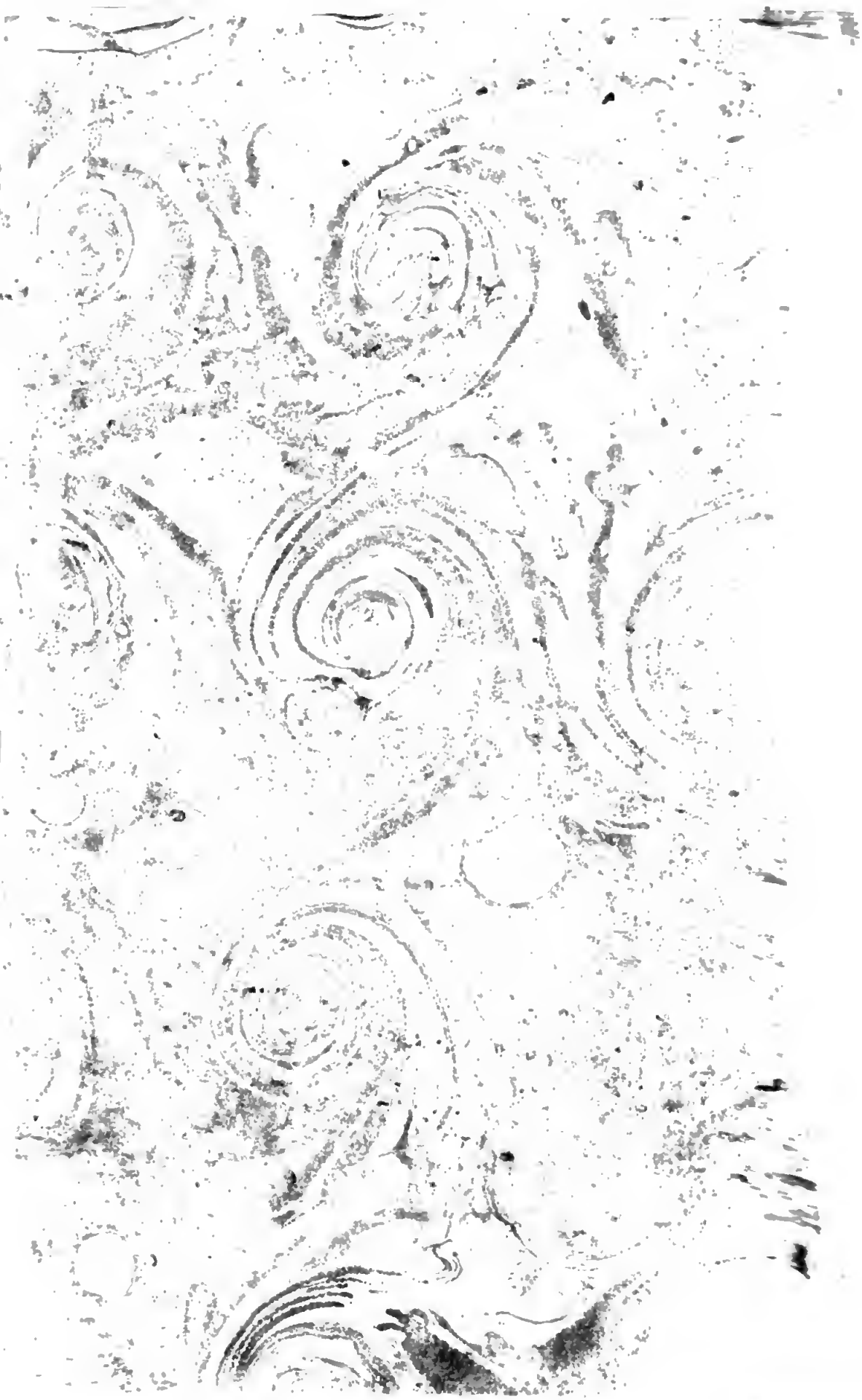
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A 16
290
NAPOLI



529.11

II Suppl. Packet 290

627617 SBN

HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS, *DEPUIS AUGUSTE* JUSQU'A CONSTANTIN.

Par M. CREVIER, Professeur Emérite de Rhétorique au college de Beauvais.

NOUVELLE EDITION.

TOME VI.

BIBLIOTECA NAZIONALE

A PARIS,

Chez { SAILLANT, rue St.-Jean de Beauvais.
DESAINT, rue du Foin.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation et Privilege du Roi.

LISTE

Des noms des Consuls, et des années que comprend ce Volume.

VESPASIEN, Empereur.

SER. GALBA. T. VINIUS.	An. R. 820. De J.C. 69.
VESPASIANUS AUGUSTUS II. TITUS CÆSAR.	An. R 821. De J. C. 70.
VESPASIANUS AUGUSTUS III. M. COCCIEUS NERVA.	An. R 822. De J. C. 71.
VESPASIANUS AUGUSTUS IV. TITUS CÆSAR II.	An. R. 823. De J.C. 72.
DOMITIANUS CÆSAR II. VALERIUS MESSALINUS.	An. R. 824. De J. C. 73.
VESPASIANUS AUGUSTUS V. TITUS CÆSAR III.	An. R. 825. De J. C. 74.
VESPASIANUS AUGUSTUS VI. TITUS CÆSAR IV.	An. R. 826. De J. C. 75.

LISTE DES CONSULS.

An. R. 827. VESPASIANUS AUGUSTUS VII.
De J.C. 76. TITUS CÆSAR V.

An. R. 828. VESPASIANUS AUGUSTUS VIII.
De J.C. 77. TITUS CÆSAR VI.

An. R. 829. L. CEIONIUS COMMODUS.
De J.C. 78. D. NOVIUS PRISCUS.

An. R. 830. VESPASIANUS AUGUSTUS IX.
De J.C. 78. TITUS CÆSAR VII.

TITE, Empereur.

An. R. 831. TITUS AUGUSTUS VIII.
De J.C. 80. DOMITIANUS CÆSAR VII.

An. R. 832. SEX. FLAVIUS SILVANUS.
De J.C. 81. T. ANNIUS VERUS POLLIO.

HISTOIRE DES EMPEREURS ROMAINS, DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

VESPASIEN.

LIVRE XV.

§. I.

Vespasien, prince digne de notre estime. Cruautés et pillages exercés dans Rome par les vainqueurs. Dernieres étincelles de la guerre civile étouffées. Les titres de la puissance souveraine sont déférés a Vespasien par le Sénat et par le peuple. Let-

tre de Mucien au Sénat, blâmée. Helvidius se fait remarquer par quelques avis singuliers : son caractére. Il a une prise très-vive avec Eprius Marcellus, accusateur de Thraséa. Musonius attaque P. Céler. Mucien arrive à Rome, et devient seul arbitre de tout. Meurtre de Calpurnius Galerianus. Assemblée du Sénat le premier Janvier. Domitien préteur de la ville. Mucien affoiblit Primus : rend le calme à la ville. Discours de Domitien au Sénat. Honneurs de Galba rétablis. Commissaires du Sénat pour quatre objets importans. Condamnation de P. Céler. Efforts du Sénat pour punir les accusateurs. Régulus vivement attaqué. Helvidius attaque de nouveau Eprius. Mucien protége les accusateurs, et les met à couvert. Il s'efforce d'appaiser le Sénat irrité. Mouvement de sédition parmi les troupes. Mucien céde à leurs desirs : mais par adresse il reprend ce qu'il avoit accordé. Divers faits moins importans. Mort de Pison proconsul d'Afrique, qui étoit devenu suspect à Mucien. La paix rétablie dans

la région Tripolitaine. Vespasien à Alexandrie. Chagrins que lui cause la conduite de Domitien. Bon cœur de Tite. Vespasien ne se fait pas aimer des Alexandrins. Prétendus miracles de Vespasien. Ordre de Vespasien pour rebâtir le Capitole. Cérémonie de la premiere pierre.

SER. GALBA. An. R. 820
T. VINIUS. De J. C. 69

ENFIN après une longue suite de princes ou méchans ou imbécilles, nous trouvons un empereur digne de notre estime, & qui se souvient qu'il est en place pour faire le bonheur des peuples : un empereur sçachant la guerre & aimant la paix, appliqué aux soins du gouvernement, laborieux, sobre, zélateur de la simplicité, respectant les loix & les mettant en vigueur, trop avide d'argent peut-être, mais en usant avec une sage œconomie, porté à la clémence, & ne connoissant point ces défiances ombrageuses qui amènent l'injustice & la cruauté. Nous verrons briller les traits de ces différen-

Vespasien, prince digne de notre estime.

An. R. 822. De J. C. 69.

tes vertus dans le gouvernement de Veſpaſien, mais ſeulement quand il prendra lui-même les rênes de l'empire. Il étoit bien éloigné de Rome lorſque ſon armée s'empara de cette capitale ; & Mucien qui exerçoit en ſon abſence une autorité abſolue, ne ſe gouvernoit pas par des maximes auſſi humaines & auſſi équitables que ſon prince. D'ailleurs une puiſſance établie par la guerre civile ne pouvoit manquer de ſe reſſentir dans ſes commencemens des voies violentes qui lui avoient donné l'origine.

Cruautés & pillages exercés dans Rome par les vainqueurs. *Tac. Hiſt.* IV. 1.

La (*a*) mort de Vitellius avoit plutôt fini la guerre, que ramené la paix. Les vainqueurs en armes couroient par toute la ville, pourſuivant les vaincus avec une haine implacable. En quelque lieu qu'ils les rencontraſſent, ils les maſſacroient impitoyablement. Ainſi les rues étoient pleines de carnage : les places publiques & les temples regorgeoient de ſang. Bientôt la licence s'accrut. On ſe mit à viſiter l'intérieur des maiſons pour chercher ceux qui s'y cachoient ; & malheur à quiconque ſe

(*a*) Interfecto Vitellio, bellum magis deſierat, quàm pax cœperat. *Tac.*

trouvoit être grand de taille & dans la force de l'âge: il paſſoit pour ſoldat des légions Germaniques, & étoit ſur le champ mis à mort. Juſques-là c'étoit cruauté : l'avidité du pillage s'y joignit. On pénétroit dans les réduits les plus ſombres & les plus ſécrets, ſous prétexte que des partiſans de Vitellius s'y tenoient cachés. On enfonçoit les portes des maiſons : & ſi l'on trouvoit de la réſiſtance, le ſoldat s'en faiſoit raiſon avec l'épée. La plus vile populace prenoit part au butin : les eſclaves trahiſſoient leurs maîtres riches, les amis décéloient leurs amis. Par-tout on n'entendoit que cris de guerre d'une part, plaintes & lamentations de l'autre ; & Rome ſe trouvoit dans la ſituation d'une ville priſe d'aſſaut : enſorte que la violence des ſoldats d'Othon & de ceux de Vitellius, autrefois déteſtée, étoit devenue un objet de regrets. Les (*a*) chefs de l'armée victorieuſe n'autoriſoient point ces horribles déſordres: mais au lieu qu'ils avoient eu toute la vivacité & An. R. 820. De J. C. 69.

(*a*) Duces partium accendendo civili bello acres, temperandæ victoriæ impares. Quippe in turbas & diſcordias peſſimo cuique plurima vis : pax & quies bonis artibus indigent. *Tac.*

An. R. 820. De J.C. 69. tout le feu néceſſaires pour animer la guerre civile, ils étoient incapables d'arrêter la licence de la victoire. Car dans le trouble & dans la diſcorde les plus méchans jouent le premier rôle: la tranquillité & la paix ne peuvent être rétablies que par la ſageſſe & la vertu des commandans. Domitien étoit ſorti de ſon aſyle lorſqu'il n'y eut plus de danger, & avoit été proclamé Céſar. Mais un jeune prince de dix-huit ans n'étoit gueres en état de ſe faire reſpecter, ni même de s'appliquer aux affaires. Les (a) voluptés & la débauche faiſoient toute ſon occupation: c'étoit là, ſelon lui, le privilege du fils de l'empereur. Le ſoldat ne fut donc point réprimé par autorité, mais s'arrêta par ſatiété, par honte, lorſque ſa fougue fut paſſée, & eut fait place à des ſentimens plus doux.

Dernieres étincelles de la guerre civile étouffées.

J'ai rapporté d'avance comment les dernieres étincelles de la guerre civile furent étouffées par la ſoumiſſion de L. Vitellius & des cohortes qu'il commandoit, par la mort du chef & l'empriſonnement des ſoldats.

(a) Stupris & adulteriis filium principis agebat. *Tac.*

Les villes de Campanie s'étoient partagées, comme je l'ai dit, entre Vitellius & Veſpaſien. Pour rendre le calme au pays, on y envoya Lucilius Baſſus à la tête d'un détachement de cavalerie. A la vûe des troupes, la tranquillité fut rétablie dans le moment. Capoue porta la peine de ſon attachement pour Vitellius. On y mit la troiſieme légion en quartier d'hiver : & les maiſons les plus illuſtres furent accablées de toutes ſortes de diſgraces. An. R. 820. De J.C. 69.

Pendant que Capoue étoit traitée avec cette rigueur, Terracine, qui pour la querelle de Veſpaſien avoit ſouffert un ſiege, & toutes les horreurs auxquelles eſt expoſée une ville priſe d'aſſaut, ne reçut aucune récompenſe. Tant (*a*), dit Tacite, on ſe porte plus naturellement à payer l'injure que le bienfait : parce que la reconnoiſſance coûte, au lieu que la vengeance devient un gain. Ce fut pourtant une conſolation pour les malheureux habitans de Terracine, de voir l'eſclave qui avoit trahi leur

(*a*) Tanto proclivius eſt injuriæ quàm beneficio vicem exſolvere : quia gratia oneri eſt, ultio in quæſtu habetur. *Tac.*

An. R. 820 De J.C. 69.

ville pendu avec l'anneau d'or dont l'avoit gratifié Vitellius, & qu'il portoit au doigt.

Les titres de la puiſſance ſouveraine ſont déférés à Veſpaſien par le ſenat & par le peuple.

A Rome le Sénat fit un décret pour déférer à Veſpaſien tous les titres & tous les honneurs de la ſouveraine puiſſance: & ce décret fut confirmé par les ſuffrages du peuple aſſemblé. J'ai parlé * ailleurs du fragment qui nous reſte de la loi portée en cette occaſion. La ville alors changea de face. La joie avoit ſuccédé aux allarmes, & tous les citoyens ſe livroient aux plus heureuſes eſpérances, qu'ils fondoient, ſelon Tacite, ſur ce que les mouvemens des guerres civiles commencés en Eſpagne & en Gaule, ayant enſuite paſſé par la Germanie & par l'Illyrie, & s'étant enfin communiqués à la Syrie & à tout l'Orient, avoient fait le tour du monde, & sembloient l'avoir expié. Un motif plus ſolide de bien eſpérer étoit le caractere connu

* *Voyez T. I. note ſur les pages 30 & 31. J'ai ſuppoſé dans cette note, & même j'ai entrepris de prouver que la loi Royale mentionnée dans le droit, étoit un Sénatuſconſulte. Mais je ſuis perſuadé maintenant que c'étoit une loi proprement dite, portée dans l'aſſemblée du peuple. Je me ſuis corrigé dans l'Errata de l'edition in-quarto.*

de Veſpaſien. La confiance fut augmentée par une lettre de ce prince, écrite dans la ſuppoſition que la guerre duroit encore, & où il prenoit néanmoins le ton d'empereur, mais ſans hauteur, ſans faſte, parlant de lui-même avec une dignité modeſte, & promettant un gouvernement doux, ſage, & conforme aux loix. On le nomma conſul avec Tite ſon fils aîné pour l'année ſuivante: & la préture relevée de la puiſſance conſulaire fut deſtinée à Domitien. An. R. 820. De J.C. 69.

Mucien avoit auſſi écrit au ſénat: mais ſa lettre ne fut point approuvée. On blâmoit la démarche en elle-même, comme trop hardie pour un particulier, qui devoit ſçavoir que le prince ſeul écrivoit au ſénat. On critiquoit dans le détail divers articles de la lettre. On trouva qu'il avoit mauvaiſe grace à inſulter Vitellius après ſa défaite. Mais ſur-tout on étoit choqué de ce qu'il déclaroit qu'il avoit eu l'empire en ſa main; & que c'étoit lui qui l'avoit donné à Veſpaſien. (a) Au reſte les remarques critiques ſe faiſoient ſecrétement: tout Lettre de Mucien au Sénat, blâmée.

(a) Ceterùm invidia in occulto, adulatio in aperto, erant.

An. R. 820. De J. C. 69. haut on le flattoit, & on lui prodiguoit les louanges. On lui décerna les ornemens du triomphe, ſous le prétexte de cette légere expédition par laquelle il avoit réprimé, comme je l'ai dit, les courſes des Daces * & des Sarmates en Mœſie. Antonius Primus fut décoré des ornemens conſulaires, & Arrius Varus de ceux de la préture.

Après que l'on ſe fut acquité de ce que l'on croyoit dû à la maiſon Impériale, & aux principaux chefs du parti victorieux, on penſa à la religion, & l'on ordonna le rétabliſſement du Capitole.

Toutes ces diſpoſitions ſur un ſi grand nombre d'objets furent compriſes dans l'avis du premier opinant, qui paſſa tout d'une voix, ſans autre différence ſi ce n'eſt que la plûpart y donnoient leur conſentement en un ſeul mot, au lieu que ceux qui tenoient un rang éminent, ou qui avoient de l'uſage dans le métier de la flatterie, s'étendoient en diſcours étu-

* *Ici les Sarmates ſont nommés ſeuls par Tacite. Au L. III. n. 46. il n'a nommé que les Daces. Je ſupplée un endroit par l'autre : & ces peuples ſont joints enſemble dans le texte de Tacite même, L. IV. n. 54.*

diés. Helvidius Priſcus, alors préteur déſigné, ſe diſtingua en ſens contraire, mêlant une liberté républicaine à l'hommage qu'il rendoit au prince. (a) Auſſi ce jour fut-il pour lui la premiere époque d'une grande gloire & de grandes inimitiés. C'étoit un homme ſingulier que Tacite a pris plaiſir à peindre en beau : mais ſur le tableau tracé par cet hiſtorien, il faut jetter quelques ombres pour le rendre entiérement fidéle & reſſemblant. An. R. 820. De J.C 66.

Helvidius ſe fait remarquer par quelques avis ſinguliers.

Helvidius étoit né à Terracine, d'un pere qui avoit acquis de l'honneur dans le ſervice, & le grade de premier capitaine dans une légion. Cet officier ſe nommoit Cluvius : ainſi il eſt néceſſaire que le nom d'Helvidius ſoit venu par adoption à ſon fils. Je ne trouve rien de plus probable ſur ce point, que la conjecture de Juſte Lipſe, qui ſuppoſe qu'Helvidius Priſcus, commandant de légion ſous Numidius Qaadratus proconſul de Syrie, étoit oncle maternel de celui-ci, & l'adopta. (b) Né avec un génie élevé, le jeune Helvidius ſe perfec-

Son caractere. *Tac. IV. Hiſt. 5. & Liſp. ibid. & ad. Agr. n. 45.*

(a) Iſque præcipuus illi dies magnæ offenſæ initium, & magnæ gloriæ fuit.

(b) Helvidius Priſcus, ingenium illuſtre *altioribus ſtudiis* juvenis admodum dedit : non, ut ple-

An. R. 820
De J.C. 69.

tionna par l'étude de ce qui étoit appellé chez les Romains *hautes Sciences*, c'eſt-à-dire, d'une morale épurée & ſublime : & la vûe qu'il ſe propoſoit dans cette étude étoit non de couvrir, comme faiſoient pluſieurs, d'une réputation éclatante de ſageſſe un loiſir d'inaction, mais de fortifier ſon courage contre les dangers dans l'adminiſtration des affaires publiques. L'école Stoïque lui plut pour cette raiſon, & il prit avidement des leçons qui lui apprenoient à ne regarder comme bien que ce qui eſt honnête, comme mal que ce qui eſt honteux, & à ranger parmi les choſes indifférentes la puiſſance, la fortune, l'illuſtration, & tout ce qui eſt hors de nous. Il ſe maria une premiere fois à une perſonne dont nous ignorons le nom & la famille, mais qui le rendit pere d'un fils, duquel nous aurons occaſion de parler dans la ſuite. Devenu libre, ſoit par la mort

rique, ut nomine magnifico ſegne otium velaret, ſed quo firmior adverſùs fortuita, Rempublicam capeſſeret. Doctores ſapientiæ ſecutus eſt qui ſola bona quæ honeſta, mala tantùm quæ turpia : potentiam, nobilitatem, ceteraque extrà animum, neque bonis neque malis rebus annumerant. Quæſtorius adhùc, à Præto-

de ſa femme, ſoit par un divorce, Thraſéa le choiſit pour ſon gendre, lorſqu'il n'avoit encore poſſédé d'autre charge que la Queſture. Plein d'eſtime & de vénération pour un beau-pere ſi vertueux, Helvidius puiſa ſur-tout dans le commerce intime qu'il entretint avec lui le goût d'une généreuſe liberté. Uniforme dans toute la conduite de ſa vie, il remplit également les devoirs de citoyen, de ſénateur, de mari, de gendre, d'ami: plein de mépris pour les richeſſes, d'une fermeté inébranlable dans le bien, ſupérieur aux craintes comme aux eſpérances. On lui reprochoit d'aimer l'éclat d'une grande renommée: & Tacite, qui convient de ce défaut, l'excuſe en obſervant que l'amour de la gloire eſt le dernier foible dont ſe dépouille même le Sage. Ajoûtons qu'il ne ſçut pas allier la modération avec la généroſité, qu'il ne ſentit pas aſſez la

An. R. 822. De J.C. 69.

Thraſea gener delectus, è moribus ſoceri nihil æquè ac libertatem hauſit. Civis, Senator, maritus, gener, amicus, cunctis vitæ officiis æquabilis, opum contemptor, recti pervicax; conſtans adverſùm metus. Erant quibus appetentior famæ videretur: quando etiam ſapientibus cupido gloriæ noviſſima exuitur. *Tac.*

An. R. 820. De J.C. 69. différence entre le tems où il vivoit & celui de l'ancienne république, & que par divers traits d'une liberté inconsidérée il irrita contre lui un prince qui estimoit & aimoit la vertu.

Ainsi, par exemple, dans la délibération dont il s'agit, son avis fut que la république rebâtît le Capitole, & que l'on priât Vespasien d'aider l'entreprise. C'étoit là subordonner l'empereur à la république, & le traiter presque comme un particulier. Les plus sages ne relevèrent point cet avis, & l'oublièrent. Mais il se trouva des gens qui s'en souvinrent.

Il opina dans les mêmes principes sur un autre genre d'affaire. Ceux qui avoient la garde du trésor public s'étant plaints qu'il étoit épuisé, & demandant que l'on avisât aux voies de modérer les dépenses, le consul désigné premier opinant dit qu'il pensoit qu'un soin aussi important & aussi délicat devoit être réservé à l'empereur. Helvidius vouloit que le sénat y pourvût. Cette discussion fut terminée par l'opposition d'un tribun du peuple, Vulca-

tius Tertullianus, qui déclara qu'il ne ſouffriroit point que l'on prît aucune délibération ſur un objet de cette conſéquence, en l'abſence du prince. An. R. 822. De J.C. 69.

Helvidius avoit eu peu auparavant dans la même aſſemblée du ſénat une priſe très-vive avec Eprius Marcellus. Dès long-tems ils ſe haïſſoient. Eprius avoit été l'accuſateur de Thraſéa, dont la condamnation à mort entraîna, comme je l'ai rapporté, l'exil d'Helvidius. Ce levain d'animoſité s'étoit aigri au retour d'Helvidius à Rome après la mort de Néron. Il prétendit alors accuſer Eprius à ſon tour: & cette vengeance auſſi juſte qu'éclatante avoit opéré une diviſion dans le ſénat. Car ſi Eprius périſſoit, c'étoit un préjugé contre un grand nombre d'autres coupables, qui avoient comme lui exercé l'odieux métier de délateurs. Cette querelle fit grand bruit: & comme les deux adverſaires avoient du feu & du talent, il y eut des diſcours de part & d'autre prononcés dans le ſénat, & enſuite donnés au public. Cependant Galba ne s'expliquant point, pluſieurs des ſénateurs priant Helvidius

Il a une priſe très-vive avec Eprius Marcellus, accuſateur de Thraſéa.

An. R. 820. De J.C. 69. de s'adoucir, il abandonna son projet; & fut loué des uns comme modéré, blâmé des autres comme manquant de constance.

On conçoit bien qu'en cessant de poursuivre son ennemi, Helvidius ne s'étoit pas réconcilié avec lui. La haine réciproque étoit en toute occasion disposée à reparoître: & elle se manifesta au sujet de la députation que le sénat vouloit envoyer à Vespasien. Helvidius demandoit que les députés fussent choisis par les magistrats, après un serment préalable de faire tomber leur choix sur des sujets dignes de représenter la compagnie. Selon Eprius, qui suivoit l'avis du consul désigné, ils devoient être tirés au sort, & l'intérêt personnel le rendoit vif par ce sentiment, parce que s'attendant bien à n'être pas nommé par la voie des suffrages, il ne vouloit pas paroître avoir été rebuté. La dispute s'échauffa, & après quelques altercations ils en vinrent à haranguer en forme l'un contre l'autre: « Pourquoi, disoit Helvi-» dius à son adversaire, pourquoi » craignez-vous le jugement du sé-» nat? Vous êtes riche, vous avez

» le talent de la parole. Ce ſont là de grands avantages, ſi le ſouvenir de vos crimes ne vous rendoit timide & tremblant. Le ſort eſt aveugle, & ne diſcerne point le mérite : mais les ſuffrages & l'examen du ſénat mettent au creuſet la conduite & la réputation de chacun. (a) Il eſt utile à la république, honorable pour Veſpaſien, qu'on lui préſente d'abord ce que le ſénat a de membres plus vertueux, dont les diſcours réglés par la ſageſſe préviennent avantageuſement les oreilles de l'empereur. Veſpaſien a été ami de Thraſéa & de Soranus: & s'il n'eſt pas à propos de punir les accuſateurs de ceux qu'il regrette avec nous, au moins ne doit-on pas affecter de les montrer dans les occaſions d'éclat. Le jugement du ſénat, tel que je le propoſe, ſera comme un avertiſſement qui fera connoître à l'empereur les ſujets dignes de ſon eſtime, & ceux dont il doit ſe défier. » Pour (b) un prince qui veut bien gou- An R. 822 De J.C. 69.

(a) Pertinere ad utilitatem reipublicæ, pertinere ad Veſpaſiani honorem, occurrere illi quos innocentiſſimos Senatus habeat, qui honeſtis ſermonibus aures Imperatoris imbuant. *Tac.*

(b) Nullum majus boni imperii inſtrumentum, quam bonos amicos. *Tac.*

An. R. 820. De J.C. 69. » verner il n'eſt point de ſecours
» plus utile, que de bons amis.
» Eprius doit être content d'avoir
» porté Néron à faire périr tant
» d'innocens. Qu'il jouiſſe de l'impu-
» nité, & des récompenſes de ſes
» crimes : mais qu'il laiſſe Veſpa-
» ſien à de plus honnêtes gens que
» lui. »

Eprius répondoit : « Qu'il n'étoit
» point l'auteur de l'avis que l'on at-
» taquoit avec tant de vivacité. Qu'il
» n'avoit fait que ſuivre le conſul
» déſigné, qui lui-même ſe confor-
» moit à une coutume anciennement
» établie pour exclure la brigue,
» que ſouvent introduiſent dans ces
» ſortes de choix la flatterie pour les
» uns, la haine contre les autres.
» Qu'il ne voyoit aucune raiſon de
» s'écarter des uſages reçus, ni de
» convertir en affront pour les parti-
» culiers l'honneur que l'on rendoit
» à l'empereur. Que les diſtinctions
» étoient inutiles, lorſqu'il s'agiſſoit
» d'un devoir commun à tous, &
» pour lequel tous ſuffiſoient égale-
» ment. Que l'attention vraiment
» néceſſaire étoit bien plutôt d'éviter
» de bleſſer par la fierté & par l'ar-

» rogance l'esprit d'un prince, qui An. R. 820. De J.C. 67.
» dans un nouvel avénement obser-
» voit tout, & ne pouvoit manquer
» d'être susceptible de quelque in-
» quiétude. *Pour* (a) *moi* ajoûtoit Eprius, *je me souviens de la condition des tems dans lesquels je vis, de la forme de gouvernement établie par nos peres. J'admire l'antiquité, je me conforme à l'état présent. Je desire de bons princes, je les supporte tels qu'ils sont. La condamnation de Thrasea ne doit pas plus être imputée au discours que je fis alors, qu'au jugement du sénat. Notre ministére étoit un voile derriere lequel la cruauté de Néron se jouoit du public : et la faveur auprès d'un tel prince n'a pas été moins orageuse pour moi, que l'exil peut avoir été triste pour d'autres. En un mot, je laisse à Helvidius la gloire d'égaler par sa constance et par son courage les Catons et les Brutus. Quant à moi, je fais partie de ce sénat qui a souffert la servitude.* (b) *Je conseille même à Helvidius de ne point s'élever au-dessus de l'em-*

(a) Se meminisse temporum quibus natus sit, quam civitatis formam patres avique instituerint : ulteriora mirari, præsentia sequi : bonos Imperatores voto expetere, qualescumque tolerare. *Tac.*

(b) Suadere etiam Prisco, ne suprà principem scanderet, neu Vespasia-

An. R. 820. De J. C. 69.

pereur, et de ne pas prétendre réformer par ses leçons un prince âgé de soixante ans, comblé d'honneurs, et pere de deux fils qui sont dans la force de l'âge. Si les méchans empereurs veulent une domination sans aucunes bornes, les meilleurs mêmes souhaitent que la liberté se contienne dans une juste mesure.

Quoiqu'Eprius fût un mal-honnête homme, les avis qu'il donnoit à ſon adverſaire étoient ſenſés, & ce Stoïcien rigide eût très-bien fait d'en profiter. Le ſentiment qui remettoit au ſort les choix des députés, l'emporta. Le gros des ſénateurs inclinoient à conſerver l'ancien uſage; & les plus illuſtres craignoient l'envie, s'ils étoient préférés par voie d'élection.

Muſonius attaque. P. Céler.

Une autre querelle, à laquelle ne pouvoient manquer de prendre part Helvidius & Eprius, commença à s'élever dans le ſénat. Muſonius Rufus qui doit être ſuffiſamment connu par ce qui a été rapporté ailleurs, demanda qu'il lui fût permis de pour-

num ſenem triumphalem, juvenum liberorum patrem, præceptis coerceret. Quomodo peſſimis Imperatoribus ſine fine dominationem, ità quamvis egregiis modum libertatis placere. *Tac.*

ſuivre P. Céler, ami perfide de Baréa Soranus, & coupable de faux témoignage contre celui dont il avoit été le maître en philosophie. On ſentit que c'étoit là renouveller le procès des accusateurs, & néanmoins il n'étoit pas poſſible de protéger un accuſé dont la perſonne étoit vile, & le crime également manifeſte & odieux. Ainſi le premier jour libre fut deſtiné à l'inſtruction de l'affaire. On regarda dans le public cet événement comme devant avoir de grandes ſuites. On s'occupoit moins de Muſonius & de Céler, que d'Helvidius & d'Eprius, & de pluſieurs autres fameux combattans, qui alloient amener des ſcenes intéreſſantes. An. R. 820. De J.C. 69.

Pendant (*a*) qu'une fermentation univerſelle agitoit toute la ville, diſcorde parmi les ſénateurs, reſſentiment dans le cœur des vaincus, nulle reſſource ni dans les vainqueurs, qui n'étoient pas capables de ſe faire reſpecter, ni dans les loix, que l'on ne connoiſſoit plus, ni dans le prince, qui étoit abſent; Mucien arriva, Mucien arrive à Rome, & devient arbitre de tout.

(*a*) Tali rerum ſtatu, quum diſcordia inter patres, ira apud victos, nulla in victoribus auctoritas, non leges, non princeps in civitate, Mucianus urbem ingreſſus cuncta ſimul in ſe traxit. *Tac.*

An. R. 820. De J.C. 69. & ſur le champ il tira tout à lui ſeul. Juſques-là Antonius Primus & Arrius Varus avoient brillé. Ce dernier s'étoit emparé de la charge de préfet du Prétoire. Primus ſans aucun titre nouveau jouiſſoit de toute la puiſſance, & il s'en ſervoit pour piller le palais impérial comme il avoit pillé Crémone. L'arrivée de Mucien éclipſa totalement & Varus & Primus. Quoiqu'il gardât avec eux les dehors de la politeſſe, il ne pouvoit cacher ſa jalouſie & ſa haine. (*a*) On eut bientôt demêlé ſes véritables ſentimens, & toute la ville ſe tourna de ſon côté. On ne s'adreſſoit plus qu'à Mucien : il étoit le ſeul à qui l'on fît la cour : & lui-même il avoit ſoin d'affecter tout ce qui pouvoit frapper les yeux du public, grand faſte, eſcorte de gens armés, gardes devant ſa porte, multitude & variété de maiſons & de jardins où il ſe tranſportoit ſucceſſivement. Il agiſſoit & vivoit en empereur : il ne lui en manquoit que le nom. Il décidoit les plus importan-

(*a*) Civitas rimandis offenſis ſagax verterat ſe tranſtuleratque. Ille unus ambiri, coli : nec decorat ipſe ſtipatus armatis, domos hortoſque permutans, apparatu, inceſſu, excubiis, vim principis complecti, nomen remittere. *Tac.*

tes affaires ſans attendre les ordres de Veſpaſien, qui véritablement le traitoit preſque d'égal, juſqu'à l'appeller ſon frere, & le rendre dépoſitaire de ſon ſceau, afin qu'il ordonnât en ſon nom tout ce qu'il jugeroit convenable. Mucien abuſa de ce pouvoir pour exécuter des violences, oppoſées ſans doute aux inclinations & aux maximes du prince qu'il repréſentoit. An. R. 820. De J. C. 69. *Dio.*

C'eſt ainſi qu'il ordonna le meurtre de Calpurnius Galerianus, fils de C. Piſon, que l'on avoit voulu mettre ſur le trône en la place de Néron. Tout le crime de ce jeune homme étoit un nom illuſtre, les graces brillantes de l'âge, & les vains diſcours de la multitude, qui avoit les yeux ſur lui. Comme l'autorité du nouveau gouvernement n'étoit pas encore pleinement affermie, & qu'il reſtoit dans la ville un levain de trouble & d'agitation, il ſe trouvoit des eſprits téméraires qui dans leurs propos inconſidérés ſembloient inviter Galerianus à aſpirer à la ſouveraine puiſſance. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Mucien à s'en défaire. Il lui donna des gardes, qui l'emmenerent

Meurtre de Calpurnius Galerianus. *Tac.*

An. R. 820. De J. C. 69. hors de la ville, où ſa mort auroit fait trop d'éclat: il ordonna qu'on lui ouvrît les veines lorſqu'il en ſeroit à quarante milles de diſtance. J'ai parlé d'avance de la mort du fils de Vitellius encore enfant, qui ſuivit de près celle de Galerianus.

Ainſi finit à Rome cette année d'affreuſes calamités. Le conſulat de Veſpaſien avec Tite ſon fils annonça à l'univers un plus heureux avenir: & la ville en goûta les prémices par le calme qui y fut rétabli.

An. R. 821. De J. C. 70. VESPASIANUS AUGUSTUS II. TITUS CÉSAR.

Aſſemblée du ſénat le premier janvier. Domitien préteur de la ville. *Tac. Vl. Hiſt.* 39.

Le premier Janvier, le ſénat convoqué par Julius Frontinus, préteur de la ville; qui en l'abſence des conſuls étoit à la tête de la magiſtrature, décerna des éloges & des actions de graces aux généraux, aux armées, & aux rois alliés, qui avoient aidé la victoire de Veſpaſien. On priva de la préture Tertius Julianus, dont j'ai rapporté l'aventure & la conduite ambiguë. On lui imputoit d'avoir abandonné ſa légion, lorſqu'elle paſſoit

paſſoit dans le parti de Veſpaſien. La préture vacante fut conférée à Plotius Griphus, créature de Mucien. Peu de jours après on ſçut que Julianus s'étoit rendu auprès de l'empereur, & on le rétablit dans ſa charge, ſans deſtituer Griphus, qui ſe trouva par cet arrangement préteur ſurnuméraire. An. R. 823 De J. C. 70.

Dans la même aſſemblée du premier janvier, Hormus affranchi de Veſpaſien fut élevé à l'état de chevalier Romain ; & Frontinus abdiqua la préture pour faire place à Domitien. Le nom de ce jeune prince fut donc mis à la tête des lettres qui s'écrivoient au nom du ſénat, & des ordonnances que l'on publioit dans Rome. Mais le réel du pouvoir reſtoit à Mucien : ſi ce n'eſt qu'animé par ſon caractere inquiet & ambitieux, & par les diſcours des courtiſans, Domitien hazardoit ſouvent des actes d'autorité.

Mucien le ménageoit ſans le craindre. Mais il craignoit beaucoup Primus & Varus, qui étoient ſoutenus par la gloire de leurs exploits récens, par l'affection des ſoldats, & même par celle du peuple, charmé de la

Mucien affoiblit Primus : rend le calme à la ville.

An. R. 821. De J.C. 70. modération qu'ils avoient fait paroître en ne tirant l'épée contre perſonne depuis la victoire. Mucien auroit bien voulu profiter d'un bruit qui attaquoit la réputation de Primus du côté de la fidélité. On diſoit que ce général avoit fait des propoſitions à Craſſus Scribonianus, frere de Piſon adopté par Galba, & qu'il lui avoit montré l'empire en perſpective en lui offrant ſon ſecours & celui de ſes amis; mais que Craſſus, peu diſpoſé à ſe laiſſer gagner même par des eſpérances fondées, avoit refuſé de ſe prêter à une intrigue d'un ſuccès très-incertain. Il n'éclata donc rien dans le public de cette négociation, ſoit vraie, ſoit fauſſe, & Mucien ſe rebattit à tendre un piége à la vanité de Primus.

Il le combla d'éloges dans le ſénat, & il lui fit de magnifiques promeſſes dans le particulier, lui préſentant pour point de vûe le Gouvernement de l'Eſpagne citérieure, que Cluvius, mandé comme je l'ai dit par Vitellius, régiſſoit par des lieutenans depuis pluſieurs mois, & où il ne devoit pas retourner. En même tems il donna des charges de

tribuns, de préfets, à pluſieurs amis de Primus. Lorſqu'il vit que cet eſprit léger ſe laiſſoit flatter par des eſpérances trompeuſes, il travailla à l'affoiblir, en éloignant la ſeptieme légion, qui étoit toute de feu pour lui, & la renvoyant dans ſes quartiers d'hiver. La troiſieme, qui avoit un grand attachement pour Varus, fut pareillement renvoyée en Syrie. La guerre de Civilis fut une raiſon de faire partir pour la Germanie la ſixieme & la huitieme légions. C'eſt ainſi que la ville déchargée de cette multitude de ſoldats qui y entretenoient le trouble, recouvra ſa forme & ſa tranquillité ordinaires; les loix & les magiſtrats reprirent leur autorité. An. R. 821. De J. C. 70.

Le jour que Domitien entra dans le ſénat, il fit une courte harangue ſur l'abſence de ſon pere & de ſon frere, parlant convenablement de lui-même & de ſa jeuneſſe. Son diſcours étoit relevé par les graces extérieures : & comme on ne le connoiſſoit pas encore, la rougeur qui lui montoit aiſément au viſage paſſoit pour une marque de modeſtie. Diſcours de Domitien au Sénat : honneurs de Galba rétablis.

Il propoſa de rétablir les honneurs

An. R. 821. De J. C. 70. de Galba : & Curtius Montanus, dont j'ai rapporté l'exil ſous Néron, demanda que l'on joignît Piſon à ſon pere adoptif. Le ſénat ordonna par un décret que l'on honorât la mémoire de l'un & de l'autre : mais l'article qui regardoit Piſon n'eut point d'exécution.

Commiſſaires du Sénat pour quatre objets importans.

On érigea enſuite une commiſſion compoſée de ſénateurs tirés au ſort, que l'on chargea de pluſieurs ſoins importans, ſçavoir : de faire reſtituer aux propriétaires ce qui leur avoit été injuſtement enlevé par la violence des guerres civiles ; de rétablir les monumens des anciennes loix, gravées autrefois ſur des tables de bronze, qui avoient péri dans l'incendie du Capitole ; de décharger les faſtes d'un grand nombre de fêtes, que l'adulation des tems précédens y avoit introduites ; enfin de chercher les moyens de diminuer les dépenſes de l'Etat. L'établiſſement de cette commiſſion reſpire la ſageſſe & les meilleures intentions pour le bien public. Mais comme nous avons perdu la plus grande partie de ce que Tacite avoit écrit ſur le regne de Veſpaſien, nous

ne pouvons pas dire quels furent les fruits du travail des commiſſaires, ſi ce n'eſt par rapport à un ſeul des quatre objets qui leur étoient propoſés. Suétone nous apprend que Veſpaſien rétablit trois mille anciens monumens, loix, ſénatuſconſultes, traités avec les Rois & les peuples, & autres actes d'une pareille importance. Il les fit graver ſur des plaques de bronze, qui furent attachées aux murs du Capitole après ſa reconſtruction. Pour ce qui regarde la modération des dépenſes publiques, il eſt à croire que Mucien fit reſſouvenir les commiſſaires que cet article avoit été précédemment propoſé, & réſervé à l'empereur. Et en général il paroît par l'expreſſion de Suétone, que l'autorité du prince intervint dans l'exécution de ce qui avoit été ordonné d'une façon un peu républicaine par le ſénat.

An. R. 821. De J. C. 70.

Suet. Veſp. 8.

L'affaire entre Muſonius Rufus & P. Céler fut terminée dans la même ſéance, dont je rapporte actuellement la délibération. Le faux philoſophe ſubit la condamnation qu'il méritoit, ayant fait preuve d'une lâcheté égale à la noirceur de ſon ame.

Condamnation de P. Céler.

An. R. 821. De J.C. 70. Car dans le danger il ne montra ni courage, ni préſence d'eſprit ; à peine put-il ouvrir la bouche. Autant que Muſonius acquit de gloire en pourſuivant la vengeance d'un homme auſſi reſpecté que Soranus, autant Démétrius le Cynique, qui parla pour l'accuſé, s'attira-t-il de blâme par ſon zele déplacé pour la défenſe d'une ſi mauvaiſe cauſe. On jugea que la vanité, & l'intérêt mal-entendu de l'honneur de la philoſophie, avoient bien plus de pouvoir ſur ſon eſprit, que l'amour de la vérité & de la juſtice.

Efforts du Sénat pour punir les accuſateurs

La condamnation de Céler donna lieu au ſénat de penſer que le tems étoit venu de ſatisfaire ſa juſte indignation contre les accuſateurs ; & Junius Mauricus demanda communication des regîtres du palais impérial, afin que l'on pût connoître les délateurs ſecrets. Domitien répondit qu'il falloit conſulter l'empereur ſur une telle propoſition. Alors le ſénat imagina un autre expédient pour parvenir, s'il étoit poſſible, au même but. Ce fut d'obliger tous les membres de la compagnie à prêter dans le moment même un ſerment ſolemnel,

par lequel chacun prendroit les Dieux à témoin, qu'il n'avoit rien fait qui pût cauſer la ruine de perſonne, & ne s'étoit jamais propoſé d'acquérir des récompenſes & des dignités aux dépens de la fortune & de la vie de ſes concitoyens. Ceux qui ſe ſentoient coupables ſe trouverent bien embarraſſés, & lorſque leur tour de jurer arrivoit, ils uſoient de différens détours ; & pour accommoder leur conſcience avec leur intérêt, ils changeoient quelques termes dans la formule du ſerment. An R. 821. De J. C. 73.

Le ſénat ne fut point la dupe de ces parjures déguiſés. Tacite nomme trois délateurs, ſur leſquels on tomba avec tant de vivacité, que cette ſage compagnie parut même oublier la décence qui lui convenoit. Les Sénateurs montroient le poing au plus odieux des trois, & ils ne ceſſerent de le menacer juſqu'à ce qu'il fut ſorti de l'aſſemblée.

On attaqua enſuite Pactius Africanus, à qui l'on attribuoit la mort des freres Scribonius, dont j'ai parlé ſur la fin du regne de Néron. Celui-ci n'oſant avouer, & ne pouvant pas nier, eut recours à la récrimination:

An. R. 821. De J.C. 70. & comme il étoit ſur-tout fatigué par les interrogations preſſantes de Vibius Criſpus, il retourna contre lui le reproche, & mêlant ſa cauſe avec celle d'un ſénateur puiſſant, il évita la punition de ſes crimes.

Régulus vivement attaqué.

Mais nul ne donna lieu à une ſcene plus animée, qu'Aquilius Régulus, ſi fameux dans les lettres de Pline, où il eſt qualifié le (*a*) plus méchant & le plus effronté des mortels. Jeune encore, il s'étoit ſignalé par la ruine de la maiſon des Craſſus, ainſi que je l'ai rapporté ailleurs, & par celle d'Orphitus, ſur laquelle nous n'avons pas d'autres lumieres. Il s'étoit porté à ce cruel miniſtere, non, comme il étoit arrivé à quelques-uns, pour éviter un péril qui le menaçât, mais par pure méchanceté, & pour améliorer ſa fortune. Sulpicia, veuve de Craſſus, & mere de quatre enfans, étoit diſpoſée à demander vengeance, ſi on vouloit l'écouter. Dans une poſition ſi critique, Vipſtanus Meſſala, frere de Régulus, jeune homme qui n'avoit pas encore l'âge requis pour entrer au ſénat, ſe fit beaucoup d'honneur. Ne pouvant

(*a*) Omnium bipedum nequiſſimus. *Plin. Ep.* I. 5.

iſconvenir des faits, il employoit An. R. 821. De J C. 70.
es prieres, il uniſſoit ſes intérêts
ceux de l'accuſé, & par un diſcours
ù brilloient tout enſemble l'eſprit &
e ſentiment, il ébranla une partie
u Sénat.

Curtius Montanus renverſa par
ne invective infiniment véhémente
out ce que les douces & tendres inſi-
uations de Meſſala avoient pû opé-
er. Il alla juſqu'à imputer à Régu-
us, d'avoir, après la mort de Gal-
ba, donné de l'argent au meurtrier
le Piſon, qu'il haïſſoit parce qu'il
'avoit fait exiler, & de s'être porté
à cet excès incroyable de déchirer
avec les dents la tête de ce jeune &
nfortuné Céſar. « Au moins cette
» lâche cruauté, ajoutoit-il, ne t'a
» pas été ordonnée par Néron, &
» ne t'étoit pas néceſſaire pour ſau-
» ver ta fortune ou ta vie. Pardon-
» nons à la bonne heure à ceux qui
» ont mieux aimé faire périr les au-
» tres, que de ſe mettre eux-mêmes
» en danger. Mais pour toi, les cir-
» conſtances où tu te trouvois te pro-
» mettoient ſûreté, & un pere exilé,
» ſes biens partagés entre des créan-
» ciers, un âge encore trop peu avan-

An R. 821. De J.C. 70. » cé pour aſpirer aux charges, rien » autour de toi qui pût irriter la cu- » pidité de Néron, rien qui pût lui » donner de la crainte. Tu (*a*) n'as eu » d'autre motif que la ſoif du ſang & » l'avidité des récompenſes, pour » ſignaler par le meurtre d'un auſſi » illuſtre perſonnage que Craſſus les » prémices d'un talent qui ne s'étoit » encore fait connoître par la défen- » ſe d'aucun citoyen. Encouragé par » les dépouilles dont t'avoit enrichi » le malheur public, décoré des or- » nemens conſulaires, amorcé par » un ſalaire de ſept millions de ſeſ- » terces, brillant d'un ſacerdoce ſi » indignement acquis, tu n'a plus » mis de bornes à tes fureurs : tu » enveloppois dans une ruine com- » mune des enfans innocens, des » vieillards reſpectables, des dames » du premier rang : tu accuſois Né- » ron de timidité & de lenteur, & » tu lui reprochois de ſe donner une » fatigue inutile à lui-même & aux

(*a*) Libidine ſanguinis, & hiatu præmiorum, ſignotum adhuc ingenium, & nullis defenſionibus expertum, cæde nobili imbuiſti; quùm ex funere Reipublicæ raptis conſularibus ſpoliis, ſeptuagies ſeſtertio ſaginatus, & ſacerdotio fulgens, innoxios pueros, illuſtres ſenes, conſpicuas feminas eâdem ruinâ proſterneres, quum ſegnitiem

» délateurs en attaquant chaque mai- An. R. 821. De J.C. 70.
» ſon l'une après l'autre, au lieu de
» détruire par un ſeul ordre de ſa
» main le ſénat entier. Retenez,
» Meſſieurs, parmi vous, conſervez
» avec ſoin un homme de ſi bon
» conſeil & ſi expéditif, afin que tous
» les âges ayent leur exemple de mé-
» chanceté, & que de même que
» nos vieillards imitoient Éprius &
» Vibius Criſpus, notre jeuneſſe
» prenne Régulus pour modéle. Le
» vice, même malheureux, trouve
» des imitateurs : que ſera-ce, s'il eſt
» en honneur & en crédit ? Et celui
» qui nous fait trembler, n'ayant en-
» core géré que la queſture, oſerons-
» nous le regarder en face lorſqu'il
» aura paſſé par la préture & le con-
» ſulat ? Penſons-nous que Néron ſoit
» le dernier des tyrans ? Ceux qui ſur-
» vécurent Tibere & Caligula, avoient
» eu la même idée. Et cependant il
» s'en eſt élevé un plus odieux & plus
» cruel encore. Nous n'avons rien à

Neronis incuſares, quòd per ſingulas domos ſeque & delatores fatigaret : poſſe univerſum Senatum unâ voce ſubverti. Retinete, P. C. & reſervate hominem tam expediti conſilii, ut omnis ætas inſtructa ſit, & quomodò ſenes noſtri Marcellum, Criſpum, juvenes Regulum imitentur. *Tac.*

An. R. 821. De J.C. 70.

» craindre de Veſpaſien : ſon âge, la
» modération de ſon caractere, nous
» ſont de ſûrs garans de notre bonheur.
» Mais les bons princes laiſſent des
» exemples ſouvent peu ſuivis. (a)
» Nous ſommes affoiblis, Meſſieurs :
» nous ne ſommes plus ce ſénat qui
» après la mort de Néron demandoit
» que les délateurs fuſſent punis du
» dernier ſupplice. Le premier jour
» qui ſuit la mort d'un mauvais prin-
» ce, eſt le plus beau de tous les jours.»
Ce diſcours eſt une vraie prédiction des maux que Régulus devoit faire ſous Domitien : & Tacite, qui en avoit été témoin, prophétiſoit à coup ſûr.

Helvidius attaque de nouveau Eprius.

Montanus fut écouté avec un tel applaudiſſement, qu'Helvidius eſpéra réuſſir à ruiner Eprius. Il prit donc la parole, & commençant par louer beaucoup Cluvius Rufus, qui non moins diſtingué qu'Eprius par ſes richeſſes & par ſon éloquence, n'avoit cherché à nuire à perſonne ſous Néron, il tournoit un ſi bel exemple contre l'accuſateur de Thra-

(a) Elanguimus, P.C. nec jam ille Senatus ſumus, qui occiſo Nerone, delatores & miniſtros more majorum puniendos flagitabat. Optimus eſt poſt malum Principem dies primus. Tac.

séa. Le feu de son indignation se communiqua à tous les sénateurs : ensorte qu'Eprius feignit de vouloir se retirer. « Nous nous en allons, dit-il à » Helvidius, & nous vous laissons vo- » tre sénat : régnez ici en la présence » du fils de l'empereur. » Vibius Crispus le suivoit, tous deux fort irrités, mais avec de la différence dans les airs du visage : Eprius lançoit des regards menaçans ; Crispus cachoit son ressentiment sous un ris forcé. Leurs amis accoururent, & les empêcherent de sortir. La querelle se ranima : d'un côté le nombre & la justice; de l'autre le crédit & la richesse. Tout le jour se passa en disputes très-vives sans rien conclure. An. R. 821. De J.C. 70.

Dans l'assemblée du sénat qui suivit, Domitien ouvrit la séance par un discours où il exhorta les sénateurs en peu de mots à oublier les anciennes haines, & à excuser la fâcheuse nécessité des tems précédens. Mucien s'étendit davantage, & il plaida ouvertement & long-tems la cause des accusateurs. Il désigna même Helvidius sans le nommer, donnant d'un ton de douceur quelques avis déguisés en prieres à ceux qui

Mucien protége les accusateurs, & les met à couvert.

An. R. 821. De J.C. 70. après avoir tenté, puis abandonné une action, y revenoient encore, & vouloient la faire revivre. Le sénat voyant que la liberté, dont il avoit commencé à faire usage, ne réussissoit pas, y renonça.

Il s'efforce d'appaiser le Sénat irrité.

Mucien voulut néanmoins donner quelque apparence de satisfaction aux sénateurs, & il renvoya en exil deux misérables, qui y avoient été condamnés sous Néron, & en étoient sortis depuis sa mort : Octavius Sagitta, coupable du meurtre d'une femme qu'il avoit aimée, & Antistius Sosianus, auteur de vers diffamatoires, & ensuite délateur d'Anteius & d'Ostorius Scapula. Mais le sénat ne prit point le change. Sosianus & Sagitta étoient des hommes à qui personne ne prenoit intérêt, & leur retour à Rome eût été sans conséquence : au lieu que l'on craignoit la puissance, les richesses, & le caractere malfaisant des accusateurs que Mucien prenoit sous sa protection.

Dio. ap Val. Vespasien, plus équitable & plus doux, ne jugea pourtant pas à propos de punir les délateurs, mais il envoya quelque tems après d'Ale-

xandrie à Rome une ordonnance, par laquelle il abolissoit l'action de lése-majesté, cassoit toutes les procédures faites sous Néron sur cet odieux prétexte, & conséquemment rétablissoit la mémoire de ceux qui avoient été mis à mort, & délivroit les vivans de toutes les peines prononcées contre eux. An. R. 821. De J.C. 70.

Mucien adoucit un peu l'indignation publique, en laissant le sénat user de son autorité pour venger, suivant l'ancien usage, un de ses membres, qui se plaignoit d'avoir été insulté & outragé par les Siennois. Les coupables furent cités & punis; & le Sénat rendit un décret pour réprimander le peuple de Sienne, & l'avertir de se comporter dans la suite avec plus de modestie. *Tac. Hist.* IV. 45.

Les alliés de l'empire furent aussi consolés par le jugement prononcé contre Antonius Flamma, proconsul de Créte & de Cyrénes, qui accusé & convaincu de concussions fut condamné à réparer les torts qu'il avoit faits aux peuples de son Gouvernement, & de plus envoyé en exil à cause de sa cruauté.

Dans ce même tems il y eut par- Mouve-

An R. 821. De J.C. 70. Mouvement de ſédition parmi les troupes.

mi les troupes un mouvement conſidérable, qui dégénéra preſque en ſédition. Les prétoriens caſſés par Vitellius, qui avoient repris les armes pour Veſpaſien, demandoient à rentrer dans leur corps. Ce ſervice honorable & avantageux avoit auſſi été promis à un grand nombre de légionnaires. Enfin les prétoriens de Vitellius prétendoient conſerver leur état, & il falloit ſe réſoudre à répandre beaucoup de ſang ſi l'on entreprenoit de les en priver. Cependant la multitude des contendans excédoit le nombre preſcrit pour les cohortes prétoriennes.

Mucien déterminé à faire un choix, vint au camp : & d'abord il rangea en bon ordre les vainqueurs diſtribués par compagnies avec leurs armes & leurs enſeignes. Enſuite furent amenés les prétoriens de Vitellius preſque nus, les uns tirés des priſons où on les avoit jettés après qu'ils s'étoient rendus avec le frere de cet empereur, les autres ramaſſés des différens quartiers de la ville & des bourgades voiſines. On doit ſe ſouvenir que Vitellius ayant caſſé les anciens prétoriens, trop attachés

à Othon, les avoit remplacés par des ſoldats pris dans les légions qui avoient combattu pour ſa cauſe, c'eſt-à-dire, pour la plus grande partie, dans les légions Germaniques, quelques-uns dans celles de la Grande Bretagne, ou dans d'autres armées affectionnées au parti. En conſéquence Mucien ordonna qu'on les partageât ſelon la différence des corps d'où ils avoient été tirés. Cet ordre excita un tumulte affreux. Ils avoient été tout d'un coup effrayés lorſqu'ils s'étoient vûs vis-à-vis de troupes brillantes & bien armées, étant eux-mêmes ſans armes, & dans un équipage déplorable, enfermés de toutes parts. Mais au moment que pour exécuter l'ordre de Mucien on commença à les ſéparer les uns des autres, & à les diſtribuer en divers pelotons, leur crainte redoubla, & ceux de Germanie ſur-tout s'imaginerent qu'on les deſtinoit à la mort. Frappés de cette idée funeſte, ils ſe jettoient au cou de leurs camarades; ils les tenoient étroitement embraſſés, ils leur demandoient le baiſer comme les voyant pour la derniere fois, ils les prioient de ne pas ſouffrir

An. R. 821. De J.C. 70.

An. R. 821. De J.C. 70. que ceux qui étoient dans une même cauſe éprouvaſſent un ſort différent. Tantôt ils s'adreſſoient à Mucien, tantôt ils imploroient l'empereur abſent : ils appelloient le ciel & tous les Dieux à leur ſecours. Mucien allarmé de ces gémiſſemens lamentables, auxquels les troupes du parti vainqueur commençoient à s'intéreſſer par des cris d'indignation, prit ſoin de raſſurer les eſprits troublés, en leur proteſtant qu'il les regardoit tous comme unis par un même ſerment, comme ſoldats du même empereur. Ainſi ſe paſſa cette journée.

Mucien céde à leurs deſirs; mais par adreſſe il reprend ce qu'il avoit accordé.

Peu de jours après Domitien les raſſembla pour leur faire des propoſitions : & c'eſt peut-être alors qu'il leur diſtribua la largeſſe dont parle Dion, de vingt-cinq * deniers par tête. Ils avoient eu le tems de revenir de leur frayeur, & ils l'écouterent avec fermeté. Ils refuſent les terres qu'on leur offroit, & demandent à continuer de ſervir dans les gardes prétoriennes. C'étoient (a) des prieres, mais que l'on ne pouvoit rejetter. On leur accorda donc leur

Dio. Vit.

* *Douze livres dix ſols.*

(a) Preces erant, ſed quibus contradici non poſſet. *Tac.*

nande. Dans la ſuite on en congé- An. R. 821. De J. C. 70.
. pluſieurs, à qui l'on perſuada que
r âge & le nombre de leurs années
ſervice exigeoient du repos. On
caſſa d'autres pour cauſe de con-
vention à la diſcipline. Ainſi le
ouvernement en vint au point qu'il
toit propoſé, en (a) attaquant par
rcelles une multitude dont le con-
rt étoit formidable.

Il fut délibéré dans le ſénat, que Divers faits moins importans.
République emprunteroit ſoixante
illions de ſeſterces (ſept millions
nq cent mille livres). Ce décret
eut point d'exécution, ſoit que le
eſoin ne fût pas réel, & eût été
étexté par quelque vûe de politique
chée, ſoit que l'on eût trouvé d'au-
es reſſources.

Domitien abrogea, par une loi
ortée devant le peuple, les conſu-
ts que Vitellius avoit donnés : veſ-
ge remarquable des formes ancien-
es.

On rendit de grands honneurs à
mémoire de Flavius Sabinus, dont
ai rapporté la mort cruelle & igno-
inieuſe, & on lui célébra de ma-

(a) Dimiſſi... carptim, ac ſinguli : quo turbidissimo
medio conſenſus multitudinis extenuatur. Tac.

An. R. 821. De J.C. 70. gnifiques funérailles : exemple ſingulier de la variété des choſes humaines.

Mort de Piſon, proconſul d'Afrique, qui étoit devenu ſuſpect à Mucien. *Tac. Hiſt.* IV. 38. 48. 49. 50.

Vers ce même tems L. Piſon proconſul d'Afrique, devint la victime des ombrages de Mucien. Il eſt pourtant difficile d'aſſurer que Piſon fût abſolument innocent. Mais il n'étoit point turbulent par caractere, & il ſe trouva dans une poſition plus malheureuſe que criminelle. L'Afrique, dont il avoit le Gouvernement, étoit de longue main, comme je l'ai remarqué ailleurs, mal diſpoſée à l'égard de Veſpaſien. De plus, au commencement de l'année dont je rapporte les événemens, les convois qui avoient coutume de venir de cette province à Rome manquerent par les vents contraires : & le peuple, qui (*a*) de tous les objets publics n'eſt ſenſible qu'à celui des vivres, en murmuroit déja, & s'imaginoit que le proconſul retenoit les vaiſſeaux & les empêchoit de partir. Ces bruits étoient augmentés par les ennemis ſecrets du Gouvernement actuel : & les vainqueurs eux-mêmes, poſſédés d'une inſatiable cupidité, ſaiſiſſoient

(*a*) Cui una ex Republica annonæ cura.

vec joie l'eſpérance d'une nouvelle An. R. 821. De J.C. 70.
ierre, qui leur annonçoit de nou-
elles occaſions de s'enrichir. Dans
ne telle circonſtance, d'anciens amis
e Vitellius, qui étoient venus cher-
ier un aſyle en Afrique, firent
uelques tentatives auprès de Piſon.
s lui repréſenterent la fidélité chan-
elante des Gaules, la révolte dé-
larée de la Germanie, ſes propres
angers, tout à craindre pour lui dans
paix, & plus de ſûreté dans la
uerre. Il n'eſt pas dit ſi Piſon prêta
oreille à ces diſcours : mais Mucien
éſolut de le prévenir ; & ſur de ſi
ibles préſomptions il fit partir un
enturion chargé de l'ordre de le
uer.

Cet ordre ne fut pas tenu ſi ſecret,
u'un colonel de cavalerie attaché
Piſon n'en eût quelques lumieres.
et officier paſſe la mer, arrive
vant le centurion, & inſtruit Piſon
le tout. Il le preſſe de ſe révolter,
n lui citant l'exemple de Calpurnius
alerianus ſon couſin & ſon gendre,
ui venoient d'être mis à mort. « Une
» ſeule voie de ſalut vous eſt ouver-
» te, lui dit-il : c'eſt de tout oſer.
» Vous avez ſeulement à délibérer ſi

An. R. 821. De J.C. 70. » vous prendrez ici ſur le champ les » armes, ou s'il vaut mieux que » vous paſſiez en Gaule, & que vous » alliez vous offrir pour chef aux » armées ſur le Rhin, qui tiennent » encore par le cœur à Vitellius. » Piſon ne ſe laiſſa point ébranler par ces repréſentations, & il ſe détermina à attendre l'événement.

Cependant le centurion envoyé par Mucien entre dans le port de Carthage : & dès qu'il fut débarqué, il éleve la voix, comme chargé d'apporter à Piſon la nouvelle de ſon élévation à l'empire, il fait des vœux pour ſa proſpérité, & il invite à ſe joindre à lui tous ceux qu'il rencontre, & qu'une proclamation ſi étrange & ſi imprévue rempliſſoit d'étonnement. La populace s'attroupe, & (a) habituée à la flatterie, indifférente pour le vrai ou pour le faux, elle court à la place, & appelle Piſon avec de grand cris d'une joie tumultueuſe. Le proconſul averti d'avance, & d'ailleurs homme qui ſçavoit ſe poſſéder, ne ſortit point, ne ſe livra point à la faveur d'une mul-

(a) Gaudio clamoribuſque cuncta miſcebant, inexcligentiâ veri, & adulandi libidine. *Tac.*

de inconſidérée : mais il fit entrer An R. 821. De J.C. 70.
:enturion, & l'ayant interrogé,
qu'il eut ſçû de lui la vérité, il
t exécuter publiquement, moins
s l'eſpérance de ſauver ſa vie,
pour ſatisfaire ſa juſte colere
tre un meurtrier de profeſſion,
avoit déja tué Clodius Macer en
ique ſous Galba. Il rendit enſuite
ordonnance, par laquelle il
›rouvoit ſévérement la licence que
oient donnée les habitans de Car-
ge. Du reſte il ſe tint enfermé
ıs ſon palais, ne rempliſſant pas
me les fonctions ordinaires de ſa
ırge, parce qu'il vouloit éviter
te occaſion de trouble & de mou-
nent parmi le peuple.

J'ai obſervé ailleurs que depuis *T. III. L. VII. p. 25.*
ligula la légion que les Romains
ıoient en Afrique n'obéiſſoit plus
proconſul, mais à un lieutenant
l'empereur. Celui qui occupoit
›rs ce poſte ſe nommoit Valérius
ſtus, homme ambitieux, indigent
cauſe des folles dépenſes de ſa jeu-
ſſe, & ſuſceptible d'inquiétudes
ns les circonſtances où ſe trou-
ient les affaires, parce qu'il étoit
ié de Vitellius. Si par ces motifs il

An. R. 821. De J. C. 70. ſe porta à des penſées de révolte, dont il s'ouvrit à Piſon, ou ſi au contraire il réſiſta aux tentatives par leſquelles Piſon le ſonda, c'eſt ce qui eſt demeuré incertain, parce que nul n'avoit été admis à leurs conférences ſecrétes, & qu'après la mort de Piſon, Feſtus eut toute liberté de charger celui qu'il avoit tué.

Quoi qu'il en ſoit, il n'eut pas plutôt appris l'émotion de la populace de Carthage, & le ſupplice du centurion, qu'il envoya des cavaliers pour tuer le proconſul. Ils vinrent en diligence, & de grand matin, avant que le jour fût bien décidé, ils entrent avec violence dans le palais de Piſon, l'épée nue à la main. La plûpart ne le connoiſſoient pas, ayant été choiſis à deſſein entre les naturels du pays & les Maures, parce que Feſtus ſe fioit mieux pour une pareille exécution à des étrangers qu'à des Romains. Arrivés près de la chambre, ils rencontrerent un eſclave, qu'ils ſommerent de leur faire connoître Piſon, & le lieu où il étoit. L'eſclave eut aſſez de (a) généroſité pour répondre qu'il étoit Piſon:

(a) Egregio mendacio.

&

ur le champ il fut égorgé. Mais An. R. 821. De J.C. 70.
ſacrifiant ſa vie, il ne ſauva pas
e de ſon maître. Car à la tête des
urtriers marchoit un chef qu'il
:oit pas poſſible de tromper,
)ius Maſſa, l'un des intendans de
frique, qui faiſoit dès-lors l'eſſai
l'horrible métier qu'il exerça cruel-
ıent ſous Domitien, en ſe rendant
ſtrument de la perte des plus hon-
es gens.

Lorſque Feſtus, qui étoit reſté à
ruméte, fut informé de l'exécu-
n de ſes ordres, il courut à ſa
ion, & il fit mettre aux fers le
:fet du camp Cétronius Piſanus,
'il accuſa de complicité avec Pi-
ı, pour avoir un prétexte de ſatiſ-
re contre lui ſa haine perſon-
lle. Il diſtribua auſſi à pluſieurs
ıturions & ſoldats des peines &
s récompenſes, ſans aucun égard aux
érites, mais dans le deſſein de faire
bruit, & pour donner lieu de
)ire qu'il avoit étouffé par ſa vigi-
ıce une guerre naiſſante.

Il appaiſa enſuite les diſcordes qui La paix rétablie dans la région Tripolitaine,
:toient allumées entre ceux d'Oëa *

* *Les trois villes Oëa, leurs territoires, compoptis & Sabrata, avec ſoient le petit pays appellé*

An. R. 821. De J.C 70. & de Leptis, & dans leſquelles les plus foibles, c'eſt-à-dire ceux d'Oëa, avoient intéreſſé les Garamantes. Un détachement de troupes réglées eut bientôt chaſſé ces Barbares, qui ne ſçavoient que piller, & rétablit la paix entre les ſujets de l'empire.

Veſpaſien à Alexandrie. *Tac. Hiſt.* IV. 51.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit en Afrique & à Rome, Veſpaſien étoit à Alexandrie, où l'avoit amené, comme je l'ai dit, le deſſein d'affamer l'Italie, qui ne ſubſiſtoit que par les bleds étrangers. Il n'eut pas beſoin de recourir à ce moyen, qui avoit en ſoi quelque choſe d'odieux. En arrivant en Egypte, il apprit la victoire remportée par Antonius Primus à Crémone : & peu de tems après il reçut la nouvelle de la mort de Vitellius par pluſieurs voies différentes. Car, quoique l'on fût dans la ſaiſon de l'hiver, il partit de Rome non-ſeulement des couriers, mais un grand nombre de perſonnes de tout ordre & de tout état, qui riſquerent une navigation périlleuſe, pour s'acquérir le mérite d'être des premiers à annoncer au nouveau prince,

Tripolis, *c'eſt-à-dire*, le pays des trois villes. *La ville de Tripoli en a tiré ſon nom.*

'il n'avoit plus de rival, & que la pitale de l'empire reconnoiſſoit ; loix. Son premier ſoin fut de vitailler Rome ſoumiſe à ſon pou-ir. Par ſes ordres ſe mirent ſur le amp en mer les meilleurs vaiſſeaux 'il y eût dans le port d'Alexandrie, argés de bleds. Le ſecours vint à ms. Rome n'avoit plus de vivres ıe pour dix jours, lorſqu'arriverent s proviſions envoyées par Veſpa-en. An. R. 821. De J.C. 70.

Ce prince reçut auſſi à Alexandrie es ambaſſadeurs de Vologeſe, qui enoient lui offrir quarante mille ommes de cavalerie de la part du oi des Parthes. C'étoit une belle & orieuſe ſituation, que de ſe voir pré-enu par des offres ſi magnifiques, : de n'en pas avoir beſoin. Veſpa-en témoigna ſa reconnoiſſance à ologeſe, lui notifia la paix rétablie ans l'empire romain, & l'exhorta envoyer une ambaſſade au ſénat.

Au milieu de tant de proſpérités, conduite de ſon jeune fils le cha-rinoit. Domitien abuſoit de la for-une avec une audace qui annonçoit out ce qu'il devint dans la ſuite. Il

Chagrins que lui cauſe la conduite de Domitien. *Suet. Domét.* 1. & *Dio, Veſp.*

An R. 821. De J.C. 70. ſe livroit à la débauche la plus outrée : les adultéres ne lui coûtoient rien, & il enleva à Elius Lamia Domitia ſa femme, fille de Corbulon, qu'il garda d'abord ſur le pied de maîtreſſe, & qu'il épouſa dans la ſuite. Ambitieux, autant que déréglé dans ſes mœurs, il ſe feroit attribué, ſi l'on n'y eût mis ordre, toute l'autorité. En un ſeul jour il diſtribua plus de vingt emplois de la ville & des provinces : enſorte que Veſpaſien lui écrivit : « Je » vous remercie de ce que vous ne » m'avez point encore envoyé de ſuc- » ceſſeur, & de ce que vous voulez » bien me laiſſer jouir de l'empire. »

Bon cœur de Tite. *Tac. Hiſt.* IV. 52.

Tite fit preuve à ce ſujet d'un excellent naturel. Il avoit accompagné Veſpaſien à Alexandrie, & en prénant congé de lui pour aller, ſuivant ſes ordres, achever la guerre contre les Juifs, il le pria de ne point ajouter une entiere foi aux rapports par leſquels on l'aigriſſoit contre ſon fils, & de réſerver une oreille pour un ſi cher accuſé. Il lui repréſenta « que (*a*) ni les armées, ni les

(*a*) Non legiones, non claſſes, perindè firma imperii munimenta, quàm numerum liberorum.

flottes n'étoient d'auſſi fermes appuis pour les princes, que le nombre de leurs enfans. Que les amis changeoient ſouvent ſelon les tems & les circonſtances ; que la paſſion, ou les préventions les refroidiſſoient, les détachoient, les faiſoient paſſer dans le parti contraire. Au lieu que le ſang formoit des liaiſons indiſſolubles, ſur-tout parmi les princes, dont les proſpérités ſe communiquent même aux étrangers, mais dont les diſgraces ſont ſur-tout partagées par ceux qui leur appartiennent de plus près. Il ajouta qu'il étoit difficile que les freres vécuſſent en bonne intelligence, ſi leur pere ne leur donnoit le ton & l'exemple. » Veſpa-
en charmé du bon cœur de Tite, ais ſçachant à quoi s'en tenir avec omitien, ſe contenta de répondre ſon fils aîné, qu'il l'exhortoit à ntinuer de ſe bien conduire, & à utenir la gloire des armes romai-

An. R. 821. De J.C. 70.

am amicos tempore, tunà, cupidinibus alii-ando aut erroribus, minui, transferri, de-ere. Suum cuique ſan-inem indiſcretum, ſed aximè Principibus ; quorum proſperis & alii fruantur, adverſa ad junctiſſimos pertineant. Ne fratribus quidem manſuram concordiam, ni pater exemplum præbuiſſet. *Tac.*

An. R. 821. De J. C. 70. nes : que pour lui, il ſe chargeoit du ſoin de maintenir la paix dans l'Etat & dans ſa famille.

Veſpaſien ne ſe fait pas aimer des Alexandrins. *Zonar.*

Veſpaſien ſéjourna quelques mois à Alexandrie, attendant les vents réglés qui ſouffient au commencement de la belle ſaiſon. Il avoit encore un autre motif de ne ſe point hâter. Il ne comptoit pas que le ſiege de Jéruſalem dût long-tems retenir Tite ſon fils, & ſon plan étoit, après la priſe de cette ville, de l'emmener à Rome avec lui. Pendant ce ſéjour, il ne ſe fit pas beaucoup aimer des Alexandrins. Ils eſtimoient la magnificence : & Veſpaſien avoit un goût décidé pour la ſimplicité. Ils s'étoient flattés de recevoir de lui quelque gratification, parce qu'ils l'avoient les premiers reconnu pour empereur ; & au contraire, comme il aimoit l'argent, il les fatiguoit par des impoſitions, ou nouvelles, ou levées avec une nouvelle rigueur. Les Alexandrins s'en vengerent, & chercherent à le piquer par des brocards : mais le ciel, ſi nous en croyons les écrivains du paganiſme, l'illuſtra par des miracles.

Dio. & Suet. Veſp. 19.

Prétendus Deux hommes du peuple, l'un

preſque aveugle, l'autre affoibli d'une main dont il ne pouvoit ſe ſervir, s'adreſſerent à lui, comme avertis par le Dieu Sérapis, qui entre autres attributs dont le décoroit la ſuperſtition égyptienne, paſſoit pour le Dieu de la médecine, que l'empereur les guériroit, l'un en appliquant ſa ſalive ſur les yeux malades, l'autre en lui preſſant la main avec ſon pied. Veſpaſien, très-éloigné du faſte & de la forfanterie, ſe moqua d'eux d'abord, & rejetta bien loin une pareille propoſition. Enſuite ébranlé par leurs inſtances, encouragé par la flatterie, il les fit viſiter par les médecins. Le rapport des médecins lui donna de l'eſpérance. Ils dirent que dans celui qui ſe plaignoit de ne point voir, les organes de la viſion n'étoient point détruits : que la main de l'autre avoit ſouffert une eſpece de luxation, qu'une preſſion forte pouvoit corriger. A ces obſervations fournies par leur art, ils joignirent le langage de Cour, c'eſt-à-dire, l'adulation. « Telle eſt peut-» être, diſoient-ils, la volonté des » Dieux, que le prince ſoit recon-» nu manifeſtement le miniſtre de

An. R. 821. De J. C. 70. miracles de Veſpaſien. *Tac. Hiſt.* IV. 81. *Suet. Veſp.* 7. *Dio.*

An R. 821. De J. C. 70. » leurs bienfaits envers l'humanité. » Après tout, la guériſon manquée » ſera la honte de ces miſérables ; » exécutée, elle tournera à la gloire de » l'empereur. » Veſpaſien ſe laiſſa enivrer par ces diſcours, & ne croyant rien impoſſible à ſa fortune, d'un air de confiance, il ordonna qu'on lui amenât les malades en préſence d'une grande multitude de peuple, que l'attente de l'événement tenoit en ſuſpens : il fit les opérations qui lui étoient preſcrites, & le ſuccès répondit : ſur le champ, le jour fut rendu à l'aveugle, & l'uſage de la main à l'eſtropié. Tacite, pour confirmer la vérité de ſon récit, ajoute que du tems qu'il écrivoit, c'eſt-à-dire, ſous Trajan, ceux qui avoient été témoins du fait perſiſtoient à l'atteſter, quoiqu'aucun intérêt ne pût les porter au menſonge.

Il eſt peut-être difficile de ſe refuſer à ce témoignage, ſoutenu de celui de Suétone & de Dion. Mais nous devons ſoigneuſement obſerver que les maux guéris par Veſpaſien n'étoient point incurables de leur nature, & que par conſéquent il eſt permis de penſer

que leur cure n'excédoit point la puiſſance du démon. On ne peut douter que l'établiſſement du Chriſtianiſme, qui détruiſoit ſon empire, n'allarmât étrangement ce prince de ténebres. Il tâchoit donc d'obſcurcir par des faits qui euſſent quelque choſe de ſurprenant l'éclat des vrais miracles opérés par Jeſus-Chriſt, par les Apôtres, & par leurs Diſciples. Ici l'affectation d'employer la ſalive eſt viſiblement copiée d'après la guériſon miraculeuſe de l'aveugle-né. An. R. 821. De J.C. 72.

Les deux merveilles que j'ai racontées ne ſont pas les ſeules qui aient illuſtré le ſéjour de Veſpaſien à Alexandrie. On en ajoute une troiſieme, mais qui n'eſt pas de la même importance, ni également autoriſée. On dit que pendant que Veſpaſien étoit dans le temple de Sérapis, pour conſulter l'oracle du Dieu, en ſe retournant il apperçut un des premiers de l'Egypte, nommé Baſilide, que la maladie retenoit actuellement à plus de vingt-cinq lieues de diſtance. Comme le nom de Baſilide vient d'un mot Grec qui ſignifie *Roi*, on jugea que le Dieu

An R. 821. De J.C. 70. par cette apparition miraculeuſe donnoit ſa réponſe, & aſſuroit l'empire à Veſpaſien. Il eſt aiſé de ſentir combien tout cela eſt frivole. Je ne trouve dans ce récit qu'une merveille abſurde & ſans preuve, comme ſans utilité.

Ordre de Veſpaſien pour rebâtir le Capitole. Cérémonie de la premiere pierre. *Tac. Hiſt.* IV. 53.

D'Alexandrie, Veſpaſien envoya ſes ordres à Rome pour le rétabliſſement du Capitole, & il chargea de l'intendance de l'ouvrage L. Veſtinus, ſimple chevalier romain, mais d'une conſidération qui l'égaloit aux plus illuſtres ſénateurs. Veſtinus commença par aſſembler les Aruſpices, qui après avoir conſulté les entrailles des victimes, déclarerent qu'il falloit jetter dans des marais les décombres de l'ancien temple, & rebâtir le nouveau ſur le même terrein, en conſervant les mêmes alignemens, la même diſtribution, & le même plan, parce que les Dieux n'y vouloient aucun changement. Tacite raconte en détail les cérémonies qui furent obſervées lorſque l'on poſa la premiere pierre; & les lecteurs curieux de l'antiquité ne ſeront pas fâchés de trouver ici cette deſcription.

Le vingt-&-un juin, le jour étant clair & ſerein, on environna d'une enceinte de rubans & de couronnes tout l'eſpace deſtiné au temple. La marche s'ouvrit par une troupe de ſoldats, que l'on avoit choiſis avec l'attention ſuperſtitieuſe de n'admettre que ceux dont les noms étoient d'une heureuſe ſignification : ils portoient à la main des branches d'arbres réputés heureux. Venoient enſuite les Veſtales, accompagnées de deux chœurs de jeunes enfans de l'un & de l'autre ſexe, qui avoient tous pere & mere encore vivans. Elles arroſerent le terrein d'une aſperſion d'eau pure, puiſée dans des ruiſſeaux, dans des ſources, dans des rivieres. Comme Veſpaſien & Tite, alors conſuls, étoient abſens, auſſi-bien que Domitien préteur de la ville, qui, ſuivant que nous le dirons bientôt, étoit parti avec Mucien pour la guerre de Civilis, Helvidius Priſcus ſe trouvant à la tête du collége des préteurs, préſida en cette qualité à la cérémonie. Aſſiſté du pontife Plautus Elianus, il offrit un ſacrifice ſolemnel, & répandit ſur le gazon les entrailles des victimes, adreſſant une

An. R. 821. De J. C. 70.

An. R. 821. De J.C. 70. priere à Jupiter, à Junon, à Minerve, & à tous les Dieux protecteurs de l'empire, pour leur demander qu'ils accordaſſent un heureux ſuccès à l'entrepriſe commencée, & que par leur puiſſance divine ils élevaſſent & fiſſent parvenir à ſa juſte hauteur l'édifice dont la piété des hommes jettoit les fondemens. Après avoir prononcé cette priere il toucha de la main les rubans attachés à l'extrêmité des cordes dont on avoit lié une groſſe pierre. Alors les autres magiſtrats, les prêtres, & un grand nombre de ſénateurs, de chevaliers, de gens du peuple, prirent les cordes, & pleins de joie & d'ardeur, s'efforçant à l'envi, ils tirerent la pierre juſqu'au lieu où les ouvriers devoient la recevoir pour la placer. Chacun s'empreſſa de jetter dans les fondations des pieces d'or & d'argent, & de la mine de différens métaux, telle qu'on la tire de la terre, avant qu'elle ait éprouvé l'action du feu. Les Aruſpices recommanderent de ne point profaner l'édifice en y employant des matériaux qui euſſent eu auparavant une autre deſtination. On donna plus de hau-

teur au bâtiment. C'eſt le ſeul changement que l'on crut n'être pas interdit par la religion, & le ſeul mérite qui avoit manqué à la magnificence de l'ancien temple. An. R. 821. De J.C. 70.

Ce que nous avons de Tacite, ne nous fournit plus d'autres événemens ſur le regne de Veſpaſien, que la fin de la guerre de Civilis, & le commencement de celle des Juifs. Je vais reprendre le premier de ces deux grands faits à l'endroit où je l'ai laiſſé.

§. III.

Les Gaulois se préparent à se révolter, et à se joindre à Civilis. Conseil tenu à Cologne entre les Chefs des rébelles. Ils tâchent de tromper et de surprendre Vocula. Ils corrompent la fidélité des légions. Discours de Vocula á ses soldats infideles. Classicus Chef des Gaulois rébelles fait tuer Vocula. Les Légions que Vocula avoit commandées, prêtent serment aux Gaulois. Cologne et les troupes Romaines sur le haut Rhin en font autant. Les Légions assiégées dans Vétéra se rendent, et prêtent le même serment. Elle sont dé-

truites. Ni Civilis, ni aucun Batave, ne se lie par ce serment. Il fait hommage de sa victoire à Velléda prétendue Prophétesse. Les Légions captives se transportent à Tréves par ordre de leurs vainqueurs. Les habitans de Cologne se tirent d'un grand danger par un adroit tempérament. Civilis acquiert encore de nouvelles forces et de nouveaux alliés. Défaite de Sabinus par les Séquanois. Mucien songe à quitter Rome, et ôte à Arrius Varus la charge de Préfet du Prétoire. Il donne des désagrémens à Antonius Primus, qui va trouver Vespasien, et demeure auprès de lui sans crédit. Ardeur de Domitien pour le départ: lenteur de Mucien. Sept Légions envoyées sur le Rhin. Les peuples de la Gaule assemblés a Rheims se décident pour le parti de la soumission. Ceux de Tréves persistent dans la révolte. Cérialis vient prendre le commandement des troupes Romaines: son caractere. Victoire qu'il remporte sur ceux de Tréves. Ils se soumettent: Cérialis préserve leur ville du pillage. Les Légions qui avoient prêté serment aux

Gaulois, se rejoignent à l'armée de Cérialis. Soumission de ceux de Langres. Discours de Cérialis à ceux de Tréves et de Langres, pour les affermir dans leurs bonnes dispositions. Civilis vient attaquer les Romains et surprend leur camp. Cérialis reprend sur eux son camp, et remporte la victoire. Cologne retourne à l'alliance des Romains. Quelques succès relevent les espérances de Civilis. Mucien sur la nouvelle des avantages remportés par Cérialis, oblige Domitien de ne point passer Lyon. Projets séditieux de Domitien. Sa feinte modestie. Grande victoire remportée par Cérialis sur les Bataves auprès de Vétéra. Civilis ruine la digue de Drusus. Entreprise hardie, mais infructueuse, de Civilis. Négligence de Cérialis. Peu s'en faut qu'il ne soit enlevé par les ennemis. Derniere tentative de Civilis. Danger que courent les Romains dans l'isle des Bataves. Soumission de Civilis, et fin de la guerre. Date de la prise de Jérusalem.

An. R. 821. De J. C. 70. *Tac. Hist.* IV. 54.

LA nouvelle de la mort de Vitellius portée en Germanie y augmenta la fureur de la guerre, & les forces des rebelles. Civilis renonçant à la diſſimulation dont il avoit uſé juſqu'alors, ſe déclara ouvertement ennemi du nom Romain. Les légions affectionnées à la mémoire de Vitellius étoient dans la diſpoſition de ſubir plutôt une ſervitude étrangere, que d'obéir à Veſpaſien. Les Gaulois, dès long-tems ébranlés par les manœuvres de Civilis, éclaterent enfin, lorſque de frivoles eſpérances vinrent fortifier leur penchant à la révolte.

Les Gaulois ſe préparent à ſe revolter, & à ſe joindre à Civilis.

Le bruit s'étoit répandu en Gaule que les Sarmates & les Daces faiſoient des courſes en Pannonie & en Mœſie, & qu'ils aſſiégeoient dans ces deux provinces les quartiers d'hiver des légions. Le bruit n'étoit pas ſans fondement : & même Fonteius Agrippa, laiſſé par Mucien pour commander dans la Mœſie périt dans un combat contre les Barbares. Mais ce ne fut pour eux qu'un avantage paſſager. Bientôt les Romains reprenant la ſupériorité, les

Joſ. de B. Jud. VII. 22

rechaſſerent au-delà du Danube. Cependant les premiers ſuccès de ces nations ennemies de Rome avoient fait leur impreſſion ſur l'eſprit des Gaulois, chez qui l'on débitoit en même-tems de ſemblables nouvelles touchant la Grande Bretagne : & ils en concluoient que par-tout les Romains étoient auſſi maltraités & auſſi humiliés que dans la Germanie. Mais rien ne les perſuada tant dans la ruine prochaine de l'empire romain, que l'incendie du Capitole. Ils ſe forgeoient ſur cet événement de flatteuſes chimeres. Ils diſoient que leurs ancêtres avoient pris la ville de Rome ; mais que la demeure du grand Jupiter s'étant maintenue alors ſaine & entiere, l'empire avoit ſubſiſté : au lieu que maintenant la colere céleſte s'étoit manifeſtée, en livrant aux flammes le dépôt & le gage des deſtinées de l'empire. Leurs Druides nourriſſoient en eux ces folles viſions, en leur promettant la conquête de l'univers. Enfin les Gaulois s'autoriſoient d'un prétendu conſentement d'Othon, qui, diſoient-ils, n'avoit obtenu l'appui des premiers de la Gaule contre Vitellius, que

An. R. 821. De J.C. 70.

An. R. 821. De J. C. 70. sous la condition expreſſe qu'il leur ſeroit permis de ne pas manquer l'occaſion de ſe remettre en liberté, ſi les maux des guerres civiles venant à ſe perpétuer abattoient les forces de l'empire romain.

Animés par des motifs ſi ſolides les Gaulois prirent leurs dernieres meſures de rébellion auſſitôt après la mort d'Hordéonius Flaccus. Alors les négociations ſe pouſſerent avec vivacité entre Civilis & Julius Claſſicus né dans le pays de Tréves, & colonel d'un régiment de cavalerie de ſa nation au ſervice des Romains. Claſſicus étoit diſtingué entre tous ſes compatriotes par ſon crédit & par ſa naiſſance, qu'il tiroit des anciens rois de la contrée. Il comptoit une longue ſuite d'ancêtres qui s'étoient rendus illuſtres dans la paix & dans la guerre : mais il ſe faiſoit ſur-tout honneur d'être par ſon origine plutôt ennemi des Romains que leur allié. A Claſſicus ſe joignirent Julius Tutor & Julius Sabinus, l'un de Tréves, l'autre Langrois. Tutor avoit été chargé par Vitellius de garder la rive du Rhin : Sabinus, eſprit vain & léger, ſe diſoit iſſu de Jule Cé-

ſar, à qui il prétendoit que ſa biſ- An. R. 824. De J.C 70.
ayeule avoit plû dans le tems que ce conquérant faiſoit la guerre dans les Gaules; & il ſe glorifioit beaucoup d'être deſcendu par un adultere de celui qui avoit ſubjugué ſa patrie.

Ces trois chefs travaillerent chacun de leur côté à ſonder par des entretiens ſecrets tous ceux qu'ils crurent capables d'entrer dans leurs vûes, & de leur être utiles pour l'exécution. Lorſqu'ils ſe virent un nombre conſidérable de partiſans, ils les aſſemblerent à Cologne, & tinrent conſeil avec eux dans une maiſon particuliere. Car les magiſtrats & le gros des habitans de cette ville étoient affectionnés aux Romains. Il y eut pourtant quelques Ubiens & quelques Tongriens qui entrerent dans la conſpiration. Mais ceux de Tréves & de Langres en faiſoient la principale force.

Conſeil tenu à Cologne entre les chefs des rebelles.

La délibération ne fut pas longue. Tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée, pleins de feu & d'ardeur, s'écrient à l'envi : « Que jamais l'oc» caſion ne fut ſi belle d'affranchir » la Gaule du joug d'une domination » étrangere. Que la rage de la diſ-

An. R. 821. De J.C. 70. » corde poſſédoit le peuple Romain. » Qu'ils voyoient les légions s'entre-» détruire, l'Italie ravagée, la ville » de Rome priſe tout récemment par » ſes propres citoyens. Que toutes » les armées avoient chacune ſur les » bras une guerre qui les occupoit. » Qu'il falloit commencer par fer-» mer les paſſages des Alpes: & que » quand les Gaulois auroient bien éta-» bli leur liberté, ils verroient dans » quelles bornes ils voudroient ren-» fermer leur noble audace. » Il n'y eut donc ni difficulté ni partage ſur la réſolution de ſe révolter.

On ſe détermina moins aiſément ſur le parti que l'on devoit prendre par rapport aux reſtes des légions romaines ſur le Rhin. Pluſieurs vouloient que l'on fît main baſſe ſur des troupes ſéditieuſes, infideles, ſouillées du ſang de leurs chefs. Ceux qui avoient plus de circonſpection repréſenterent qu'il étoit à craindre que l'on n'augmentât leur courage en les portant au déſeſpoir. Ce motif prévalut. Il fut arrêté que l'on ſe contenteroit de tuer les commandans: & que pour les ſoldats, il falloit s'attacher à les gagner. Que le ſouve-

nir de leurs crimes & l'eſpérance de l'impunité les rendroit traitables, & qu'il ſeroit aiſé de s'en faire des alliés. An. R. 821. De J.C. 70.

Tel fut le réſultat du premier conſeil tenu par les chefs de rébelles. Ils envoyerent des gens affidés dans les différentes parties de la Gaule pour y ſoulever les peuples, pendant qu'eux-mêmes ils continuoient de garder les dehors de l'obéiſſance, afin de mieux tromper Vocula, & de choiſir leur moment pour le ſurprendre. Ils tâchent de tromper & de ſurprendre Vocula.

Ce commandant fut pourtant averti de la conſpiration. Mais il étoit hors d'état de ſe faire craindre, parce qu'il n'avoit que des légions réduites à un petit nombre de combattans, & ſur la fidélité deſquelles il ne pouvoit pas compter. Se trouvant donc entre des ſoldats dont il ſe défioit & des ennemis cachés, il crut devoir uſer de diſſimulation, & ſe défendre par les mêmes voies dont on ſe ſervoit pour l'attaquer.

Etant venu à Cologne, il y vit arriver peu après Claudius Labeo, qui relégué, comme je l'ai dit, dès les commencemens des troubles dans le pays des Friſons par Civilis, avoit

An. R. 821. De J.C. 70. corrompu ſes gardes, & plein de reſſentiment ſe faiſoit fort, ſi on lui donnoit un petit corps de troupes, de ramener à l'alliance romaine la plus grande partie de la nation des Bataves. Il promettoit plus qu'il ne pouvoit tenir. Quoique Vocula lui eût accordé le détachement qu'il demandoit, il ne réuſſit qu'à ſe faire ſuivre d'un petit nombre de Nerviens & de * Bétaſiens; & ſes exploits ſe réduiſirent à des courſes furtives ſur les Caninéfates.

Vocula ne tarda pas à éprouver les triſtes effets de la trahiſon qui ſe préparoit depuis ſi long-tems. Il ſe laiſſa perſuader par les chefs des Gaulois de marcher à Civilis, qui aſſiégeoit toujours *Vétéra*. Lorſqu'il en fut peu éloigné, Claſſicus & Tutor ſe détacherent ſous prétexte d'aller reconnoître l'ennemi : & ils conclurent leur traité avec les Germains. En conſéquence ils ſe ſéparerent des légions, & ſe firent un camp à part.

Vocula leur reprocha vivement leur perfidie, & prenant le ton de

* *Les Bétaſiens habitoient une partie du pays que nous appellons aujourd'hui le Brabant. Le village de Bécts, non loin de Halle en Brabant ſemble retenir un veſtige du nom de ces peuples.*

hauteur, il les avertiſſoit de ne pas croire que la puiſſance romaine, malgré les diviſions des guerres civiles, pût être impunément mépriſée par les peuples de Tréves & de Langres. « Il nous reſte, diſoit-il, des » provinces fideles, des armées vic- » torieuſes, la fortune de l'empire, » & la protection des Dieux vengeurs » des traités violés. Notre indulgen- » ce vous a gâtés. (a) Jule Céſar & » Auguſte connoiſſoient mieux le ca- » ractere des Gaulois. La molleſſe » de Galba, & la diminution des » tributs, vous ont inſpiré la har- » dieſſe de vous révolter. Lorſque » vous ſerez battus & dépouillés, » vous redeviendrez nos amis » Les rebelles avoient pris leur parti: & Vocula voyant que ſes plaintes & ſes menaces étoient mépriſées, rebrouſſa chemin, & ſe retira à Nuys. Les Gaulois vinrent ſe camper dans une plaine à deux milles des Romains. An R. 821. De J.C. 70.

Là, ſe trama une négociation infâ- Ils corrom-

(a) Melius divo Julio, divoque Auguſto notos eorum animos. Galbam, & infracta tributa, hoſtiles ſpiritus imbuiſſe. Nunc hoſtes, quia molle ſervitium: quum ſpoliari exutique fuerint, amicos fore. *Tac.*

An. R. 821. De J.C. 70. me & inouie : & par promeſſes, par argent diſtribué entre les centurions & les ſoldats, une armée romaine ſe laiſſa perſuader de prêter ſerment à une puiſſance étrangere, & de ſceller un engagement ſi honteux par la mort ou la captivité de ſes commandans. Dans une circonſtance ſi périlleuſe, pluſieurs conſeilloient à Vocula de ſe ſauver par la fuite. Mais il étoit d'une intrépidité à toute épreuve, comme je l'ai remarqué ; & préférant le parti de la hardieſſe, il aſſembla ſes ſoldats, & leur parla en ces termes :

Il prend la fidelité des Legions.

Diſcours de Vocula à ſes ſoldats infidèles.

« Jamais en vous haranguant je » n'ai été ni plus inquiet ſur ce qui » vous regarde, ni plus tranquille » ſur mon propre ſort. Car la conſ- » piration contre ma vie eſt une nou- » velle que j'apprends avec joie. Au » milieu de tant de maux, la mort » n'a rien pour moi que de conſo- » lant. Au contraire votre ſituation » me pénétre de compaſſion & de » honte, lorſque je vois que l'on ne » ſe prépare point à employer con- » tre vous la force & les armes, » (c'eſt le droit de la guerre) mais » que Claſſicus ſe flatte d'attaquer par

» par vos bras le peuple Romain, & An. R. 821.
» qu'il vous enrôle au ſervice des De J.C. 74.
» Gaulois.

» Si la fortune & le courage nous
» abandonnent aujourd'hui, avons-
» nous auſſi perdu la mémoire de
» tant d'exemples de vertu, que nous
» fournit l'antiquité ? Avons-nous
» oublié, combien de fois lès lé-
» gions Romaines ont mieux aimé
» périr que de lâcher pied devant
» l'ennemi ? Souvent même nos al-
» liés ont ſouffert la ruine entiere de
» leurs villes, & ſe ſont précipités
» dans les flammes avec leurs fem-
» mes & leurs enfans, ſans autre ré-
» compenſe que la gloire de la fidé-
» lité. Actuellement les légions en-
» fermées à *Vétéra* ſupportent la di-
» ſette & toutes les miſeres d'un ſie-
» ge, & ne ſe laiſſent ébranler ni par
» promeſſes ni par menaces. Et nous,
» rien ne nous manque : hommes,
» armes, bons retranchemens, mu-
» nitions de guerre & de bouche,
» nous avons tout en abondance.
» Nous nous ſommes même trouvé
» aſſez d'argent pour vous faire tout
» récemment une largeſſe, qui, ſoit
» que vous vous en croyiez redeva-

An. R. 821. De J. C. 70. » bles à Veſpaſien, ou à Vitellius, » au moins vous vient d'un empe- » reur Romain. Vainqueurs en tant » de guerres, ſi vous craignez de » combattre en bataille rangée con- » tre un ennemi que vous avez mis » en fuite à Gelduba, à *Vétéra*, c'eſt » une indignité. Mais dans ce cas mê- » me, vous avez des murs, des rem- » parts, derriere leſquels vous pou- » vez traîner les affaires en longueur, » juſqu'à ce que vous receviez du ſe- » cours des provinces voiſines.

» Je veux que je vous aie donné » lieu d'être mécontens de moi, & » de me rebuter pour chef. Mais » n'avez-vous pas des lieutenans gé- » néraux, des tribuns, en un mot un » centurion, un ſoldat, à qui vous » déféries le commandement ? au » lieu de vouloir qu'à la honte éter- » nelle du nom que vous portez, il » ſoit publié dans tout l'univers que » vous aurez prêté votre miniſtere à » Civilis & à Claſſicus pour faire la » guerre à l'Italie. Quoi ! ſi les Ger- » mains & les Gaulois vous menent » au pied des murs de Rome, livre- » rez-vous l'aſſaut à votre patrie ? » l'idée ſeule d'un tel forfait me

» remplit d'horreur. Vous monterez An. R. 821. De J.C. 70.
» donc la garde devant la tente de
» Tutor ! Un Batave donnera le ſi-
» gnal du combat ! Vous ſerez em-
» ployés comme recrues pour com-
» pléter des corps de troupes de Ger-
» mains ! A (*a*) quoi aboutiront enfin
» tant d'indignités mêlées de crime ?
» Lorſque les légions Romaines ſe-
» ront rangées en bataille contre
» vous, quel ſera le parti que vous
» prendrez ? Alors, ajoutant trahi-
» ſon ſur trahiſon, & déſerteurs de
» vos nouveaux amis, ou bien flot-
» tant entre les deux ſermens con-
» traires par leſquels vous vous
» trouverez liés, vous deviendrez
» l'exécration des Dieux & des hom-
» mes.

» Grand (*b*) Jupiter, en l'honneur du-
» quel, pendant une durée de plus
» de huit ſiecles, nous avons ſolem-
» niſé tant de triomphes ; Quirinus,
» pere & fondateur de la ville de
» Rome, je vous invoque en ce mo-

(*a*) Quis deinde ſceleris exitus ! Quum Romanæ legiones contrà direxerint, transfugæ è transfugis, & proditores è proditoribus, inter recens & vetus ſacramentum inviſi deis errabitis ?

(*b*) Te Jupiter O. M. quem, per octingentos viginti annos, tot triumphis coluimus ; te Quiri-

An. R. 821. De J. C. 70. » ne vous a pas été agréable, que je » conſervaſſe ce camp exempt de ta- » che & d'opprobre, au moins ne » ſouffrez pas qu'il ſoit ſouillé par un » Tutor & un Claſſicus. Préſervez » les ſoldats Romains du crime, ou, » ſans leur en faire porter la peine, » inſpirez-leur un prompt repentir. »

Claſſicus, Chef des Gaulois rebelles, fait tuer Vocula

Un diſcours ſi véhément produiſit peu d'effet. Quelques mouvemens paſſagers de crainte & de honte en furent l'unique fruit : & Vocula ayant perdu toute eſpérance, vouloit ſe tuer lui-même. Ses affranchis & ſes eſclaves l'en empêcherent : en quoi ils ne lui rendirent d'autre ſervice, que de le réſerver à la vengeance de Claſſicus, qui l'envoya maſſacrer par un déſerteur Romain, nommé Emilius Longinus. Pour ce qui eſt des deux autres lieutenans généraux, Hérennius & Numiſius, on ſe contenta de les mettre dans les chaînes.

Les Légions que

Après ces préliminaires, Claſſicus

ne Romanæ parens urbis, precor venerorque, ut ſi vobis non fuit cordi, me duce hæc caſtra incorrupta & intemerata ſervari ; at certè pollui fœdarique à Tutore & Claſſico non ſinatis. Militibus Romanis aut innocentiam detis, aut maturam & ſine noxa pœnitentiam. *Tac.*

précédé de licteurs, & vêtu en général Romain, entra dans le camp. Malgré toute ſon audace, ce qu'il faiſoit lui paroiſſoit à lui-même ſi étrange, qu'il ne put trouver des paroles pour haranguer les troupes, & il récita ſimplement la formule du ſerment. Les ſoldats des légions jurerent qu'ils combattroient fidélement pour l'empire des Gaulois. Claſſicus éleva aux premiers grades de la milice le meurtrier de Vocula. Les autres du ſervice deſquels il s'étoit aidé pour amener les choſes au point où elles étoient, furent récompenſés à proportion de la part qu'ils avoïent priſe à un ſi indigne & ſi lâche miniſtere.

An. R. 821. De J.C. 70. Vocula avoit commandées, prêtent ſerment aux Gaulois.

Ce grand ſuccès des rebelles eut pour eux les ſuites les plus brillantes, & les rendit maîtres de toute la province, & de toutes les troupes que les Romains y tenoient. Tutor s'étant préſenté devant Cologne avec des forces conſidérables, contraignit les habitans de prêter le même ſerment que les légions du camp de Nuys. Il l'exigea & le reçut pareillement de tout ce qu'il y avoit de ſoldats du côté de Mayence & ſur le

Cologne & les troupes Romaines ſur le haut Rhin en font autant.

An. R. 821. De J.C. 70. haut Rhin. Les officiers qui le refuſerent furent ou tués ou chaſſés.

Les Légions aſſiégées dans *Vétéra* ſe rendent, & prêtent le même ſerment.

Reſtoit le camp de *Vétéra*, où les légions aſſiégées avoient ſupporté juſques-là les plus affreuses extrêmités de la diſette. Après avoir mangé leurs bêtes de ſomme, leurs chevaux de guerre, & même les animaux dont la nature a horreur, & à l'uſage deſquels la ſeule néceſſité peut réduire, ils s'étoient vû obligés de recourir aux herbes qui pointoient entre les pierres, aux feuillages naiſſans, au jeune bois : enfin toutes ſortes d'alimens, uſités & inuſités, leur manquoient. Dans cet état, Claſſicus leur dépêcha les plus corrompus & les plus lâches de ceux qui s'étoient ſoumis, pour leur offrir le pardon, s'ils s'accommodoient aux circonſtances, & leur déclarer qu'autrement ils ne devoient s'attendre qu'à périr miſérablement par le fer ou par la faim. Ces dignes députés allèguerent pour dernier motif leur propre exemple. (a) Les aſſiégés héſiterent

(a) Obſeſſos hinc fides, inde egeſtas, inter decus ac flagitium diſtrahebant.... Miſeriarum patientiæque documentum fuere, donec egregiam laudem fine turpi maculârent, miſſis ad Civilem legatis vitam orantes. *Tac.*

quelque tems entre le devoir & les maux extrêmes qu'ils ſouffroient, entre la gloire & la honte. Qui commence à délibérer en pareil cas, eſt bientôt rendu. Ils ſe déterminerent à déshonorer par une concluſion honteuſe le courage & le mérite de leur belle défenſe, & ils envoyerent une députation à Civilis pour lui demander la vie. On refuſa de les écouter, juſqu'à ce qu'ils euſſent juré fidélité à l'empire des Gaulois. Après qu'ils ſe furent liés par cet indigne ſerment, Civilis leur promit la vie ſauve, & la liberté de ſortir en armes de leur camp: mais il s'en réſerva pour lui & pour les ſiens tout le butin: & il y fit ſur le champ entrer des troupes qui avoient ordre de retenir l'argent, les valets, & les bagages. An. R. 821; De J.C. 70.

Elles ſont détruites.

Cette capitulation ſi honteuſe fut encore mal obſervée. Les Germains qu'on leur avoit donnés pour eſcorte, les attaquerent à cinq milles de *Vétéra*. Quoique ſurpris, les Romains ſe mirent en défenſe. Les plus braves ſe firent tuer ſur la place: pluſieurs s'étant diſperſés par la fuite, furent pourſuivis & maſſacrés. Les autres s'en retournerent au camp, & porte-

An. R. 821. De J.C. 70. rent leurs plaintes à Civilis, qui blâma les Germains, & leur reprocha leur perfidie. S'il parloit ſincérement, ou s'il ne cherchoit qu'à garder les dehors, c'eſt ce que Tacite ne décide point. Mais la conduite que tint ce Batave à l'égard des malheureux reſtes des légions Romaines, rend ſa foi plus que ſuſpecte. Car après avoir pillé le camp, il y mit le feu, & tous ceux qui s'étoient ſauvés du combat, périrent dans les flammes.

Civilis, qui, ſuivant un uſage reçu parmi les nations Barbares, avoit fait vœu, au commencement de la guerre, de laiſſer croître ſes cheveux, crut ſon vœu accompli, lorſqu'il eut détruit les légions de *Vétéra*, & il raſa ſa chevelure. On lui impute d'avoir fait faire à ſon fils encore en bas âge l'eſſai inhumain de ſes premiers armes, de ſes fleches, de ſes traits, ſur des priſonniers Romains, qui lui ſervoient de but. Ce ſeroit une horrible cruauté.

Ni Civilis, ni aucun Batave, ne ſe lie par ce ſerment.

Il eſt remarquable que Civilis fut attentif à ne point s'engager lui-même, & à n'engager aucun Batave envers les Gaulois, par la preſtation du

ſerment que l'on exigeoit des Romains. Il ſe réſervoit ſes droits & ſes prétentions : & s'il lui falloit un jour entrer en conteſtation avec les Gaulois pour l'empire, il comptoit bien que les forces des Germains, & l'éclat de ſa réputation perſonnelle, lui feroient aiſément emporter la préférence. An. R. 821. De J.C. 70.

Il fit hommage de ſa victoire à la prétendue prophéteſſe Velléda, qui l'avoit prédite. J'ai parlé ailleurs de cette fille érigée en Déeſſe par la ſuperſtition des Germains, & dont le nom déja célebre acquit un nouveau crédit par une prédiction que l'événement avoit ſi pleinement vérifiée. Civilis lui envoya donc les prémices des dépouilles des Romains, & un priſonnier d'importance, Mummius Lupercus, commandant de l'une des légions détruites à *Vétera*. Mais ceux qui étoient chargés de le conduire, le tuerent en chemin. Le vainqueur accorda la vie à un petit nombre de centurions & de tribuns, nés dans la Gaule, & qui devenoient ainſi un gage de l'alliance entre les deux nations. Il renverſa & brûla les quartiers d'hyver des cohortes, des

Il fait hommage de ſa victoire à Velléda prétendue prophéteſſe

An R. 821. De J.C. 70. troupes de cavalerie, des légions, excepté ceux qui étoient ſitués à Mayence & à Vindoniſſa. *

Les Légions captives ſe tranſportent à Treves par ordre de leurs vainqueurs.

La treizieme légion, qui étoit reſtée à Nuys, depuis qu'elle avoit trahi Vocula pour ſe ſoumettre aux Gaulois, reçut ordre de ſe tranſporter à Tréves, & on lui fixa le jour du départ. Pendant l'eſpace de tems qui s'écoula juſqu'à ce jour, les ſoldats furent agités de diverſes penſées. Les lâches craignoient la mort, ſe rappellant l'exemple des légions de *Véléra*, qui avoient été taillées en pieces par leur eſcorte. Ceux qui avoient plus de ſentiment, étoient frappés de la honte de leur état. « Quelle » marche, ſe diſoient-ils les uns aux » autres, que celle que nous avons » à faire? Qui nous conduira? Qui » ſera à notre tête? Nous ne ſommes plus qu'un troupeau d'eſclaves, dont la vie & la mort dépendent de la volonté de maîtres orgueilleux. » D'autres, ſans s'embarraſſer de l'infamie, ſongeoient à emporter ſûrement leur argent, & tout ce qu'ils poſſédoient de plus

Tac. Hiſt. IV. 62.

* *Windiſch, dans la Suiſſe, au confluent de l'Aar & de la Reuſſ.*

précieux. Quelques-uns préparoient leurs armes, comme s'il ſe fût agi d'aller au combat. An. R. 821. De J. C. 70.

(a) Pendant qu'ils ſe tourmentoient de ces ſoins & de ces inquiétudes, arriva le moment du départ, plus triſte encore qu'ils ne s'y étoient attendus. Car au-dedans des retranchemens le ſpectacle de leur ignominie frappoit moins les yeux : la plaine & le grand jour la mirent en évidence. Les images des Céſars arrachées ; les drapeaux ſales & négligés, dont la difformité paroiſſoit encore davantage par le contraſte avec les brillantes enſeignes des Gaulois ; une longue file marchant en ſilence, & repréſentant comme un lugubre aſpect de funérailles. Le chef qu'on leur avoit donné pour les conduire, avoit un œil crevé, la phyſionomie féroce, & le caractere y répondoit.

Arrivés à Bonn, ils furent joints par une autre légion, qui en doublant leur nombre augmenta la honte

(a) Hæc meditantibus, advenit proficiſcendi hora, expectatione triſtior. Quippe intra vallum, deformitas haud perinde notabilis : derexit ignominiam campus & dies. Revulſæ Imperatorum imagines, inhonora ſigna, fulgentibus hinc inde Gallorum vexillis, ſilens agmen, & velut longæ exſequiæ. Dux Claudius Sanctus effoſſo oculo, diruſ

An. R. 821. D. J. C. 70.

dans la même proportion. Et comme le bruit de cet événement s'étoit répandu dans le pays, ceux qui peu auparavant tremblоient au nom des Romains, accouroient des campagnes voiſines pour voir paſſer les légions captives, & jouiſſoient avidement d'un ſpectacle ineſpéré. On peut juger combien leurs inſultes étoient ameres pour ceux qui en étoient l'objet. Un grand corps de cavalerie Picentine ne put les ſupporter, & mépriſant les menaces & les promeſſes de celui qui conduiſoit la marche, ils s'en allerent à Mayence. Sur le chemin ils rencontrerent le meurtrier de Vocula, & le percerent de traits, donnant ainſi le premier gage du retour à leur devoir. Les légions continuerent leur route, & vinrent camper devant Tréves.

Les habitans de Cologne ſe tirent d'un

Civilis & Claſſicus enflés de leurs ſuccès délibérerent s'ils livreroient au pillage la ville de Cologne. Le

ore, ingenio debilior. Duplicatur flagitium, poſtquam deſertis Bonnenſibus caſtris, altera ſe legio miſcuerat. Et vulgatâ caprarum legionum famâ cuncti qui paulo antè Romanum nomen horrebant, procurrentes ex agris tectiſque, & undique effuſi, inſolito ſpectaculo nimium fruebantur. *Tac.*

goût de la cruauté & l'avidité du butin les y portoient : la politique les retenoit. Ils ſentoient que (*a*) fondant un nouvel empire, rien ne leur étoit plus utile que la réputation de clémence. D'ailleurs un motif de reconnoiſſance agit ſur le cœur de Civilis, dont le fils s'étant trouvé à Cologne dans les commencemens des troubles n'avoit éprouvé de la part des habitans que les traitemens les plus favorables.

An. R. 821. De J.C 70. grand danger par un adroit tempérament.

Mais les nations ſéparées par le Rhin, haïſſoient cette ville, dont la puiſſance & les accroiſſemens rapides leur étoient ſuſpects ; & ils vouloient ou en faire une demeure commune pour tous les Germains, ou la détruire, afin que les Ubiens diſperſés ne puſſent plus leur cauſer d'inquiétude. Les Tenctéres notifierent donc leurs intentions à ceux de Cologne par des ambaſſadeurs, dont le plus fier & le plus audacieux parla en ces termes : « Nous rendons gra-» ces aux Dieux de notre commune » patrie, & ſur-tout à Mars le plus grand des Dieux, de ce que vous

(*a*) Novum imperium inchoantibus utilis clementiæ fama. *Tac.*

An. R. 821. De J.C. 70. » êtes rentrés dans le corps de la na-
» tion germanique, & nous vous fé-
» licitons d'avoir enfin recouvré une
» liberté qui vous égale à nous. Car
» jusqu'à ce jour, les Romains nous
» interdisoient l'usage des fleuves, des
» terres, & presque du ciel même:
» ils rompoient tout commerce entre
» nous, ou, ce qui est plus insup-
» portable encore à des hommes nés
» pour les armes, nous n'obtenions
» la permission de conférer & de
» traiter ensemble, que désarmés &
» presque nus, & observés par des
» surveillans, à l'avidité desquels il
» falloit payer tribut. Mais afin que
» notre amitié & notre alliance soient
» éternelles, voici les conditions
» que nous sommes chargés de vous
» proposer. Abattez les murs de vo-
» tre colonie, qui sont le soutien &
» l'appui de la servitude. Les ani-
» maux même les plus courageux,
» si on les tient sous une clôture,
» oublient leur fierté. Massacrez tout
» ce qu'il y a de Romains dans vo-
» tre pays. La liberté ne peut com-
» patir avec des maîtres accoutumés
» à vous tyranniser. Partagez entre
» vous les biens de ceux qui auront

» été tués, afin que perſonne ne puiſſe » ſéparer ſa cauſe de la cauſe com- » mune. Qu'il nous ſoit permis aux » uns & aux autres d'habiter & de » fréquenter indiſtinctement les deux » rives du fleuve, comme au tems » de nos ancêtres. Par le droit de la » nature la jouiſſance du ſoleil & de » la lumiere appartient à tous les » hommes, & toutes les terres ſont » aux gens de cœur. Reprenez les » mœurs, & les coutumes de vos pe- » res, & (a) renoncez à ces plaiſirs » qui amolliſſent les courages, & » qui ſervent plus aux Romains que » leurs armes pour étendre leurs con- » quêtes. Redevenus vrais Germains, » ſans mêlange d'un ſang étranger, » ſans aucun reſte de ſervitude, ou » vous vous maintiendrez dans l'éga- » lité avec les autres peuples, ou » même vous leur commanderez. »

An. R. 821. De J.C. 70.

Ceux de Cologne prirent du tems pour délibérer: & comme d'une part la crainte de l'avenir les empêchoit d'accepter les conditions propoſées, & que de l'autre la néceſſité préſente ne leur permettoit pas de les

(a) Abruptis voluptatibus, quibus Romani plus adversùs ſubjectos, quàm armis valent. Tac.

An. R. 821. De J. C. 70. rejetter, ils firent une réponſe adroite, qui accordoit quelque choſe aux Tenctères, ſans trop les commettre avec les Romains. Ils s'expliquerent donc en ces termes : « Dès qu'il s'eſt » offert à nous une occaſion de nous » remettre en liberté, nous l'avons » ſaiſie avec plus d'empreſſement que » de prudence, dans le deſir de nous » réunir à vous & aux autres Germains nos freres. Pour ce qui eſt » des murs de notre ville, il eſt plus » raiſonnable de les fortifier que de » les détruire, pendant que les armées Romaines s'aſſemblent pour » venir nous attaquer. Si nous avions » parmi nous quelques étrangers venus d'Italie, ou des provinces, » la guerre les a emportés, ou chacun s'eſt retiré dans ſon pays. » Quant à ceux qui ont été autrefois » ici établis en colonie, & qui ſe » ſont alliés avec nous par des mariages, eux & leurs enfans ont » cette ville pour patrie : & nous ne » vous croyons pas aſſez injuſtes pour » nous contraindre à maſſacrer nos » perés, nos freres, nos enfans. » Nous avons ſecoué le joug des tributs & des impôts. Nous conſen-

» tons que les paſſages du fleuve » ſoient libres, pourvu qu'on ne le » paſſe que de jour & ſans armes. » C'eſt une précaution néceſſaire, » juſqu'à ce que le nouvel état des » choſes ait pris une conſiſtance. » Nous nous en rapportons à l'ar- » bitrage de Civilis & de Velléda, » & le traité ſera dreſſé & conclu » ſous leur autorité. »

An. R. 821. De J.C. 70.

Cette réponſe calma les Tenctères : on envoya des députés à Civilis & à Velléda, qui approuverent le plan propoſé par les habitans de Cologne.

Civilis appuyé de ces nouveaux alliés entreprit de gagner à ſon parti les peuples du voiſinage, ou de réduire par la force ceux qui voudroient faire réſiſtance. Il s'empara du pays des Suniciens, * & enrôla leur jeuneſſe, qu'il diſtribua en cohortes. Comme il ſe préparoit à aller plus loin, Claudius Labeo, ſuivi de troupes levées tumultuairement parmi les Nerviens, les Tongres, & les Bétaſiens, vint à ſa rencontre,

Civilis acquiert encore de nouvelles forces & de nouveaux alliés.

* *Cluvier place les Suniciens entre la Roer & la Meuſe.*

An. R. 821. De J.C. 70. & l'arrêta * au Pont de la Meuſe. Par l'avantage de ce poſte, il ſoutint fiérement le combat, juſqu'à ce que les Germains ayant paſſé le fleuve à la nage, vinrent le prendre en queue. En même tems Civilis, ſoit par un trait d'audace ſubite, ſoit qu'il eût auparavant concerté cette démarche, s'avança vers les Tongres, & leur dit en élevant la voix : « Nous » n'avons point pris les armes, pour » acquérir aux Bataves & à ceux de » Treves l'empire ſur les nations. » Une telle arrogance eſt bien éloi- » gnée de notre penſée. Recevez no- » tre alliance : je ſuis prêt à paſſer » de votre côté, ſoit que vous me » vouliez prendre pour chef ou pour » ſoldat. » Ce diſcours adroit fit impreſſion ſur la multitude, & déja les ſoldats à qui il s'étoit adreſſé remettoient leurs épées dans le fourreau, lorſque Campanus & Juvenalis, qui tenoient le premier rang entre les Tongres, vinrent offrir à Civilis les ſervices de toute la nation. Labeo ſe ſauva, avant que

* *Des Sçavans ont penſé que ce Pont de la Meuſe pouvoit être le commencement & l'origine de la ville de Maſtricht.*

d'être enveloppé. Les Bétaſiens & les Nerviens ſuivirent l'exemple des Tongres, & Civilis groſſi des troupes de ces trois peuples ſe vit au comble de la gloire & de la puiſſance : tout plioit devant lui, de gré ou de force. An. R. 821. De J.C 70.

Julius Sabinus avec ſes Langrois ne réuſſit pas également. Après avoir détruit les monumens de l'alliance avec les Romains, ſoit tables de bronze ou colonnes, ſur leſquelles en étoient gravées les conditions, il avoit pris publiquement le nom de Céſar : & comme ſi ce nom, qu'il uſurpoit à titre ignominieux, lui eût tranſmis les grandes qualités du conquérant qui l'avoit porté, plein de confiance, il mena contre les Séquanois, alliés fideles des Romains, une grande multitude de ſes compatriotes, mal armés, mal diſciplinés. Les Séquanois ne refuſerent pas le combat, & reſterent vainqueurs. Sabinus montra autant de timidité dans la diſgrace, qu'il avoit fait paroître de préſomption dans ſon état floriſſant. Il s'enfuit dans une maiſon de campagne, à laquelle il mit le feu, afin de perſuader qu'il y avoit péri ; Défaite de Sabinus par les Sequanois.

An. R. 821. De J.C. 70. & il alla s'enfoncer dans des grottes ſouterraines, où il paſſa neuf années avec la fameuſe Eppopine ſa femme. Nous parlerons de leurs ſingulieres aventures & de leur triſte cataſtrophe, lorſque le tems en ſera venu.

Mucien ſongeaquitter Rome pour s'approcher du Rhin, ôte à Arrius Varus la charge de Prefet du Prétoire.

Les nouvelles des grands ſuccès de Civilis, que la Renommée enfloit encore, donnerent de vives inquiétudes à Mucien. Il avoit fait choix de deux illuſtres guerriers, Annius Gallus, & Pétilius Cérialis pour commander l'un dans la haute, l'autre dans la baſſe Germanie, & il ne laiſſoit pas de craindre qu'ils ne fuſſent pas en état de ſoutenir le poids d'une guerre ſi importante. Il penſoit donc à ſe tranſporter lui-même ſur les lieux, & à mener avec lui Domitien, qu'il ſe croyoit obligé de garder à vûe. Mais s'il quittoit Rome, il falloit aſſurer la tranquillité de cette Capitale: & il ſe défioit beaucoup d'Arrius Varus & d'Antonius Primus. Il commença par ôter à Varus le commandement des gardes prétoriennes, & pour le conſoler il lui donna la ſurintendance des vivres, charge honorable, mais

déſarmée. Comme il appréhendoit que Domitien, qui aimoit Varus, ne ſe tînt offenſé de ce changement, il fit préfet du prétoire Arretinus Clémens, qui étoit allié à la maiſon impériale, & très-agréable au jeune prince. Le pere de Clémens avoit été revêtu du même emploi ſous Caligula : & Mucien alléguoit que les ſoldats obéiroient volontiers au fils de celui qu'ils avoient autrefois vû à leur tête. Clémens, quoique ſénateur, fut donc établi préfet des cohortes prétoriennes. Il eſt le premier de ſon ordre qui ait poſſédé cette charge, juſques-là affectée aux chevaliers. An. R. 821. De J.C. 70.

Antonius Primus n'avoit point de titre dont il fallût le dépouiller. Mais aimé des ſoldats, plein d'un orgueil qui ne pouvoit ſupporter des égaux, bien loin de reconnoître des ſupérieurs, il étoit capable d'exciter du trouble dans Rome, dès qu'il n'auroit plus en tête une autorité qui lui impoſât. Mucien ne ſouffrit pas même que Domitien le mît au nombre de ceux qui l'accompagneroient dans ſon expédition de Germanie. Primus indigné ſe retira auprès de Veſpaſien, de

Il donne des déſagrémens à Antonius Primus, qui va trouver Veſpaſien & demeure auprès de lui ſans crédit. *Tac. Hiſt.* IV. 80.

An. R. 821. De J.C. 70. qui il ne fut pas reçu auſſi bien qu'il l'eſpéroit : cependant il trouva le prince très-diſpoſé à reconnoître ſes grands ſervices, ſi le reſte de ſa conduite n'y eût pas mis d'obſtacle. Mais ſon arrogance, ſes plaintes ſéditieuſes, les crimes de ſa vie paſſée, tout cela étoit remis ſans ceſſe ſous les yeux de l'empereur, & par les lettres de Mucien, & par les diſcours de pluſieurs autres. Primus lui-même prenoit ſoin d'autoriſer par ſes procédés les reproches qu'on lui faiſoit. Il ſe vantoit ſans meſure, il ſe mettoit au-deſſus de tous ; il ſembloit qu'il cherchât à ſe faire des ennemis, prodiguant indifféremment les noms de lâches & de gens ſans cœur, inſultant Cécina ſur la captivité dont il l'avoit délivré. C'eſt ainſi qu'il parvint à refroidir l'affection de Veſpaſien à ſon égard, ſans néanmoins encourir une diſgrace manifeſte. L'hiſtoire ne nous apprend point ce qu'il devint depuis ce tems-là.

Ardeur de

Domitien (*a*) & Mucien faiſoient

(*a*) Simul Domitianus Mucianuſque accingebantur, diſpari animo : ille ſpe ac juventâ properus, hic moras nectens, quis flagrantem

préparatifs de leur départ d'une
on toute différente. Le jeune
ıce ouvrant ſon cœur à l'eſpé-
ce & la cupidité, étoit tout de
, & brûloit d'impatience. Mu-
n au contraire affectoit des len-
rs, ſaiſiſſoit tous les prétextes de
érer : craignant que Domitien,
qu'il ſe verroit une fois au mi-
ı d'une armée, ne ſuivît la bouil-
te audace de l'âge, n'écoutât les
uvais conſeils, & ne formât peut-
e en conſéquence des projets ca-
les de nuire ſoit à la tranquillité
ı la paix de l'Etat, ſoit au bien du
vice dans la guerre. Cependant il
oit ſiler de toutes parts des trou-
vers le Rhin. Quatre légions fu-
t envoyées d'Italie, deux furent
ndées d'Eſpagne, une de la Gran-
Bretagne : c'étoit la quatorzieme,
ıt j'ai eu ſouvent occaſion de par-

An. R. 821. De J.C. 70.

Domitien pour le départ lenteur de Mucien.

Tac. Hiſt. IV. 67. 68.

Sept légions envoyées ſur le Rhin.

les affaires des rebelles avoient
ımencé à décliner, auſſitôt après
défaite de Sabinus. Cet événe-
ıt arrêta tout d'un coup les pro-

Les peuples de la Gaule aſſemblés à Rheims ſe décident pour le parti de la ſoumiſſion.

eret : ne ferociâ
s, & pravis impul-
us, ſi exercitum in-
vaſiſſet, paci belloque
malè conſuleret. *Tac.*

An. R. 821. De J. C. 70. grès de la révolte, & fit faire de ſérieuſes réflexions à tous les peuples Gaulois qui ne s'étoient pas encore ouvertement déclarés. Les Rhémois donnant l'exemple aux autres, convoquerent dans leur ville une aſſemblée de toute la Gaule, pour délibérer entre la paix, & une liberté qu'il falloit acheter par la guerre. Il eſt aiſé de penſer que la nouvelle des forces nombreuſes que les Romains mettoient en marche, inclina vers la paix les eſprits déja ébranlés. Dans l'aſſemblée générale des députés de la Gaule, qui ſe tint à Rheims, il n'y eut que ceux de Tréves qui opinaſſent pour la guerre.

Tullius Valentinus leur orateur, s'épuiſa en invectives contre les Romains, & il accumula ſur eux avec une éloquence fanatique tous les reproches que l'on a coutume de faire aux grands empires. Au contraire, Julius Auſpex, l'un des premiers du peuple Rhémois, exhorta les députés à conſidérer la puiſſance romaine & les avantages de la paix. Il fit obſerver (*a*) que les lâches ſont ſouvent

(*a*) Sumi bellum etiam ab ignavis, ſtrenuiſſimi cujuſque periculo geri. *Tac.*

les

les plus empreſſés à entreprendre la guerre, mais qu'elle ſe fait aux riſques & périls de ceux qui ont le plus de bravoure. Enfin il leur repréſenta les légions déja preſque ſur leurs têtes. Et ces différens motifs réunirent tous les avis. Les gens ſages furent retenus par la fidélité & par le devoir, & la jeuneſſe par la crainte. Elle ſe contenta de louer le courage de Valentinus, mais elle ſuivit le conſeil d'Auſpex. An. R. 821. De J.C. 70.

La jalouſie de peuple à peuple influa auſſi dans la détermination de l'aſſemblée. On commençoit à ſe demander mutuellement, à qui appartiendroit le commandement durant la guerre; où l'on placeroit le ſiege de l'empire, ſuppoſé que les choſes réuſſiſſent au gré de leurs vœux. La (a) victoire étoit encore bien éloignée, & déja s'allumoit la diſcorde. Chacun alléguoit ſes titres: l'un s'appuyoit ſur d'anciens traités, l'autre vantoit la puiſſance ou la nobleſſe de ſon peuple & de ſa ville. Les inconvéniens qu'ils prévoyoient dans l'avenir, les fixerent au préſent. On écrivit donc au nom de

(a) Nondum victoria, jam diſcordia erat. *Tac.*

An. R. 821. De J. C. 70. l'assemblée à ceux de Tréves, pour leur conseiller de mettre bas les armes. On leur représentoit que les circonstances étoient favorables pour obtenir leur pardon, & que tous les peuples de la Gaule se rendroient leurs intercesseurs auprès des Romains. Valentinus par ses discours audacieux ferma les oreilles de ses compatriotes à de si salutaires remontrances : grand harangueur, guerrier négligent, & nullement occupé du soin de faire des préparatifs qui répondissent à l'importance de l'entreprise.

Ceux de Tréves persistent dans la révolte.

Les autres chefs ne pensoient pas davantage à l'intérêt commun de la ligue. Civilis avide de satisfaire son animosité particuliere contre Claudius Labeo, poursuivoit un fugitif dans les recoins de la Belgique. Classicus endormi dans une molle oisiveté, comptoit n'avoir qu'à jouir des douceurs de la victoire. Tutor, qui s'étoit chargé de garder la rive du haut Rhin & les gorges des Alpes, pour arrêter les troupes qui venoient de l'Italie, se laissa prévenir : & la vingt-&-unieme légion, quelques cohortes auxiliaires, & un régiment

de cavalerie commandé par Julius Briganticus, neveu & ardent ennemi de Civilis, trouvant les paſſages ouverts pénétrerent dans le pays occupé par les rebelles. An. R. 821 De J.C. 70.

Tutor remporta d'abord un léger avantage : mais bientôt il fut battu & mis en fuite auprès de Bingen. Ceux de Tréves, conſternés par un ſeul échec, perdirent courage. Leurs troupes ſe diſperſerent : quelques-uns des chefs de la nation ſe retirerent dans des villes demeurées fidéles aux Romains, afin d'avoir le mérite d'être des premiers rentrés dans leur devoir. Valentinus étoit absent lorſque tout ceci ſe paſſoit. A ces nouvelles, il accourt furieux : & ſecondé de Tutor, il fait reprendre les armes à ſes compatriotes : & pour ſerrer par le crime leur engagement à la révolte, & leur ôter toute eſpérance de pardon, il maſſacra deux illuſtres priſonniers romains, Hérennius & Numiſius, commandans de ces malheureuſes légions, qui avoient ſubi le joug des Gaules à Nuys & à Bonn.

Telle étoit la ſituation des choſes, lorſque Pétilius Cérialis arriva Cérialis vient prendre le com-

An. R. 823. De J.C. 70.

à Mayence. Sa venue augmenta infiniment les eſpérances des Romains. (a) C'étoit un général entreprenant, plein de confiance : la fierté de ſes diſcours inſpiroit l'audace au ſoldat. Plus capable de mépriſer les ennemis, que de ſe précautionner contre eux, il ne parloit que de combattre, & il cherchoit l'occaſion de décider promptement la querelle. Il commença par renvoyer toutes les troupes levées parmi les différens peuples de la Gaule, leur recommandant d'annoncer par-tout dans leurs villes, « Que les » légions ſuffiſoient pour ſoutenir la » gloire de l'empire. Que les alliés » pouvoient ſe renfermer dans les » ſoins qui ſe rapportent à la paix, & » libres d'inquiétude regarder comme » terminée une guerre dont les Ro» mains prenoient ſur eux la con» duite. » Cette (a) hauteur diſpoſa les Gaulois à mieux obéir. Car ayant recouvré leur jeuneſſe, ils ſupporterent plus aiſément les tributs, & le mé-

Commandement des troupes Romaines : ſon caractere.

(a) Ipſe pugnæ avidus, & contemnendis quàm cavendis hoſtibus melior, ferociâ verborum militem incendebat: ubi primùm congredi licuiſſet, nullam prælio moram facturus. *Tac.*

(b) Auxit ea res Gallorum obſequium : nam receptâ juventute faciliùs tributa toleravere, proniores ad officia, quòd ſpernebantur. *Tac.*

pris que l'on faiſoit d'eux les rendoit plus ſouples. An. R 821. De J.C. 70.

Victoire qu'il remporte ſur ceux de Tréves.

Cérialis ne tarda pas à vérifier par des effets ſes magnifiques promeſſes. Valentinus, averti par Civilis & Claſſicus de ne point riſquer témérairement une action, & d'attendre qu'ils euſſent raſſemblé leurs troupes, & fuſſent venus le joindre, s'étoit renfermé avec ſes meilleurs ſoldats dans un château, nommé *Rigodulum*, * près de la Moſelle, lieu fort par ſa ſituation, & qu'il prit ſoin de munir encore par de bons ouvrages. Cérialis marcha à lui; & ne doutant point que la valeur & l'expérience ne fuſſent de meilleures reſſources pour les ſiens, que l'avantage du lieu pour les ennemis, il fit donner l'aſſaut à la place, & l'emporta. La fuite à travers les précipices & les rochers fit périr un grand nombre des vaincus. Valentinus & les premiers officiers furent pris par la cavalerie romaine, qui battoit la campagne.

Ils ſe ſoumettent. Cérialis préſerve leur ville du pillage.

Cet événement fut déciſif, & détermina ceux de Tréves à ſe ſoumettre. Cérialis entra le lendemain dans

* *Rigol, village ſur la Moſelle, au-deſſous de Tréves.*

An. R. 821. De J. C. 70. leur ville, qu'il eut bien de la peine à préſerver du pillage. Le ſoldat irrité contre la patrie de Claſſicus & de Tutor, vouloit la mettre à feu & à ſang. Ce n'étoit pas l'avidité de s'enrichir qui l'animoit. Il conſentoit que le butin tournât au profit du fiſc, pourvu qu'il ſatisfît ſa vengeance ſur une ville remplie des dépouilles des légions, & teinte du ſang de leurs chefs. Cérialis auroit eu aſſez de pente à entrer dans ces ſentimens. Mais Tréves étoit une colonie romaine, dont la ruine l'auroit rendu odieux; & il craignit de ſe couvrir d'infamie, s'il paroiſſoit former ſes troupes à la licence & à la cruauté. Il s'efforça donc de calmer leur colere, & elles obéirent, ayant appris à devenir plus dociles & plus traitables, depuis que la guerre civile étoit finie.

Les légions qui avoient prêté ſerment aux Gaulois ſe rejoignent à l'armée de Cérialis. *Tac. Hiſt.* IV. 70. & 71.

Les légions qui avoient prêté ſerment aux Gaulois, n'étoient plus à Tréves depuis un aſſez long-tems. Dès qu'elles virent renaître les eſpérances des Romains dans la Germanie, elles revinrent à elles-mêmes, & de leur propre mouvement elles jurerent fidélité à Veſpaſien. Après cette demarche elles ne pouvoient plus

reſter au milieu des rebelles, & craignant ſur-tout les fureurs de Valentinus, elles ſe retirerent ſur les terres des Mediomatriques, qui ſont ce que nous appellons aujourd'hui le pays Meſſin. Lorſque Cérialis fut maître de Tréves, il les manda pour les joindre à ſon armée. An. R. 821. De J.C. 70.

Rien ne fut plus triſte que le moment de leur arrivée. Lorſqu'elles parurent devant les légions victorieuſes, (a) pénétrés de honte & de confuſion, ces malheureux ſoldats demeurerent conſternés, immobiles, les yeux baiſſés en terre, la rougeur ſur le front. Point de ſalutation réciproque. Si on entreprenoit de les conſoler, de les encourager, ils ne faiſoient aucune réponſe, ne ſongeant qu'à s'aller cacher dans leurs tentes, & fuyant la lumiere. Ce n'étoit point la crainte du châtiment qui les touchoit : le remords de leur crime

(a) Stabant conſcientiâ flagitii mœſtæ, fixis in terram oculis. Nulla inter coeuntes exercitus ſalutatio: neque ſolantibus horantibuſve reſponſa dabant, abditi per tentoria, & lucem ipſam vitantes. Nec perindè periculum aut metus, quam pudor ac dedecus obſtupefecerat: attonitis etiam victoribus, qui vocem preceſque adhibere non auſi, lacrymis ac ſilentio veniam poſcebant. *Tac.*

An. R. 821. De J. C. 70. poſſédoit toute leur ame, & les plongeoit dans une eſpece de ſtupidité. A la vûe de cette douleur profonde, leurs camarades demeuroient eux-mêmes interdits, & n'oſant ouvrir la bouche en faveur des coupables, ils ne demandoient grace que par leur ſilence & par leurs larmes. Cérialis uſa de douceur : & c'en étoit bien le cas. Il rejetta tout ce qui étoit arrivé ſur une fatalité malheureuſe, qui avoit aveuglé & les chefs & les ſoldats, qui les avoit livrés au démon de la diſcorde, & enſuite à la fraude des ennemis. « Comptez, dit-il, vous » qui rentrez aujourd'hui dans votre » devoir, comptez ce jour pour le » premier de votre ſervice : l'empe- » reur & moi nous oublions tout le » paſſé. » Il les reçut enſuite dans le même camp avec ſes légions : & il fit courir dans toutes les compagnies une défenſe à tout ſoldat de reprocher jamais à ſon camarade ou la ſédition, ou la honte eſſuyée de la part des ennemis.

Soumiſſion de ceux de Langres. *Frontin. Strat. IV.* 3.

Ceux de Tréves étoient vaincus : les Langrois s'etoient ſoumis, comme nous l'apprenons de Frontin, qui rapporte que ce dernier peuple avoit

appréhendé de voir ſes terres ravagées par les armées romaines, & que n'ayant éprouvé rien de pareil, il fut tellement touché de cette clémence ineſpérée, , qu'il préféra la ſoumiſſion à la guerre, quoiqu'il eût actuellement ſoixante-&-dix mille hommes en armes ; & retourna avec joie ſous l'obéiſſance des Romains. An. R. 821. De J.C. 70.

Diſcours de Cérialis à ceux de Tréves & de Langres, pour les affermir dans leurs bonnes diſpoſitions.

Cérialis, pour affermir dans ces peuples, qu'il venoit de ramener, les ſentimens de docilité & d'obéiſſance qui renaiſſoient dans leurs cœurs, ſuivit le même plan de douceur que l'on avoit tenu juſques-là ; & ſans ſonger à punir des coupables repentans, il entreprit de leur faire ſentir que leur intérêt étoit de demeurer ſoumis au peuple romain. Il aſſembla donc ceux de Tréves & de Langres, & il leur fit un diſcours dans lequel il commença par leur repréſenter toutes les guerres que les Romains avoient faites dans les Gaules & ſur le Rhin, comme autant d'effets, non de la cupidité & de l'ambition, mais du deſir qu'ils avoient de délivrer les Gaulois de leurs diſcordes inteſtines, & de les protéger contre l'invaſion des Germains. Pour ap-

An. R. 821. De J.C. 70. puyer cette propoſition, qui étoit plus convenable au but qu'il ſe propoſoit, que fondée en vérité, il leur cita les Cimbres & les Teutons, leur cita Arioviſte : après quoi il ajouta : « Penſez-vous être plus chers à Civi- » lis, aux Bataves, & aux nations » qui habitent au-delà du Rhin, que » vos peres & vos ayeux ne l'ont été » à leurs ancêtres ? Les motifs conſ- » tans & invariables qui amenent les » Germains dans les Gaules, ſont la » paſſion de dominer, l'avidité de » s'enrichir, & le deſir de changer » leurs marais & leurs déſerts contre » ce pays abondant & fertile, & de » ſe rendre maîtres de vos terres & » de vos perſonnes. (*a*) Ils prétextent » la liberté, ils employent des cou- » leurs ſpécieuſes. Mais ne vous y » laiſſez pas tromper. Jamais perſonne » n'a projetté d'aſſervir une nation, » qu'il n'usât de ce même langage.

» La Gaule a toujours été troublée » par des guerres domeſtiques & » étrangéres, juſqu'à ce que vous ſiſ-

(*a*) Libertas & ſpecioſa nomina prætexuntur : nec quiſquam alienum ſervitium, & dominationem ſibi concupivit, ut non eadem iſta vocabula uſurparet. *Tac.*

» ſiez partie de notre empire. Et An. R. 821. De J. C. 70.
» nous, quoique tant de fois attaqués
» par les armes de vos peres, nous
» n'avons uſé du droit de la victoire,
» que pour vous impoſer ce qui eſt
» abſolument néceſſaire au maintien
» de la paix. (a) Car il n'eſt pas poſſi-
» ble ni d'entretenir la tranquillité des
» nations ſans des armées, ni d'avoir
» des armées ſans les ſoudoyer, ni de
» ſuffire à payer la ſolde ſans la reſ-
» ſource des tributs. Du reſte tout
» vous eſt commun avec nous. Vous-
» mêmes vous commandez ſouvent
» nos légions, vous gouvernez ces
» provinces, & les autres de notre
» empire. Nous ne nous ſommes
» réſervé aucun privilege, nous vous
» avons aſſociés à tous nos droits. Et
» ſi l'état ſe trouve avoir à ſa tête
» un bon empereur, vous jouiſſez
» comme nous des douceurs d'un ſage
» gouvernement : au lieu que les
» cruautés des mauvais princes tom-
» bent principalement ſur ceux qui les
» approchent de plus près. De (a)

(a) Nam neque quies gentium ſine armis; neque arma ſine ſtipendiis, neque ſtipendia ſine tributis haberi queunt. *Tac.*
(b) Quomodò ſterilita-

An. R 821. De J.C. 70. » même que c'eſt une néceſſité de » ſouffrir les ſtérilités, les pluies ex- » ceſſives, & les autres calamités qui » ſont des ſuites des loix de la nature, » ſupportez avec la même patience le » luxe ou l'avidité de ceux qui ſont » revêtus de la puiſſance. Il y aura des » vices tant qu'il y aura des hommes: » mais la chaîne n'en eſt pas continue, » & les bons intervalles ſervent de » compenſation pour les tems fâcheux. » Vous imaginerez-vous que ſous la » domination de Tutor & de Claſſicus » vous dûſſiez vous promettre un gou- » vernement plus modéré? ou faudra- » t-il de moindres tributs pour lever » des armées qui vous défendent con- » tre les Germains & les Bretons? Car » telle ſeroit pour vous la ſuite infail- » lible de la ruine de l'empire ro- » main. Si ce malheur, dont je prie » les dieux d'éloigner le préſage, arri- » voit une fois, vous verriez toutes » les nations de l'univers s'armer les » unes contre les autres. Cet (a) im-

tem, aut nimios imbres, & cetera naturæ mala; ità luxum, vel avaritiam dominantium tolerate. Vitia erunt, donec homines: ſed neque hæc continua, & meliorum interventu penſantur. *Tac.*

(a) Octingentorum annorum diſciplinâ fortu-

» menſe édifice eſt l'ouvrage d'une » bonne conduite & d'une fortune de » huit cents ans : & il ne peut être dé- » truit ſans la perte de ceux qui tra- » vailleroient à la détruire. Mais nul » n'en ſouffriroit plus que vous, qui » poſſédez beaucoup d'or & de richeſ- » ſes, principales amorces des guer- » res entre les hommes. An. R. 821. De J.C. 70.

» Aimez donc la paix : aimez une » ville, où les vaincus jouiſſent des » mêmes prérogatives que les vain- » queurs. Que les leçons de l'une & » de l'autre fortune vous apprennent » à ne pas préférer une déſobéiſſance » qui vous ſeroit pernicieuſe, à une » ſoumiſſion accompagnée d'une plei- » ne ſûreté. »

Les peuples à qui s'adreſſoit ce diſcours en furent extrêmement ſatisfaits. Ils s'attendoient à des rigueurs : & la douceur dont uſoit Cérialis à leur égard les ſurprit agréablement,

nàque compages hæc coaluit: quæ convelli ſine exitio convellentium non poteſt. Sed vobis maximum diſcrimen, penes quos aurum & opes, præcipuæ bellorum cauſæ. Proindè pacem, & urbem, quam victi victoreſque eodem jure obtinemus, amate, colite. Moneant vos utriuſque fortunæ documenta, ne contumaciam cum pericie, quàm obſequium cum ſecuritate malitis. *Tac.*

An. R. 821. De J. C. 70. releva leur courage, & les calma. Ainſi toute la Gaule fut entiérement détachée du parti des rebelles, & le général romain n'eut plus à combattre que Civilis & ſes Bataves ſoutenus de quelques nations germaniques tant au-delà qu'en deçà du Rhin.

Civilis vient attaquer les Romains, & ſurprend leur camp. Ils perſiſtoient dans leur audace. Cérialis reçut des lettres de Civilis & de Claſſicus, qui lui mandoient, « Qu'ils ſçavoient que Veſpaſien étoit » mort, quoique l'on s'efforçât d'en » étouffer la nouvelle. Qu'il ne reſtoit » plus aucune force à la ville & à » l'Italie, épuiſées par les maux de la » guerre civile. Que Mucien & Do- » mitien n'étoient que de vains noms, » qu'il ſuffiſoit de mépriſer. Que ſi » Cérialis vouloit prendre l'empire » des Gaules, pour eux ils ſe ren- » fermeroient dans les bornes des ter- » ritoires de leurs peuples. Que s'il » aimoit mieux le combat, ils ne s'y » refuſeroient pas. » Cérialis ne fit aucune réponſe à Civilis & à Claſſicus, & il envoya à Domitien le porteur de leurs lettres.

Civilis comprenant qu'il falloit combattre, ramaſſa toutes ſes forces, & de toutes parts les troupes des peu-

ples qui le reconnoiſſoient pour chef ſe rendirent auprès de lui. Cérialis, dont le vice étoit la négligence, n'empêcha point la réunion de tous ces pelotons, qu'il lui eût été aiſé de battre ſéparément. Seulement, comme il voyoit que l'armée des ennemis groſſiſſoit beaucoup, il ajouta de fortifications à ſon camp, qui juſques-là n'en avoit aucune. An. R. 822. De J.C. 70.

Civilis tint conſeil de guerre, & les avis ſe trouverent partagés. Le ſien étoit que l'on attendît les ſecours qui devoient venir du pays au-delà du Rhin, & dont la terreur écraſeroit l'armée Romaine. Tutor au contraire prétendoit, » Que les » délais étoient favorables aux Ro» mains, à qui il arrivoit de puiſ» ſans renforts. Que la quatorzieme » légion avoit déja paſſé la mer : » que l'on en avoit mandé deux d'Eſ» pagne : que celles d'Italie appro» choient : toutes vieilles troupes » & très-expérimentées dans la » guerre. *Pour* (a) *ce qui est des Ger-*

(a) Nam Germanos, qui ab ipſis ſperentur, non juberi, non regi, ſed cuncta ex libidine agere. Pecuniamque ac dona quibus ſolis corrumpantur, majora apud Romanos. Et neminem adeo in arma promptum, ut non idem pretium quietis, quam periculi malit. Tac.

An. R. 821. De J.-C. 70.

mains, sur lesquels vous comptez ; ajouta-t-il, *c'est une nation indisciplinable, qui ne prend l'ordre que de son caprice, et qu'il est impossible de gouverner. L'argent seul a du pouvoir sur eux : et les Romains en ont plus que nous. Et certes il n'est point d'homme au monde, si passionné qu'il soit pour la guerre, qui n'aime mieux recevoir le même salaire pour demeurer en repos, que pour courir au danger. Marchons droit à l'ennemi. Cérialis n'a presque autour de lui que les restes infortunés de l'armée Germanique, engagés par un serment solemnel au service des Gaules. L'avantage même qu'ils ont remporté depuis peu sur cette poignée de soldats mal en ordre que commandoit Valentinus, est un aliment pour leur témérité et pour celle de leur chef. Ils risqueront (a) encore une action, où ils n'auront plus affaire à un jeune et malhabile ennemi, plus propre à haranguer dans une assemblée, qu'à manier le fer et les armes ; mais ils se*

(a) Ausuros rursus, venturosque in manus, non imperiti adolescentuli, verba et conciones, quàm ferrum et arma meditantis, sed Civilis et Classici : quos ubi adspexerint, redituram in animos formidinem, fugam, famemque, ac toties captis precariam vitam. *Tac.*

trouveront vis-à-vis de Civilis et de Classicus, dont l'aspect seul rappellera dans leurs esprits la crainte, la fuite, les miseres de la famine, une honteuse captivité, et la dépendance où ils ont été de leur volonté suprême pour la vie et pour la mort. Cet avis prévalut, parce que Classicus l'embrassa, & on se mit sur le champ en devoir de l'exécuter. Les Bataves & leurs alliés vinrent en bon ordre attaquer le camp des Romains. An. R. 824. De J.C. 71.

Cérialis ne les attendoit pas : il n'avoit pas même passé la nuit dans son camp. On vint lui annoncer, pendant qu'il étoit encore dans sa chambre à Tréves & dans son lit, que les ennemis avoient surpris le camp, & que les Romains étoient vaincus. Il n'en voulut pas croire cette nouvelle, il accusa de timidité ceux qui la lui apportoient. Mais bientôt il se convainquit par ses yeux de la vérité du fait. En arrivant au camp, il trouva les lignes forcées, la cavalerie mise en déroute, & le pont sur la Moselle, qui joignoit la ville à la rive gauche du fleuve, occupé par les ennemis. Cérialis intrépide dans un si grand danger, saisissant les Cérialis reprend sur eux son camp, &

An. R. 821. De J.C. 70. remporté la victoire.

fuyards par le bras, ne ſe ménageant point & ſe jettant au plus fort de la mêlée, par cette heureuſe témérité raſſembla les plus braves autour de lui, & commença par reprendre le pont, ſur lequel il plaça un bon corps de garde.

Enſuite étant revenu au camp, il voit diſperſées & rompues les légions qui avoient ſubi le joug des Gaulois à Nuys & à Bonn, leurs drapeaux flottans & mal accompagnés, leurs aigles en danger d'être priſes. Enflammé d'indignation, il leur reproche amérement toute leur honte paſſée. « Ce n'eſt point Flaccus, dit-» il, ni Vocula, que vous abandon-» nez. Vous ne pouvez m'imputer » aucune trahiſon. Si j'ai beſoin d'a-» pologie par quelque endroit, ce » n'eſt que pour avoir eu trop bonne » opinion de vous, & vous avoir cru » touchés d'un ſincére repentir, & » redevenus ſoldats romains. J'aurai » le ſort des Numiſius & des Héren-» nius, afin que tous vos comman-» dans périſſent ou par vos mains, » ou par celles des ennemis. Allez » dire à Veſpaſien, ou, ſi vous aimez » mieux ne pas faire tant de chemin,

» à Civilis & à Claſſicus, que vous » avez adandonné votre chef ſur le » champ de bataille. D'autres légions » viendront, qui ne laiſſeront ni ma » mort ſans vengeance, ni votre » crime ſans punition. » An. R. 821. De J.C. 70.

Ces reproches étoient auſſi vrais, qu'ils étoient piquans pour ceux à qui ils s'adreſſoient : & leurs officiers les répétoient à l'envi. Ils s'arrêtent, & ſe reforment par cohortes & par compagnies : car ils ne pouvoient s'étendre ſur un grand front, vû que l'ennemi les coupoit en ſe mêlant au milieu d'eux, & que d'ailleurs ils étoient embarraſſés par les bagages & par les tentes du camp, dans l'enceinte duquel ils combattoient. Enfin la vingt-&-unieme légion, ayant trouvé un plus grand eſpace où elle ſe réunit toute entiere, fit ferme, ſoutint l'effort des ennemis, & enſuite gagna ſur eux du terrain. Ce commencement d'avantage décida du ſuccès de l'action. Envain Tutor, Civilis & Claſſicus, tenterent de ranimer les courages de leurs combattans par les exhortations les plus puiſſantes. Vainqueurs un moment auparavant, les Bataves & leurs alliés

An. R. 821. De J. C. 70. tournerent le dos & prirent la fuite. La cauſe de leur défaite fut leur avidité pour le pillage. Au lieu de pouſſer les Romains, qu'ils avoient ſurpris et mis en déſordre, ils ne ſongerent qu'à ſe diſputer les uns aux autres leurs dépouilles, & ils leur donnerent ainſi le tems de ſe reconnoître & de ſe rallier. Cérialis avoit preſque ruiné les affaires par ſon défaut de vigilance: il les rétablit par ſon intrépidité, & profitant de la fortune, il pourſuivit les ennemis, força leur camp, & le détruiſit.

Cologne retourne à l'alliance des Romains.

Les habitans de Cologne n'étoient entrés que malgré eux, comme on l'a vû, dans la ligue contre les Romains. Dès qu'ils ſe vinrent en liberté de ſuivre leur inclination, ils réſolurent de reprendre leurs premiers engagemens; & pour donner une preuve éclatante de la ſincérité de leur retour, ils maſſacrerent tout ce qu'il y avoit de Germains répandus dans leur ville. De plus ils envoyerent offrir à Cérialis de lui remettre entre les mains la femme & la ſœur de Civilis, & la fille de Claſſicus qui avoient été laiſſées chez eux comme des gages d'alliance & d'amitié. En

même tems ils imploroient ſon ſecours contre un ennemi irrité, dont ils craignoient la vengeance. En effet Civilis avoit tourné de ce côté, comptant trouver à Tolbiac, * dans le territoire de Cologne, une cohorte de Cauques & de Friſons, très-ardente pour ſon ſervice. Mais il apprit en chemin que cette cohorte avoit péri par la ruſe des habitans de Cologne, qui ayant diſtribué des viandes & du vin en abondance à ces Germains, les enyvrerent, & mirent enſuite le feu à la ville, dont ils fermerent les portes, enſorte qu'il n'en échappa aucun. Sur cet avis, Civilis changea de route & de deſſein, d'autant plus qu'il ſçut que le général romain accouroit en diligence pour ſauver des alliés qui avoient beſoin de ſon ſecours. An. R. 821 De J.C. 74.

Une autre inquiétude ſurvint à Civilis. La quatorzieme légion étoit arrivée de la Grande Bretagne, & il craignoit que ſoutenue de la flotte qui l'avoit amenée, elle ne tombât

* *Lieu devenu dans la ſuite fameux dans notre hiſtoire par la victoire que Clovis y remporta ſur les Allemands, en invoquant le Dieu de Clotilde. Le nom moderne eſt Zulpick, dans le duché de Juliers.*

An. R. 821. De J.C. 70. sur les Bataves du côté où leur isle se termine à l'Océan. Il fut bientôt délivré de cette crainte. Fabius Priscus, commandant de la légion, la conduisit sur les terres des Nerviens & des Tongres, qui rentrerent sous l'obéissance des Romains. La flotte fut attaquée elle-même & battue par les Caninéfates, qui en prirent ou coulerent à fond un grand nombre de bâtimens. Et tout de suite d'autres succès releverent les espérances de Civilis. Les mêmes Caninéfates mirent en fuite une grande multitude de Nerviens, qui par zele pour les Romains s'étoient attroupés, & avoient voulu prendre part à la guerre. Classicus défit un détachement de cavalerie, que Cérialis avoit envoyé à Nuys. Ce (a) n'étoient pas là des pertes considérables pour les Romains: mais venant coup sur coup, elles faisoient tort à l'éclat de la victoire qu'ils venoient de remporter.

Quelques succès relevent les espérances de Civilis.

Les nouvelles des prospérités militaires de Cérialis arriverent à Domitien & à Mucien, avant qu'ils eus-

Mucien sur la nouvelle des avantages remportés.

(a) Quæ modica, sed crebra damna, famam victoriæ nuper partæ lacerabant. *Tac.*

sent passé les Alpes : & ils en virent la preuve en la personne de Valentinus, l'un des chefs des ennemis, qui leur fut présenté chargé de chaînes. Ce fier gaulois n'étoit point humilié par sa disgrace, & il portoit sur son visage l'expression de l'audace qu'il avoit dans l'ame. On l'écouta, seulement par curiosité de connoître son caractere, & on le condamna à mort. Dans le moment même de son supplice, quelqu'un lui ayant reproché par insulte la prise de Tréves sa patrie, il répondit que c'étoit une consolation qui lui rendoit la mort plus douce.

An. R. 821. De J.C. 70.

tés par Cérialis, oblige Domitien de ne point passer Lyon.

Tac. Hist. IV. 85.

Mucien profita de l'occasion des heureuses nouvelles que l'on avoit reçues de Germanie, pour déclarer comme une pensée qui lui étoit suggérée par les circonstances ce qu'il rouloit depuis long-tems dans son esprit. Il dit : » Que les forces des » ennemis étant par la protection » des Dieux tout-à-fait abattues, il » ne convenoit pas à Domitien de » venir, lorsque la guerre étoit pres- » que terminée, intercepter la gloire » d'autrui. Que si la tranquillité de » l'empire ou le salut des Gaules

An R. 871. D. J. C. 70. » eût été en danger, ce prince au-
» roit dû ſans doute paroître à la
» tête des armées : mais que contre
» des ennemis tels que les Caninéfa-
» tes & les Bataves, des chefs d'un
» moindre rang ſuffiſoient. Qu'il pou-
» voit, ſe fixant à Lyon, montrer
» de près aux Gaulois et aux Ger-
» mains, toute la grandeur de la for-
» tune impériale, ne ſe commettant
» point pour de petites aventures,
» & prêt à prendre part aux dangers
» qui ſeroient de quelque impor-
» tance. »

Projets ſéditieux de Domitien. Domitien (*a*) pénétroit aiſément l'artifice de ce langage : mais il falloit, pour paroître obéir de bonne grace, feindre d'en être la dupe. Il vint donc à Lyon, conſervant néanmoins ſi pleinement l'attache à ſes projets, que de là il fit ſonder Cérialis par des émiſſaires ſécrets, qui demanderent à ce général s'il ſeroit diſpoſé à remettre au prince le commandement de ſon armée. Quelle étoit en cela la vûe de Domitien, s'il prétendoit faire la guerre à ſon pere, ou ſe fortifier contre ſon frere,

(*a*) Intelligebantur artes : ſed pars obſequii in eo, ne deprehenderentur. *Tac.*

c'eſt

c'eſt ce qui eſt demeuré incertain : parce que Cérialis traita ces propoſitions de fantaiſies d'enfant, & n'y fit aucune réponſe. An. R. 821. De J.C. 70.

Domitien voyant que ſa jeuneſſe étoit mépriſée par les perſonnes d'un âge mûr, prit le parti de diſſimuler. Il renonça même à l'exercice des droits qui appartenoient à ſon rang, & dont il avoit fait uſage juſques-là. Comme s'il eût été amateur de la modeſtie & de la ſimplicité, il s'enfonça dans la retraite : il affecta le goût des lettres, & ſur-tout de la poéſie, pour laquelle il n'avoit jamais eu d'attrait, & qu'il mépriſa dès qu'il ne crut plus avoir beſoin de jouer la comédie. Il fit des vers, qui lui attirerent les fades adulations, non ſeulement des poëtes de ſon tems, mais du grave & judicieux Quintilien. Sous ces dehors Domitien vouloit cacher l'ambition qui le dévoroit, & éviter de donner de la jalouſie à ſon frere, dont le caractere aimable, ouvert, plein de douceur, paſſoit chez lui pour une pure hypocriſie, parce qu'il ſe ſentoit lui-même infiniment éloigné de ces vertus. Sa feinte modeſtie. *Suet. Domit. 2.* *Quintil. X. 1.*

An. R. 821. De J.C. 70

Grande victoire remportée par Cérialis sur les Bataves auprès de *Vétera*.

Tac. Hist. V. 14.

La guerre n'étoit pas finie par la victoire de Tréves. Civilis avoit trouvé des reſſources au-delà du Rhin pour réparer ſes pertes : & avec une armée nombreuſe il étoit venu ſe camper à *Vétera*, poſte avantageux par lui-même, qui rappellant aux Bataves les grands ſuccès qu'ils y avoient remportés, pouvoit par ce ſouvenir échauffer leurs courages. Cérialis l'y ſuivit, accru d'un puiſſant renfort par l'arrivée de trois légions, & de pluſieurs corps de troupes auxiliaires, cavalerie & infanterie, qui mandés déja depuis longtems avoient redoublé d'activité & de diligence depuis la nouvelle de la victoire.

Ni l'un ni l'autre des deux chefs n'aimoit à temporiſer; & ils en feroient tout d'un coup venus aux mains, ſi la nature du terrein qui les ſéparoit n'y eût mis obſtacle. C'étoit une plaine humide & fangeuſe par elle-même, & de plus inondée des eaux du Rhin que forçoit de s'y répandre une digue conſtruite par Civilis, qui gênoit le cours du fleuve, & le rejettoit de ce côté. Un pareil champ de bataille étoit bien contraire au ſoldat romain, peſamment armé,

& en danger de perdre pied à chaque instant, & d'être obligé de se mettre à la nage : au lieu que les Germains accoutumés dès l'enfance à traverser hardiment les fleuves, trouvoient encore dans la légéreté de leur armure & dans la grandeur de leur taille un secours pour s'élever au-dessus des flots. An. R. 821. De J.C. 70.

Les Bataves, qui sentoient leur avantage, harceloient sans cesse les Romains : & enfin il s'engagea un combat, plutôt par l'audace des particuliers que par le commandement des chefs. Les plus impatiens de l'armée romaine s'avancerent contre les ennemis, qui les défioient : & bientôt ils se trouverent dans une triste position, tombant dans des creux si profonds, qu'ils avoient, hommes & chevaux, de l'eau par-dessus la tête. Les Germains, qui connoissoient les gués, se portoient aisément de quel côté ils vouloient : & le plus souvent au lieu d'attaquer les ennemis de front, ils les prenoient en flanc ou en queue. Les Romains habitués à combattre de pied ferme, ne se reconnoissoient plus au milieu des courans, par lesquels ils étoient emportés & disperses çà & là, comme il

An. R. 821. De J.C. 70. arrive dans un combat naval : & ſoit qu'ils perdiſſent terre, ou qu'ils trouvaſſent un appui ſolide ſur lequel ils cherchaſſent à s'établir, confondus pêle-mêle les bleſſés avec ceux qui ne l'étoient pas, les bons nageurs avec ceux qui ne ſçavoient point nager, ils s'embarraſſoient mutuellement ; & loin de ſe prêter ſecours, ils nuiſoient à leur commune défenſe. Le carnage ne fut pourtant pas auſſi grand que le trouble & le déſordre, parce que les Bataves n'oſerent pourſuivre les Romains au-delà de l'endroit inondé, & ſe retirerent dans leur camp.

L'événement de ce combat (*a*) engagea les deux chefs, par des motifs oppoſés, à ſe hâter d'en venir à une action générale. Civilis vouloit pouſſer ſa bonne fortune, Cérialis ſe propoſoit d'effacer ſon ignominie. Les Bataves étoient enhardis par le ſuccès, les Romains aiguillonnés par la

(*a*) Ejus prælii eventus, utrumque ducem, diverſis animi motibus, ad maturandum ſummæ rei diſcrimen erexit. Civilis inſtare fortunæ ; Cerialis abolere ignominiam. Germani proſperis feroces ; Romanos pudor excitaverat. Nox apud Barbaros cantu aut clamore ; noſtris per iram & minas acta. *Tac.*

honte. Les uns passerent la nuit dans les cris de joie & les chants de triomphe, les autres dans les sentimens d'indignation & le desir de la vengeance. An. R. 821. De J.C. 70.

Le lendemain les deux armées se rangerent en bataille. Cérialis mit en premiere ligne ses cohortes auxiliaires, accompagnées de la cavalerie sur les aîles : les légions formerent la seconde ligne, & il se réserva un corps de troupes d'élite, pour les besoins imprévus. Civilis ne s'étendit point en front, mais distribua ses troupes en bataillons pointus, les Bataves & les Gugerniens à droite, les secours de la grande Germanie à gauche, appuyés au fleuve.

Les généraux parcourant les rangs, avant que le combat commençât, animoient les soldats par tous les motifs que fourniſſoient les circonstances. La vûe de *Vétéra* étoit un puissant encouragement pour les restes des légions germaniques, & Cérialis leur faisoit sentir quel intérêt ils avoient à reconquérir un camp qui leur appartenoit, une rive en possession de laquelle ils s'étoient vûs si long-tems. Civilis retournoit en faveur des siens

An. R. 821. De J.C. 70. ce même motif en ſens contraire. » Ce champ de bataille, leur diſoit-» il, eſt déja témoin de votre va-» leur. Vous êtes poſtés ſur les mo-» numens de votre gloire, & vous » foulez aux pieds les cendres & les » oſſemens des légions que vous » avez exterminées. Vos ennemis » ſont dans un cas bien différent. De » quelque côté qu'ils portent leurs » regards, tout leur rappelle les » idées les plus ſiniſtres, ignomi-» nie, déſaſtre, captivité. Ne vous » effrayez point du ſuccès peu avan-» tageux de la bataille de Tréves. » C'eſt la victoire des Germains qui » leur a nui. Ils ſe ſont trop hâtés de » vouloir en jouir, en pillant ceux » qu'ils avoient défaits : & elle leur » a échappé. Mais depuis, combien » de proſpérités ont compenſé cet » accident ! Toutes les meſures que » pouvoit prendre l'habileté d'un » chef, ont été priſes. Vous com-» battez dans des plaines marécageu-» ſes dont vous connoiſſez le ſol, & » qui forment un périlleux embarras » pour les ennemis. Vous avez de-» vant les yeux le Rhin & les Dieux » de la Germanie. Allez au combat

» ſous leurs auſpices, vous rappel- An R. 821. De J.C. 70.
» lant le ſouvenir de vos femmes,
» de vos meres, de vos enfans. Ce
» jour comblera la gloire de vos an-
» cêtres, ou vous couvrira d'ignomi-
» nie dans toute la poſtérité.»

Les Barbares ayant applaudi à ce diſcours par des mouvemens expreſſifs à leur maniere, par des danſes, par un horrible cliquetis de leurs armes, le combat commença, non pas de près. On ſe lança d'abord des pierres, des balles de fer ou de plomb, des traits de toute eſpece. Enfin les efforts que faiſoient les Bataves pour attirer les Romains dans le marais, réuſſirent : on en vint à ſe battre au milieu des eaux, & la premiere ligne des Romains fut culbutée. Il fallut que les légions relevaſſent les cohortes auxiliaires, qui ne pouvoient plus tenir. Elles firent ferme, & arrêterent l'ennemi : mais ce qui décida de la victoire fut un mouvement que fit à propos Cérialis, ſur un avis qui lui fut donné par un transfuge Batave. Ce transfuge lui indiqua un paſſage ſolide & mal gardé ſur ſa gauche à l'extrêmité du marais, & s'offrit, ſi on lui don-

An. R. 821 De J. C. 70.

noit quelque cavalerie, d'aller prendre en queue les ennemis. Cérialis détacha deux régimens de cavalerie, qui conduits par le Batave tournerent la droite de l'armée ennemie, & l'attaquerent par derriere. Le cri qui s'éleva en cet endroit s'étant porté aux légions, les encouragea à paſſer en front avec une nouvelle ardeur. Les Germains ne purent réſiſter à cette double attaque : enfoncés & rompus ils s'enfuirent vers le Rhin. La guerre auroit été terminée par ce combat, ſi la flotte que les Romains tenoient ſur le Rhin eût fait diligence pour couper les fuyards. La cavalerie même ne les pourſuivit pas loin, parce qu'il ſurvint une groſſe pluie, & que la nuit approchoit. Ainſi les Germains vaincus ſe retirerent à leur aiſe : & leur armée fut plutôt diſſipée que détruite.

Civilis ruine la digue de Druſus.

Le fruit de cette victoire ne laiſſa pas d'être conſidérable pour les Romains. Civilis abandonna tout le pays qu'il tenoit hors de l'Isle des Bataves, & il ſe renferma dans cette Isle ſa patrie : mais après avoir pris la précaution de renverſer la digue que Druſus avoit autrefois conſtruite

à l'endroit où le Rhin commence à ſe diviſer en deux bras. Ces bras ſont inégaux. La pente des eaux ſe porte vers le Vahal ; & le bras droit, qui conſerve le nom du Rhin, demeure le plus foible. Druſus, aux vûes duquel il convenoit d'avoir beaucoup d'eau dans ce bras droit, qu'il joignoit à l'Iſſel par un canal qui ſubſiſte encore aujourd'hui, avoit dirigé ſa digue de façon qu'elle rejettoit les eaux vers la droite. Civilis ayant un intérêt contraire, la ruina : & de cette opération il tira deux avantages. En groſſiſſant le Vahal, il fortifioit la barriere qui le ſéparoit des Romains ; & le bras qui bornoit ſon Isle au ſeptentrion, ſe trouvant réduit preſque à ſec, lui ouvroit une communication libre avec la Germanie. Il y paſſa, auſſi bien que Tutor, Claſſicus, & cent treize ſénateurs de Tréves. L'argent qu'ils diſtribuerent parmi les Germains, la commiſération, le goût que ces fieres nations avoient pour les haſards de la guerre, tous ces motifs concoururent à procurer de puiſſans ſecours à Civilis. An. R. 821. De J.C. 70.

Pendant qu'il étoit occupé à les Entrepriſe

An. R. 821. De J.C. 70. raſſembler, Cérialis profita de ſon abſence pour s'établir dans l'Isle des Bataves. Il s'y empara de quatre poſtes importans, Arenacum *, (aujourd'hui *Aert*) Batavodurum, (*Wick-Durstede*) Grinnès, (*Kesteren*) & Vada, dont on ne ſçait pas exactement la ſituation : & pour s'aſſurer la poſſeſſion de ces lieux, qui étoient les clefs du pays, il y plaça des corps de troupes conſidérables.

hardie, mais infructueuſe de Civilis.

Civilis avec les forces qu'il avoit tirées de Germanie ſe crut en état d'attaquer en un ſeul jour ces quatre poſtes à la fois. Il ne ſe promettoit pas de réuſſir par-tout également. Mais en oſant beaucoup, il eſpéroit qu'au moins quelqu'une de ſes tentatives ne ſeroit pas infructueuſe : & comme il connoiſſoit Cérialis pour un général hardi, & peu précautionné, il ne croyoit pas impoſſible de le ſurprendre, & de ſe rendre maître de ſa perſonne, pendant que ſur les différens avis qu'il recevroit, il couroit de l'un à l'autre des endroits

* *La détermination de ces lieux, fort incertaine parmi les geographes, m'a été fournie par M. d'Anville, que je conſulte volontiers ſur ces matieres, & toujours avec fruit.*

attaqués. Civilis ne força aucun des quatre postes qu'il assaillit : il courut même risque, en voulant retenir les fuyards, d'être fait prisonnier. Mais il ne laissa pas de tuer du monde aux Romains, & il leur échappa en passant le Rhin à la nage. An. R. 821. De J.C. 72.

La flotte romaine, quoique mandée par Cérialis, manqua encore au besoin, & ne vint point achever la victoire. La plus grande partie de l'équipage avoit été envoyée de côté & d'autre pour différens ministeres, & ceux qui restoient sur les bâtimens ainsi dégarnis, craignirent de s'exposer. La principale faute en étoit à Cérialis, qui ne sçavoit point prendre (a) de loin ses mesures ; qui attendoit que le besoin pressât pour donner des ordres dont l'exécution devenoit difficile, parce qu'elle n'étoit point préparée. Les succès nourrissoient en lui cette négligence : & comme la fortune le secondoit lors même qu'elle n'étoit point aidée du conseil & de la prévoyance, il se livroit à son penchant de sécurité, & Négligence de Cérialis.

(a) Sanè Cerialis parum temporis ad exsequenda imperia dabat : subitus consiliis, sed eventu clarus. Aderat fortuna, etiam ubi artes defuissent. Hinc ipse exercituique minor cura disciplinæ. *Tac.*

An R. 821
De J.C. 70

ne prenoit aucun ſoin de tenir ſes troupes alertes, & de leur faire obſerver une bonne diſcipline. Par une ſuite de cette confiance téméraire, il s'en fallut peu qu'il ne tombât entre les mains des ennemis quelque tems après ce que je viens de raconter; & s'il échappa la captivité, il eſſuya toute la honte de la ſurpriſe.

Peu s'en faut qu'il ne ſoit enlevé par les ennemis.

Etant allé viſiter les camps de Nuys & de Bonn, que l'on rétabliſſoit pour les légions qui devoient y paſſer l'hiver, il revenoit par la riviere avec une eſcorte, mais qui ne gardoit aucune forme de diſcipline. Cette négligence fut remarquée par les Germains, & leur fit concevoir l'eſpérance d'enlever un général ſi peu attentif. Ils choiſirent une nuit noire, & deſcendant le fleuve, ils vinrent ſubitement attaquer les Romains, qui ne s'attendoient à rien moins, & ſe défendirent fort mal. Les ennemis s'emparerent de pluſieurs bâtimens, & en particulier du vaiſſeau Amiral, où ils croyoient trouver Cérialis. Mais ce voluptueux général, qui au fort de la guerre étoit occupé de ſes plaiſirs, & entretenoit une intrigue amoureuſe avec

une femme Ubienne de nation, nommée Claudia Sacrata, avoit couché à terre. Ils allerent l'y chercher, & il eut bien de la peine à ſe ſauver à demi nud. Les ſoldats qui étoient de garde, & qui s'étoient laiſſé ſurprendre, excuſerent leur honte aux dépens de leur général, & dirent qu'il leur avoit été ordonné de garder le ſilence pour ne point troubler le repos de Cérialis; & que les cris ordinaires, par leſquels ils ſe tenoient éveillés, & s'avertiſſoient mutuellement, leur étant interdits, ce ſilence forcé les avoit conduits au ſommeil. Les Germains vainqueurs s'en retournerent ſur les vaiſſeaux qu'ils avoient pris, & ils firent don à Velléda du vaiſſeau Amiral, qu'ils lui envoyerent par la Lippe. An. R 821. De J.C. 70.

Cet avantage paſſager n'empêchoit pas que le gros des affaires n'allât fort mal pour les Germains. Civilis tenta, pour derniere reſſource, un combat naval contre les Romains à l'embouchure de la Meuſe, & n'ayant pas réuſſi, il ſe découragea entiérement, il abandonna une entrepriſe malheureuſe, & ſe retira au-delà du Rhin. Cérialis ravagea l'Iſle des Ba- Derniere tentative de Civilis.

An. R. 821. De J.C. 70. taves, & y exerça toutes sortes d'hostilités, épargnant néanmoins, suivant une ruse souvent pratiquée par les généraux, les terres de Civilis.

Danger que coururent les Romains dans l'Isle des Bataves.

Cependant la saison s'avançoit : & les pluies abondantes qui survinrent ayant grossi le fleuve, il se déborda dans l'Isle, & la convertit en un grand étang. Les Romains, qui n'avoient pas prévu cet inconvénient, se trouverent fort embarassés. Leur flotte étoit loin : ils n'avoient point de vivres : & dans un pays plat & uni, qui n'a aucunes inégalités, aucune colline, ils étoient privés de toute ressource pour mettre leur camp à l'abri de l'inondation. Ils pouvoient périr, si les Germains les eussent attaqués en cet état, comme ils en eurent la pensée. Civilis se fit dans la suite un mérite auprès des Romains d'avoir ſçu en détourner ses compatriotes.

Soumission de Civilis, & fin de la guerre.

Peut-être disoit-il vrai. Car il songeoit alors à faire sa paix. Cérialis l'y invitoit par de secrets messages, lui promettant le pardon, à lui & à sa nation. En même tems, aussi habile politique que brave guerrier, Cérialis travailloit à détacher du parti

des rebelles les Germains au-delà du Rhin. Il faiſoit repréſenter à Velléda : « Qu'au lieu d'une guerre tou- « jours malheureuſe à ſa patrie, il » lui étoit aiſé de s'acquérir l'amitié » du peuple romain. Que dans la ſi- » tuation où étoient les choſes, Ci- » vilis errant & fugitif ne pourroit » être qu'à charge à ceux qui lui » donneroient aſyle. Que les Ger- » mains avoient aſſez irrité les Ro- » mains en paſſant le Rhin tant de » fois, & qu'ils devoient craindre » de laſſer leur patience. » Ces diſ- cours mêlés de promeſſes & de me- naces firent leur effet ſur l'eſprit de Velléda : & les Germains ſuſcepti- bles de toutes les impreſſions que cette prétendue prophéteſſe vouloit leur donner, commencerent à s'é- branler. An. R. 824. De J. C. 70.

Les Bataves ſe voyant en danger d'être abandonnés de leurs alliés, en- trerent auſſi dans des ſentimens de paix. « Pourquoi, ſe diſoient-ils les » uns aux autres, porter nos maux à » l'extrême ? Une ſeule nation peut- » elle briſer le joug impoſé au genre » humain ? Nous en ſouffrons moins qu'aucun autre peuple. Nos voiſins

An. R 821. De J.C. 70. » payent des tributs onéreux, & on » n'exige de nous que le ſervice mi- » litaire & l'exercice de notre va- » leur. C'eſt là l'état le plus voiſin » de la liberté. Et s'il nous faut des » maîtres, encore vaut-il mieux obéir » aux empereurs Romains, qu'à des » femmes germaines. »

Ainſi penſoit la multitude. Les chefs alloient plus loin, & ils s'en prenoient à Civilis, dont la rage pernicieuſe, diſoient-ils, avoit, pour l'intérêt de ſa vengeance domeſtique & de ſa ſûreté perſonnelle, expoſé toute la nation. « Pourquoi nous opi- » niâtrer à ſoutenir une guerre né- » ceſſaire à un ſeul, funeſte pour » tous ? C'en eſt fait de nous, ſi nous » ne rentrons en nous-mêmes, & ne » prouvons notre repentir en livrant » le coupable. »

Civilis inſtruit & effrayé du danger, réſolut de le prévenir. Il (*a*) étoit las de lutter contre la fortune ; & l'eſpérance de la vie, dit Tacite, amollit ſouvent même les grandes ames. Il demanda donc une entrevûe à Cérialis, mais avec des pré-

(*a*) Supertædium malorum, etiam ſpe vitæ, quæ plerumque magnos animos infringit. *Tac.*

cautions ſingulieres pour ſa ſûreté. An. R. 821. De J.C. 70. On rompit un pont ſur une riviere, dont le * nom, altéré dans Tacite, paroît devoir être celui d'une des branches du Rhin. Les deux chefs s'avancerent aux extrêmités du pont rompu qui ſe regardoient, & Civilis fit un diſcours, dont nous n'avons que le commencement dans Tacite, parce que cet excellent hiſtorien nous manque tout d'un coup. Nous y voyons que Civilis employa la fauſſe & miſérable excuſe d'avoir pris les armes pour la querelle de Veſpaſien, & il finit ſans doute par implorer la clémence du vainqueur. La ſoumiſſion de Civilis fut reçue par le général Romain : & l'on doit croire que les autres chefs des rebelles ſuivirent l'exemple de celui qui tenoit entre eux le premier rang. La paix fut rétablie dans ces contrées, & nous n'y verrons de long-tems renaître aucun trouble.

L'année où ſe paſſa tout ce que je viens de raconter, eſt auſſi celle de la priſe de Jéruſalem par Tite. Ce ſeroit donc ici le lieu de rendre compte de ce grand événement. Mais Date de la priſe de Jeruſalem.

* *Nubulia.*

An. R. 821. De J.C. 70. comme il fait un morceau preſque détaché de tout le reſte, & que d'ailleurs je m'imagine que le lecteur eſt impatient de connoître le détail du Gouvernement de Veſpaſien, dont nous n'avons pû faire juſqu'ici qu'une très-légere mention, je vais expoſer de ſuite tout ce que l'hiſtoire nous apprend ſur ce dernier article, & je remets après la fin du regne de Veſpaſien, à traiter la guerre des Juifs.

§. III.

AVIS.

Juſqu'ici j'ai eu Tacite pour guide, & moyennant ſon ſecours, j'ai pu diſtribuer les faits ſuivant les années : enſorte que, ſi je me ſuis écarté quelquefois de l'ordre chronologique, c'a été de deſſein formé, & parce que la liaiſon des choſes me paroiſſoit préférable à l'obſervation exacte des tems. En perdant Tacite, je ſuis obligé de changer de méthode. Depuis l'endroit où il nous quitte, nous n'avons plus, à proprement parler, d'hiſtoriens de l'empire, mais de ſimples écrivains des vies des empe-

reurs : & ces écrivains, plus ou moins attentifs à peindre l'eſprit & les mœurs du prince dont ils traçoient le tableau, ont tous été également négligens à fixer les dates des faits qu'ils ont racontés. Ce ſera donc pour moi une néceſſité de me conformer aux monumens qui nous reſtent, & de laiſſer ſans date le gros des faits que j'emploierai dans mon ouvrage. Cependant pour jetter, autant qu'il me ſera poſſible, de la clarté dans mon récit, je placerai à la tête de chaque regne, en m'aidant de M. de Tillemont, comme une exquiſſe & un cannevas, ou, ſi l'on veut des faſtes, contenant la notice des années, & les noms des conſuls avec l'indication des faits dont on connoît la date avec quelque certitude : après quoi viendra l'hiſtoire du regne, auſſi étendue & auſſi détaillée que j'aurai pû la recueillir dans les minces auteurs auxquels je me trouve maintenant réduit.

*FASTES DU REGNE DE VESPASIEN.

An. R. 821. De J. C. 70. VESPASIANUS AUGUSTUS II. TITUS CÉSAR.

Veſpaſien part d'Alexandrie ſur un vaiſſeau marchand, pendant que le ſiege de Jéruſalem duroit encore. Il vient à Rhodes, où ayant trouvé des galeres à trois rangs de rames, il continue ſon voyage en côtoyant l'Aſie mineure, & viſitant les villes qui ſe trouvoient ſur ſa route, reçu par-tout avec une joie vive & ſincere. D'Ionie, il paſſe en Grece, vient à Corcyre, où s'étant embarqué pour Brindes, il arrive heureuſement en cette ville, & delà par terre à Rome. Il n'y étoit pas encore le vingt-un juin, jour auquel Helvidius Priſcus poſa la premiere pierre du Capitole.

La ville de Jéruſalem eſt priſe le ſept ſeptembre, & Tite y entre le lendemain.

* *Ces Faſtes demanderoient beaucoup de citations. Pour ne point trop charger les marges, j'aime mieux renvoyer à M. de Tillemont.*

Veſpaſien prend la qualité de cenſeur, qu'il garda juſqu'à la mort.

VESPASIANUS AUGUSTUS III. An. R. 822.
M. COCCEIUS NERVA. De J.C. 71.

On croit que Nerva, collégue de Veſpaſien dans le conſulat, eſt le même qui dans la ſuite fut empereur après Domitien.

Veſpaſien aſſocie Tite ſon fils à la puiſſance du tribunat, & triomphe avec lui des Juifs & de Jéruſalem.

Il fait fermer le temple de Janus. Cette clôture eſt comptée pour la ſixieme par Oroſe. Veſpaſien bâtit un temple magnifique à la paix.

VESPASIANUS AUGUSTUS IV. An. R. 823.
TITUS CÉSAR II. De J.C. 72.

Antiochus, roi de Commagene, eſt rendu ſuſpect à Veſpaſien, comme entretenant des intelligences avec les Parthes dans le deſſein de ſe révolter. Céſennius Pétus, gouverneur de Syrie, attaque ce prince & le dépouille de ſes Etats. La Commagene eſt réduite en province romaine, quoiqu'Antiochus eût deux fils, Epi-

An. R. 823. De J.C 72. phane & Callinique, qui, auſſi bien que lui, après diverſes aventures, ſe retirerent à Rome, & y vécurent honorablement, mais dans une condition privée.

Cette époque eſt le dernier terme de la puiſſance des Séleucides, s'il eſt vrai, comme on le conjecture avec beaucoup de probabilité, que les rois de Commagene deſcendoient des anciens rois de Syrie. Voyez Hiſt. Rom. T. XI. p. 305.

Vologéſe, roi des Parthes, inquiété par les Alains, nation Scythique, qui couroit toute la Médie & l'Arménie, demande, en vertu de l'alliance entre les deux empires, du ſecours à Veſpaſien, & l'un de ſes fils pour commandant des troupes qu'il lui enverra. Domitien ſollicite vivement cet emploi. Veſpaſien refuſe le ſecours demandé par Vologéne, déclarant qu'il ne veut point ſe mêler des affaires d'autrui.

An. R. 824. De J.C. 73. DOMITIANUS CÉSAR II. VALERIUS MESSALINUS.

Domitien avoit déja été conſul. une fois, mais ſubrogé. Le conſu-

lat qu'il exerça cette année, eſt le ſeul ordinaire que ſon pere ait voulu lui donner : encore ne le lui accorda-t-il qu'à la priere de Tite. An. R. 824. De J.C. 73.

Veſpaſien, en conſéquence de quelques troubles arrivés dans la Grece, la prive de la liberté que Néron lui avoit rendue, diſant que les Grecs avoient déſappris à être libres : & il les aſſujettit de nouveau aux tributs, & au gouvernement d'un magiſtrat romain.

Il traite de même Rhodes, Samos, & les Isles voiſines, dont il fait une province, ſous le nom de province des Isles ou des Cyclades, qui avoit Rhodes pour métropole.

La Cilicie * rude ou montueuſe, qui paroît avoir fait partie des Etats d'Antiochus de Commagene, eſt auſſi réduite en province. Cependant Veſpaſien en accorda un petit canton, avec le titre de roi, à Alexandre fils de Tigrane, & gendre d'Antiochus. Tigrane, pere de cet Alexan-

* *Je ſuis la leçon de l'Epitome d'Aurelius Victor*, Tracheam Ciliciam. *Cette leçon eſt approuvée de pluſieurs Sçavans, convient à l'Hiſtoire, & elle découvre la faute qui s'eſt gliſſée dans les Editions de Suétone, d'Aurelius Victor, & de la chronique d'Euſebe*, Thraciam, Ciliciam.

dre, eſt celui que nous avons vû quelque peu de tems roi d'Arménie ſous Néron.

On peut croire que c'eſt en ce même tems que Veſpaſien mit des troupes dans la Cappadoce, & qu'il donna à cette province un conſulaire pour la gouverner, au lieu d'un ſimple chevalier romain. Nous verrons dans la ſuite, que Tite, dès l'an de Jeſus-Chriſt 71, avoit envoyé la douzieme légion dans la Mélitene, petit pays, voiſin ou même faiſant partie de la Cappadoce.

An. R. 825. De J.C. 74. **VESPASIANUS AUGUSTUS V. TITUS CÉSAR III.**

Veſpaſien qui avoit aſſocié Tite ſon fils à la cenſure, célebre avec lui la cérémonie de la clôture du luſtre, ou dénombrement des citoyens. Ce dénombrement eſt le dernier qui ait été fait, ſelon le témoignage de Cenſorin.

Je ne ſçais ſi l'on doit ajouter une entiere foi à ce que Pline aſſure de la multitude d'exemples de longues vies que fournit ce même dénombrement. Dans la ſeule région de l'Italie

l'Italie qui eſt renfermée entre l'Apennin & le Pô, il compte quatre-vingt-un hommes ou femmes au-deſſus de cent ans : dont cinquante-quatre avoient cent ans accomplis, quatorze alloient juſqu'à cent dix, deux à cent vingt-cinq, quatre à cent trente, quatre à cent trente-cinq ou cent trente-ſept, trois à cent quarante. J'avoue que je ſerois tenté de ſoupçonner que la plûpart de ces perſonnes, par une inclination qu'inſpire aſſez naturellement le grand âge, & par goût pour le merveilleux, ſe donnoient plus d'années qu'elles n'en avoient réellement.

VESPASIANUS AUGUSTUS VI. An. R. 826.
TITUS CÆSAR IV. De J.C. 75.

Dédicace du Temple de la Paix.

Vespaſien y plaça les vaſes d'or du temple de Jéruſalem, & de plus un nombre prodigieux de chef-d'œuvres des plus grands maîtres en peinture & en ſculpture : enſorte que ce ſeul temple réuniſſoit toutes les merveilles qui auparavant diſperſées par tous les pays attiroient en divers lieux la curioſité des voyageurs.

Le coloſſe que Néron s'étoit fait élever dans le veſtibule du palais d'or, eſt conſacré par Veſpaſien au Soleil.

Veſpaſien fait meſurer le circuit & l'étendue de la ville de Rome. Pline nous a laiſſé ces meſures. Mais il y a diſpute entre les ſavans ſur les nombres que portent les éditions de cet auteur. Quelques-uns penſent qu'il s'y eſt gliſſé des fautes : d'autres en ſoutiennent l'exactitude. Je n'entre point dans ces diſcuſſions.

VESPASIANUS AUGUSTUS VII.

An. R. 827. De J.C. 76.

TITUS CÉSAR V.

L'Isle de Chypre eſt affligée d'un tremblement de terre, qui renverſe trois villes.

VESPASIANUS AUGUSTUS VIII.

An. R. 828. De J.C. 77.

TITUS CÉSAR.

Peſte ſi violente que l'on comptoit dans Rome juſqu'à dix mille morts par jour.

L. CEIONIUS COMMODUS. An. R. 829.
C. NOVIUS PRISCUS. De J.C. 78.

Il paroît assez probable, que le premier des deux consuls ici nommés fut bisayeul de L. Vérus collegue de Marc-Auréle.

Agricola est envoyé dans la Grande Bretagne, où il commande pendant sept ans.

VESPASIANUS AUGUSTUS IX. An. R. 830.
TITUS CÉSAR VII. De J.C. 79.

Julius Sabinus & Epponine sont découverts dans leur retraite, amenés à Rome, & mis à mort.

Aliénus Cécina, qui après avoir beaucoup contribué à mettre Vitellius sur le trône, l'avoit ensuite trahi, comme je l'ai rapporté; & Marcellus, qui paroît être l'insigne & odieux délateur; Eprius Marcellus, dont j'ai fait mention plus d'une fois, tous deux comblés de bienfaits par Vespasien, conspirent contre lui. Tite fait poignarder Cécina. Marcellus, condamné par le sénat, se coupe la gorge avec un rasoir.

Vespasien meurt le 24 juin.

HISTOIRE
DU REGNE DE VESPASIEN.

Bonheur singulier de Vespasien dans la maniere dont il est parvenu à l'Empire. Tous les ordres de l'Etat prévenus des sentimens les plus favorables pour lui. Il est reçu dans l'Italie et à Rome avec une joie universelle. Domitien ne paroît devant lui qu'en tremblant, et n'en reçoit qu'un accueil sévére. Vespasien s'applique à réformer l'Etat. Sa conduite ferme à l'égard des gens de guerre. Il rend au Sénat et à l'Ordre des Chevaliers leur ancien lustre. Son attention à maintenir l'égalité entre tous les citoyens. Il fait vuider une multitude de procès, dont les tribunaux étoient surchargés. Il réforme le luxe des tables par son exemple, Réglemens pour arrêter les désordres contre les mœurs. Goût de Vespasien pour la simplicité. Sa douceur, sa modération, Expulsion des Philosophes. Exil et mort d'Helvidius Priscus. Vespasien répare les

ruines de Rome, et l'embellit par de nouveaux ouvrages. Il protége les Lettres et les Arts. Vespasien est taxé d'avarice. On ne peut disconvenir qu'il n'ait aimé l'argent. Considérations qui diminuent cette tache. Conduite privée de Vespasien. Mort de Mucien : ses ouvrages. Aventures et mort de Sabinus et d'Epponine. Conjuration de Cécina et de Marcellus. Mort de Vespasien.

An. P. 830. De J.C. 79.

Bonheur singulier de Vespasien dans la maniere dont il est parvenu à l'empire.

ENTRE les princes qui ſont parvenus au ſouverain pouvoir par la force des armes, et ſans y être appellés par le droit de ſa naiſſance, il n'en eſt aucun dont l'avénement ait été plus heureux et plus honorable en toutes façons, que celui de Veſpaſien. Il fut porté ſur le trône, et proclamé empereur, ſans qu'il lui en coutât ni intrigue ni effort, & ſans y avoir preſque d'autre part que de conſentir aux vœux empreſſés de ceux qui vouloient ſon élévation. Il eut des ennemis à vaincre : mais il les vainquit ſans être obligé de tirer lui-même l'épée. Des chefs & des armées qui le connoiſſoient à peine, combattirent pour ſa querelle avec

An. R. 830 De J.C. 79.

un zele admirable & avec le ſuccès le plus brillant. Tous les obſtacles étant applanis il vint tranquillement prendre poſſeſſion de l'Italie & de Rome, où il étoit attendu & deſiré de tous les ordres de l'état, comme le reſtaurateur & le ſauveur de l'empire.

Tous les ordres de l'etat prévenus des ſentimens les plus favorables pour lui. *Joſ. de B. Jud. VII. 22*

Le ſénat, occupé du bien général, & ſachant combien la république avoit ſouffert des fréquentes & violentes ſecouſſes que lui avoient données coup ſur coup les dernieres révolutions, regardoit avec vénération un prince ſage qui (a) n'uſeroit de ſa prééminence ſublime que pour l'avantage de ceux qui devoient lui obéir. Le peuple fatigué cruellement par les maux des guerres civiles, ſe promettoit de la bonté de Veſpaſien le rétabliſſement ſolide de la paix & de l'abondance. Les gens de guerre connoiſſoient mieux que les autres ſon mérite dans les armes. Ils le comparoient avec les lâches & malhabiles empereurs dont il leur avoit fallu recevoir les ordres, & ils comp-

(a) Ἀπ' τὴν ὑπεροχὴν πρὸς μόνην ἡ πίστιν τὴν τῶν ἀρχομένων σωτηρίαν ἐσομένην. *Joſ.*

toient recouvrer par lui leur ancienne gloire. An. R. 830. De J.C. 79.

Il eſt reçu dans l'Italie & à Rome avec une joie univerſelle.

Ce ne fut donc point la flatterie, ni même le ſeul devoir, mais les ſentimens du cœur, qui attirerent à Brindes, lorſqu'on ſçut qu'il étoit près d'y arriver, un concours infini de perſonnes de toute condition, de tout ſexe, & de tout âge. Mucien & les premiers du ſénat s'étoient rendus dans cette ville : & Veſpaſien les confirma dans la bonne opinion qu'ils avoient de lui, par la facilité de ſon abord, par la douceur de ſes manieres, ne montrant point le faſte d'un empereur, mais plutôt la modération d'un particulier, ou du moins d'un prince qui ſe ſouvenoit qu'il n'étoit pas né pour l'empire, & que ceux dont ils recevoient les reſpects, avoient été long-tems ſes égaux. *Dio.*

Toute la route depuis Brindes juſqu'à Rome fut bordée d'une foule incroyable de peuple, qui lui prodiguoit les plus douces & les plus glorieuſes acclamations ; & la capitale, lorsqu'il s'en approcha, devint preſque déſerte par l'empreſſement extrême qu'avoient tous les habitans pour venir au-devant de celui qu'ils appelloient *Joſ.*

An. R. 830. D. J. C. 79. le bienfaiteur & le ſauveur de la république, le ſeul empereur digne de Rome. Il eut une peine infinie à traverſer les flots de cette immenſe multitude pour arriver à ſon palais : & pendant qu'il y offroit des ſacrifices d'actions de graces, toute la ville étoit en réjouiſſances & en feſtins. Chacun à l'envi mêloit aux libations qu'il faiſoit aux dieux des vœux pour la proſpérité du prince. On prioit le ciel de conſerver long-tems Veſpaſien pour le bonheur public, & de perpétuer à jamais dans ſa famille la jouiſſance de l'empire.

Domitien ne paroît devant lui qu'en tremblant, & n'en reçoit qu'un accueil ſévére *Dio.*

Domitien fut le ſeul qui prit peu de part à cette joie univerſelle, agité d'inquiétudes trop bien fondées ſur ſa conduite paſſée, & roulant encore actuellement dans ſon eſprit des projets contraires à ſon devoir. Il avoit quitté la Gaule, pour ſe trouver à l'arrivée de ſon pere en Italie. Veſpaſien le vit à Bénévent, & lui fit un accueil ſévére, pendant qu'il diſtribuoit à tous les marques de ſa bienveillance & de ſon amitié.

Veſpaſien s'applique à reformer l'état.

Ce ſage prince, en prenant les rênes de l'empire, remplit parfaitement les hautes eſpérances que l'on

avoit conçues de lui. Laborieux & appliqué, perſuadé que la vie d'un empereur eſt une vie de travail, il ſe livra tout entier aux ſoins du gouvernement, tous les jours éveillé de grand matin, & commençant ſa journée par donner pluſieurs heures au réglement des affaires qui ſe préſentoient. Au moyen de cette application aſſidue, il parvint à rétablir toutes les parties de l'état, qu'il trouvoit ébranlées & altérées par les convulſions des guerres civiles.

An. R. 830. De J.C. 79. *Suet. Veſp.* 21. *Dio.* *Plin. Ep.* *III.* 5.

Suet. Veſp. 8.

Sa conduite ferme à l'égard des gens de guerre.

Nous avons vû à quels excès s'étoit portée la licence des gens de guerre. On ne rentre pas tout d'un coup dans l'ordre, & l'eſprit ſéditieux fermente long-tems avant que de ſe diſſiper. Les uns étoient fiers de leur victoire. Les vaincus conſervoient le reſſentiment de leur défaite. Veſpaſien, qui avoit toujours été ferme à l'égard des ſoldats, n'eut garde de ſe démentir lorſqu'il ſe vit empereur. Parmi les vaincus, il caſſa les plus intraitables, & réduiſit les autres à l'obſervation exacte de la diſcipline. Pour ce qui eſt des troupes qui l'avoient élevé à la ſouveraine puiſſance, bien loin de les flat-

An. R. 830. De J. C. 79

ter par une molle complaiſance, il leur fit même attendre long-tems les récompenſes qu'ils pouvoient ſe promettre légitimement.

Il rendit au ſénat & à l'ordre des chevalier leur antique ſplendeur. Ces deux ordres étoient diminués pour le nombre par la cruauté des princes, & avilis par les indignes ſujets que la négligence des tems précédens y avoit laiſſé entrer. Veſpaſien, en ſa qualité de cenſeur, fit la revue & dreſſa un nouveau tableau du ſénat & des chevaliers. Il chaſſa ignominieuſement ceux qui étoient ſouillés de quelque opprobre, & il les remplaça par les plus honnêtes gens de l'Italie & des provinces. A peine avoit-il trouvé deux cens familles ſénatoriales, & il en augmenta le nombre juſqu'à mille. Il créa auſſi de nouveaux patriciens, parmi leſquels les quatre qui nous ſont connus ſont grand honneur à ſon choix : le célébre Agricola, le pere de Trajan, Arrius Antoninus, ayeul maternel de l'empereur Antonin, & Annius Verus ayeul paternel de Marc-Aurèle.

Il rend au ſénat & à l'ordre des chevaliers leur ancien luſtre.

Suet. 9.

Tac. Agr. 9. *Plin. Pan.* 3. *Jul. Capit.*

Au reſte en relevant la dignité des ſénateurs, Veſpaſien ne prétendit point nourrir en eux une fierté tyrannique, qui préjudiciât à la liberté commune. Il vouloit que chacun jouît de ſes droits : & à l'occaſion d'une querelle entre un ſénateur & un chevalier, qui fut portée devant lui, il prononça en ces termes : « Il » (*a*) n'eſt point permis d'attaquer un » ſénateur par des propos injurieux, » mais le droit naturel & les loix au- » toriſent à lui rendre injure pour » injure. »

An. R. 830, De J.C. 79. Son attention à maintenir l'égalité entre tous les citoyens. *Suet.*

Il remédia à la multitude des procès, qui s'étoit prodigieuſement accrue pendant les troubles. Le cours de la juſtice ayant été interrompu, les anciens procès ſubſiſtoient ſans être jugés, & il en étoit né un nombre infini de nouveaux à l'occaſion des violences que ne manque pas d'entraîner après ſoi la guerre civile. Il érigea une commiſſion pour faire rendre à chacun ce qui lui avoit été enlevé injuſtement pendant la guerre, & pour juger ſans délai les affaires pendantes devant les centumvirs. Cette cham-

Il fait vuider une multitude de procès, dont les tribunaux étoient ſurchargés.

(*a*) Non oportere maledici ſenatoribus, remaledici civile faſque eſſet. *Suet.*

An. R. 830. De J. C. 79. bre fit ſi bien ſon devoir, qu'en très-peu de tems fut vuidée une foule de procès qui ſembloient devoir durer plus que la vie des plaideurs, & les tribunaux ſe trouverent au courant. Pendant tout ſon regne Veſpaſien tint la main à l'exacte adminiſtration de la juſtice, & ſouvent il la rendoit lui-même.

Il réforme le luxe des tables par ſon exemple.

Le luxe des tables étoit un mal invétéré, & plus fort que toutes les loix. Veſpaſien le proſcrivit par ſon exemple, & ſous un empereur ami de la ſimplicité, les particuliers rougirent de donner dans de folles dépenſes. Cette réforme fut de durée, & elle ſubſiſtoit encore ſous Trajan au tems que Tacite écrivoit.

Tac. III. Ann. 55.

Réglemens pour arrêter les déſordres contre les mœurs.

Pour ce qui eſt des déſordres qui bleſſent l'honnêteté des mœurs, il ne faut pas s'attendre ſans doute à trouver dans un prince payen des idées ſur cet article auſſi épurées que les maximes du chriſtianiſme. Veſpaſien lui-même n'étoit pas chaſte, comme je l'ai déja remarqué. Mais il témoigna néanmoins du zele contre les grands excès. Il renouvella le ſénatuſconſulte rendu ſous Claude, qui condamnoit à la ſervitude les femmes

Suet. Veſp. 11.

libres qui ſe proſtitueroient à des eſclaves. Comme rien n'eſt plus capable de jetter la jeuneſſe dans la débauche, que la facilité qu'elle trouve à emprunter, il remit en vigueur les anciens réglemens contre les uſuriers qui prêtoient aux fils de famille, & il les priva du droit d'exiger jamais leur payement, après même que le débiteur ſeroit devenu maître de ſa perſonne & de ſes biens par la mort de ſon pere. An. R. 830. De J.C. 79.

Tout ce qui marquoit de la molleſſe lui déplaiſoit ſi fort, que ſe voyant abordé par un jeune homme bien parfumé, qui nommé récemment à un emploi militaire venoit lui en faire ſon remercîment; il fit un geſte d'indignation, auquel il ajouta cette ſévére réprimande: « J'aimerois mieux » que vous ſentiſſiez l'ail: », & il révoqua les proviſions de la charge qu'il lui avoit donnée. *Suet. Veſp. 8.*

Sa douceur, ſa modération, ſon goût pour la ſimplicité, ſe ſoutinrent uniformément depuis le commencement de ſon regne juſqu'à ſa mort. Il ne diſſimula jamais la médiocrité de ſon origine, & il ſembloit même affecter de la mettre en évidence par

Goût de Veſpaſien pour la ſimplicité. Sa douceur, ſa modération *Suet. Veſp.* 12-15. *Dio.*

An. R. 830. De J. C. 79. son attachement pour certains meubles de famille, & pour une petite maison de campagne, qu'il conservoit soigneusement, comme je l'ai déja dit, dans l'état où son ayeule l'avoit laissée. Il se trouva des flatteurs qui voulurent lui fabriquer une généalogie, qu'ils faisoient remonter jusqu'aux fondateurs de Riéti sa patrie, & jusqu'à un compagnon d'Hercule, dont on montroit un monument sur le grand chemin qui traversoit le le pays des Sabins. Vespasien se moqua d'eux, & ce fut toute la récompense qu'ils eurent de leur adulation.

Il étoit si éloigné de rechercher le faste & l'éclat extérieur, que le jour qu'il triompha des Juifs, fatigué & ennuyé de la longueur de la cérémonie, il ne put s'en taire, & dit avec une franchise tout-à-fait aimable : (a) « Je suis puni comme je le » mérite. Il me sied bien, à l'âge où » je suis, d'avoir voulu me décorer » par le triomphe, comme si cet » honneur étoit dû à mes ancêtres,

(a) Meritò plecti, qui triumphum, quasi aut debitum majoribus suis, aut speratum umquam sibi, tam ineptè senex coucupisset. *Suet.*

» ou que j'euſſe jamais été à portée » de l'eſpérer. » An. R. 830. De J.C. 79.

Quelques-uns jugeront peut-être qu'il porta trop loin le dédain de ces vains dehors, lorſqu'ayant reçu une lettre de Vologéſe avec cette inſcription faſtueuſe, ARSACE ROI DES ROIS A FLAVIUS VESPASIEN, il ſuivit en répondant la même étiquette, & ſans prendre aucune qualité lui donna celle de *Roi des Rois*, Selon les idées reçues parmi nous, Veſpaſien paroîtroit en ce point mal ſoutenir vis-à-vis de l'étranger la majeſté imperiale. Mais ſon eſprit tourné déterminément au ſolide traitoit de petiteſſe tout ce qui étoit de pur cérémonial.

Il vivoit familiérement avec les ſénateurs, les invitant à ſa table, & allant manger chez eux. En (*a*) un mot il n'étoit empereur que par ſon attention vigilante au bien public. Du reſte il ſe conduiſoit en ſimple citoyen.

Il témoignoit au ſénat en corps

(*b*) Τό, τε σύμπαν τῇ προνοίᾳ τῶν κοινῶν αὐτοκράτωρ ἐνομίζετο. Εἰς δὲ δὴ τὰ ἄλλα πάντα κοινὸς καὶ ἰσοδίαιτος σφίσιν ἦν. *Dio.*

An. R. 830. De J.C. 79. une conſidération & une déférence, dont le ſouvenir étoit perdu depuis Auguſte. Il ſe rendoit aſſidu aux aſſemblées de la compagnie, il la conſultoit ſur toutes les affaires, & lorſque quelque indiſpoſition, ou la fatigue l'empêchoit de s'expliquer lui-même, ce n'étoit point le miniſtere d'un Queſteur qu'il employoit pour y ſuppléer ; ſes fils lui ſervoient d'interpretes.

Rien ne me paroît plus eſtimable dans tout le gouvernement de Veſpaſien, que l'union parfaite qui ré-
Suet. Tit. 5. gna toujours entre lui & Tite ſon fils. Il ne tint pourtant pas aux eſprits amateurs de la diſcorde, qu'il ne s'élevât quelque nuage, quelque commencement d'altération. Lorſque Tite eut pris Jéruſalem, les ſoldats tranſportés de joie le proclamerent *Imperator* ou général vainqueur ; & quand il voulut partir, ils employerent non ſeulement les prieres, mais les menaces, pour l'engager à reſter au milieu, d'eux : ou à les emmener avec lui. Delà quelques-uns ſoupçonnerent une manœuvre ſecréte de la part de Tite, & un projet de ſe faire en Orient un établiſſement indépen-

dant de ſon pere. Il vint en Egypte, & en faiſant la cérémonie de la conſécration du bœuf Apis, il porta le diadême ſuivant le rit ancien : mais cette marque de la royauté priſe par Tite donna lieu à de malignes interprétations. Il fut informé de ces bruits, & il réſolut de les détruire par la diligence de ſon retour en Italie. Elle fut telle, qu'il ſe préſenta à ſon pere ſans être attendu, & en l'abordant, il lui dit, comme pour réfuter les ſoupçons téméraires qui avoient couru ſur ſon compte, « Me voici venu, » mon pere, me voici. » An. R. 830. De J C. 79.

Il eſt douteux ſi ces ſoupçons avoient frappé Veſpaſien lui-même. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il n'y parut pas dans ſa conduite. Il partagea avec ſon fils l'honneur du triomphe : il l'aſſocia à la cenſure, à la puiſſance tribunicienne, il le fit ſon collegue dans ſept conſulats. Tite lui tenoit lieu de premier miniſtre. Il écrivoit des lettres il dreſſoit des édits au nom de ſon pere. Enfin il prit la charge de préfet du Prétoire, ou commandant général de la garde du prince. Ainſi Veſpaſien confioit à ſon fils & ſucceſ-

An. R. 830. De J.C. 79. ſeur le ſoin de ſa ſureté & de ſa vie ; & il eſt difficile de dire auquel des deux une cordialité ſi pleine de franchiſe faiſoit le plus d'honneur.

Cette magnanime confiance de Veſpaſien s'étendoit, toute proportion gardée, à tous ceux qui lui obéiſſoient. Comptant ſur leur affection, parce qu'il ſçavoit qu'il la méritoit, il abolit, dans le tems même que la guerre duroit encore, l'indigne coutume de viſiter & de fouiller ceux qui vouloient aborder l'empereur. Les portes de son palais étoient toujours ouvertes, & Dion dit poſitivement qu'elles n'étoient point gardées : ce qui ſignifie au moins que les gardes avoient ordre de n'en refuſer l'entrée à perſonne.

Suet. Veſp. & Dio.

Jamais ces ombrages ſiniſtres, qui avoient cauſé la mort à tant d'innocens ſous les précédens empereurs, n'entrerent dans l'eſprit de Veſpaſien. Il en étoit ſi peu ſuſceptible, que ſes amis l'exhortant à ſe donner de garde de Métius Pompoſianus, né, diſoient-ils, ſous une poſition des aſtres qui lui promettoit l'empire, bien loin de chercher à s'en défaire, il s'éleva en'

dignité, & le fit conſul, diſant : « S'il devient empereur, il ſe ſou- » viendra que je lui aurai fait du bien.» An. R. 830. De J.C. 79.

Il eſt pourtant à propos d'obſerver que chez Veſpaſien la confiance en ſon horoſcope & en celle de ſes enfans, partageoit & obſcurciſſoit un peu la gloire de cette conduite généreuſe. Il y comptoit ſi pleinement, qu'il oſa déclarer en plein ſénat qu'il auroit ſes enfans pour ſucceſſeurs, ou que perſonne ne lui ſuccéderoit. Mais il n'en eſt pas moins vrai qu'il n'aimoit point le ſang. Les ſpectacles inhumains des combats de gladiateurs, quelque autoriſés qu'ils fuſſent par la coutume, lui paroiſſoient ce qu'ils étoient, & ne lui faiſoient aucun plaiſir. A plus forte raiſon ménageoit-il le ſang illuſtre : & s'il ſe trouve quelques exemples de perſonnes punies de mort ſous ſon regne ſans l'avoir mérité, ou il faut s'en prendre à Mucien, qui gouverna pendant quelque tems avec un pouvoir abſolu en ſon abſence, ou le conſentement donné par Veſpaſien lui-même aura été l'effet de la ſurpriſe. Les ſupplices même les plus juſtes tiroient des larmes de ſes yeux.

Suet. Veſp. 15.

Suet. Veſp. 15. & *Dio.*

An. R. 830. De J. C. 79. Il ne fut point vindicatif, & le ſouvenir même des injures ne put altérer ſa douceur. Il maria ſplendidement la fille de Vitellius ſon ennemi, & il lui donna une riche dot. Un miſérable affranchi de Néron l'avoit autrefois inſulté dans une circonſtance où l'offenſe étoit très-ſenſible. L'impatience avec laquelle Veſpaſien ſupportoit la honte qui réjailliſſoit ſur tout l'empire des procédés de Néron traveſti en acteur, & en muſicien de théatre, lui ayant attiré, comme je l'ai remarqué d'ailleurs, une diſgrace, & une défenſe de paroître à la cour, il demandoit à Phébus, qui rempliſſoit l'office d'huiſſier de la chambre, où il ſe retireroit, où il iroit : & l'inſolent affranchi lui répondit par un terme qui revient à ce que nous dirions, *A la potence.* Quand Veſpaſien fut devenu empereur, Phébus fut étrangement allarmé : il ſe préſenta pour lui faire d'humbles excuſes, & lui demanda grace. Veſpaſien ſe contenta de répéter ſon expreſſion : « Va-t-en, dit-il, à la » potence. »

S'il laiſſoit impunie l'inſolence d'un eſclave, on peut juger avec quelle

indulgence il ſupportoit la liberté de ſes amis. Sa patience fut miſe à l'épreuve par Mucien, qui prétendant lui avoir donné l'empire, agiſſoit preſque avec lui d'égal à égal. Veſpaſien le ſouffroit, & jamais il ne lui en fit que des reproches ſecrets entre amis communs. Dans le public il continua de lui donner toutes les marques poſſibles de conſidération & de reconnoiſſance : il l'éleva en dignité, & le fit une ſeconde & une troiſieme fois conſul. An. R. 830. De J.C. 79.

Il ne s'offenſoit point des plaiſanteries, & il répondoit ſur le même ton. Si l'on affichoit des Paſquinades contre lui, comme c'étoit dès-lors l'uſage dans Rome, il en faiſoit afficher de contraires, ſe défendant comme il étoit attaqué, & moins curieux de garder ſon rang, que d'éviter le ſoupçon même de hauteur.

Expulſion des philoſophes.

Les philoſophes ſeuls le contraignirent d'uſer à leur égard d'une ſévérité oppoſée à ſon inclination. Le Stoïciſme avoit fait de grands progrès à Rome depuis un tems, & les maximes orgueilleuſes de cette ſecte reçues dans des eſprits étroits & faciles à s'échauffer, inſpiroient à plu-

Am R. 830. De J.C. 79. sieurs un amour de la liberté fort voisin de la révolte, & une aversion décidée pour la monarchie. La tyrannie des derniers Césars avoit prêté une belle matiere à leur zele, & sans considérer que les circonstances étoient bien changées, ils abusoient de la douceur du gouvernement de Vespasien pour sapper par leurs discours les fondemens d'une autorité, qu'ils auroient dû apprendre aux peuples à respecter & à chérir. Quelques-uns s'en expliquoient ouvertement, & faisoient des leçons publiques d'indépendance. Cette licence pouvoit avoir de fâcheuses suites : & néanmoins Vespasien eut besoin d'être pressé par Mucien pour prendre contre ces docteurs de sédition un parti de rigueur. Il les bannit de Rome par une ordonnance, exceptant le seul Musonius, à qui son rang de chevalier romain, & apparemment plus de retenue, mériterent une distinction.

Deux d'entre eux, plus fougueux que les autres, furent condamnés à être enfermés, dans des isles ; & ils prouverent par leur conduite la justice de la sentence prononcée contre

eux. Hoſtilius déclamoit actuellement contre la monarchie lorſqu'il apprit ſa condamnation, & ce fut pour lui un motif de continuer ſon invective avec encore plus de véhémence. An. R. 830. De J. C. 79.
Démétrius le Cynique n'obéit point, & il affecta même de ſe montrer devant Veſpaſien avec inſolence, ne ſe levant point pour le ſaluer & ne lui rendant aucune marque de reſpect. Veſpaſien ſe contenta de lui faire dire : « Tu fais tout ce qui eſt » en toi pour que je t'ôte la vie : » mais je ne tue point un chien qui » aboye. »

Il fut pourtant obligé quelque tems après de punir de mort un de ces cyniques, dont l'audace ne pouvoit être réprimée par une moindre rigueur. Deux de ces prétendus philoſophes, qui par leur folie déshonoroient un ſi beau nom, rentrerent furtivement dans Rome malgré la défenſe : & l'un d'eux, nommé Diogéne, vint dans le théatre, & invectiva outrageuſement contre Tite à l'occaſion de ſes amours avec Bérénice: On arrêta ce téméraire, & on le battit de verges. Son compagnon, qui ſe nommoit Eras, crut en

An R. 830. De J.C. 79. être quitte pour la même peine, & il imita l'insolence de Diogéne, ou même la surpassa. Il fut trompé dans son attente. On le jugea plus criminel que son camarade, de l'exemple duquel il n'avoit point profité, & il eut la tête tranchée.

Exil & mort d'Helvidius Priscus. On ne peut s'empêcher d'être fâché qu'un homme aussi recommandable par bien des endroits qu'Helvidius Priscus, ait imité par ses procédés sauvages, des maîtres si peu dignes de lui servir de modéles. Il eût dû bien plutôt se régler sur Thraséa son beau-pere, qui en évitant de prendre aucune part aux crimes de Néron, ne lui manqua jamais de respect. Helvidius, dont j'ai déja rapporté des traits d'indiscrétion par rapport à Vespasien, sembla par une témérité soutenue prendre à tâche de l'irriter. Lorsque tous les ordres allerent au-devant de ce prince nouvellement arrivé en Italie, seul il ne le salua point du nom de César, mais il le traita comme simple particulier. Dans tous les édits qu'il donna durant le cours de sa préture, il ne fit aucune mention de l'empereur. Enfin il lui résista souvent en face dans le sénat

ſénat avec une audace qui paſſoit toute meſure, en ſorte que Veſpaſien non-ſeulement ſe trouva excédé, mais ſoupçonna qu'il y avoit du deſſein dans ces grands éclats d'Helvidius, & qu'il cherchoit à ſe faire un parti. On peut croire que Mucien aigrit encore ces ſoupçons, & que ce fut lui qui détermina Veſpaſien à livrer Helvidius à la juſtice du ſénat.

Ainſi à la premiere ſcene que renouvella ce hardi ſénateur, les tribuns du peuple ſe ſaiſirent de ſa perſonne, & le mirent entre les mains de leurs huiſſiers. Nous ſommes peu inſtruits de la procédure qui fut faite en conſéquence: nous ſçavons ſeulement que Veſpaſien le rélégua, & enſuite envoya ordre de le tuer.

Il s'étoit fait violence pour en venir à cette extrêmité: & bientôt il s'en repentit. Il voulut révoquer l'ordre, & faire courir après ceux qui en étoient porteurs. Mais on le trompa: on lui fit croire qu'il étoit trop tard, & qu'Helvidius ne vivoit plus.

C'eſt une tache ſur le regne de Veſpaſien que la mort d'Helvidius. Il ſuffiſoit d'éloigner de la ville & des affaires un homme d'un eſprit trop

républicain, mais qui d'ailleurs faiſoit honneur à ſon ſiecle par la ſublimité de ſa vertu. Ce n'eſt pas néanmoins que je prétende juſtifier ſon audace imprudente, & ſa liberté intraitable. Je m'imagine même que Tacite ne l'approuvoit pas, & qu'il a fait la cenſure de la conduite d'Helvidius ſans le nommer, lorſqu'après avoir loué la douceur & la ſageſſe d'Agricola, qui calmoit l'humeur farouche de Domitien, il ajoute cette belle & judicieuſe réflexion. Que (a) ceux qui ne ſçavent admirer que les excès, apprennent que même ſous les mauvais princes il peut ſe trouver de grands hommes; & que la modeſtie & la déférence envers ceux qui jouiſſent de l'autorité, pourvu qu'elles ſoient accompagnées d'activité & de vigueur, méritent plus d'eſtime, que les incartades violentes de ces glorieux, qui ſans aucune utilité pour la république, ont cherché à faire par leur mort du bruit dans le monde.

(a) Sciant quibus moris illicita mirari, poſſe etiam ſub malis principibus magnos viros eſſe: obſequiumque ac modeſtiam, ſi induſtria ac vigor adſint, eo laudis excedere, quo plerique per abrupta, ſed in nullum reipublicæ uſum, ambitioſâ morte inclaruerunt. *Tac. Agr.* 44.

On ignore la date préciſe de l'exil & de la mort d'Helvidius. M. de Tillemont place ces événemens & l'expulſion des philoſophes vers les années que nous comptons 826 & 827 de Rome.

Un des grands objets de l'attention de Veſpaſien fut le rétabliſſement de la ville dans ſon ancienne magnificence. Lorſqu'il parvint à l'empire, Rome ſe reſſentoit encore de l'incendie de Néron. La face en étoit défigurée par des maſures, par de grands eſpaces vuides de bâtimens. Veſpaſien, pour accélérer l'achevement de l'ouvrage, abandonna au premier occupant les emplacemens vuides, que les propriétaires n'auroient point rebâtis dans un certain terme qu'il fixa. Il reconſtruiſit lui-même pluſieurs édifices publics qui avoient péri ; & toujours ennemi de la vanité & du faſte, il y fit graver, non pas ſon nom, mais celui des premiers auteurs. Il montra ſur-tout un zele très-vif pour le rétabliſſement du Capitole, qui avoit été commencé avant ſon retour, comme je l'ai dit d'après Tacite. Helvidius Priſcus, alors préteur, en poſa la premiere pierre.

Veſpaſien répare les ruines de Rome, & l'embellit par de nouveaux ouvrages. *Suet. Veſp.* 8. & 9.

Zonar. Suet. & Dio.

Mais on réſerva ſans doute à Veſpaſien une portion à laquelle perſonne n'avoit mis la main. Il donna l'exemple d'en apporter lui-même les démolitions ſur ſon dos, & il en fit faire autant aux premiers du ſénat, afin qu'aucun citoyen ne ſe crût diſpenſé de prêter ſon miniſtere à un ouvrage qui avoit pour objet la religion, & le culte du plus grand des Dieux.

Non content d'avoir réparé les ruines de Rome, il voulut auſſi l'embellir par de nouveaux édifices, tels que le temple de la Paix, dont j'ai déja parlé; un temple en l'honneur de Claude, à qui il étoit redevable de l'agrandiſſement de ſa fortune; & un vaſte & magnifique amphithéatre, qui ſubſiſte encore en partie aujourd'hui ſous le nom de *Coliſée*. Il n'acheva pas ce dernier édifice, & ce fut l'empereur Tite ſon fils qui le dédia.

Il protége les lettres & les arts. *Suet. Veſp.* 18.

Un prince ſi bon & ſi ſage ne pouvoit manquer de protéger les lettres & les arts. Il eſt le premier qui ait ſtipendié les profeſſeurs d'éloquence Grecque & Latine, leur aſſignant ſur le fiſc une penſion an-

nuelle de cent * mille ſeſterces. Il récompenſa auſſi & encouragea par des gratifications les meilleurs poëtes de ſon tems, qui tiennent le ſecond rang, mais à une grande diſtance après ceux du ſiecle d'Auguſte. Saleius Baſſus, dont le talent poëtique eſt fort vanté dans un ouvrage compoſé ſous Veſpaſien, reçut de ſa libéralité en une ſeule fois cinq † cent mille ſeſterces. Il ne nous reſte rien de ce poëte. Mais Valérius Flaccus, Martial, & Stace, quoique ces deux derniers aient fleuri principalement ſous Domitien, vérifient le jugement que j'ai porté de leur mérite, d'après les plus grands connoiſſeurs.

Dial. de Cauſ. corr. Eloq. §. 9.

Suétone cite auſſi avec éloge les récompenſes diſtribuées par Veſpaſien, à des architectes, à des méchaniciens, à des muſiciens; & il eſt juſte de louer une munificence ſi bien placée, pourvu que nous eſtimions encore davantage la bonté du même prince envers les ſimples manouvriers. Un ingénieur avoit imaginé un moyen de tranſporter à peu

* *Douze mille cinq cens livres.*
† *Soixante-deux mille cinq cens livres.*

de frais au Capitole des colonnes d'une grandeur énorme. Veſpaſien (*a*) loua l'invention, & il accorda une gratification conſidérable à l'inventeur : mais il le diſpenſa d'en venir à l'exécution. « Il faut, lui dit-il, que le » menu peuple puiſſe gagner ſa vie. »

Veſpaſien eſt taxé d'avarice.

Parmi tant de bonnes qualités de ce prince, il eut pourtant un endroit foible : c'eſt l'amour de l'argent. Il a été blâmé d'avoir rétabli les impôts abolis ſous Galba, d'en avoir ajouté de nouveaux & très-onéreux, & d'avoir ſurchargé certaines provinces juſqu'à doubler les tributs qu'elles payoient avant lui. On ne peut excuſer dans un empereur des trafics, qui auroient été honteux même pour des particuliers, & qu'il exerçoit tout ouvertement, achetant des marchandiſes préciſément pour les revendre plus cher. Bien plus, il vendoit les charges aux candidats, les abſolutions aux accuſés, innocens ou coupables. Cénis ſa concubine négocioit ces ſortes d'affaires, dont le produit étoit ſi grand, qu'on ne dou-

Suet. Veſp. 10. 19. 23.

Dio.

(*a*) Premium pro commento non mediocre obtulit, operam remiſit, præfatus *ſineret ſe plebeculam paſcere.* Suet.

toit point qu'elle ne le partageât avec l'empereur. On imputoit encore à Veſpaſien d'employer à deſſein dans les finances des hommes les plus avides pour les condamner lorſqu'ils ſe ſeroient enrichis, ſe ſervant d'eux, diſoit-on, comme d'éponges, qu'il preſſoit, après les avoir laiſſé ſe remplir. *Suet.*

Divers motifs pouvoient influer dans cette conduite de Veſpaſien. Mais il eſt conſtant que ſon inclination naturelle l'y portoit. Ayant long-tems vécu à l'étroit, il avoit appris à connoître le prix de l'argent. C'eſt ce qui lui fut reproché par un vieil eſclave, qui le voyant devenu empereur lui demanda avec les prieres les plus humbles & les plus preſſantes d'être mis gratuitement en liberté. Comme Veſpaſien le refuſoit, & exigeoit de l'argent, « Je le vois » bien, dit l'eſclave, le renard chan» ge de poil, mais non de carac» tere. » On ne peut diſconvenir qu'il n'ait aimé l'argent.

Veſpaſien ne ſe cachoit point de ſa cupidité pour l'argent. On peut même dire qu'il en faiſoit trophée, ſans aucune attention à garder la dignité de ſa place. Les députés d'une

ville ou d'un peuple étant venus lui annoncer que par délibération publique on avoit deſtiné un * million de ſeſterces à lui dreſſer une ſtatue coloſſale : « Placez-la ici ſans perdre de tems, » leur dit-il en préſentant ſa main formée en creux : voici la baſe toute » prête. » Les traits de cette eſpece ſont fréquens dans ſa vie. Un de ſes officiers qu'il conſidéroit & aimoit, le ſollicitant de donner une intendance à quelqu'un qu'il diſoit être ſon frere, le prince ſe douta qu'il y avoit un marché. Il manda ſecrétement le candidat lui-même, & s'étant fait compter par lui la ſomme promiſe à celui qui l'apuyoit, il lui donna ſur le champ l'emploi ſouhaité. Cependant le ſolliciteur, ſans rien ſçavoir de ce qui s'étoit paſſé, étant revenu à la charge : « Je te con» ſeille, lui dit Veſpaſien, de te » pourvoir d'un autre frere ; car ce» lui que tu croyois ton frere, eſt le » mien. » Dans un voyage qu'il faiſoit en litiere, il remarqua que ſon muletier s'étant arrêté comme pour ferrer ſes mules, un plaideur avoit

* *Cent vingt-cinq mille livres.*

profité de l'occaſion pour lui préſenter une requête. « Combien as-tu » gagné à ferrer la mule ? » dit Veſpaſien au muletier : & il l'obligea de lui donner la moitié de la ſomme. L'expreſſion de Veſpaſien a paſſé, comme tout le monde ſçait, en proverbe parmi nous. Il avoit mis un impôt, que nos auteurs n'ont pas jugé à propos d'expliquer, ſur les urines : & Tite ſon fils, qui avoit l'ame grande, lui témoigna déſaprouver une exaction ſi ſordide. Lorſque Veſpaſien reçut le premier argent de cet impôt, il le porta au nez de ſon fils, & lui ayant demandé s'il ſentoit mauvais : « Eh bien, ajouta-t-il, vous ſçavez » pourtant de quelle origine vient cet » argent. »

On voit qu'il s'étudioit à couvrir par des railleries, ſouvent aſſez heureuſes, la honte & la baſſeſſe de ſon penchant. Mais il n'en eſt pas moins convaincu d'une cupidité indécente : & c'eſt à juſte titre qu'il s'attira de le part des Alexandrins le ſurnom de *Cybiosactes*, dont ils s'étoient autrefois * ſervis pour taxer la baſſe avidité

* *Voyez Hiſt. de la Rép. T. XII. p.* 395.

d'un de leurs Rois. Les Romains en firent auſſi des farces dans ſes funérailles. Ils avoient l'uſage comique de faire repréſenter la perſonne du mort par un bouffon, qui en exprimoit le caractere par ſes geſtes & par ſes diſcours. Celui qui faiſoit ce ridicule perſonnage dans les obſeques de Veſpaſien, demanda à quoi ſe montoit la dépenſe de la cérémonie : & comme on lui répondit qu'elle alloit à dix * millions de ſeſterces : « Donnez-moi » cette ſomme, s'écria-t-il, & jettez » mon corps, ſi vous le voulez, dans » le Tibre. »

Conſidérations qui diminuent cette tache.

Mais pluſieurs conſidérations d'un très-grand poids doivent, ſinon diſculper Veſpaſien, (car parmi les traits que j'ai rapportés il en eſt d'entiérement inexcuſables) du moins empêcher que l'on ne conçoive de lui une idée mépriſante, & réhabiliter en grande partie ſa réputation.

Premiérement s'il vendit des abſolutions, il ne fit jamais condamner un innocent pour envahir ſa dépouil-

* *Douze cent cinquante mille livres.*

le : & après les Caligula & les Néron c'étoit un mérite. Il ne confiſqua pas même les biens de ceux qui étoient morts les armes à la main contre lui, & il laiſſa paſſer leur ſucceſſion à leurs enfans ou autres héritiers.

En ſecond lieu il trouva les finances tellement épuiſées par les prodigalités de ſes prédéceſſeurs, par les déprédations de leurs miniſtres, par les diſſipations inſéparables des guerres civiles, qu'en arrivant à l'empire il déclara que la république avoit beſoin de quarante mille * millions de ſeſterces, qui font cinq mille millions de nos livres tournois, pour pouvoir ſubſiſter. Dans une ſi étonnante détreſſe, il lui étoit impoſſible de ſoulager les peuples, & c'étoit même une néceſſité pour lui d'augmenter les impoſitions.

Enfin un moyen d'apologie très-puiſſant en ſa faveur, c'eſt qu'il (*a*) fit un excellent uſage des ſommes qu'il amaſſoit par des voies ſouvent odieu-

* *Cette ſomme a paru trop forte à Budé, & il la réduit par le changement de* quadringenties *en* quadragies, *à la dixieme partie.*

(*a*) Malè partis optimè uſus eſt. *Suet.*

ſes. Simple & économe dans ſa dépenſe perſonnelle, il étoit magnifique dans celles qui avoient le public pour objet. Je ne parle point ici des édifices dont il orna la capitale. Mais il exerça de très-grandes libéralités envers tous ceux qui ſe trouverent dans le cas de les mériter. Il facilita à pluſieurs l'entrée du ſénat, en rempliſſant ce qui leur manquoit du côté de la fortune. Il ſecourut des conſulaires pauvres par une penſion annuelle de cinq * cent mille ſeſterces. Il répara les dommages que pluſieurs villes avoient ſoufferts, ſoit par des tremblemens de terre, comme Salamine & Paphos dans l'isle de Chypre, ſoit par des incendies, & il y ajouta même de nouveaux embelliſſemens. Il fit des ouvrages & des dépenſes conſidérables pour les grands chemins, ſans vexer les habitans des pays par leſquels ils paſſoient. J'ai fait mention de ſa munificence à l'égard de ceux qui cultivoient avec ſuccès les lettres & les arts. Un ſi digne uſage des richeſſes publiques montre aſſurément un

Aur. Vict.

* *Soixante-deux mille cinq cens livres.*

grand prince. Si Veſpaſien eût aſſouvi l'avidité des courtiſans par des largeſſes inconſidérées, il leur auroit paru libéral, & ils lui euſſent aiſément paſſé ce que pouvoient avoir de repréhenſible les moyens par leſquels il faiſoit venir l'argent dans ſes coffres.

Conduite privée de Veſpaſien. *Suet.* 21. 22. 19. & *Dio.*

Pour achever le portrait de Veſpaſien, je dois dire un mot de ſa conduite privée, où regnoit la ſimplicité, & des manieres pleines d'une aimable familiarité. Il ſe mettoit de grand matin, comme je l'ai dit, au travail: & ce n'étoit qu'après avoir lû ſes lettres, & l'état de ſa maiſon jour par jour, qu'il admettoit ſes amis à ſon lever. Pendant qu'ils lui faiſoient leur cour, il ſe chauſſoit & s'habilloit lui-même. Enſuite venoient les affaires publiques, où il falloit repréſenter. Lorſqu'elles étoient terminées, le reſte de la journée étoit donné au délaſſement, & partagé entre la promenade, un intervalle de repos, le bain, & enfin un ſouper modeſte, mais pourtant honnête, auquel il invitoit toujours pluſieurs illuſtres convives. Alors il ſe livroit à ſa gaieté naturelle, &

c'étoient-là les momens favorables, qu'épioient avec grand ſoin ſes officiers pour lui demander des graces. Il aimoit beaucoup à plaiſanter, comme on l'a vû par pluſieurs bons mots de lui rapportés ci-deſſus, & il permettoit en ce genre, non-ſeulement l'urbanité & l'enjouement, mais la licence.

Après cet expoſé de caractere & du gouvernement de Veſpaſien, & les faſtes que j'ai dreſſés de ſon regne, il me reſte peu d'événemens à raconter.

Mort de Mucien: ſes ouvrages. *Tillem. Veſp art.* 19.

Mucien mourut avant lui, après avoir été trois fois conſul. Nous ne ſçavons aucun détail de ce que fit ſous le regne de Veſpaſien cet homme plus célébre que ſolidement eſtimable. J'obſerverai ſeulement qu'il fut auteur. Pline le cite ſouvent pour des obſervations, ſur-tout d'hiſtoire & de géographie Orientale: & nous apprenons par un autre témoin qu'il compila & donna au public tout ce qu'il put trouver dans les anciennes bibliothéques des monumens de l'eſprit & de l'éloquence des illuſtres Romains qui avoient fleuri pendant les derniers tems de la république. Pli-

ne ne nous a pas laiſſé ignorer une attention ſuperſtitieuſe de Mucien, qui pour ſe préſerver du mal d'yeux portoit ſur ſoi une mouche vivante enveloppée dans un linge blanc.

Aventures & mort de Sabinus & d'Epponine *Tac. Hiſt.* IV. 67. *Plut. Amat. Dio.*

La mort du gaulois Sabinus & d'Epponine ſa femme fut précédée & accompagnée de circonſtances extrêmement touchantes. J'ai dit comment Sabinus ayant pris part à la révolte de Civilis, fut vaincu par les Séquanois. Il lui étoit aiſé de s'enfuir en Germanie : mais il étoit retenu par ſa tendreſſe pour une jeune épouſe, la plus vertueuſe & la plus accomplie de toutes les femmes, qu'il ne lui étoit poſſible ni de laiſſer, ni d'emmener avec lui. Il avoit des grottes ſouterraines, fort profondes, fort amples, qui lui ſervoient d'aſyle pour cacher ſes tréſors, & dont perſonne n'avoit connoiſſance, ſinon deux de ſes affranchis. Réſolu de s'y cacher lui-même, il renvoya tout ſon monde, comme s'il eût eu deſſein de s'ôter la vie par le poiſon, & il ne garde auprès de ſa perſonne que les deux affranchis, ſur la fidélité inviolable deſquels il comp-

toit. Avec eux il mit le feu à ſa maiſon de campagne, pour faire croire que ſon corps auroit été conſumé par les flammes; & s'étant rétiré dans ſa caverne, il dépêcha l'un d'eux à ſa femme pour lui annoncer qu'il n'étoit plus. Il ſçavoit quel cruel coup ce ſeroit pour elle, & ſa vue étoit de perſuader dans le public la vérité du bruit de ſa mort par la ſincérité de la douleur d'Epponine. C'eſt ce qui arriva en effet. Epponine déſeſpérée ſe jetta par terre, s'abandonna aux cris, aux pleurs, aux gémiſſemens, & paſſa dans cet état trois jours & trois nuits ſans manger. Sabinus inſtruit de ſa ſituation, en craignit pour elle les ſuites, & il la fit avertir ſecrétement qu'il n'étoit point mort, qu'il ſe tenoit caché dans une ſûre retraite; mais qu'il la prioit de continuer ſes démonſtrations de douleur, pour entretenir une erreur qui lui étoit ſalutaire.

Epponine joua parfaitement la comédie: elle alloit voir ſon mari pendant la nuit, & enſuite elle reparoiſſoit, ſans donner aucun ſoupçon d'un ſi étrange myſtere. Peu à peu elle s'enhardit; ſes abſences furent

plus longues, & elle s'enterra preſque toute vive avec Sabinus, ayant ſeulement attention d'aller de tems en tems à la ville. Bien plus étant devenue groſſe, elle ſe délivra elle-même comme une lionne dans ſon antre, & elle nourrit de ſon lait deux fils qu'elle mit au monde dans ce triſte ſéjour, & dont l'un mourut dans la ſuite en Egypte, l'autre avoit voyagé en Gréce, & pouvoit être encore en vie lorſque Plutarque écrivoit. Epponine paſſa dans cette ténébreuſe retraite neuf ans conſécutifs, ſi l'on en excepte un intervalle de ſept mois, pendant leſquels, ſur quelques eſpérances qu'on lui avoit données, elle conduiſit ſon mari à Rome, après l'avoir ſi bien déguiſé, qu'il n'étoit pas reconnoiſſable; & n'ayant rien trouvé de ſolide dans ce qu'on lui avoit fait eſpérer, elle le ramena dans ſa caverne.

Enfin Sabinus fut découvert. On le prit avec ſa femme & ſes enfans, & on les mena tous priſonniers à Rome. Ils parurent devant l'empereur, & Epponine dans cette extrémité vérifia encore merveilleuſement ſon nom, qui en langage Celtique ſigni-

ſioit *Héroïne*. Elle parla à Veſpaſien avec courage, elle tâcha de l'attendrir, & lui préſentant ſes enfans : « Céſar, » lui dit-elle, j'ai mis au monde ces » triſtes fruits de notre diſgrace, & je » les ai allaités dans l'horreur des té- » nébres, afin de pouvoir vous offrir » un plus grand nombre de ſupplians. » Veſpaſien verſa des larmes, mais il ne laiſſa pas d'envoyer Sabinus & Epponine au ſupplice, & il ne fit grace qu'à leurs enfans. Une raiſon d'état mal entendue, & les maximes Romaines de tout tems cruelles à l'égard des étrangers, l'endurcirent contre des prieres ſi touchantes & contre ſa propre clémence. Epponine outrée ne garda plus de meſures, & inſultant audacieuſement au prince qu'elle ne pouvoit fléchir, elle ſe reprocha à elle-même les humbles prieres auxquelles elle s'étoit abaiſſée, lui déclarant qu'elle avoit vécu dans l'obſcurité d'un tombeau avec plus de ſatisfaction, que lui ſur le trône. Le ſupplice de cette généreuſe Gauloiſe fit frémir tout Rome, & Plutarque attribue à la vengeance que les Dieux en tirerent la chûte de la maiſon de Veſpaſien, qui s'éteignit dans ſes deux fils.

La conjuration de Cécina & d'Eprius Marcellus eſt le dernier fait que Dion raconte avant la mort de Veſpaſien : & je n'ai rien à ajouter à ce que j'en ai dit dans les Faſtes, ſinon que Tite eut grande raiſon de ſe hâter de prévenir un danger très-preſſant ; & que lorſqu'il fit poignarder Cécina, il avoit la preuve manifeſte de ſon crime dans un diſcours ſéditieux écrit de ſa main, & deſtiné à engager les ſoldats à la révolte. C'eſt donc à tort que quelques-uns ont accuſé Tite d'avoir voulu venger ſur Cécina ſa jalouſie au ſujet de Bérénice, & de s'être défait d'un rival aimé.

Conjuration de Cécina & de Marcellus. *Suet. Tit. 6. & Dio.*

Vict. Epit.

Veſpaſien étoit parvenu à l'âge de près de ſoixante-&-dix ans, ſans autre incommodité que quelques attaques de goutte, & ſans avoir beſoin d'autre régime que de la diéte qu'il obſervoit réguliérement un jour chaque mois. Son humeur gaie contribuoit ſans doute beaucoup à ſa bonne ſanté. Il ne s'inquiétoit pas aiſément : & même les prétendus préſages qui effrayoient les autres à ſon ſujet étoient pour lui matiere à plaiſanterie. On débita que le Mau-

ſolée des Céſars s'étoit tout d'un coup ouvert : « Ce prodige ne me regarde » point, dit Veſpaſien : je ne ſuis » point de la race d'Auguſte. » Une Cométe ayant paru au ciel avec une chevelure, il dit à ceux qui s'en entretenoient : « Si cet aſtre menace » quelqu'un, c'eſt le roi des Parthes, » qui a de longs cheveux, & non pas » moi, qui ſuis chauve. »

Sa maladie commença par de légers mouvemens de fiévre, qu'il reſſentit étant en Campanie. Il revint auſſi-tôt à Rome, d'où il alla ſuivant ſa coutume à une campagne voiſine de Riéti, qui étoit ſon ſéjour ordinaire pendant les chaleurs de l'été. Il y fit grand uſage des eaux minérales de Cutilies *, qui ſont extrêmement froides. L'uſage de ces eaux ne convenoit point à ſon état ; & la maladie s'augmentant conſidérablement, il connut lui-même le danger, & dit « Je (*a*) m'imagine que je de- » viens Dieu. » Il faiſoit alluſion par ce mot à l'Apothéoſe, qui devoit ſuivre ſa mort. Il s'affoibliſſoit de jour en jour : & cependant il n'interrom-

* *Cotigliano, au Duché de Spolete.*

(*a*) Ut puto, Deus fio. *Suet.*

rompoit en rien ſes occupations accoutumées, il vaquoit aux affaires, il donnoit audience dans ſon lit. Enfin ſe ſentant défaillir, il fit un effort pour ſe lever, en diſant : « Il faut » qu'un empereur meure debout : » & il expira entre les bras de ceux qui le ſoutenoient, le vingt-quatre Juin de l'an de Rome que nous comptons 830, ayant vécu ſoixante-neuf ans ſept mois ſept jours, & régné dix ans moins ſix jours. Car nous avons remarqué d'après Tacite qu'il datoit le commencement de ſon régne du premier Juillet, jour auquel il avoit été proclamé empereur à Alexandrie.

Veſpaſien eſt le premier des empereurs depuis Auguſte qui ait pu réconcilier le peuple romain avec la monarchie. Après cinquante-six ans de tyrannie, il fit éprouver à Rome & à l'Univers les douceurs d'une bonne & ſage adminiſtration. On peut hardiment le comparer à Auguſte, qu'il ſurpaſſe par la légitimité des voies qui l'éleverent à l'empire, & qu'il égale dans la maniere dont il en uſa.

Avant que de paſſer au régne de

Tite, fils aîné & ſucceſſeur de Veſpaſien, je dois enfin rendre compte au lecteur de la guerre des Juifs & de la priſe de Jéruſalem.

LIVRE XVI.

§. I.

La ruine des Juifs, événement très-intéressant, sur-tout par rapport à la religion. Force et importance du témoignage de Joséphe. Nécessité d'abréger son récit dans cet ouvrage. Zele des Juifs pour leur religion : premiere source d'antipathie contre les Romains. Anciennes prophéties mal entendues : second principe de révolte. Foule d'imposteurs. Judas le Galiléen auteur d'une faction qui se perpétue. Florus intendant de la Judée sur la fin du régne de Néron. Etat affreux où il trouva la Judée. Gouvernement tyrannique de Florus. Cestius gouverneur de la Syrie néglige de remédier au mal. Florus se propose de faire naître la guerre. Trouble dans Césarée entre les Juifs et les Idolâtres, habitans de cette

ville. Florus entretient les troubles, au lieu de les éteindre. Sédition dans Jérusalem occasionnée par Florus, et punie avec une cruauté capable de porter les Juifs au désespoir. Epoque du commencement de la guerre. Trois partis parmi les Juifs. Nouvelle sédition dans Jérusalem. Perfidie de Florus. Nouveau carnage des Juifs. Officier envoyé par le gouvernement de Syrie pour examiner l'état des choses. Le roi Agrippa tâche de calmer les esprits des Juifs, et il les engage à plier sur quelques articles. Mais il ne peut obtenir d'eux qu'ils se soumettent à Florus. Les séditieux refusent les victimes présentées au nom des Romains. Les Grands, après avoir tenté inutilement de ramener les séditieux, implorent contre eux le secours de Florus et d'Agrippa. Guerre intestine dans Jérusalem, entre les Grands et la plus saine partie du peuple d'une part, et les séditieux de l'autre. Ceux-ci restent vainqueurs. Horrible perfidie des séditieux envers la garnison Romaine. Les Juifs de Césarée sont exterminés.

exterminés. Toute la Syrie remplie de carnage par les combats entre les Juifs et les Syriens. Cypros et Machéronte enlevées aux Romains. Siége de Jérusalem par Cestius : il manque plusieurs fois l'occasion de prendre la ville. Il est poursuivi dans sa retraite par les Juifs. Plusieurs Juifs s'enfuyent de Jérusalem. Les Chrétiens en sortent, et se retirent à Pella. Plaintes portées à Néron contre Florus. Le Conseil des Juifs distribue les départemens. Joséphe envoyé en Galilée. Sages arrangemens de Joséphe pour le civil et pour le militaire. Jean de Giscale, ennemi de Joséphe, lui suscite bien des traverses. Caractere de ce scélérat, et son histoire. Vespasien est chargé par Néron de la guerre contre les Juifs. Il assemble son armée à Ptolémaïde. Il entre dans la Galilée. Siege de Jotapate. Prise de cette ville. Joséphe retiré dans une caverne, y est découvert. Il consent à se rendre, inspiré selon qu'il l'assure, par un mouvement divin. Fureur de ceux qui étoient avec lui dans la caverne. Ils se tuent tous les

uns après les autres, et Joséphe délivré d'eux se rend aux Romains. Prétendues prédictions de Joséphe. Il est bien traité par Vespasien. Prise de Japha par les Romains. Ils taillent en pieces les Samaritains attroupés sur le mont Garizim. Prise et destruction de Joppé. Vespasien marche vers Tibériade, qui lui ouvre ses portes. Il prend Tarichée. Clémence de Tite. Près de 40000 scélérats mis à mort, ou vendus par Vespasien, contre la foi donnée. Il acheve la conquête de la Galilée. Jean s'enfuit de Giscale à Jérusalem. Il y augmente le trouble et la folle ardeur pour la guerre. Rapines, brigandages, cruautés exercées par les factieux. Ils prennent le nom de Zélateurs. Ils s'emparent du Temple. Discours d'Ananus au peuple contre les Zélateurs. Le peuple prend les armes, et force la premiere enceinte du Temple. Trahison de Jean de Giscale. Les Zélateurs appellent les Iduméens à leur secours. Discours de Jesus grand Pontife aux Iduméens, pour les détourner de l'alliance des Zélateurs. Il ne peut rien gagner sur eux. Les

Iduméens introduits par les Zélateurs dans la ville et dans le Temple, font un grand carnage du peuple. Mort du Pontife Ananus, tué par les Iduméens. Cruautés exercées par les Zélateurs et par les Iduméens. Jugement et mort de Zacharie fils de Baruch. Les Iduméens reconnoissent qu'ils ont été trompés par les Zélateurs, et ils se retirent de Jérusalem. Nouvelles cruautés des Zélateurs. Horrible oppression du peuple de Jérusalem. Vespasien laisse les Juifs se ruiner par leurs fureurs intestines. Prise de Gadare, Capitale de la Pérée. Réduction de tout le pays. Toute la Judée soumise, hors Jérusalem, et trois forteresses occupées par les brigands. Vespasien est obligé d'interrompre la guerre contre les Juifs. Il délivre Joséphe de ses chaînes. Tite est envoyé par son pere pour assiéger Jérusalem.

LA ruine des Juifs eſt un événement très-intéreſſant par lui-même, & qui le devient encore infiniment davantage lorſqu'il eſt conſidéré ſous

La ruine des Juifs, événement très-intéreſſant, ſurtout par rapport à la Religion.

le rapport qu'il a avec la religion. Une guerre ſanglante, & où les fureurs des partis conſpirent avec les armes de l'étranger pour la deſtruction de la nation, ou plutôt y forcent malgré lui un ennemi plein de clémence, qui ne demandoit qu'à épargner les vaincus ; un peuple ancien & fameux, qui de ſon pays, comme d'un centre, s'étoit répandu dans toutes les parties du monde connu, frappé des plus horribles calamités dont aucune hiſtoire ait conſervé le ſouvenir ; une grande & ſuperbe ville livrée en proie aux flammes, & onze cent mille habitans enſevelis ſous ſes ruines ; un temple, la merveille de l'univers, & l'objet de la vénération de ceux même qui ſuivoient un autre culte, tellement détruit qu'il n'en reſte pas pierre ſur pierre ; voilà ſans doute des faits bien capables, quand ils ſeroient purement humains, d'exciter l'intérêt le plus vif. Mais combien ces mêmes faits nous deviennent-ils précieux, lorſque nous faiſons réflexion qu'ils renferment une des preuves des plus éclatantes de la vérité de notre ſainte religion ? qu'ils avoient été prédits

par Jeſus-Chriſt quarante ans auparavant, lorſqu'ils étoient ſans aucune apparence ; que la diſperſion du peuple Juif & la ruine du temple entrent dans le ſyſtême de l'Evangile, au moyen duquel la connoiſſance du vrai Dieu ne devoit plus être renfermée dans une ſeule nation, ni ſon culte attaché à un lieu particulier ; enfin que ces déſaſtres, les plus affreux qu'il ſoit poſſible d'imaginer, ſont la vengeance que Dieu tira du plus grand crime qui ait jamais été commis ſur la terre, & de la mort cruelle & ignominieuſe de ſon Fils.

Force & importance du témoignage de Joſéphe.

La providence divine a voulu qu'une hiſtoire ſi importante nous fût tranſmiſe par un témoin oculaire, & qui a eu lui-même grande part aux principaux événemens ; par un témoin nullement ſuſpect de favoriſer les chrétiens, & qui a vû les preuves de la colere céleſte ſur ſa malheureuſe patrie, comme il le remarque à pluſieurs repriſes dans ſon ouvrage, mais qui en a ignoré la cauſe. Joſéphe n'avoit garde de penſer que les Juifs ſe fuſſent attiré l'indignation de Dieu en rejettant & crucifiant le Meſſie

La nation juive étoit alors plus attachée qu'elle ne l'avoit jamais été à la religion de ſes peres. Il eſt vrai que le commerce avec les étrangers, & l'étude de la philoſophie des Grecs, avoient gâté quelques particuliers. L'Epicuréiſme, ſi contraire à la religion même naturelle, s'étoit introduit parmi eux, & avoit formé la ſecte des Sadducéens. Mais cette ſecte, quoiqu'embraſſée par les plus illuſtres d'entre les prêtres, étoit renfermée dans un petit nombre de perſonnes. Le gros de la nation ſembloit, en conſéquence de ſon mêlange avec les idolâtres, avoir redoublé de zele pour la pureté de ſon culte. Les Phariſiens, qui affectoient une grande rigidité, avoient ſeuls du crédit parmi le peuple, il les écoutoit ſeuls, & il avoit même, ſur leur autorité, reçu diverſes obſervances, qui ajoutées à la loi lui ſervoient comme de haie, & fortifioient le mur de ſéparation entre les Juifs & les Gentils. De là pluſieurs ſéditions, ſoit contre leurs Rois, lorſqu'ils les trouvoient trop complaiſans pour les uſages des Romains, ſoit contre les Romains eux-mêmes. J'ai décrit avec

Zele des Juifs pour leur Religion : premiere ſource d'antipathie contre les Romains.

étendue celle qu'excita l'affaire de la ſtatue de Caligula, & qui mit la nation à deux doigts de ſa ruine. Le zele des Juifs étoit ſi vif & ſi ardent, qu'ils ne ſouffroient pas que l'on fît même entrer dans leur pays les images des Céſars, adorées par-tout ailleurs : & les magiſtrats & les généraux Romains avoient égard à ce ſcrupule. Joſéphe rapporte que Vitellius gouverneur de Syrie ſe préparant à traverſer la Judée avec ſon armée pour aller faire la guerre à Arétas roi des Arabes, les premiers de la nation vinrent au-devant de lui, & lui repréſenterent que les drapeaux de ſes légions étoient chargés d'images, qui ſelon leur loi ne devoient point paroître dans toute la contrée. Vitellius reçut favorablement leur requête, & ayant fait prendre une autre route à ſon armée, il vint à Jéruſalem accompagné ſeulement de ſes amis.

Joſ. Ant. XVIII. 7.

Anciennes Prophéties mal entendues : ſecond principe de révolte.

Un autre principe de révolte chez les Juifs, étoient les oracles qui regardoient le Meſſie, mal entendus & mal interprétés. Ils ſavoient que les tems marqués par les prophétes étoient accomplis : & leurs paſſions ne leur

ayant pas permis de reconnoître un Sauveur, qui ne les délivroit que de la ſervitude du péché, & non de celle des Romains, ils étoient toujours prêts à écouter tout impoſteur qui leur annonceroit la liberté, & la domination ſur leurs ennemis. Auſſi l'hiſtoire de Joſéphe eſt remplie, dans les tems dont je parle, d'entrepriſes tentées par des fourbes de toute eſpece pour ſe faire Rois, ou pour ſecouer le joug de l'étranger. Souvent ils emmenoient un grand peuple dans les déſerts en promettant de magnifiques prodiges. A peine une de ces troupes étoit-elle diſſipée, qu'il s'en formoit une nouvelle ſous quelque nouveau ſéducteur. Celui dont la faction ſe perpétua le plus long-tems & avec le plus d'éclat, fut Judas le Galiléen, dont il eſt parlé dans les Actes des Apôtres.

Foule d'impoſteurs.

Act. Ap. V. 37.

C'étoit un homme habile, éloquent, attaché aux principes des Phariſiens, qu'il outroit encore, & auxquels il ajoutoit un amour de la liberté qui alloit juſqu'au fanatiſme. Lorſque la Judée, après la mort d'Archélaüs, fut réduite en province ro-

Judas le Galiléen auteur d'une faction qui ſe perpétue. *Joſ. Ant. XVII.* 1 & 2. & *de B. Jud. II.* 7.

maine, Quirinius y étant venu par ordre d'Auguſte, pour faire le * dénombrement des perſonnes & des biens, Judas appuyé d'un autre Phariſien nommé Sadoc s'éleva publiquement contre un uſage qu'il traitoit de tyrannique. Il prétendit que les déclarations auxquelles on vouloit les aſtreindre, étoient une vraie ſervitude. Il excita ouvertement le peuple à la révolte, ſoutenant que les Juifs n'avoient point d'autre Seigneur ni d'autre maître que Dieu ſeul. Ses clameurs ſéditieuſes n'eurent pas de grandes ſuites dans le moment : ceux qu'il avoit ameutés, furent obligés de ſe diſperſer par la fuite. Mais il laiſſa des ſectateurs, qui embraſſerent ſon dogme favori avec tant d'obſtination, qu'il n'eſt point de ſupplice ſi cruel qu'ils ne ſouffriſſent volontiers plutôt que de donner à aucun mortel le nom de maître & de ſeigneur. Ces forcenés, par leurs maximes orgueilleuſes, entretinrent dans l'eſprit des peuples un levain de rébellion, qui après avoir cauſé pluſieurs troubles paſſagers, s'é-

Ce dénombrement n'eſt pas celui dont il eſt parlé dans S. Luc, c. 2. Il lui eſt poſtérieur de 10 à 11 ans.

chauffa enfin ſi violemment à l'occaſion des injuſtices & des excès odieux de l'intendant Geſſius Florus, que le feu ne put s'éteindre que par la ruine totale de la nation.

An. R. 816. Florus intendant de la Judée ſur la fin du regne de Néron.

Florus fut envoyé pour gouverner la Judée l'an onzieme de l'empire de Néron, ayant obtenu cet emploi par le crédit de ſa femme, qui étoit amie de Poppéa. Il trouva le pays dans un état qui eût offert à un gouverneur ſage, actif, & bien intentionné, une belle matiere à exercer ſes talens & ſes vertus, mais qui ne parut à Florus qu'une occaſion de piller & de s'enrichir. Il n'eſt aucun de cette foule de ſéducteurs que j'ai dit s'être élevés depuis que la Judée obéiſſoit aux Romains, dont les mouvemens n'euſſent laiſſé de fâcheux reſtes. Quoiqu'ils n'euſſent pas réuſſi, leurs factions n'avoient pas pû être tellement exterminées, qu'il ne s'en ſauvât pluſieurs particuliers : & comme la Judée eſt un pays de montagnes, & qui dans ſon voiſinage, a de grands déſerts, ceux qui avoient échappé au fer des Romains, trouvoient aiſément des aſyles & de ſûres retraites, d'où ſe réuniſſant en-

Etat affreux où il trouve la Judée. *Joſ. Ant. XX. 6. 9. & de B. Jud II. 12. 13.*

ſuite & s'attroupant ils déſoloient le pays par des brigandages affreux. Toutes ces différentes branches de ſéditieux s'accordoient dans l'attachement aux maximes de Judas le Galiléen. Tous couvroient leurs fureurs du prétexte d'un zele ardent pour la défenſe de la liberté commune, ſe prétendant ſuſcités de Dieu pour lever l'opprobre de la nation aſſujettie à l'étranger, & menaçant de la mort quiconque demeureroit ſoumis aux Romains. Ainſi tout ami de la paix devenoit l'ennemi de ces furieux : ils pilloient les maiſons, tuoient les perſonnes, brûloient les villages ; & ſe répandant dans toutes les parties de la Judée, ils la rempliſſoient de carnages & d'horreurs.

De ces troupes de brigands ſe détachoient quelques-uns des plus audacieux, qui venoient à Jéruſalem dans le deſſein d'y allumer le feu de la ſédition, & d'y détruire le parti de ceux qui ſe feroient oppoſés à une révolte. N'étant pas aſſez forts pour les attaquer ouvertement, ils employoient la voie des aſſaſſinats, qu'ils commettoient journellement juſques dans le temple. Ils étoient munis d'une arme

très-courte, qu'ils portoient cachée ſous leurs robes, & ſe mêlant dans la foule aux grands jours de fêtes ils frappoient tout d'un coup ceux qui avoient le malheur de leur être ſuſpects, & enſuite ils faiſoient les étonnés, ils joignoient leurs plaintes à celles des ſpectateurs : enſorte qu'il n'étoit pas poſſible de les reconnoître. Ils prirent pour premiere victime Jonathas, qui avoit été grand pontife; ils tuerent encore pluſieurs autres illuſtres citoyens & ces ſortes de meurtres devinrent ſi fréquens, que tout le monde étoit dans des défiances continuelles, & que perſonne ne croyoit pouvoir paroître dans les rues ſans courir riſque de la vie.

Albinus, prédéceſſeur immédiat de Florus, avoit nourri l'audace de ces ſcélérats par l'impunité. Baſſement & indignement avide, il vendoit la ſûreté publique à prix d'argent. Ceux qui étoient arrêtés & mis dans les priſons pour cauſe de brigandages, obtenoient, moyennant les préſens qu'ils avoient ſoin de lui faire, leur élargiſſement : & nul n'étoit criminel que celui qui n'avoit rien à don-

ner. Il vendoit aux factieux la licence de tout oſer : & ſes officiers imitant ſon exemple, tiroient des petits les contributions que les puiſſans payoient au gouverneur. Il ſe forma ainſi pluſieurs bandes de brigands, qui rangées chacune ſous un chef, exerçoient impunément toutes ſortes de violences. Les citoyens amateurs de la tranquillité devenoient leur proie : & n'eſpérant obtenir aucune juſtice, s'ils étoient pillés, ils gardoient le ſilence ; s'ils avoient été épargnés, ils ſe trouvoient heureux, & la crainte d'un danger toujours préſent les réduiſoit à faire leur cour à des miſérables dignes des plus grands ſupplices.

Gouvernement tyrannique de Florus.

Florus, qui ſuccéda à Albinus, le fit regretter. Albinus cachoit au moins ſa marche, & paroiſſoit ſuſceptible de quelque honte. Florus au contraire fit publiquement trophée de ſes injuſtices, de ſes rapines, de ſes cruautés, & il ſe conduiſit à l'égard de la nation des Juifs comme un bourreau qui eût été envoyé pour exécuter des criminels. Sans miſéricorde, ſans pudeur, il ne ſavoit ni s'attendrir ſur

les maux, ni rougir de tout ce qui eſt le plus honteux. Réuniſſant la ruſe à l'audace, il excelloit dans l'art funeſte de jetter des nuages ſur l'évidence de la juſtice & du bon droit. C'étoit peu pour lui de vexer & de piller les particuliers : il dépouilloit les villes entieres, il ravageoit un grand pays tout à la fois. Ses intelligences avec les brigands éclatoient à la vûe de tous, & il n'y manquoit que de publier à ſon de trompe une permiſſion générale de voler & de tuer, à condition de lui réſerver une part du butin. Un gouvernement ſi tyrannique fit déſerter la contrée : & il y eut un grand nombre de familles qui abandonnerent leurs établiſſemens & leurs biens, pour aller chercher au moins chez l'étranger la ſûreté & la paix.

Ceſtius gouverneur de Syrie néglige de remedier au mal.

Les Juifs avoient une reſſource dans le gouverneur de Syrie Ceſtius Gallus, qui depuis la guerre des Parthes terminée par Corbulon avoit réuni le commandement des légions à l'adminiſtration civile, & de l'autorité duquel relevoit l'intendant de la Judée. Mais nul ne fut aſſez hardi pour aller lui porter des plaintes à *Joſ. de B. Jud. II.* 13.

Antioche, lieu de ſa réſidence ordinaire. On attendit qu'il vînt à Jéruſalem. Il s'y rendit pour la fête de
An. R. 817. Pâques de l'an de Jeſus-Chriſt ſoixante-ſix, douzieme de Néron. Les Juifs, au nombre de trois millions, l'environnerent, le ſuppliant de prendre pitié des malheurs de la nation, & lui demandant juſtice de Florus, qui en étoit le fléau. Ceſtius appaiſa cette multitude par de belles paroles, mais il n'apporta aucun remede efficace au mal: & s'en retournant à Antioche, il fut accompagné juſqu'à Céſarée par Florus, qui lui déguiſa les choſes, & les tourna à ſon avantage.

Florus ſe propoſe de faire naître la guerre.

Néanmoins cet intendant craignit les ſuites d'une affaire ou tout le tort étoit de ſon côté, & il réſolut pour l'étouffer de faire naître la guerre. Il ne doutoit pas que, ſi le pays demeuroit en paix, les Juifs excédés de mauvais traitemens, ne s'adreſſaſſent enfin à l'empereur: au lieu qu'une révolte ouverte les rendant coupables leur ôteroit tout moyen de ſe faire écouter. Ainſi pour les contraindre de ſe porter aux dernieres extrémités, il s'étudia à aggraver de plus en plus

leur miſere. Dans ces circonſtances ſurvint à Céſarée un mouvement qui favoriſa ſes vûes, & lui fournit un prétexte pour en entamer l'exécution.

Troubles dans Céſarée entre les Idolâtres, habitans de cette ville. *Joſ. Ant. XV. 13. & de B. Jud. I. 16.*

La ville de Céſarée, avant que d'être bâtie par Hérode, ſubſiſtoit déja ſous le nom de Tour de Strabon, mais elle étoit délabrée & tomboit preſque en ruines. Hérode, invité par la ſituation, en voulut faire un monument de ſa magnificence, & de ſa reconnoiſſance envers Auguſte. Il la rebâtit à neuf, il y creuſa un port, il y conſtruiſit un palais pour lui : & comme jamais la religion n'embarraſſa ſa politique, il y dreſſa des ſtatues, il y éleva un temple en l'honneur du prince qu'il révéroit bien plus ſincérement que le Dieu du ciel. Ainſi dans cette ville habitée par des Syriens & par des Juifs ſe voyoit un mélange d'idolâtrie & de culte du vrai Dieu. C'étoit une ſource de diviſions, & pendant que Félix frere de Pallas gouvernoit la Judée, la querelle s'échauffa entre les deux nations qui habitoient Céſarée. Les Juifs prétendoient tenir le premier rang dans une ville qui

Joſ. Ant. XX. 6. & de B. Jud. II. 12.

reconnoiſſoit Hérode leur roi pour ſondateur. Les Syriens au contraire ſoutenoient qu'ils repréſentoient les anciens habitans de la Tour de Strabon : & ils ajoutoient qu'Hérode n'avoit pas prétendu la rebâtir pour l'uſage des Juifs, puiſqu'il y avoit érigé des temples & des ſtatues. On ne s'en tint pas de part & d'autre à de ſimples paroles : on en vint aux mains: il y eut des ſéditions : il y eut des combats. Enfin le magiſtrat romain intervint, & ayant réduit par la force les plus opiniâtres, il obligea les deux partis à vivre en paix, juſqu'à ce que l'empereur eût prononcé ſur le fond du différend. La réponſe de Néron donna gain de cauſe aux Syriens, & elle arriva préciſément dans le tems que tout étoit en feu dans la Judée ſous Florus. On peut bien penſer que les Juifs de Céſarée furent peu contens de ce jugement : & leurs adverſaires en triompherent avec une arrogance qui augmenta le dépit de ceux qui avoient ſuccombé, & leur donna lieu de la faire éclater.

Joſ. de B. Jud. II. 13. 14. Les Juifs avoient une Synagogue dans Céſarée près d'un terrein qui

appartenoit à un Syrien. Ils tenterent pluſieurs fois d'engager le propriétaire à leur vendre cet emplacement, en lui offrant un prix beaucoup au-deſſus de ſa valeur. Mais il rejetta avec dédain leurs propoſitions, & même il entreprit d'y bâtir, & il y commença des boutiques, qui gênoient & rendoient fort étroit le paſſage pour aller à la Synagogue. Les plus échauffés de la jeuneſſe des Juifs eurent recours à la force, & tomberent ſur les ouvriers. Florus condamna & arrêta cette voie de fait. Alors les plus puiſſans & les plus riches de la nation entrerent en négociation avec lui, & moyennant huit * talens qu'ils lui donnerent, ils en tirerent une promeſſe d'empêcher la conſtruction des boutiques. Mais Florus auſſi perfide qu'intéreſſé, ne leur avoit donné cette parole que pour avoir leur argent : & lorſqu'il l'eut touché, il s'en alla à Sébaſte ou Samarie, les laiſſant en liberté d'agir ſelon qu'ils le voudroient, comme s'il leur eût vendu ſimplement la permiſſion de ſe faire juſtice à eux-mê-

Florus entretient ces troubles, au lieu de les éteindre.

* *Vingt-quatre mille livres.*

mes. Cette politique tendoit visiblement à allumer la querelle, au lieu de l'éteindre : & c'eſt ce qui ne manqua pas d'arriver.

Le lendemain du départ de Florus étoit un jour de ſabbat : & pendant que les Juifs s'aſſembloient dans leur Synagogue, un idolâtre des plus factieux plaça préciſément à leur paſſage un vaſe de terre renverſé, ſur lequel il ſe mit en devoir de ſacrifier des oiſeaux ſelon le rit du Paganiſme. Les Juifs furent outrés de cette inſulte faite à leur religion, & de la profanation d'un lieu qu'ils regardoient comme ſaint. Les plus âgés & les plus ſages d'entr'eux vouloient que l'on s'adreſsât au magiſtrat. Mais la jeuneſſe fougueuſe n'écouta point les remontrances de ſes anciens. Elle court aux armes : & comme les adverſaires, qui avoient comploté l'affaire du ſacrifice, s'étoient tenus ſoigneuſement prêts, il ſe livre un combat, dans lequel les Syriens eurent l'avantage non ſeulement ſur les Juifs, mais ſur l'officier romain, qui étoit venu avec des ſoldats pour appaiſer le tumulte : enſorte que les Juifs emportant les livres de

la loi ſe retirerent en un lieu nommé Narbata, à ſoixante * ſtades de Céſarée. Les plus illuſtres d'entr'eux, au nombre de douze, allerent à Sébaſte trouver Florus pour implorer ſa protection, le faiſant ſouvenir reſpectueuſement des huit talens qu'il avoit reçus. Mais au lieu d'accomplir ſes engagemens, Florus ordonna que les ſupplians fuſſent mis en priſon, leur faiſant un crime de l'enlevement des livres de la loi.

Sédition dans Jéruſalem, occaſionnée par Florus, & punie avec une cruauté capable de porter les Juifs au déſeſpoir.

Les Juifs de Jéruſalem furent touchés de ce que ſouffroient leurs freres de Céſarée: & néanmoins ils ſe contenoient dans le devoir. Mais Florus, qui avoit pris à tâche d'allumer la guerre, envoya dans le même tems enlever du tréſor du temple dix-ſept ** talens, ſous le prétexte du ſervice de l'empereur. Cet attentat pouſſa à bout la patience du peuple. On accourt de toute part au temple, & une multitude infinie jettant des cris d'indignation & de douleur invoque le nom de Céſar, & demande d'être délivrée de la tyrannie de Florus. Quelques-uns de ces bou-

* *Deux lieues & demie.*
** *51000 livres.*

teſeux de ſédition qui s'étoient introduits, comme je l'ai dit, dans Jéruſalem, invectiverent contre l'intendant, le chargerent d'injures, & pour le tourner en ridicule, ils alloient une taſſe à la main par toute la ville quêter pour lui, comme pour un miſérable tourmenté de la faim. Cette dériſion publique ne fit pas honte à Florus de ſon amour pour l'argent, mais ajouta à la cupidité le motif de la colere. Oubliant Céſarée, où avoient commencé les troubles, pour la paciſication deſquels il étoit même payé, il marche furieux du côté de Jéruſalem, & plus avide encore de butin que de vengeance, il mene avec lui grand nombre de ſoldats, cavalerie & infanterie, cherchant le bruit & l'éclat, & voulant d'une étincelle aiſée à étouffer produire un incendie. Le peuple intimidé penſa à conjurer l'orage, & ſortant au-devant de l'armée, il ſe diſpoſoit à recevoir Florus avec tous les honneurs dûs à ſa place. Florus détacha un officier à la tête de cinquante cavaliers avec ordre de diſſiper cette multitude, & de déclarer qu'il ne s'agiſſoit point d'appaiſer par des ſou-

miſſions feintes celui qu'ils avoient outragé avec tant d'inſolence ; & que le tems étoit venu de montrer leur amour pour la liberté par des effets, & non par de ſimples diſcours. C'étoit là porter aux Juifs un défi : mais il ne fut point accepté. Le peuple avoit des intentions pacifiques, & bien fâché de ne pouvoir rendre les Romains témoins de ſon obéiſſance, chacun ſe retira chez ſoi ; & la nuit ſe paſſa dans les craintes & dans les allarmes.

Florus alla loger au palais d'Hérode : & le lendemain s'étant aſſis ſur ſon tribunal, il vit venir à lui les chefs des prêtres & tous les plus illuſtres perſonnages de la ville, à qui il dénonça qu'ils euſſent à lui livrer ceux qui l'avoient inſulté, s'ils ne vouloient attirer eux-mêmes ſur leurs têtes la punition que méritoient les coupables. Ils lui répondirent : « Que » le peuple de Jéruſalem étoit ami » de la paix, & qu'ils lui demandoient grace pour ceux qui l'avoient » offenſé. Que dans une ſi grande » multitude il n'y avoit pas lieu de » s'étonner qu'il ſe trouvât quelques » téméraires, que la vivacité de l'âge

» portât à s'oublier. Qu'il étoit ac-
» tuellement impoſſible de démêler
» ceux qui étoient en faute, vû que
» la crainte & le repentir les réu-
» niſſoient avec les autres dans un
» même langage, & qu'il ne reſtoit
» plus aucun caractere qui les diſtin-
» guât. Qu'il convenoit à Florus de
» maintenir la nation en paix : qu'il
» devoit conſerver pour les Romains
» une ville qui faiſoit un des orne-
» mens de leur empire : & qu'il
» étoit plus juſte de pardonner à un
» petit nombre de coupables en fa-
» veur d'une foule infinie d'innocens,
» que de perdre tout un peuple bon
» & fidele en haine d'une poignée
» d'audacieux »

Ces repréſentations n'eurent d'autre effet que d'aigrir Florus. Enflammé de colere, il ordonne aux ſoldats d'aller piller la ville haute, qui étoit l'ancienne fortereſſe de David ſur la montagne de Sion, & de faire main baſſe ſur tous ceux qu'ils rencontreroient. Les ſoldats, auſſi avides que leur chef, & autoriſés par ſes ordres, les paſſerent encore. Leur fureur ne ſe renferma pas dans les bornes qui leur étoient marquées : ils forçoient

Joſ. de B. Jud. VI. 6.

Id. ibid. II. 14.

forçoient l'entrée de toutes les maiſons, tuant tout ce qui ſe préſentoit à eux, ſans diſtinction de ſexe ni d'âge. Le nombre des morts, en y comprenant les enfans & les femmes, ſe monta à trois mille ſix cens. Il y eut quelques perſonnages diſtingués, qui ſaiſis par les ſoldats furent amenés à Florus : & il les fit battre de verges, & mettre en croix. Parmi eux on remarqua quelques chevaliers Romains : & Joſéphe a raiſon d'obſerver que c'étoit une entrepriſe bien tyrannique à Florus, que de traiter ſi cruellement des hommes Juifs de naiſſance, mais Romains par état & par les titres qui leur avoient été communiqués.

Bérénice étoit alors à Jéruſalem pour l'accompliſſement d'un vœu de Nazaréat, qu'elle avoit fait à Dieu. Attendrie ſur le triſte ſort de ſes compatriotes, cette princeſſe fit ce qui dépendoit d'elle pour fléchir la colere impitoyable de Florus. Elle lui envoya à diverſes repriſes pluſieurs de ſes officiers : & voyant qu'elle n'obtenoit rien, & que les ſoldats exerçoient juſques ſous ſes yeux toutes ſortes de cruautés ſur les malheu-

reux Juifs, elle vint elle-même ſe préſenter à l'intendant comme ſuppliante. Mais rien n'étoit capable de vaincre dans Florus la fureur de la vengeance ſoutenue de la cupidité de s'enrichir. Il rebuta Bérénice : elle courut riſque d'être inſultée en ſa préſence, & bleſſée par les ſoldats ; & elle s'eſtima heureuſe d'aller chercher ſa ſûreté dans ſon palais, où elle s'enferma avec une bonne garde.

Epoque du commencement de la guerre.

Cet événement, que nous pouvons regarder comme l'époque du commencement de la guerre, tombe ſous l'an de Jeſus-Chriſt 66, & eſt fixé par Joſéphe au ſeize du mois Artémiſius, qui, ſuivant l'eſtimation de Scaliger & de M. de Tillemont, répond à peu près à notre mois de mai.

Trois partis parmi les Juifs.

Nous y voyons concourir de la part des Juifs trois ordres différens d'acteurs, qu'il eſt important de diſtinguer pour ſe former une idée juſte de l'état des choſes, & pour bien entendre tout ce que nous aurons à raconter dans la ſuite : les grands & les premiers de la nation, toujours amis de la paix, & attentifs à la

maintenir, parce qu'ils voyoient les conſéquences funeſtes d'une révolte ; un parti de ſéditieux, qui par un amour forcené de la liberté, ou plutôt pour acquérir ſous ce prétexte la licence de toutes ſortes de crimes, ſouffloient le feu de la guerre ; enfin le gros de la multitude, diſpoſée par elle-même à ſuivre l'impreſſion de ſes chefs, mais quelquefois entraînée par l'audace des ſéditieux, qui réuſſirent à la fin à s'en rendre les maîtres.

Nouvelle ſédition dans Jéruſalem. Perfidie de Florus. Nouveau carnage des Juifs.

Le lendemain de l'exécution militaire dont je viens de parler, le peuple outré de douleur s'attroupa dans la ville haute, & là redemandant à Florus le ſang de ceux qui avoient été tués la veille, il ſe livroit aux plus violens emportemens. Les chefs des prêtres & les grands allarmés de ce commencement de ſédition accourent en hâte, & déchirant leurs vêtemens, mêlant les prieres aux exhortations, ils perſuaderent à cette multitude de ſe ſéparer, & la tranquillité parut rendue à la ville.

Ce n'étoit pas le plan de Florus, aux intérêts duquel convenoient le

trouble & la guerre. Il avoit mandé de Céſarée deux cohortes, qui actuellement n'étoient pas loin de la ville: & par une horrible perfidie, il entreprit de livrer à leur merci le peuple de Jéruſalem. D'une part, il déclara aux principaux d'entre les prêtres, qu'il falloit qu'ils engageaſſent le peuple à aller au-devant de ces cohortes, & qu'il regarderoit cette démarche comme une preuve de la ſoumiſſion ſincere de la nation. De l'autre part, il envoya aux deux cohortes un ordre ſecret de ne point rendre le ſalut aux Juifs: & ſuppoſant avec beaucoup de vraiſemblance, que cette marque d'inimitié & de hauteur irriteroit ceux qui ſe croiroient mépriſés, & les porteroit à renouveller leurs clameurs contre lui: par le même ordre, il enjoignoit aux cohortes de charger les Juifs, & de les traiter en ennemis, au premier cri par lequel ils oſeroient témoigner leur indignation. Ce noir projet réuſſit. Les prêtres ayant déterminé le peuple avec bien de la peine à ſortir de la ville pour aller recevoir les cohortes qui arrivoient, quelques ſéditieux qui s'étoient mêlés

parmi la troupe, s'irriterent de ce qu'on leur refuſoit le ſalut ; & s'en prenant à Florus, ils éleverent leurs voix pour invectiver contre ſa tyrannie. Dans le moment les cohortes ſe jettent ſur une multitude ſans armes & ſans défenſe, qui n'eut de reſſource que dans la fuite. La précipitation & le déſordre furent tels, qu'il y en eût un plus grand nombre d'étouffés aux portes de la ville, que de tués par les ſoldats.

Les cohortes entrerent pêle-mêle avec le peuple qu'elles pourſuivoient, par le quartier nommé Bézétha, qui étoit au nord du temple : & elles vouloient gagner la fortereſſe Antonia. Cette fortereſſe bâtie par les rois Aſmonéens, & conſidérablement augmentée & fortifiée par Hérode, qui lui avoit donné le nom d'Antoine ſon bienfaiteur, dominoit ſur le temple, dont elle occupoit l'angle entre le ſeptentrion & l'occident. Les Romains y tenoient garniſon, & je ne ſçais pourquoi Joſéphe ne fait aucune mention de ces troupes dans le combat dont il s'agit. Quoi qu'il en ſoit, les efforts des deux cohortes furent inuti-

Joſ. Ant. XV. 14.

Joſ. de B. Jud. II. 15.

les. En vain Florus, avide de s'emparer du tréſor du temple, vint à leur appui avec les ſoldats qu'il avoit près de ſa perſonne. Les Juifs rempliſſant les rues leur fermerent les paſſages, & pluſieurs montant ſur les toits les accabloient d'une grêle de traits de toute eſpece. Il fallut reculer, & les Juifs reſterent en poſſeſſion du temple.

Mais ils appréhenderent que Florus ne revînt à la charge : & comme il étoit toujours maître de la fortereſſe Antonia par la garniſon qui y réſidoit, & qu'ils ne ſe ſentoient pas aſſez forts pour l'attaquer, les ſéditieux abattirent les galeries qui faiſoient la communication de cette fortereſſe avec le temple : elle devint ainſi iſolée, & fut beaucoup moins en état de leur nuire.

Florus prit alors un parti, qui paroît ſingulier. Jamais ſa préſence à Jéruſalem ne pouvoit être plus néceſſaire. Il en ſortit, n'y laiſſant, de concert avec les chefs du peuple, qu'une ſeule cohorte pour garde, & il ſe retira à Céſarée. Joſéphe ne lui attribue d'autre motif, que l'impuiſſance où il ſe voyoit de piller le

trésor du temple : enſorte qu'ayant perdu l'eſpérance de la proie qui l'avoit attiré, il n'avoit plus de raiſon de demeurer à Jéruſalem. Peut-être étoit-il lâche, & vouloit-il avant tout mettre ſa perſonne en ſûreté, ſe réſervant à appeller Ceſtius pour ſoutenir une guerre que ſa tyrannie avoit excitée.

Officier envoyé par le Gouverneur de Syrie, pour examiner l'état des choſes.

Ceſtius reçut en même-tems les lettres de Florus, qui accuſoient les Juifs de la révolte, & celles de Bérénice & des premiers de Jéruſalem, qui ſe plaignoient amérement de Florus. Incertain de ce qu'il devoit penſer ſur deux expoſés ſi différens, il réſolut d'envoyer ſur les lieux un tribun nommé Néapolitanus pour vérifier les faits, & lui en rendre compte.

Le Roi Agrippa tâche de calmer les eſprits des Juifs, & il les engage à plier ſur quelques articles.

Dans le même tems, Agrippa ſecond du nom, frere de Bérénice, & roi d'une partie de la Judée ſous la protection des Romains, arriva d'Alexandrie, où il étoit allé pour féliciter Tibere Alexandre ſur la préfecture d'Egypte, qui venoit de lui être donnée. Il ſe rencontra à Jamnia avec Néapolitanus, & les chefs des prêtres & du ſénat de Jéruſalem

vinrent les y trouver. Agrippa aimoit ſa nation. Mais, quoique ſenſible aux maux que ſouffroient les Juifs, comme il connoiſſoit la dureté intraitable de leur caractere, il crut devoir pour leur propre bien rabattre leur fierté, & il leur donna le tort. Les députés ne prirent point le change : ils conçurent quel motif faiſoit agir le roi, & lui ſçachant gré d'une réprimande d'amitié, ils l'engagerent à venir à Jéruſalem avec Néapolitanus.

Le peuple de la ville ſortit au-devant d'eux juſqu'à la diſtance de ſoixante ſtades. Là ſe renouvellerent les plaintes & les pleurs : & tous d'une commune voix demandoient qu'on délivrât le pays des fureurs de Florus. Le roi & l'officier Romain étant entrés dans la ville, virent de leurs yeux les témoignages ſubſiſtans des ravages que Florus y avoit exercés : & les Juifs, pour prouver à Néapolitanus qu'ils étoient parfaitement ſoumis aux Romains, & qu'ils n'en vouloient qu'au ſeul Florus, qui avoit trop bien mérité leur haine, obtinrent de ce tribun, par l'entremiſe d'Agrip-

pa, qu'il voulût bien faire le tour de la ville à pied avec un ſeul eſclave. Néapolitanus fut ſi content de la tranquillité, du bon ordre, & de la ſoumiſſion qu'il reconnut par-tout, qu'étant monté au temple, il y aſſembla le peuple, & le loua de ſa fidélité envers les Romains, dont il promit de rendre un bon compte au Gouvernement de Syrie; & après avoir offert ſon hommage au Dieu dans le temple duquel il étoit, il ſe retira, & partit.

Tout n'étoit pas fait néanmoins. Les Juifs ne vouloient plus reconnoître l'autorité de Florus. Ils ſouhaitoient au contraire, que l'on envoyât des députés à Néron pour l'informer de tout ce qui s'étoit paſſé, & ils firent ſur ce point de vives inſtances auprès d'Agrippa & des chefs de l'ordre des prêtres, repréſentant que ſi on laiſſoit le champ libre à Florus, il rejetteroit ſur la nation tout l'odieux des mouvemens dont il étoit ſeul coupable, & qu'il la feroit paſſer pour rébelle dans le conſeil de l'empereur. Ces raiſons étoient fortes: mais ceux qui tiennent un haut rang ſont toujours plus timides que le commun peuple,

parce qu'ils ont plus à perdre. Agrippa & les premiers de la nation craignirent de ſe commettre par une accuſation intentée contre Florus : & le roi voyant la multitude diſpoſée à entreprendre la guerre, plutôt que de ſe ſoumettre à celui qu'elle regardoit comme ſon tyran, eſſaya de l'intimider en la faiſant reſſouvenir de la prodigieuſe diſproportion entre ſes forces & celles des Romains. C'eſt à peu près à cette idée que ſe réduit un diſcours très-prolixe, que Joſéphe lui fait tenir au peuple aſſemblé, & qui eſt terminé par une proteſtation nette & préciſe de ne point partager leurs périls, s'ils veulent courir à une perte inévitable. Bérénice étoit préſente à ce diſcours, placée en un lieu élevé, & elle appuya de ſes larmes le diſcours de ſon frere.

Le peuple répondit qu'il ne faiſoit point la guerre aux Romains, mais à Florus. « Vous la faites aux » Romains, reprit Agrippa, puiſ» que vous ne payez point les tributs » à Céſar, & que vous avez abattu » les portiques qui joignoient au » temple la fortereſſe Antonia. » Le peuple ſentit la juſtice de ce repro-

che : & pour ſe mettre en regle on commença ſur le champ à reconſtruire les portiques abattus : & les magiſtrats, les ſénateurs ſe diſtribuerent dans les bourgades, pour lever quarante talens, qui reſtoient encore dûs aux Romains ſur le tribut qu'il falloit leur payer. Mais il ne fut pas poſſible de vaincre l'opiniâtreté des Juifs ſur ce qui concernoit Florus. Agrippa ayant voulu leur perſuader d'obéir à cet intendant, juſqu'à ce que l'empereur en eût envoyé un autre en ſa place, ils s'emporterent contre le roi, ils lui dénoncerent qu'il eût à ſortir de la ville : quelques-uns même des plus ſéditieux lui jetterent des pierres : enſorte qu'Agrippa voyant qu'il ne gagnoit rien, & juſtement choqué des excès d'une multitude inſolente, ſe retira dans ſes Etats, qui s'étendoient principalement vers les ſources & au-delà du Jourdain.

Mais il ne peut obtenir d'eux qu'ils ſe ſoumettent à Florus.

La retraite d'Agrippa mit en pleine liberté les factieux, qui levant enfin le maſque ſe déclarerent ouvertement contre les Romains. Eléazar fils du grand pontife Ananias, jeune homme plein d'audace, actuellement ca-

Les ſéditieux refuſent les victimes preſentées au nom des Romains.

pitaine des troupes qui gardoient le temple, perſuada aux miniſtres des ſacrifices de ne recevoir l'offrande d'aucun étranger. Or, c'étoit l'uſage d'offrir tous les jours un ſacrifice pour les Romains, fondé par Auguſte, comme il a été dit * ailleurs. Les prêtres inſtruits par Eléazar refuſerent les victimes préſentées pour ce ſacrifice, & ainſi rompirent avec les Romains, & manquerent au devoir des ſujets.

Les grands, après avoir tenté inutilement de ramener les ſéditieux, implorent contre eux le ſecours de Florus & d'Agrippa.

Les grands furent allarmés de cet attentat, dont ils prévoyoient les terribles conſéquences. Ils eſſayerent de ramener par leurs diſcours des furieux qui s'égaroient, & ayant aſſemblé le peuple : « A quoi penſez-vous? » dirent-ils. Vos ancêtres, bien loin » de rejetter les ſacrifices d'aucun » homme quel qu'il pût être, ce qui » eſt une impiété, ont orné ce temple des dons des étrangers, & ils » ont cru en relever la gloire en y » conſacrant des monumens offerts » par les rois & les princes de toutes les nations : & vous, par un » zele auſſi inconſidéré que dangereux, vous refuſez les offrandes de

* *Tome III. p.* 138.

» ceux ſous la puiſſance deſquels vous
» vivez ! vous privez ce temple de
» ce qui fait une grande partie de ſa
» célébrité, & vous voulez que les
» Juifs ſoient les ſeuls chez qui ſoit
» interdit aux étrangers tout acte de
» religion ! Si c'étoit contre des par-
» ticuliers que vous introduiſiſſiez
» cette nouvelle loi, ce ſeroit un ſchiſ-
» me contraire à l'humanité. Mais ſé-
» parer Céſar & les Romains de toute
» communication à votre culte, n'eſt-
» ce pas vous ſéparer de la protection
» de leur empire ? En refuſant d'of-
» frir pour eux des ſacrifices, prenez
» garde de les mettre dans le cas de
» vous empêcher d'en offrir pour vous-
» mêmes. Ah plutôt ! penſez à votre
» foibleſſe & à leur puiſſance, & fai-
» tes ceſſer l'inſulte avant que ceux
» que vous inſultez en ſoient inſ-
» truits. »

Les ſéditieux, qui vouloient la guerre, ne furent nullement touchés de ces remontrances ; & ils dominoient parmi le peuple, à qui un faux zele de religion en impoſe aiſément. Ainſi les grands, les chefs des prêtres, les premiers ſénateurs, ne ſongerent plus qu'à ſéparer leur

cauſe de celle de ces forcenés, & à tenter un remede extrême en implorant les ſecours du dehors contre leurs concitoyens. Ils députerent à Florus & à Agrippa, pour leur demander des troupes, avec leſquelles ils puſſent réduire les mutins.

Le trouble parmi les Juifs étoit une heureuſe aventure pour Florus, qui voyant la guerre s'allumer ſelon ſes vœux ſe tint tranquille & ne fit aucune réponſe aux députés. Agrippa penſoit différemment. Il aimoit les Juifs, il étoit attaché aux Romains: il vouloit conſerver aux uns leur temple & leur capitale, & aux autres une belle province : d'ailleurs il ne croyoit pas que la guerre dans la Judée fût avantageuſe pour lui, & il craignoit avec fondement que la contagion de la révolte ne ſe communiquât au pays qui lui obéiſſoit. Il écouta donc les prieres qui lui étoient adreſſées, & il envoya trois mille chevaux à Jéruſalem.

Guerre inteſtine dans Jéruſalem entre les Grands & la plusſaine partie du

Les grands & la partie la plus ſaine du peuple fortifiés de ce ſecours s'emparerent de la ville haute. Car Eléazar & ſa faction étoient maîtres de la ville baſſe & du temple. De

ce moment, Jéruſalem devint un champ de bataille entre ſes citoyens, qui ne ceſſerent de s'égorger mutuellement. Après pluſieurs jours de combats continuels, enfin les factieux l'emporterent, & ayant chaſſé leurs adverſaires de la plus grande partie de la ville haute, ils brûlerent les archives publiques & le greffe où ſe gardoient les actes qui lioient les débiteurs à leurs créanciers : & par ce ſervice, ils attirerent à eux toute la vile canaille, qui ſe trouvoit affranchie de ſes dettes ſans les avoir payées.

peuple d'une part, & les ſéditieux de l'autre. Ceux-ci reſtent vainqueurs.

Les vaincus ſe retirerent au palai d'Hérode, près duquel étoit le camp des Romains, que Florus avoit laiſſés pour garder la ville. Là ils eurent quelque relâche pendant deux jours que les ſéditieux employerent à aſſiéger & à forcer la tour Antonia. Ils la brûlerent, ils maſſacrerent tous les Romains qui y étoient en garniſon : enſorte qu'Eléazar n'avoit plus, pour être maître de toute la ville, qu'à s'emparer du poſte que tenoient encore les reſtes d'un parti ſur lequel il avoit déja remporté un très-grand avantage. Il en entreprit le ſiege, & un renfort, qui lui ſurvint, l'aida beaucoup à réuſſir.

Le château * Maſada, fortifié avec un très-grand ſoin par Hérode, & muni abondamment de toutes ſortes de proviſions de guerre & de bouche, avoit été ſurpris peu de tems auparavant par une bande de ces factieux qui ſuivoient les maximes prêchées autrefois par Judas le Galiléen. Ils avoient égorgé la garniſon que les Romains y entretenoient : & cette fortereſſe étoit devenue leur retraite & leur place d'armes. Manahem, fils de ce même Judas, s'y transporta bien accompagné, & s'étant fait ouvrir l'arſenal, qui contenoit de quoi armer dix mille hommes, il diſtribua des armes aux brigands qui le ſuivoient & à ceux qu'il ramaſſa dans le pays ; enſuite de quoi marchant à la tête de cette troupe, il revint à Jéruſalem avec la magnificence & le faſte d'un roi, & fut reconnu chef de toute la faction.

Il prit la conduite du ſiege qu'Eléazar avoit commencé : & comme il n'avoit point de machines pour battre les murs, il creuſa une mine, & la pouſſa ſous une tour, qui tomba

* *Cette Place importante étoit ſituée au Midi du Lac Aſphaltite.*

avec un grand fracas. Il ſe crut vainqueur : mais les aſſiégés, qui s'étoient apperçus des travaux des ennemis, avoient élevé en dedans un nouveau mur, derriere lequel ils ſe trouverent en ſûreté au moment de la chûte de la tour : & cette barriere les mit en état de demander à capituler. Manahem fit une diſtinction. Il accorda une compoſition honorable aux troupes d'Agrippa, & aux Juifs de Jéruſalem : pour ce qui eſt des Romains, il ne vouloit leur faire aucun quartier. Ceux-ci ne pouvoient tenir ſeuls dans un ſi mauvais poſte : & pendant que leurs alliés, profitant de la capitulation, ſortoient du château, les Romains ſe retirerent dans trois tours bâties par Hérode, que l'on nommoit Hippicos, Phaſael, & Mariamne. Les vainqueurs tuerent quelques traîneurs, pillerent les bagages, & mirent le feu au palais & au camp. Ceci arriva le ſix du mois Gorpiæus, qui répond en partie à notre mois de ſeptembre. *Joſ. de B. Jud. VI. 6. & II. 17.*

La proſpérité des armes des ſéditieux produiſit entre eux la diſcorde. Manahem étoit enflé d'un orgueil qui le rendoit inſupportable, & Eléa-

zar regardoit d'un œil jaloux un faſte qui l'obſcurciſſoit. Celui-ci exhorta ſes amis à ſecouer un joug honteux : & lorſque Manahem entroit au temple environné de ſes gardes, Eléazar ſuivi auſſi d'un gros de gens armés l'attaqua ſubitement. Il fut aidé par le peuple, qui croyoit en détruiſant le tyran détruire la tyrannie. La troupe de Manahem fut accablée ſous le nombre. Pluſieurs demeurerent ſur la place, quelques-uns s'enfuirent, entr'autres Eléazar fils de Jaïre, qui ſe retira à Maſada, & reſta en poſſeſſion de ce fort château juſqu'à la fin de la guerre. Manahem réduit à ſe cacher fut bientôt découvert, & on le fit mourir dans les ſupplices, avec pluſieurs de ſes principaux partiſans.

Horrible perfidie des ſéditieux envers la garniſon Romaine.

Le peuple ne tarda pas à s'appercevoir qu'il s'étoit troupé dans ſes eſpérances. Ceux qui avoient tué Manahem, ne vouloient pas mettre fin à la guerre, mais en avoir ſeuls le commandement. Ainſi quoique le très-grand nombre des citoyens les ſuppliât de ne point pouſſer les Romains qui s'étoient renfermés dans les trois tours que j'ai nommées, ils n'en fu-

rent que plus ardens à les aſſaillir avec furie : & en peu de tems ils les réduiſirent à ſe trouver heureux, s'ils pouvoient obtenir la vie ſauve, & la liberté de ſortir de Jéruſalem. Métilius, commandant de ces troupes aſſiégées en fit la propoſition, qui fut reçue avidement par des ennemis perfides, & réſolus de ne point tenir ce qu'ils promettoient. En effet les Romains étant ſortis de leurs tours ſur la foi jurée, & ayant quitté, ſuivant la convention, leurs boucliers & leurs épées, Eléazar & les ſiens ſe jetterent ſur eux, & les maſſacrerent tous hors Métilius, qui promit de ſe faire Juif juſqu'à ſouffrir la circonciſion.

Une ſi horrible perfidie rendoit les haines déſormais irréconciliables : & c'étoit le but des factieux. Mais la multitude pacifique, & les premieres têtes de la nation déteſterent un attentat qui offenſoit également Dieu & les hommes, & qui, afin qu'il n'y manquât aucune circonſtance capable d'en augmenter la noirceur, avoit été commis un jour de ſabbat. Ils en regardoient la vengeance comme inévitable, & ils déploroient la

triſte néceſſité où ils ſe voyoient de partager le ſupplice de ceux dont le crime leur faiſoit horreur.

Les Juifs de Ceſarée ſont exterminés. *Joſ. de B. Jud. II.* 19.

Le même jour & à la même heure, les Juifs de Céſarée furent exterminés par les idolâtres au milieu deſquels ils habitoient. Cette ſanglante exécution fut la ſuite des anciennes querelles dont j'ai parlé, & on peut croire que Florus qui réſidoit ſur les lieux, autoriſa & encouragea une cruauté ſi conforme à ſes ſentimens contre les Juifs. Il en périt vingt mille : ceux qui échapperent au carnage, furent arrêtés & mis en priſon par ordre de l'intendant, & il ne reſta plus un ſeul Juif dans Céſarée.

Toute la Syrie remplie de carnage par les combats entre les Juifs & les Syriens.

Ce maſſacre aigrit toute la nation, qui s'en vengea ſur les villes & ſur les villages des Syriens. Par-tout les Juifs, diſtribués en pluſieurs petites armées, y portoient le fer & le feu. Les Syriens, comme l'on peut croire, ne ſe laiſſoient pas égorger ſans défenſe. Ainſi toutes les villes de Syrie étoient partagées en deux camps, qui ſe faiſoient une guerre implacable. L'avidité, comme il ne manque jamais d'arriver en pareil cas, ſe joignit à la cruauté & à la haine.

Les meurtriers s'enrichiſſoient des dépouilles de ceux qu'ils avoient tués : & ce nouvel aiguillon multiplioit les horreurs, tellement que les places & les rues étoient jonchées de corps morts, hommes, femmes & enfans : ſpectacle plus affreux encore que celui d'un champ de bataille après une action ſanglante. Quatre villes ſeulement dans toute la Syrie ne prirent point de part à ces fureurs, & demeurerent paiſibles : Antioche, Sidon, Apamée & Géraſa.

Cypros & Machéronte enlevées aux Romains.

Pendant ce même tems les ſéditieux s'emparerent de Cypros, fort château bâti par Hérode au-deſſus de Jéricho, & ils en abattirent les fortifications : & les habitans de Machéronte, place très-importante, que Pline qualifie la ſeconde citadelle de la Judée après Jéruſalem, engagerent la garniſon romaine à ſortir de bonne grace de leur ville, dont ils reſterent ainſi les maîtres.

Plin. V. 16.

Siege de Jéruſalem par Ceſtius. *Joſ. de B. Jud. II. 22.*

Ce fut par cette ſuite d'excès intolérables que les Juifs s'attirerent enfin la guerre de la part des Romains. Ceſtius voyant toute la nation courir aux armes, fut contraint de ſe mettre lui-même en mouvement. Il prit

avec lui l'élite de ſes légions : il y joignit les troupes auxiliaires que lui fournirent les rois voiſins, Antiochus de Commagéne, Soémus d'Eméſe, & Agrippa. Ce dernier l'accompagna en perſonne, & ils entrerent enſemble dans la Judée. Ceſtius n'eut pas de peine à s'ouvrir les paſſages juſqu'à la capitale : il prit & détruiſit Joppé, qui oſa lui faire réſiſtance : & il vint camper à cinquante ſtades * de Jéruſalem, pendant que les Juifs célébroient la fête des tabernacles.

Ils ſortirent ſur lui avec audace : & leur attaque fut ſi bruſque & ſi vive, qu'ils rompirent les rangs des Romains, & mirent toute leur armée en danger. Elle ſe rétablit néanmoins, & repouſſa les Juifs vers la ville : mais dans le premier choc les Romains avoient perdu cinq cent quinze hommes, & du côté des Juifs il n'y en eut que vingt-deux de tués. Dans cette action, ſe diſtingua beaucoup Simon, fils de Gioras, dont nous n'aurons que trop d'occaſion de parler dans la ſuite.

Ceſtius demeura trois jours dans

* *Deux lieues.*

le même poſte, & les Juifs ſe tinrent en préſence pour défendre les avenues de leur ville. Ils s'établirent même ſur des hauteurs qui dominoient les paſſages, prêts à fondre ſur l'armée romaine au premier mouvement qu'elle feroit. Agrippa s'apperçut de leur deſſein, & il leur envoya des députés porteurs de paroles de paix, eſpérant ou tirer les Romains d'un pas qui lui paroiſſoit dangéreux, en perſuadant aux Juifs de mettre les armes bas, ou du moins faire naître entre les ſéditieux & le peuple de Jéruſalem une diviſion capable de les affoiblir. Les députés d'Agrippa ayant fait leur commiſſion, & annoncé aux Juifs de la part de Ceſtius une amniſtie de tout le paſſé, s'ils ſe ſoumettoient à lui ouvrir les portes de leur ville, les ſéditieux pour toute réponſe ſe jetterent ſur ces députés, tuerent l'un, bleſſerent l'autre, & à coups de pierres & de bâtons, ils diſperſerent ceux d'entre le peuple qui témoignoient leur indignation de ce violement des droits les plus ſaints. Ceſtius, aux yeux duquel avoit éclaté la diſcorde entre les ennemis, crut ce moment favo-

rable pour les attaquer : il vint avec toutes ſes forces leur préſenter le combat, & les ayant mis en fuite, il les pourſuivit juſqu'à Jéruſalem, & ſe plaça à ſept ſtades de la ville.

Il manque pluſieurs fois l'occaſion de prendre la ville.

Il s'y tint encore tranquille pendant trois jours, voulant ſans doute reconnoître les lieux, & faire les diſpoſitions néceſſaires pour un aſſaut. Le quatrieme jour, qui étoit le trente du mois Hyperberetæus, premier mois de l'automne, il s'avança au pied des murailles. Le peuple étoit comme tenu en captivité par les ſéditieux. Ceux-ci, malgré leur audace, furent effrayés de l'approche de l'armée romaine, & abandonnant le fauxbourg, ils s'enfermerent dans le temple. Ceſtius brûla le quartier Bézétha : & s'il eût pouſſé ſa victoire, & profité de l'effroi qu'il avoit jetté parmi les ennemis, il pouvoit prendre la ville & terminer ſur le champ la guerre. Il demeura dans l'inaction, trompé par quelques officiers de ſon armée, qui, ſi nous en croyons Joſéphe, gagnés par l'argent de Florus, ne vouloient pas que la guerre finît ſi promptement, & ſouhaitoient rendre la nation des Juifs

de

de plus en plus coupable par la longue réſiſtance qu'elle feroit aux armes romaines.

Il paroît que ce général avoit peu de tête & peu de talent. Une intrigue s'étoit formée dans la ville pour lui en ouvrir les portes. Il en fut averti : & au lieu de ſaiſir une ſi belle occaſion, il donna lieu par ſes lenteurs aux ſéditieux de découvrir la conſpiration, & d'en faire périr les auteurs.

Après cinq jours d'aſſaut inutilement tentés, le ſixieme enfin il pénétra juſqu'à la porte du Temple du côté du Septentrion, & il n'avoit preſque plus qu'à y mettre le feu. Déjà les ſéditieux conſternés penſoient à quitter la ville, qu'ils voyoient en un danger prochain d'être priſe : & le peuple au contraire, commençant à reſpirer, & à ne plus craindre ſes ſcélérats oppreſſeurs, appelloit les Romains, & ſe diſpoſoit à leur faciliter les entrées. Ceſtius, par un aveuglement inconcevable, fit ſonner la retraite, & condamnant ſon entrepriſe comme impoſſible au moment précis où il alloit l'achever, il abandonna le ſiege, & re-

gagna le camp qu'il avoit occupé quelques jours auparavant à ſept ſtades de la ville. Une conduite ſi contraire à toutes les regles de la prudence humaine paroît à Joſéphe n'être pas naturelle. Il remonte plus haut pour en aſſigner la cauſe. Dieu, dit-il, (a) offenſé par les crimes de nos tyrans avoit pris en haine ſon ſanctuaire, & il ne voulut pas même qu'une victoire trop prompte le laiſsât ſubſiſter.

Il eſt pourſuivi dans ſa retraite par les Juifs.

La timidité de Ceſtius rendit le courage aux ſéditieux. Ils le pourſuivirent dans ſa retraite, & lui tuerent quelques ſoldats de l'arriere-garde. De ce moment la terreur dont le général romain étoit frappé, ne le quitta point, juſqu'à ce qu'il fût arrivé à Antipatris, ville aſſez conſidérablement éloignée de Jéruſalem. Toujours harcelé par les ennemis, dont le nombre croiſſoit par les ſuccès, toujours fuyant devant eux, il ſe crut obligé, pour faire plus de diligence, de tuer ſes mulets & la plûpart de ſes bêtes de ſomme, & enſuite d'abandonner même les machi-

(a) Διὰ τὰς πονηρὰς ἐπεστραμμένος ὁ θεὸς καὶ δὴ καὶ τὰ ἅγια, τελέως λαβεῖν ἐπεκείνης ἡμέρας ἐκώλυσε τὸν πόλεμον.

nes de guerre, que les Juifs enleverent, & dont ils firent grand uſage dans le ſiege qu'ils eurent à ſoutenir contre Tite. Il perdit dans les différens combats qui ſe livrerent pendant cette retraite, près de ſix mille hommes, tant cavaliers que fantaſſins: il perdit une de ſes Aigles. En un mot la victoire qu'il avoit eue entre les mains, reſta pleinement aux Juifs. Joſéphe date le retour des vainqueurs à Jéruſalem du huit du mois Dius, ſecond mois de l'Automne. *Suet. Veſp. 4.*

Ce ſuccès paſſager pouvoit bien enyvrer les ſéditieux d'un fol orgueil. Mais il n'étoit point d'homme ſenſé dans Jéruſalem, qui ne comprît que la perte de la ville n'étoit que différée, & que la colere des Romains, aigrie par la honte, en deviendroit plus redoutable, & s'appeſantiroit plus violemment ſur les Juifs. Ces réflexions en déterminerent pluſieurs à s'enfuir de Jéruſalem, comme on ſe ſauve d'un vaiſſeau qui va couler à fond. Joſéphe nomme en particulier trois illuſtres perſonnages, qui ſe rendirent auprès de Ceſtius. Pluſieurs Juifs s'enfuyent de Jéruſalem.

Les Chrétiens en sortent, & se retirent à Pella. *Hist Un. de M. Bossuet.*

Les Chrétiens avoient un avertissement bien supérieur à toutes les vûes de prudence humaine. Jesus-Christ leur avoit prédit, que lorsqu'ils verroient les idoles dans le lieu saint, il n'y auroit plus un moment à perdre, & qu'il faudroit abandonner une ville sur laquelle la vengeance divine alloit éclater. Les idoles ayant paru au pied des murs de Jérusalem parmi les enseignes de l'armée de Cestius, les Chrétiens, qui étoient dans la ville, conçurent que le tems marqué par leur divin maître étoit arrivé. Une révélation précise, faite aux plus saints d'entre eux, mit la chose hors de doute : & ils profiterent de la liberté que leur laissoit la levée du siege, pour se retirer à Pella, ville de la Perée, à l'Orient du Jourdain. *Euseb Hist Eccl. III. 5.*

Plaintes portees à Néron contre Florus. *Joseph. de B. Jud. II. 25.*

Cestius n'entreprit plus rien contre les Juifs. Occupé de ses propres dangers, & craignant que sa défaite ne lui attirât le courroux du prince, il accorda volontiers aux Juifs retirés près de lui la permission d'aller trouver Néron en Achaie, pour lui exposer les causes qui avoient excité la guerre, & en rejetter la faute sur

Florus. Ceſtius en préſentant ainſi une victime à la colere de l'empereur, s'imaginoit ſe dérober plus aiſément lui-même à la diſgrace qu'il appréhendoit.

Le calme dont Ceſtius laiſſoit jouir les Juifs, fut employé par eux à faire les préparatifs néceſſaires pour ſoutenir la guerre. Le conſeil de la nation, qui réſidoit à Jéruſalem, choiſit pour commander dans la ville Joſéphe fils de Gorion, & le grand-prêtre Ananus. Eléazar fils de Simon, chef des factieux, aſpiroit à ce commandement. Il s'étoit ſignalé dans la pourſuite de Ceſtius, & en avoit rapporté un riche butin. Mais on ſe défioit avec raiſon de ſes intentions tyranniques, & ces ſoupçons lui firent donner l'excluſion. Il ne laiſſa pas, par ſes inſinuations ſéduiſantes, & par l'uſage qu'il ſavoit faire des richeſſes dont il étoit maître, de prendre ſur le peuple une autorité dont on lui avoit refuſé le titre.

Le conſeil diſtribua d'autres chefs de guerre dans les différens départemens, dans l'Idumée, à Jéricho, dans la Perée. Joſéphe l'Hiſtorien

Le conſeil des Juifs diſtribue les départemens. Joſéphe envoyé en Galilée.

fut chargé de la Galilée. Il nous a laiſſé ignorer le détail de ce que firent ſes collegues, & il s'eſt fort étendu ſur ce qui le regarde lui-même : conduite qui décele une vanité, dont les traits ne ſont pas rares dans ſes ouvrages. Mais ce n'eſt pas une raiſon de négliger ce qui peut être intéreſſant & utile dans le récit qu'il a dreſſé de ſon gouvernement & de ſes exploits. J'en extrairai les circonſtances qui me paroîtront les plus propres à plaire au lecteur ou à l'inſtruire.

Sages arrangemens de Joſéphe pour le civil & pour le militaire.

Les procédés qu'il tint annoncent un homme qui penſe ſupérieurement en affaires. Son premier objet fut de ſe faire aimer de ceux qui devoient lui obéir. Sachant donc que le moyen de ſe concilier les principaux de la contrée, étoit de leur faire part de l'autorité ; & que le peuple pareillement ſeroit charmé d'être gouverné par des magiſtrats tirés d'entre ſes compatriotes ; il érigea un conſeil de ſoixante-&-dix Anciens pour avoir une inſpection générale ſur toute la Galilée, & pour juger les affaires importantes. Celles de moindre conſéquence étoient décidées ſur

les lieux par un tribunal de ſept juges, qu'il inſtitua dans chaque ville, & il ne ſe réſerva que les grandes cauſes, & celles qui pouvoient aller à la mort.

Tel fut l'ordre qu'il établit par rapport à la police intérieure. Il ne prit pas moins habilement ſes meſures pour ſe préparer à la guerre dont le pays étoit menacé. Il fortifia un très-grand nombre de places: il enrôla toute la jeuneſſe de la Galilée, qui ſe monta à cent mille ſoldats. Mais il n'employoit pas toute cette multitude à la fois pour le ſervice de la guerre. La moitié marchoit en expédition: l'autre moitié reſtoit dans les villes & dans les bourgades, chargée de fournir à la ſubſiſtance de ceux qui combattoient.

Perſuadé que le courage ne ſuffiſoit pas pour faire de bonnes troupes, & qu'il eſt beſoin que la diſcipline regle la valeur, Joſéphe prit exemple ſur les Romains, il ſe propoſa de former ſes Galiléens ſur leur modéle. Les deux principaux avantages qu'avoient les armées Romaines ſur celles de leurs ennemis, étoient

la promptitude de l'obéiſſance & la ſcience dans les exercices militaires. Joſéphe avoit remarqué que le grand nombre des officiers contribuoit infiniment à rendre prompte & facile l'obéiſſance du ſoldat. Ainſi il multiplia les diviſions de ſes troupes, & conſéquemment le nombre des commandans. Pour ce qui eſt de l'exercice, il n'eſpéroit pas d'égaler en cette partie la longue expérience des Romains : mais il ne négligea rien de ce qui étoit en ſon pouvoir pour accoutumer ſes ſoldats, par une pratique fréquemment réitérée, à reconnoître les ſignaux donnés avec la trompette, à faire toutes les évolutions néceſſaires dans un combat pour attaquer ou pour ſe défendre : & parmi ces leçons il mêloit des exhortations puiſſantes, par leſquelles il leur repréſentoit ſans ceſſe à quels ennemis ils avoient affaire, & combien d'efforts il leur en devoit coûter pour vaincre les vainqueurs de l'Univers.

Il entreprit même de bannir d'entre eux les vices qui ſont trop ordinaires aux troupes, & qui régnoient alors chez les Juifs avec fureur. Il

leur disoit souvent qu'il jugeroit du service qu'il pouvoit espérer d'eux dans les combats, par l'attention qu'ils auroient à s'abstenir des crimes auxquels ils s'étoient accoutumés, du vol, de la licence de piller, du brigandage; s'ils cessoient de se croire permis de de tromper leurs compatriotes, & s'ils ne regardoient plus comme un gain pour eux la ruine de ceux qu'ils étoient chargés de protéger par leurs armes (a). « Jamais, ajoutoit-il, les guerres ne » sont mieux conduites, que lorsque » les soldats qu'on y employe ont la » conscience pure. Au contraire ceux » qui y apportent des vices, s'attirent » pour ennemis non-seulement les » hommes, mais Dieu même. »

Joséphe donnoit l'exemple de la modération & de la retenue à laquelle il exhortoit les siens. Agé pour lors de trente ans, la volupté n'eut pas plus de pouvoir sur son cœur que l'avidité des richesses. Il respecta la

(a) Διοικεῖσθαι καλλίστας τὰς πολεμικὰς πράξεις ἂν ἀγαθὸν τὸ συνειδὸς ἔχωσιν οἱ στρατευόμενοι· τοὺς δὲ οἴκοθεν φαύλους καὶ μόνον τοῖς ἔργοις ἐπιβουλεύοντας, ἀλλὰ καὶ τῷ θεῷ χρῆσθαι πολεμίους. Jos. vit.

pudeur des femmes, il refuſa les préſens qu'on vouloit lui faire, il ne recevoit pas même les dixmes qui lui étoient dûes en ſa qualité de prêtre ; & ayant eu pluſieurs fois l'occaſion de ſe venger des ennemis que lui ſuſcita l'envie, il aima mieux tâcher de les gagner par ſa douceur.

Jean de Giſcale, ennemi de Joſéphe, lui ſuſcite bien des traverſes. Caractere de ce ſcélérat, & ſon hiſtoire.

Le plus dangereux de ſes ennemis étoit Jean, né à Giſcale, ville de la Galilée, & qui en porte le ſurnom dans l'hiſtoire. Cet homme, que nous verrons bientôt devenir l'un des principaux inſtrumens des malheurs de Jéruſalem, eſt dépeint par Joſéphe comme le plus fourbe & le plus perfide des mortels, artiſan de menſonges, & habile à couvrir ſes inventions calomnieuſes d'une couleur de vraiſemblance. Pour lui l'artifice étoit une vertu, & il s'en ſervoit à l'égard des perſonnes qui devoient lui être les plus cheres. Cruel & ſanguinaire, il cachoit ſon noir penchant ſous une douceur feinte, juſqu'à ce que l'eſpoir du gain le démaſquât. Il avoit été pauvre d'abord : & pendant long-tems l'indigence renferma dans de petits objets le mal qu'il étoit capable de faire ;

mais dès-lors il avoit une ambition démesurée, & portoit ses vûes à tout ce qu'il y a de plus haut. Il commença par être voleur de grands chemins, & dans ce noble exercice il se forma une compagnie, qui s'accrut peu à peu jusqu'au nombre de quatre cens hommes, tous vigoureux, tous audacieux & habitués depuis long-tems aux meurtres & aux brigandages. Car il les choisit tels avec grand soin, & il n'en admettoit aucun qui n'eût fait ses preuves. A la tête de cette troupe il couroit la Galilée, & ajoutoit les horreurs des ravages aux troubles qu'y excitoient les approches de la guerre.

Lorsque Joséphe vint commander dans cette province, il ne connoissoit point le mauvais caractere de Jean de Giscale, & il le regardoit comme un homme dont l'activité & l'audace pouvoient dans la circonstance lui être d'une grande utilité. Celui-ci profita adroitement des dispositions favorables où il voyoit le commandant à son égard. Il avoit besoin d'argent pour remplir les vûes ambitieuses que les succès continuels nourrissoient dans son ame. Il obtint de

Joſéphe la commiſſion de fortifier Giſcale ſa patrie, & il impoſa pour les frais de cette entrepriſe de fortes contributions, dont la plus grande partie reſta entre ſes mains. De plus il ſe fit accorder le privilege excluſif de la traite des huiles de Galilée, pour l'uſage des Juifs répandus dans la Syrie, qui ſe trouveroient ainſi affranchis de la fâcheuſe néceſſité d'employer les huiles façonnées par les mains impures des idolâtres. La Galilée étoit remplie d'oliviers, & cette année la récolte avoit été très-abondante. Ainſi Jean eut un débit prodigieux de ſa marchandiſe, ſur laquelle il gagnoit ſept cens pour cent.

Ayant amaſſé par ces différentes voies de grandes richeſſes, il ne tarda pas à s'en ſervir contre celui à la protection duquel il en étoit redevable. Il entreprit de détruire Joſéphe, dans l'eſpérance de lui ſuccéder, & de devenir commandant de la Galilée. Il ordonna aux brigands qui lui obéiſſoient de renouveller leurs courſes & leurs ravages avec plus de fureur que jamais, ſe propoſant de deux choſes l'une, ou de

ſurprendre Joſéphe dans quelque embuſcade, s'il couroit lui-même en perſonne arrêter les déſordres; ou, s'il demeuroit tranquille de le calomnier comme peu attentif à veiller à la ſûreté du pays. Il fit auſſi répandre le bruit par ſes émiſſaires, que Joſéphe entretenoit des intelligences avec les Romains. Enfin il parvint à exciter contre lui des ſéditions, à ſoulever des villes entieres, à le mettre pluſieurs fois en un danger prochain de périr: & Joſéphe eut beſoin de toute ſa préſence d'eſprit, de toute ſon habileté, de toute l'affection que ſa bonne conduite lui avoit méritée de la part des peuples, pour échapper aux trahiſons de Jean de Giſcale, & pour ſe maintenir. On peut le conſulter lui-même ſur le détail de ces faits, qui ne me paroît pas de nature à devoir entrer dans une hiſtoire générale, telle que celle-ci.

Ceſtius étant mort dans cet intervalle, peut-être du chagrin que lui avoit cauſé ſon expédition malheureuſe, le gouvernement de la Syrie fut donné à Mucien. Mais la guerre des Juifs demandoit un chef particulier, Veſpaſien eſt chargé par Néron de la guerre contre les Juifs. *Tac. Hiſt.* V. 10. *Joſ. de B. Jud. III.* 1.

qui pût ſe livrer à cet unique objet. Veſpaſien en fut chargé ſans aucune dépendance du gouvernement de Syrie. J'ai parlé ailleurs des motifs qui déterminerent Néron à ce choix.

Il aſſemble ſon armée à Ptolémaïde.

Auſſi-tôt après ſa nomination, Veſpaſien envoya Tite ſon fils à Alexandrie pour y prendre la cinquieme & la dixieme légions. Lui-même ayant paſſé le détroit de l'Helleſpont, il ſe rendit par terre à Antioche, & de-là à Ptolémaïde, où il avoit indiqué le rendez-vous général de ſon armée. Il y amena la quinzieme légion, à laquelle ſe joignirent vingt cohortes, pluſieurs régimens de cavalerie, les troupes auxiliaires que lui fournirent les rois Agrippa, Antiochus de Commagene, Soémus d'Emeſe, & l'Arabe Malchus: & lorſque Tite fut arrivé avec les deux légions tirées d'Alexandrie, cette armée ſe trouva forte de ſoixante mille hommes.

Suet. Veſp. 4.

Veſpaſien y établit une exacte diſcipline, & par cette attention, qui fut toujours le premier objet des grands hommes de guerre, il commença à s'attirer l'eſtime des alliés & des ennemis.

Il entra en campagne l'an de Rome 818, de Jesus-Christ 67, & il entreprit d'abord de réduire la Galilée, province remplie de villes fortes, qui couvroient Jérusalem. Il étoit déja maître de la capitale du pays, c'est-à-dire, de Séphoris, place très-importante & très-bien fortifiée. Les habitans de cette ville n'étoient point entrés dans la conspiration générale contre les Romains, & ils avoient même pris des engagemens avec Cestius. Dès qu'ils sçurent l'arrivée de Vespasien à Ptolémaïde, ils allerent lui renouveller les assurances de leur fidélité, & lui promettant de servir les Romains contre leur compatriotes, ils lui demanderent des troupes qui missent leur zele en liberté d'agir sans crainte. Vespasien, qui comprenoit combien lui étoit avantageuse la proposition des Séphorites, l'accepta avec joie, & il leur envoya six mille hommes de pied & mille chevaux sous la conduite du tribun Placidus. Cet officier ne se contenta pas d'assurer contre les attaques des rebelles la ville dont il avoit la garde. Il couroit la campagne, il ravageoit tous

Il entre dans la Galilée. An R. 818.

le plat pays : & Joſéphe, qui commandoit, comme je l'ai dit, dans la Galilée pour les Juifs, n'oſa nulle part venir à ſa rencontre. Il tenta pourtant une entrepriſe ſur Séphoris : & l'ayant manquée, il ne fit qu'enflammer davantage la colere des Romains, qui en vengeance de cette audace, par laquelle ils ſe crurent inſultés, remplirent toute la contrée de carnages & d'horreurs, enſorte que perſonne n'oſoit paroître hors des villes fortifiées par Jéſéphe.

Placidus voyant la terreur répandue dans les campagnes, ſe flatta qu'elle pourroit avoir auſſi pénétré dans les villes, & il ſe préſenta devant Jotapate, qui étoit la plus forte place de la Galilée. Il trouva des courages fermes. La garniſon ſortit ſur lui, & lui apprit à ne point porter ſi haut ſes eſpérances. Il fit néanmoins ſa retraite en bon ordre, & par cette raiſon il n'eut que ſept hommes tués & quelques bleſſés.

Cependant Veſpaſien étant parti de Ptolémaïde avec toutes ſes forces, arriva ſur les frontieres de la Galilée, & il s'y arrêta quelque tems,

pour eſſayer ſi la vûe d'une armée Romaine prête à entrer dans leur pays intimideroit les rebelles, & les porteroit au repentir. Ils furent effrayés, mais non juſqu'à prendre un conſeil ſalutaire. Joſéphe étoit campé près de Séphoris avec un corps de troupes, dont il ne détermine pas le nombre. La terreur s'en empara, preſque tous ſe débanderent non-ſeulement ſans avoir rendu de combat, mais ſans avoir vû l'ennemi. Dès-lors Joſéphe conçut un très-mauvais augure du ſuccès de la guerre : & ne pouvant tenir la campagne avec le peu du monde qu'il lui reſtoit, il s'éloigna du danger, & ſe retira à Tibériade.

Veſpaſien n'eut donc à faire la guerre qu'aux villes de la Galilée, & toute ſon expédition ſe paſſa ſans aucune bataille. Il emporta d'emblée Gadara, & quoiqu'il n'y eût trouvé aucune réſiſtance, il en fit paſſer les habitans au fil de l'épée, voulant jetter tout d'un coup la terreur dans le pays, & donner un exemple de rigueur qui abattît les courages. Après avoir exterminé tout le peuple de Gadara, il mit le feu

à la place, il brûla pareillement les bourgades des environs, & de-là il s'avança vers Jotapate. Comme le chemin qui y conduiſoit, étoit ſemé de rochers & de collines, difficile pour les gens de pied, impraticable à la cavalerie, il commença par envoyer des troupes pour l'applanir. Elles travaillerent pendant quatre jours, & elles ouvrirent à l'armée une route large & commode. Le cinquieme jour, Joſéphe ſe jetta dans la place, réſolu de la défendre juſqu'à la derniere extrémité.

Siege de Jotapate.

Ce n'étoit pas qu'il eſpérât une heureuſe iſſue de la guerre. J'ai déja dit qu'il prévoyoit quelle en ſeroit la fin, & il étoit perſuadé qu'il n'y avoit de reſſource pour ſa nation que dans la ſoumiſſion à une puiſſance qui l'écraſoit. D'ailleurs il ſavoit que perſonnellement il trouveroit grace auprès des Romains. Mais il aima mieux, dit-il, s'expoſer à mourir mille fois, que de trahir ſa patrie, & de déshonorer par une lâcheté le commandement qui lui avoit été confié. Plein de ces penſées, il avoit écrit de Tibériade au conſeil général de la nation, qui réſidoit à

Jéruſalem, expoſant exactement l'état des choſes, ſans groſſir ni diminuer les objets, afin d'éviter le double inconvénient, ſoit de ſe faire accuſer de timidité, ſoit d'inſpirer à ceux à qui il écrivoit une confiance téméraire qui les conduisît à leur ruine. Il ne paroît pas que Joſéphe eût reçu la réponſe à cette dépêche, lorſqu'il entra dans Jotapate.

Veſpaſien fut charmé d'apprendre que le commandant de la Galilée, qu'il regardoit comme le plus habile chef de guerre qu'euſſent les ennemis, ſe fût enfermé dans une ville qui alloit être aſſiégée. Dès qu'il ſçut cette nouvelle, il envoya le tribun Placidus & un autre officier avec mille chevaux pour inveſtir la place, de façon que Joſéphe ne pût lui échapper. Le lendemain Veſpaſien vint lui-même pour former le ſiege avec toute ſon armée.

La deſcription de ce ſiege a été faite avec un très-grand ſoin par Joſéphe, qui commandoit dans la place, & elle mériteroit d'être tranſcrite ici toute entiere. Mais comme elle eſt très-longue, je me crois obligé de l'abréger, & de donner plutôt

une idée générale des faits, qu'un récit exact & circonſtancié.

Le ſiege dura quarante-ſept jours, & pendant cet intervalle il prit différentes formes. D'abord le général Romain tenta d'inſulter la place, & de l'emporter par des attaques bruſques & tous les jours réitérées. Enſuite la réſiſtance qu'il trouva & l'eſpérance de mater par la diſette d'eau l'opiniâtreté des aſſiégés, l'engagerent à convertir le ſiege en blocus, pendant lequel il ne diſcontinua pas néanmoins les travaux néceſſaires pour approcher du corps de la place, & pour la réduire par la force, s'il en étoit beſoin. Enfin rebuté des longueurs, & piqué de l'audace des ennemis, qui croiſſoit par ſon inaction, il reprit les attaques, il battit les murs avec le bélier, il fit bréche : & cependant ce ne fut que par une eſpece de ſurpriſe qu'il parvint à ſe rendre maître de la ville. Je ne dois pas omettre que dans une occaſion Veſpaſien fut bleſſé d'un trait lancé de deſſus la muraille, & que par la conſtance avec laquelle il vainquit la douleur, & perſiſta à ſe montrer à ſes ſoldats, comme s'il ne lui

étoit rien arrivé, il prévint le trouble & la conſternation que ſa bleſſure alloit répandre parmi eux.

Joſéphe remplit tous les devoirs d'un bon gouverneur de place aſſiégée. Il encouragea les ſiens autant par ſon exemple que par ſes exhortations : il employa toutes les reſſources que l'art de la guerre pouvoit lui fournir contre les divers genres d'attaques livrées à la ville : il ménagea des communications avec les dehors : il fit de fréquentes & vigoureuſes ſorties : il brûla à diverſes repriſes les machines des aſſiégeans : il les trompa par un ſtratagême ſur le beſoin qu'il ſouffroit par rapport à l'eau. Car quoiqu'il n'eût que de l'eau de citerne, qu'il étoit obligé de diſtribuer par meſure, il y fit tremper des vêtemens, qui furent enſuite ſuſpendus à la muraille en dehors, & la mouillerent toute entiere : enſorte que les Romains ne pouvant ſe perſuader qu'il ſe fît un jeu de prodiguer ainſi l'eau, s'il étoit en danger d'en manquer, recommencerent les attaques, au grand contentement des aſſiégés, qui aimoient mieux mourir en braves gens

dans les combats, que de languir dans les miſeres de la faim.

Sur une conduite ſi belle & ſi louable ſe trouve néanmoins une tache. Joſéphe frappé du danger qu'il couroit, ſi la ville venoit à être priſe, lorſqu'il vit qu'elle ne pouvoit pas tenir encore long-tems, délibéra de s'enfuir; & il l'auroit fait, ſi la multitude ayant eu vent de ſon deſſein, ne l'en eût détourné par les inſtances les plus preſſantes. « Vous êtes, lui » diſoient-ils, notre eſpérance, tant » que la ville ſe défend; & notre » conſolation, s'il faut qu'elle ſoit » priſe. Il ne vous convient ni de fuir » devant vos ennemis, ni d'abandonner vos amis. C'eſt vous qui nous » avez rendu le courage en venant » ici: vous nous l'ôteriez en vous retirant ». De telles prieres étoient bien capables de bannir de ſon eſprit une réſolution qui n'y auroit jamais dû naître. Il réſiſta pourtant, & voulut même donner le change aux habitans de Jotapate, & leur faire croire qu'il leur rendroit plus de ſervices lorſqu'il ſeroit hors des murailles. Ils ne ſe laiſſerent point amorcer par ces belles paroles: &

Joſéphe, moitié de gré, moitié de force, reſta avec eux.

Le quarante-ſeptieme jour du ſiege, un transfuge vint avertir les Romains que les aſſiégés étoient réduits à un petit nombre & épuiſés de fatigues ; & que ſur la fin de la nuit, domptés par la laſſitude, les gardes avoient coutume de s'endormir, enſorte que dans ces momens il ſeroit aiſé de ſurprendre la ville. Veſpaſien profita de l'avis, & par ſes ordres, Tite ſon fils, à la tête d'un bon corps de troupes, s'approcha ſans bruit de la muraille vers la quatrieme veille de la nuit. Il monta le premier, & il fut bientôt ſuivi d'un grand nombre d'officiers & de ſoldats, qui trouvant les gardes endormis, entrerent ſans réſiſtance dans la ville, & s'en rendirent les maîtres en un inſtant. Ils en ouvrirent les portes à l'armée, qui n'eut la peine que de tuer & de piller. Les Romains n'auroient pas perdu un ſeul homme dans la priſe de Jotapate, ſi un centurion nommé Antoine ne ſe fût fié inconſidérément aux diſcours d'un juif qui lui demandoit quartier, & qui abuſa de ſa

Priſe de cette ville.

ſecurité pour lui enfoncer un coup d'épée dans le corps. Les vainqueurs firent main baſſe ſur tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & n'épargnerent que les femmes & les enfans. Le nombre des priſonniers ſe monta à douze cens : celui des morts, tant durant le ſiege que dans le ſac de la ville, eſt porté par Joſéphe juſqu'à quarante mille. Après qu'elle eut été pillée, Veſpaſien y fit mettre le feu. La priſe de Jotapate eſt datée par l'hiſtorien du premier du mois Panémus, qui répond en partie à notre mois de juillet.

Joſéphe retiré dans une caverne, y eſt découvert.

Je ſuis encore étonné, pour l'honneur de Joſéphe, de ne le voir paroître nulle part au moment terrible de la priſe d'une ville dont il étoit gouverneur, & de ne le retrouver qu'après la déciſion de l'affaire, caché dans une caverne, où il étoit allé mettre ſa vie en ſûreté. Il avoit eu grande attention à ſe dérober aux ennemis dans le premier tumulte, & ayant rencontré un puits profond, qui communiquoit par le côté avec une ample & large grotte, il s'y étoit enfoncé, & il s'y tint tranquille

quille avec quarante hommes qu'il y trouva, & de bonnes proviſions de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie. Comme il ſavoit qu'on le cherchoit, & que les Romains deſiroient extrêmement de l'avoir ſous leur puiſſance, il ſortit pendant deux nuits conſécutives, pour eſſayer de s'échapper par quelque endroit, & de gagner une des villes de la Galilée. Mais on faiſoit ſi bonne garde, qu'il ne put exécuter ſon deſſein, & fut obligé de rentrer dans ſa caverne. Le troiſieme jour une femme qui s'étoit retirée dans le même aſyle s'étant fait prendre, le décela : & ſur le champ Veſpaſien envoya deux tribuns pour lui offrir la vie ſauve, s'il vouloit ſe rendre.

Il conſent à ſe rendre inſpiré, ſelon qu'il l'aſſure, par un mouvement divin.

Joſéphe n'oſoit prendre confiance aux paroles qu'on lui donnoit : & il fallut que Veſpaſien le fît ſolliciter vivement par un troiſieme tribun, de ſa connoiſſance & de ſes amis, nommé Nicanor, qui lui repréſenta que ſi le général Romain vouloit ſa vie, il en étoit le maître ; mais qu'il eſtimoit ſa vertu, & qu'il n'avoit d'autre intention que de ſauver un brave homme, qui ne méritoit pas

de périr. Comme Joſéphe héſitoit encore, les ſoldats qui accompagnoient Nicanor, s'impatienterent, & ils menaçoient de boucher la caverne, & d'allumer un grand feu à l'entrée. En ce moment Joſéphe raconte qu'il ſe reſſouvint des ſonges par leſquels Dieu lui avoit révélé les calamités futures des Juifs, & la ſucceſſion des empereurs Romains: & afin d'accréditer ce qu'il débite, il ſe donne hardiment pour habile non ſeulement dans l'intelligence des anciens oracles de ſa nation, mais dans l'interprétation des ſonges, & dans l'explication des énigmes myſtérieuſes ſous leſquelles il plaît quelquefois à Dieu d'envelopper le vrai qu'il annonce. Entrant donc, ſelon qu'il l'aſſure, dans un enthouſiaſme ſurnaturel: il fit à Dieu ſecrétement cette priere: « Grand Dieu, puiſque vous avez » réſolu de punir votre peuple, puiſ- » que la fortune a paſſé toute entiere » du côté des Romains, il ne me » reſte plus d'autre miniſtere que celui » de publier vos décrets ſur l'avenir, » que vous m'avez révélé. Je me ſou- » mets aux Romains, je conſens de » vivre: & je vous prends à témoin

» que ce n'eſt pas comme traître que
» je me ſépare de ma nation, mais
» pour obéir à vos ordres. » Après cette priere, où Joſéphe pouvoit bien ſe diſpenſer de faire entrer la fortune, il promit à Nicanor de le ſuivre.

Mais peu s'en fallut que la fureur de ceux qui étoient avec lui dans la caverne ne le mît hors d'état d'exécuter ſa promeſſe. C'étoient des déſeſpérés, à qui il paroiſſoit plus doux de mourir, que de tenir la vie du bienfait des Romains. Lorſqu'ils virent que Joſéphe étoit diſpoſé à ſe rendre, ils l'environnerent tous enſemble. « Certes, s'écrierent-ils, voilà
» un grand opprobre pour les loix de
» nos peres, pour ces loix ſaintes,
» établies par l'autorité de Dieu mê-
» me, qui a donné aux Juifs des ames
» élevées au-deſſus de la crainte de
» la mort. Vous aimez la vie, Joſé-
» phe : & vous pouvez vous réſou-
» dre à l'acheter aux dépens de votre
» liberté ! Juſqu'à quel point vous
» oubliez-vous ! Ne vous ſouvenez-
» vous plus combien de Juifs vous
» avez engagés par vos exhortations
» à préférer la mort à la ſervitude ?

Fureur de ceux qui étoient avec lui dans la caverne.

» Ah ! c'eſt bien à tort que l'on vous
» attribuoit le double éloge du cou-
» rage & de la prudence. Eſt-il digne
» d'un homme prudent de ſe fier à
» ſes ennemis ? Eſt-il digne d'un
» homme de cœur de recevoir d'eux
» la vie, quand même on ſeroit
» aſſuré de l'obtenir ? Si la fortune
» des Romains a ébloui votre vûe,
» c'eſt à nous de maintenir la gloire
» de notre patrie. Nous vous prête-
» rons nos bras & nos épées. Con-
» ſentez ou refuſez : la choſe eſt
» égale. Vous n'avez le choix que
» de mourir en général des Juifs,
» ou en traître. » En même-tems qu'ils lui tenoient ce langage, ils tiroient leurs épées, & ils ſe montroient prêts à le percer, s'il ſe rendoit aux Romains.

Malgré une ſi preſſante néceſſité, Joſéphe perſiſta dans ſa réſolution ; & ſi nous l'en croyons, ſon motif n'étoit pas de ſe conſerver la vie, mais il penſoit qu'il ſe rendroit coupable d'infidélité envers Dieu, s'il mouroit avant que de remplir le miniſtere prophétique dont il étoit chargé. Il fit donc un long diſcours à ces furieux : & par des raiſonnemens

philoſophiques, ainſi qu'il les qualifie lui-même, il entreprit de toucher des cœurs de bronze. Il leur prouva que le meurtre de ſoi-même emportoit ingratitude & impiété envers Dieu. « Si un homme, dit-il, » détourne ou fait diſparoître le dépôt » qu'un autre homme lui a donné, » il eſt injuſte : & celui qui chaſſe » de ſon corps le dépôt que Dieu y » a placé, peut-il paſſer pour inno» cent ? » Il leur montra la félicité du ciel comme la récompenſe deſtinée à ceux qui attendent l'ordre de Dieu pour lui remettre leur ame ; & au contraire l'enfer, comme la punition des forcenés dont les mains ſe ſont portées à de criminelles violences contre eux-mêmes. Au reſte la félicité qu'il promet aux bons eſt mêlée d'idées Pythagoriciennes, ſelon la doctrine des Phariſiens ; & il ſuppoſe que les ames des juſtes, après avoir habité pendant un tems le plus haut des cieux, ſont renvoyées ſur la terre pour animer des corps chaſtes & purs. Il finit tous ces longs raiſonnemens par déclarer qu'il eſt réſolu à ne point devenir traître à lui-même, & que s'il faut périr, il aime mieux

que ce ſoit par le crime d'autrui que par le ſien.

Ce diſcours ne fit qu'irriter des hommes qu'une aveugle manie rendoit ſourds à la raiſon. Ils ſe diſpoſerent à tuer Joſéphe, & l'épée à la main, ils l'attaquerent de toutes parts. Cependant ſes efforts, ſes regards impoſans, & un reſte de reſpect qu'ils n'avoient pû dépouiller envers leur général, ſuſpendit leurs coups.

Ils ſe tuent tous les uns après les autres, & Joſéphe délivré d'eux, ſe rend aux Romains.

Mais le danger n'étoit point paſſé: & Joſéphe n'eſpérant plus de vaincre leur rage opiniâtre, prit un parti haſardeux, mais unique dans la circonſtance, ſe remettant pour le ſuccès à la protection de Dieu. « Puiſ- » que nous ſommes, dit-il, déter- » minés à mourir, au moins évi- » tons une exécution odieuſe, & » n'impoſons point à chacun la triſte » néceſſité de ſe tuer lui-même. » Tirons au ſort. Le premier ſur qui » le ſort tombera, ſera tué, par le » ſuivant, & ainſi juſqu'à la fin. » Nous mourrons tous, & perſonne » n'aura trempé les mains dans ſon » propre ſang. » La propoſition fut acceptée: & ſoit par haſard, dit

l'hiſtorien, ſoit par une providence ſpéciale, les choſes s'arrangerent de façon que Joſéphe reſta ſeul avec un autre, à qui il perſuada de prendre confiance aux promeſſes des Romains. Il ſe livra donc avec lui à Nicanor, qui, accompagné d'une troupe de ſoldats avoit eu la patience d'attendre la fin d'une ſi longue aventure; & il fut amené par cet officier à Veſpaſien.

Prétendues prédictions de Joſéphe. Il eſt bien traité par Veſpaſien.

Il n'eſt pas beſoin que j'avertiſſe le lecteur, que tout ce récit à l'air un peu romaneſque, & pourroit bien avoir été brodé & embelli par l'auteur. Il eſt dignement couronné par la prédiction que fit Joſéphe à Veſpaſien de l'empire. J'en ai parlé ailleurs. J'ajouterai ici que Joſéphe ſe vante encore d'une autre prédiction pareillement vérifiée par l'événement. Il prétend qu'il avoit annoncé aux habitans de Jotapate, que le ſiege dureroit quarante-ſept jours, au bout deſquels leur ville ſeroit priſe; & que pour lui, il deviendroit priſonnier des Romains. Sans m'arrêter à réfuter une forfanterie qui ſe détruit d'elle-même, je paſſe à ce qui eſt conſtant. Joſéphe protégé par Tite,

ame généreuſe, qui eſtimoit le mérite même dans un ennemi, reçut de Veſpaſien toutes ſortes de bons traitemens, mais fut tenu néanmoins dans les chaînes.

Pendant le ſiege de Jotapate, Veſpaſien prit une autre ville de Galilée, & détruiſit un attroupement nombreux de Samaritains.

Priſe de Japha par les Romains.

Japha, ville peu éloignée de Jotapate, enflée de la réſiſtance que faiſoient ſes voiſins aux armes romaines, montroit une audace au-deſſus de ſes forces. Trajan, commandant de la dixieme légion, y fut envoyé avec deux mille hommes de pied & mille chevaux. Il s'empara d'abord ſans beaucoup de difficulté de la premiere enceinte, car Japha en avoit deux : & ceux qui s'étoient retirés dans la ſeconde en ayant fermé les portes, de peur que les ennemis n'entraſſent avec leurs concitoyens, les malheureux qui ſe trouverent enfermés entre les deux enceintes, y furent maſſacrés au nombre de douze mille. Trajan voulut réſerver au fils de ſon général l'honneur de la priſe de la place : & il manda l'état des choſes à Veſpaſien, qui donna mille

ſantaſſins & cinq cens chevaux à Tite, pour aller mettre fin à l'entrepriſe. La ſeconde enceinte de Japha fut forcée par eſcalade : les vainqueurs paſſerent au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter les armes : les femmes & les enfans reſterent priſonniers.

Ils taillent en pieces les Samaritains attroupés ſur le mont Garizim.

Les Samaritains s'étoient aſſemblés en armes ſur le mont Garizim, & quoiqu'ils ne fiſſent aucune hoſtilité, leur attroupement étoit ſuſpect. Veſpaſien fit marcher contre eux Cérialis, commandant de la cinquieme légion, avec trois mille hommes de pied & ſix cens chevaux. Cet officier, arrivé au pied de la montagne, ne jugea pas à propos d'aller tout d'un coup attaquer des ennemis qui avoient ſur lui l'avantage du lieu, mais il les environna & les enferma de tranchées. On étoit alors à la fin du mois Déſius, qui termine le printems : & les chaleurs déja très-grandes incommodoient extrêmement les Samaritains logés au haut d'une montagne aride, mal approviſionnés, & ſouffrant ſur-tout de la diſette de l'eau. Pluſieurs périrent de ſoif, d'autres

vinrent se rendre aux Romains. Cérialis informé par ces transfuges de l'abattement où étoient tombés les ennemis, pensa qu'il étoit tems alors de monter à eux. Il leur offrit la vie sauve, s'ils vouloient mettre bas les armes : & sur leur refus, il les attaqua, & en tua onze mille six cens.

Les deux exploits que je viens de raconter précéderent de peu de jours la prise de Jotapate. Lorsque Vespasien se fut enfin rendu maître de cette ville, il crut devoir accorder quelque repos à ses troupes, après un siege si laborieux, & il les plaça en quartiers de rafraîchissement, partie à Césarée, partie à Scytopolis.

Prise & destruction de Joppé.

Il ne se tint pas néanmoins dans une inaction totale : & ayant appris qu'une troupe de brigands, qui avoit relevé les ruines de la ville de Joppé, détruite par Cestius, couroit la mer avec un assez grand nombre de bâtimens légers, & exerçoit la piraterie sur toutes les côtes, il envoya un détachement composé d'infanterie & de cavalerie pour déloger ce nid de pirates. A l'approche des Romains, les brigands se sauverent dans leurs vaisseaux.

Mais une tempête, qui s'éleva fort à propos, empêcha ces scélérats d'échapper à la vengeance qui leur étoit dûe. La rade de Joppé est fort mauvaise, exposée aux vents du nord, & bordée d'écueils. Ainsi les fugitifs, poussés par le vent contre la terre dont les Romains étoient maîtres, furent ou brisés contre les rochers, ou coulés à fond, ou enfin si quelques-uns purent aborder à terre, ils tombèrent entre les mains des ennemis, qui ne leur firent point de quartier. Il en périt plus de quatre mille par ces différens genres de morts. Joppé fut rasée une seconde fois, & Vespasien laissa une garnison dans la citadelle, pour tenir en bride tout le pays voisin.

Vespasien marche vers Tibériade, qui lui ouvre ses portes.

Après cette expédition, plus importante que difficile, Vespasien invité par le roi Agrippa, vint à Césarée de Philippe, près de la source du Jourdain, & il y passa vingt jours en fêtes & en réjouissances. Outre l'intérêt général qu'avoit Agrippa à lui faire sa cour, un motif particulier animoit son zele. Tibériade & Tarichée, deux villes des plus considérables de ses Etats, ne lui étoient pas bien soumises, & il souhaitoit que Vespasien les

réduisît au devoir. Comme il s'agissoit de diminuer d'autant les forces des rebelles, & que l'intérêt des Romains étoit joint à celui d'Agrippa, le général se laissa aisément persuader. Il manda les troupes qu'il avoit laissées à Césarée de Palestine, & les ayant réunies à celles qui étoient à Scythopolis, il marcha d'abord vers Tibériade.

Cette ville, comme la plûpart des autres de la Galilée & de la Judée, étoit divisée en deux partis. Un nombre de factieux vouloient la guerre : le peuple & les meilleures têtes sentoient qu'il n'y avoit de sûreté que dans la soumission & dans la paix. L'approche de l'armée romaine rendit ceux-ci les plus forts : & quoique les factieux eussent commencé par insulter un détachement envoyé pour les reconnoître, les pacifiques, après s'être assurés, par l'entremise d'Agrippa, qu'ils seroient bien traités, ouvrirent leurs portes à Vespasien, qui leur tint parole, les exempta du pillage, laissa subsister leurs murailles.

Il prend Tarichée.

Tarichée ne fut pas une conquête tout-à-fait aussi aisée. Les factieux de

Tibériade & de tout le pays des environs s'étoient renfermés dans cette place, qui étoit bien fortifiée ; & ils avoient ſur le lac de Généſareth, qui baignoit la ville, un grand nombre de barques toutes prêtes, ſoit à leur ſervir d'aſyles, en cas qu'ils fuſſent vaincus ſur terre, ſoit même à combattre. Clémence de Tite.

L'audace de ces aventuriers étoit extrême, & une de leurs bandes vint attaquer les Romains qui s'établiſſoient un camp à la vûe de la ville. Comme ils n'étoient point du tout attendus, ils troublerent d'abord les travailleurs, & comblerent une partie des ouvrages, mais ils ne ſoutinrent pas la vûe des légions, & pourſuivis l'épée dans les reins, ils ſe ſauverent dans les barques dont je viens de parler.

Un autre corps beaucoup plus nombreux vint ſe ranger en bataille dans la plaine, & Tite s'étant approché d'eux avec ſix cens chevaux d'élite, les trouva en ſi bonne poſture, & ſi fiers de leur multitude, qu'il envoya demander du renfort. Veſpaſien commanda quatre cens chevaux & deux mille archers pour aller le joindre,

ſous la conduite de Trajan & d'un autre officier. Lorſque Tite eut reçu ce ſecours, il donna ſur les ennemis, marchant à la tête des ſiens, & par l'avantage du bon ordre & de la diſcipline il rompit ſans peine une troupe tumultueuſe, qui n'avoit qu'un courage impétueux & mal conduit. Il ne put néanmoins empêcher que les fuyards ne rentraſſent dans la ville, quoiqu'il eût tâché de leur en couper les paſſages. Mais leur défaite les y avoit décrédités : & le peuple, qui vouloit la paix, oſa élever ſa voix contre des factieux.

La diviſion ſe mit donc dans la ville, & elle éclata en menaces & en clameurs, qui ſe firent entendre juſques hors des murs. Tite conçut que c'étoit là le moment favorable de livrer un aſſaut ; & montant à cheval, il vint ſe préſenter du côté du lac. A la vûe des Romains la confuſion devint horrible dans Tarichée. Les furieux ou s'enfuyent, ou, s'ils ne peuvent en trouver moyen, ils ſe mettent en défenſe : les habitans demeurent tranquilles, comptant n'avoir rien à craindre des Romains, contre leſquels ils n'avoient jamais eu deſſein de ſe révol-

ter. Ils ne ſe tromperent pas dans leur eſpérance. Du moment que Tite fut maître de la ville, il ſépara les innocens des coupables, & ayant fait main baſſe ſur ceux-ci, il fit jouir les autres d'une pleine ſûreté pour leurs vies & pour leurs biens.

Veſpaſien informé de la priſe de Tarichée, vint dans la ville, charmé du ſuccès & de la gloire qu'acquéroit ſon fils. Pour achever la victoire, il entreprit de nettoyer le lac des brigands qui le couvroient, & qui s'étant ſauvés en grand nombre dans les barques faiſoient bonne contenance, & paroiſſoient plutôt ſe diſpoſer à attaquer, ſi l'occaſion s'en préſentoit, qu'à fuir à l'autre bord. Ils attendirent en effet que Veſpaſien eût fait conſtruire une flottille, & lorſqu'elle vint leur préſenter la bataille, ils accepterent le défi, & ſe battirent en déſeſpérés. Il n'en échappa pas un ſeul : tous périrent, ou par les traits des ennemis, ou ſuffoqués dans les eaux : & leur nombre, joint à ceux qui avoient été tués dans les combats ſur terre, ſe monta à ſix mille cinq cens.

Près de 40000 scélerats mis à mort, ou vendus par Vespasien contre la foi donnée.

Tarichée avoit été un centre où s'étoit ramassé tout ce qu'il y avoit de turbulent & d'ennemi de la paix dans les pays voisins, & il y restoit encore près de quarante mille ames de cette espece, qui comptoient jouir du pardon accordé par Tite aux Tarichéates. Vespasien tint conseil de guerre pour délibérer sur le parti qu'il convenoit de prendre par rapport à une multitude, qu'il n'étoit possible ni de laisser dans la ville, dont elle auroit troublé la tranquillité, ni de renvoyer, parce qu'on ne pouvoit pas douter que des gens accoutumés à la sédition, au brigandage, & à la guerre, ne renouvellassent leurs excès dès qu'ils se verroient en liberté. D'un autre côté les loix de l'humanité & de la justice ne permettoient pas de traiter en ennemis ceux qui s'étoient soumis sur la parole donnée qu'on leur feroit bon quartier. Cette considération si importante, & même sacrée, n'arrêta point les officiers qui composoient le conseil. Pleins de haine & de mépris pour les Juifs, ils soutinrent qu'il ne pouvoit y avoir rien d'injuste ni de cruel à leur égard,

& que c'étoit le cas de faire céder ſans difficulté l'honnête à l'utile. Veſpaſien ſe rendit à cet avis, & il ajouta même la ſupercherie à l'inhumanité. Comme on appréhendoit que le peuple de Tarichée ne s'intéreſſât au ſort des malheureux qu'on vouloit perdre, on leur ordonna de ſortir tous par la porte qui conduiſoit à Tibériade: & là on les aſſembla dans le * Stade, où Veſpaſien s'étant tranſporté commença par faire égorger les vieillards & ceux de qui l'on ne pouvoit tirer aucun ſervice, au nombre de douze cens. Il choiſit ſix mille des plus vigoureux, qu'il envoya à Néron en Achaïe, pour être employés aux travaux de l'Iſthme. Le reſte, qui ſe montoit à plus de trente mille têtes, fut vendu. Cette exécution perfide & ſanglante convenoit peu au caractere de Veſpaſien, qui ſavoit (*a*) que la guerre a ſes loix ainſi que la paix, & que les grandes ames ſe piquent d'y montrer autant de juſtice que de

* *Lieu deſtiné à la courſe & aux combats des athlétes.*

(*a*) Sunt & belli, ſicut pacis, jura, juſtèque ea non minùs quàm fortiter didicimus gerere. *T. L. V.* 27.

courage. Joſéphe date ce fait du huit du mois Gorpiæus, troiſieme mois de l'été.

Il acheve la conquête de la Galilée. Jean s'enfuit de Giſcale à Jéruſalem. *Joſ. de B. Jud. IV.* 1.

La priſe de Tarichée répandit la terreur dans toute la Galilée : les villes & les fortereſſes s'empreſſerent de ſe ſoumettre aux Romains. Il fallut pourtant qu'ils emportaſſent de force Gamale, * place ſituée vis-à-vis de Tarichée de l'autre côté du lac. Le mont Itacyrius, qui eſt le même que le Thabor, les arrêta auſſi quelque tems, & ils n'en devinrent maîtres que par un combat livré contre une troupe de rebelles qui s'y étoient poſtés. Giſcale ſe rendit, après que Jean, qui s'en étoit rendu le tyran, en fut ſorti pour ſe retirer à Jéruſalem, comme je vais le raconter.

Cette ville fut la derniere de la Galilée qui tint contre les Romains. Elle n'étoit originairement qu'une bourgade, dont les habitans occupés de l'agriculture ne penſoient nulle-

* *Cette ville n'appartenoit pas à la Galilée, puiſqu'elle étoit ſituée au-delà du Jourdain & du lac de Généſareth. Mais elle étoit liée d'intérêt avec les Galiléens rebelles, & Joſéphe Gouverneur de la Galilée compte Gamale parmi les villes de ſon département.*

ment à la guerre. Jean y ayant introduit une troupe de brigands, fortifia la place, comme nous l'avons dit, avec la permiſſion de Joſéphe, & la maintint dans la rebellion juſqu'à la fin.

C'étoit une témérité pouſſée à l'excès. Car les forces ne répondoient nullement à une telle audace, & Tite en arrivant avec mille chevaux pouvoit aiſément emporter la ville d'emblée. Mais las du carnage, & plaignant le ſort des innocens qui ſe trouveroient enveloppés avec les coupables, ce généreux vainqueur s'approcha des murs, & voulut tâcher de guérir par ſes repréſentations ſalutaires un aveugle entêtement. « Sur quoi vous fondez-vous, diſoit-il à ceux qui bordoient les murailles, pour attendre ſeul l'effort des armes Romaines, après la priſe de toutes les » autres villes de la Galilée? N'avez-» vous pas d'aſſez fortes leçons dans » les exemples contraires de vos compatriotes, dont les uns ſe ſont attiré » les plus affreux déſaſtres par une réſiſtance opiniâtre; les autres, qui ſe » ſont fiés à notre clémence, jouiſſent » de leurs biens & de leur fortune ſous

» notre protection ? Je vous fais les
» mêmes offres, ſans vouloir tirer
» vengeance de votre fierté juſqu'ici
» intraitable. L'eſpérance de conſerver
» ſa liberté mérite grace, mais non
» l'obſtination à tenter l'impoſſible. »

Ces diſcours ne furent entendus que par des cœurs endurcis. Car Jean avoit pris ſoin d'écarter des murailles & des portes tous les habitans, & ſes ſatellites ſeuls occupoient les remparts. Il ſentoit néanmoins combien le parti de la réſiſtance étoit inſenſé & impraticable, & il entreprit de tromper Tite par une ſupercherie. Il répondit qu'il acceptoit ſes offres avec reconnoiſſance, & qu'il ameneroit à la ſoumiſſion les plus mutins par perſuaſion ou par contrainte. Mais il demanda un jour de délai, parce que le ſabbat, qu'ils célébroient actuellement, ne permettoient pas plus aux Juifs de conclure un traité, que de manier les armes. Le deſſein de Jean étoit de profiter de cet intervalle pour s'enfuir. Mais (a) ce qui le fit réuſſir, dit Joſéphe,

(a) Θεᾶ δ'ἦν τὸ ἔργον ἄρα τῷ σωζο- | τος Ιωάννην ἐπὶ τῶν Ιεροσολύμων ὄλεθρον,

c'eſt que Dieu vouloit ſauver Jean pour la punition & pour le malheur de Jéruſalem. Tel eſt, ajoute l'hiſtorien, la véritable cauſe de la facilité avec laquelle Tite non ſeulement donna créance aux diſcours de ce fourbe, mais s'éloigna à quelque diſtance de Giſcale, pour s'approcher de Cydœſſa, bourgade de la dépendance des Tyriens, dont les habitans étoient de perpétuels ennemis de ceux de Galilée. Jean eut donc toute liberté de s'enfuir pendant la nuit. Il emmena avec lui non ſeulement des hommes armés, mais des familles entieres, des femmes, des enfans. Une telle compagnie ne pouvoit pas faire grande diligence. Auſſi après quelques ſtades, Jean prit les devans, malgré les cris & les pleurs des foibles, qu'il abandonnoit.

Le jour venu, Tite ſe préſenta devant les murs pour l'exécution du traité. Le peuple lui ouvrit les portes avec mille acclamations de joie,

τὸ μὴ μόνον πεισθῆναι τῇ τοῦ τῆ σκηνῇ τῆς ὑπερθέσεως, ἀλλὰ καὶ τῆς πόλεως πορρωτέρω προελθεῖν ἐπὶ Κυδοισσοῦς. *Jos. de B. Jud. IV*, 4.

& en lui rendant graces de l'avoir délivré de ſon tyran, dont on lui apprit la fuite. Tite fut piqué de s'être laiſſé ſurprendre, & il envoya à la pourſuite des fuyards une partie de la cavalerie qui l'accompagnoit. Jean avoit trop d'avance, pour pouvoir être atteint, & il arriva à Jéruſalem. La troupe impuiſſante qui n'avoit pû le ſuivre, devint la proie des Romains. Ils en tuerent ſix mille, & ramenerent près de trois mille femmes & enfans.

Tite ordonna à ſes ſoldats de faire une bréche à la muraille, voulant entrer comme dans une ville priſe. Du reſte il montra une clémence parfaite, & quoiqu'il fût reſté dans la ville un aſſez grand nombre de partiſans de la rebellion, il aima mieux pardonner à tous les habitans indiſtinctement, que de préſenter matiere à des délations où la haine & la prévention pourroient avoir ſouvent plus de part que la raiſon & la juſtice. Mais il eut ſoin de laiſſer dans Giſcale une garniſon, qui pût tenir en reſpect ceux qui ſeroient tentés de remuer. Ainſi fut achevée en une campagne la

conquête de la Galilée : & Tite n'y laiſſant plus aucun ennemi, retourna auprès de Veſpaſien, qui s'étoit mis en quartiers d'hiver avec deux légions à Céſarée : la dixieme hivernoit à Scytopolis.

Il y augmenta le trouble, & la folle ardeur pour la guerre.

La facilité avec laquelle la Galilée avoit été ſoumiſe étoit un nouvel avertiſſement pour les habitans de Jéruſalem, & devoit leur ouvrir les yeux ſur le ſort qui attendoit leur ville malheureuſe ; mais la fureur & l'aveuglement y croiſſoient à meſure que le péril devenoit plus préſent. L'arrivée de Jean de Giſcale, & de ſa troupe haletante, donna lieu à pluſieurs de faire bien des réflexions, qui les amenoient à concevoir de juſtes allarmes. Cet homme audacieux ſe moqua de leur ſage timidité : & tirant vanité de ce qui faiſoit ſa honte : « Je n'ai » point fui les Romains, diſoit-il, » mais je ſuis venu chercher un poſte, » d'où je puſſe leur faire bonne guerre. » C'eſt folie de conſumer nos forces » pour la défenſe de Giſcale, & de » ſemblables bourgades, pendant que » nous devons les réſerver pour la » Métropole de la nation. » Il parloit des Romains avec un extrême mépris :

il exaltoit les reſſources qui reſtoient aux Juifs. « Voyez, diſoit-il, quel- » les peines & quelles fatigues les » Romains ont ſouffertes devant les » chétifs hameaux de la Galilée. Qua- » rante-ſept jours de ſiege les ont à » grande peine rendu maîtres de Jota- » pate. Que ſera-ce, s'ils viennent » ſe préſenter devant Jéruſalem ? » Non, quand même ils auroient des » aîles, ils ne pourroient s'élever à » à la hauteur de nos murailles. » Ces diſcours fanfarons enfloient les cou- rages de la jeuneſſe, & leur inſpi- roient une folle ardeur pour la guerre. Les vieillards & les hommes judicieux en ſentoient tout le vuide & tout le faux : mais ils étoient réduits à des plaintes inutiles.

Rapines, brigandages, cruautés exercées par les factieux.

Car Jéruſalem, outre les factieux qu'elle portoit dans ſon ſein, étoit inondée de la multitude de ceux qui y accouroient de toutes les parties de la Paleſtine. A meſure que les Romains gagnoient du terrein & faiſoient une conquête, les amateurs du trouble qui pouvoient échapper n'avoient point d'autre retraite que la capitale, dont les portes avoient

avoient été toujours ouvertes à tous les Juifs, & où l'on recevoit alors avec empreſſement des compatriotes qui ſe diſoient pleins de zele pour la défenſe de la ville ſainte. Le moindre des inconvéniens qu'apporta avec ſoi cette foule étrangere, dont Jéruſalem fut ſurchargée, étoit les bouches inutiles, qui conſumerent les proviſions néceſſaires aux combattans.

Ce mal ne ſe fit ſentir qu'à la longue. Mais les rapines, les brigandages, les meurtres changerent la face de la ville en celle d'un bois rempli de voleurs. Les ſcélérats qui l'inondoient, étendoient leurs cruautés juſques ſur les premieres têtes de Jéruſalem. Ils arrêterent publiquement pluſieurs illuſtres perſonnages, dont trois étoient de la race royale, & ils les envoyerent égorger dans la priſon. Le prétexte dont ils colorerent une ſi odieuſe violence, fut une accuſation de trahiſon & d'intelligence avec les Romains. Ils étoient les oppreſſeurs & les tyrans de Jéruſalem, & ils s'en faiſoient paſſer pour les vengeurs.

De tels excès répandoient la ter-

reur parmi le peuple : mais ils excitoient en même tems une juſte indignation, qui n'avoit beſoin que d'un chef pour oſer éclater. Le peuple en trouva un en la perſonne d'Ananus, ancien pontife, qui avoit été établi gouverneur de Jéruſalem au commencement de la guerre, & dont Joſéphe releve ici par ſes plus grands éloges la ſageſſe & le courage. Les Zélateurs (car c'étoit le nom que ſe donnoient ces hommes abominables, qui vouloient traveſtir en zele de religion leur audace à commettre les crimes les plus horribles) les Zélateurs ſentirent le danger. Ils comprirent qu'une multitude immenſe réunie ſous un chef habile & accrédité deviendroit redoutable pour eux. Ils prirent donc pour place de ſûreté le temple, dont ils firent la citadelle de leur tyrannie. C'eſt ainſi qu'après avoir violé tous les droits humains, ils ſe déclarerent ouvertement les ennemis de Dieu même, dont ils profanoient & fouloient aux pieds le ſanctuaire.

Ils prennent le nom de Zélateurs. Ils s'emparent du temple.

A ce ſacrilege ils ajouterent une nouvelle impiété, en élevant par ſort au ſouverain pontificat un certain

Phannias, qui véritablement étoit de la race d'Aaron, mais homme groſſier, nourri dans l'obſcurité d'un village, & ſachant à peine ce que c'étoit que la dignité de grand prêtre ; perſonnage de théatre, dont ils faiſoient leur jouet, & qui incapable de prendre aucune autorité, étoit forcé de leur prêter ſon nom pour couvrir leurs attentats.

Ce mépris de la religion tournée en riſée, acheva de porter l'indignation du peuple à ſon comble. Les prêtres & les grands venoient à l'appui, & ſe mêlant dans les pelotons, ils exhortoient la multitude à prendre les armes contre les oppreſſeurs de la liberté, contre les profanateurs des choſes ſaintes. On écoutoit avidement ces diſcours : mais la difficulté de l'entrepriſe contrebalançoit le deſir d'une ſi juſte vengeance. On craignoit de ne pas réuſſir à déloger d'une fortereſſe, telle que le temple, une troupe nombreuſe de brigands, endurcis au crime, déterminés à tout oſer, & en qui le déſeſpoir du pardon augmentoit l'audace.

Diſcours d'Ananus au peuple contre les Zélateurs.

Enfin dans une aſſemblée générale Ananus ſe leve, & tournant ſes regards vers le temple, les yeux baignés de larmes : « Ah ! qu'il m'eût été doux » de mourir, s'écria-t-il, avant que » de voir la maiſon de Dieu ſouillée » de tant d'horreurs, & le lieu ſaint » profané par les pieds impurs des » plus ſcélérats de tous les mortels ! » Encore, ſi j'eſpérois trouver dans ce » peuple qui m'écoute une reſſource » contre de ſi grands maux. Mais je le » vois inſenſible à ſes propres calami- » tés, & uniquement dominé par la » crainte. On vous pille, & vous le » ſouffrez : on vous frappe, & vous » gardez le ſilence : aucun de vous » n'eſt même aſſez hardi pour gémir » librement ſur le ſang innocent qu'il » voit répandre. Non, ce n'eſt point » aux tyrans que je m'en prends : » c'eſt à vous, qui les avez forti- » fiés par votre indolence. Ils étoient » d'abord en petit nombre : & votre » tranquille ſécurité leur a donné » moyen de s'accroître. Ils ont com- » mencé par piller vos maiſons : aucun » de vous ne s'en eſt ému, & devenus » plus audacieux, ils ont attaqué vos

» perſonnes. Vous avez vû traînés
» indignement par les rues, jettés
» dans les priſons, chargés de chaî-
» nes, je ne dis pas des hommes
» illuſtres par leur naiſſance & par
» leur mérite, mais des citoyens, con-
» tre leſquels il n'y avoit ni accuſation
» en forme, ni jugement prononcé :
» & ces infortunés n'ont trouvé per-
» ſonne qui réclamât en leur faveur.
» Que devoit-il s'enſuivre ? La mort
» & le ſupplice. C'eſt auſſi ce qui
» eſt arrivé : & de même que l'on
» choiſit dans un troupeau les victi-
» mes les plus graſſes, nos tyrans
» ont immolé par préférence les pre-
» mieres têtes de la nation. Leur
» audace nourrie par le ſuccès inſulte
» aujourd'hui Dieu même. Vous les
» voyez profaner indignement ſon
» temple, & de ce lieu, le plus fort
» & le plus élevé de la ville, comme
» le plus ſaint de l'univers, vous im-
» poſer le joug de la ſervitude. Quels
» nouveaux excès attendez-vous,
» pour ſortir de votre inaction ? ils
» ont comblé la meſure du crime :
» leurs attentats ne peuvent plus croî-
» tre : & ſi ceux qu'ils ont commis

» ne ſuffiſent pas pour vous tirer de
» votre aſſoupiſſement, rien ne ſera
» capable de vous réveiller.

» Quel motif vous anime à ſou-
» tenir la guerre contre les Romains ?
» N'eſt-ce pas l'amour de la liberté ?
» ce ſentiment précieux, qui convient
» ſi bien à des ames généreuſes. Eh
» quoi ! vous refuſez d'obéir aux maî-
» tres du monde entier : & vous con-
» ſentez à devenir les eſclaves de vos
» compatriotes, & à ſouffrir de leur
» part des traitemens que vous n'au-
» riez pas à craindre de la part de
» l'étranger.

» Comparez la conduite des uns
» & des autres. Votre temple eſt
» orné des offrandes des Romains :
» & ceux-ci le dépouillent des monu-
» mens de vos anciennes victoires.
» Les Romains reſpectent vos loix,
» & n'oſent franchir la barriere du
» lieu ſaint : & ceux-ci font du tem-
» ple leur place d'armes, & y por-
» tent leurs mains toutes fumantes
» du ſang de leurs freres. Et vous
» vous précautionnez contre les enne-
» mis du dehors, pendant que vos
» véritables ennemis vivent au milieu

» de vous, & affiégent votre ſanc-
» tuaire!

» Prenez donc les armes avec cou-
» rage, & ne craignez ni leur nombre,
» beaucoup moindre que le vôtre;
» ni leur audace, qu'affoiblit une
» conſcience ſouillée de crimes; ni
» l'avantage du lieu, dont la protec-
» tion n'eſt pas aſſurément pour les
» impies, mais plutôt pour ceux qui
» en vengent la ſainteté. Montrez-
» vous, & ils ſont détruits. Et quand
» même vous vous expoſeriez à quel-
» que danger, quel ſort plus digne
» d'envie, que de mourir devant les
» ſacrés portiques, en combattant
» pour vos femmes & pour vos enfans,
» pour Dieu & pour ſon temple? Je
» m'offre à vous ſervir de la tête & de
» la main. Je vous conduirai par mes
» conſeils, & dans l'occaſion je payerai
» de ma perſonne. »

Le peuple échauffé par un diſcours ſi véhément ſe déclara diſpoſé à détruire la tyrannie. Ananus enrôla ceux qui ſe préſenterent en foule, les arma, les diſtribua en compagnies; & il ſe préparoit à attaquer les Zélateurs. Ceux-ci le prévinrent, & firent une

Le peuple prend les armes, & force la premiere enceinte du temple.

ſortie ſur le peuple. Le combat fut rude. Le nombre d'un côté, l'audace & l'exercice de l'autre. Enfin les brigands accablés par la multitude de leurs ennemis, qui croiſſoit à chaque inſtant, & ſe voyant près de ſuccomber, furent forcés d'abandonner la premiere enceinte du temple, & ils ſe retirerent dans la ſeconde, dont ils fermerent les portes avec empreſſement. Ananus ne pouſſa pas plus loin ſa victoire. L'aſſaut eût été dangereux : & d'ailleurs la ſainteté du lieu le retint. Il n'oſa entreprendre d'introduire dans l'intérieur du temple des ſoldats teints de ſang. Il ſe contenta de bloquer les Zélateurs, laiſſant une garde de ſix mille hommes dans les portiques de la premiere enceinte.

Son reſpect pour le temple l'engagea encore à tenter les voies de conciliation avec les Zélateurs. Il vouloit, s'il étoit poſſible, s'épargner la dure néceſſité de ſouiller le lieu ſaint par le ſang de ſes compatriotes. Il envoya donc leur faire des propoſitions de paix : mais il choiſit bien mal ſon ambaſſadeur.

Jean de Giſcale, lié par de ſecrétes intelligences avec les Zélateurs, étoit demeuré en apparence attaché au parti du peuple; & ſuivant la pratique des maîtres il montroit plus d'ardeur, plus d'empreſſement, que ceux mêmes dont l'attachement étoit ſincere. Il ne quittoit Ananas ni jour ni nuit: il s'introduiſoit hardiment dans tous les conſeils: aſſaiſonnant ces procédés de flatteries démeſurées envers tous ceux qui étoient en autorité. Il parvenoit ainſi à être inſtruit de tout ce qui ſe délibéroit, & il ne manquoit pas d'en donner avis aux aſſiégés. Ananus s'apperçut que les ennemis éventoient toutes ſes entrepriſes. Perſuadé qu'il y avoit de la trahiſon, ſes ſoupçons tomberent ſur celui qui en étoit véritablement coupable, & que ſon zele hypocrite démaſquoit. Mais il n'étoit pas aiſé de détruire Jean de Giſcale, qui avoit un puiſſant parti dans la ville. Ananus le prit à ſon ſerment. Ce ſcélérat, à qui les parjures ne coûtoient rien, jura une fidélité inviolable aux intérêts du peuple. Ananus fut aſſez ſimple pour y ajouter foi: & par une faute inexcuſable dans

Trahiſon de Jean de Giſcale. Les Zélateurs appellent les Iduméens à leur ſecours.

un homme à la tête des grandes affaires, il prit confiance en celui que tant de circonſtances rendoient légitimement ſuſpect, & il le choiſit pour aller porter aux Zélateurs des ouvertures de paix et d'accommodement.

Jean introduit dans le temple, au lieu de propoſitions de paix, tint les diſcours les plus propres à ſouffler le feu de la guerre. « Il dit qu'Ananus » ayant gagné le peuple, avoit envoyé » inviter Veſpaſien à venir ſe rendre » maître de la ville. Qu'il avoit » ordonné à ſes troupes de ſe purifier, afin qu'elles fuſſent en état » d'entrer le lendemain dans le temple, de gré ou de force. Que s'il » propoſoit un traité aux Zélateurs, » ce n'étoit que pour les endormir » dans une fauſſe ſécurité & pour les » ſurprendre. Il inſiſta à leur prouver » qu'ils en avoient trop fait, pour » eſpérer qu'on ſe réconciliât jamais » ſincérement avec eux : & il conclut » qu'ils devoient ſe procurer quelque » ſecours du dehors, ſans quoi leur » perte étoit certaine. »

» Les Zélateurs ſuivirent l'avis de

Jean, & ils réſolurent d'appeller à leur ſecours les Iduméens, nation voiſine, turbulente, à qui toute occaſion de prendre les armes étoit bonne, qui alloit à la guerre comme à une fête, & qui depuis qu'elle avoit embraſſé la religion Judaïque, ne le cédoit point aux Juifs naturels en attachement pour le temple & pour la ville ſainte. Des diſpoſitions ſi favorables déterminerent les Zélateurs à députer aux Iduméens deux d'entre eux, chargés d'une lettre, qui portoit: » Qu'Ananus avoit ſéduit le peuple, » & qu'il vouloit livrer Jéruſalem aux » Romains. Que pour eux, réſolus » de défendre la liberté juſqu'à la » mort, ils s'étoient ſéparés d'un » traître, qui les tenoit aſſiégés dans » le temple. Que ſi les Iduméens ne » faiſoient diligence pour venir à leurs » ſecours, les défenſeurs de la patrie » alloient tomber ſous le pouvoir d'A- » nanus & de leurs ennemis, & la ville » ſous celui des Romains.„ Les députés, qui étoient gens habiles & ardens, avoient ordre d'expoſer plus en détail l'état des choſes, & de mettre dans leurs ſollicitations tout le feu & toute

la vivacité dont ils étoient capables.

Ils réuſſirent ſans peine dans leur négociations. Les chefs des Iduméens, ſur la lecture de la lettre, & le rapport des députés, entrerent en fureur : ils publierent une proclamation pour inviter toute la nation à prendre les armes, & avant le terme qu'ils avoient preſcrit ils virent s'aſſembler autour d'eux une armée de vingt mille hommes, avec laquelle ils marcherent vers Jéruſalem.

Ananus, qui ne fait pas en tout ceci preuve de vigilance, ne fut informé d'un ſi grand mouvement dans la nation Iduméenne, que par l'arrivée du ſecours. Il ordonna que l'on fermât promptement les portes de la ville, que l'on gardât les murailles. Il ne fit pourtant aucune hoſtilité contre les Iduméens, & deſirant les ramener par voie de perſuaſion, il engagea Jeſus, l'un des grands pontifes, à monter à une tour qui regardoit leur armée pour les haranguer. Les Iduméens ſe diſpoſerent à écouter l'orateur du peuple de Jéruſalem, et il leur parla en ces termes :

» Si vous reſſembliez à ceux que
» vous venez ſecourir, ma ſurpriſe
» ſeroit moindre. Mais n'eſt-ce pas
» l'événement du monde le plus ſingu-
» lier, qu'une nation entiere, qu'une
» belle & floriſſante armée prenne en
» main la défenſe d'une poignée de
» ſcélérats, dignes de mille morts?
» Le zele pour la ſainteté du temple
» vous conduit: & ceux dont vous
» embraſſez la querelle, le ſouillent
» par la cruauté & par les débauches:
» ils s'enyvrent dans le lieu ſaint,
» & ils y partagent les dépouilles ſan-
» glantes de leurs freres maſſacrés.

Diſcours de Jeſus grand pontife aux Iduméens, pour les détourner de l'alliance avec les Zélateurs.

» J'apprends qu'ils nous accuſent
» d'intelligence avec les Romains &
» de trahiſon. Il ne falloit pas un
» motif moins preſſant pour vous
» engager à prendre les armes con-
» tre un peuple uni avec vous dans
» la ſociété d'un même culte. Mais
» où ſont les preuves du crime qu'ils
» nous imputent? C'eſt leur intérêt
» ſeul qui nous rend coupables. Tant
» qu'ils n'ont eu rien à craindre, au-
» cun de nous n'a été traître. Nous
» le ſommes devenus, depuis qu'ils
» ne peuvent plus éviter la juſte puni-

» tion de leurs forfaits. Ah ! ſi le
» ſoupçon de trahiſon doit tomber
» ſur quelqu'un, il convient bien
» mieux ſans doute à nos accuſateurs,
» aux crimes deſquels il ne manque
» que celui-là ſeul, pour être portés
» à leur comble.

» Quel eſt donc le plus digne uſage
» que vous puiſſiez faire de vos armes?
» C'eſt de les employer en faveur de la
» métropole de votre religion, &
» de punir des ſcélérats de la ſurpriſe
» qu'il ont oſé vous faire, en vous
» implorant pour défenſeurs, pen-
» dant qu'ils devoient vous craindre
» pour vengeurs. Si cependant vous
» reſpectez les engagemens que vous
» avez pris avec eux, un ſecond parti
» s'offre à vous. C'eſt de quitter les
» armes, & de venir dans la ville
» comme amis & alliés vous porter
» pour arbitres & pour juges entre
» les Zélateurs & nous. Et voyez com-
» bien la condition que nous vou-
» lons leur faire eſt avantageuſe,
» puiſqu'ils auront pleine liberté de
» nous répondre devant vous ſur les
» crimes que nous avons à leur re-
» procher, eux qui ont inhumaine-

» ment égorgé les chefs de la nation, » ſans aucune forme de juſtice, ſans » leur permettre de défendre leur » innocence. Si vous ne voulez ni » vous unir à nous, ni vous rendre » les juges de la querelle, il vous reſte » de demeurer neutres, ſans aggraver » nos malheurs, ſans vous lier avec » les oppreſſeurs de Jéruſalem & les » profanateurs du temple. Si aucun » deces trois partis ne vous convient, » ne ſoyez pas étonnés que l'on vous » ferme les portes d'une ville dont » vous vous déclarez les ennemis. «

Un diſcours ſi plein de raiſon ne fit aucune impreſſion ſur les Iduméens prévenus. Ils regardoient comme un affront le refus de les recevoir dans la ville, & encore plus la propoſition qu'on leur faiſoit de mettre bas les armes s'ils vouloient y entrer. Un de leurs chefs répondit à Jeſus avec une fierté & une hauteur qui lui ôterent toute eſpérance de pacification : & ce pontife ſe retira pénétré de douleur de voir la ville aſſiégée en même tems de deux côtés, & menacée dedans & dehors par les Zélateurs d'une part & les Iduméens de l'autre.

Il ne peut rien gagner ſur eux.

Les Iduméens introduits par les Zélateurs dans la ville & dans le temple, font un grand carnage du peuple.

Cependant l'armée du ſecours n'étoit pas contente de l'inaction de ceux qui l'avoient appellée. Les Iduméens avoient compté trouver un parti puiſſant, qui les ſeconderoit, & leur ouvriroit l'entrée de Jéruſalem : & voyant que les Zélateurs n'oſoient ſortir de l'enceinte du temple, pluſieurs ſe repentirent d'être venus : & la honte ſeule les empêcha de reprendre la route de leur pays. Un orage qui ſurvint durant la nuit, augmenta encore leur dégoût. La pluie, la grêle, les éclairs, les tonnerres, les mugiſſemens de la terre ébranlée ſous leurs pieds, toute la nature ſembloit déchaînée contre eux : & en même tems qu'expoſés aux rigueurs de la tempête, ils ſouffroient beaucoup, n'ayant d'autre abri que leurs caſaques, dont ils s'enveloppoient, & leurs boucliers, qu'ils mettoient ſur leurs têtes ; la crainte de la colere divine les troubloit beaucoup dans l'ame, & ils ſe perſuadoient que Dieu condamnoit leur entrepriſe.

Cependant ce fut préciſément cette circonſtance qui leur en facilita le ſuccès. Les Juifs de la ville crurent

pareillement que Dieu ſe déclaroit pour leur querelle, & en conſéquence de cette idée flatteuſe ils firent la garde avec moins de vigilance. Leur négligence préſenta à quelques-uns des Zélateurs l'occaſion de ſortir furtivement du temple pendant la nuit, au plus fort de l'orage, & de gagner la porte de la ville qui donnoit vis-à-vis de l'armée des Iduméens. Ils la leur ouvrirent, & les introduiſirent dans Jéruſalem.

Le premier ſoin des Iduméens fut de courir au temple, & de ſe réunir aux Zélateurs pour attaquer ceux qui en faiſoient le blocus. Ils eurent bon marché d'une garde, dont une partie étoit endormie, & l'autre s'effraya à la vûe d'une multitude de nouveaux ennemis joints ſubitement aux anciens. Les troupes de la ville, qui au cri des combattans étoient accourues, ne firent pas plus de réſiſtance. Les Iduméens n'eurent guéres que la peine de tuer, & comme ils étoient naturellement cruels, & d'ailleurs irrités de ce qu'on leur avoit refuſé l'entrée de la ville, & impoſé la néceſſité de ſubir hors des murs toute

la violence d'un orage affreux, ils n firent quartier à perſonne, & paſſerent au fil de l'épée tout ce qui s'offrit à leurs coups. Le carnage fut d'autant plus horrible, que dans un lieu fermé la fuite devenoit impraticable. Toute la premiere enceinte du temple fut inondée de ſang, & lorſque le jour fut venu, on compta plus de huit mille morts.

Maîtres du temple, les Iduméens ſe répandirent dans la ville, où ils pillerent & tuerent à diſcrétion. Leur fureur prit pour premieres victimes les deux pontifes Ananus & Jeſus; & non contens de leur avoir ôté la vie, ils les outragerent par mille inſultes après leur mort, & jetterent leurs corps ſans ſépulture.

Mort du Pontife Ananus, tué par les Iduméens.

Joſéphe déplore amérement la mort d'Ananus, dont il prétend que les grandes qualités & la bonne conduite auroient infailliblement, s'il eût vécu, ſauvé Jéruſalem. Ananus, dit-il, aimoit la paix : il ſavoit qu'il n'étoit pas poſſible de vaincre les Romains : & par ſon éloquence perſuaſive il auroit déterminé les Juifs à ſe ſoumettre, pendant que la belle réſiſtance

qu'il étoit capable de faire auroit amené les Romains à s'adoucir ſur les conditions du traité. (a) Mais Dieu, ajoute l'hiſtorien, avoit prononcé ſa ſentence de condamnation contre une ville ſouillée de crimes : il vouloit que le lieu ſaint fût purifié par le feu : & pour accomplir ſes deſſeins de juſtice ſur la ville & ſur le temple, il écartoit & ôtoit du monde ceux qui étoient attachés à l'une & à l'autre par un zéle pur & ſincere.

Ainſi parle Joſéphe, qui pourtant ignoroit la vraie cauſe de la colere de Dieu ſur les Juifs. Ananus étoit bien peu propre à déſarmer la vengeance divine. Fils du grand Prêtre * Anne, qui avoit pris part à la condamnation de Jeſus-Chriſt, il s'étoit montré digne imitateur d'un tel pere par le meurtre de l'Apôtre ſaint Jacques le mineur, que l'éminence de ſa ſainteté rendoit vénérable à tout le peuple

Joſ. Ant. XX. 8.

(a) Ἀλλ' οἶμαι κατακρίνας ὁ Θεὸς ὡς μεμιασμένης τῆς πόλεως ἀπώλειαν, καὶ πυρὶ βούλόμενος ἐκκαθαρθῆναι τὰ ἅγια, τῶς ἀνέχομένους αὐτῶν καὶ φιλοσοργοῦντας περιέκοψεν. *Jos.*

* *Anne eſt auſſi appellé Ananus dans Joſéphe. Mais il n'eſt pas vraiſemblable qu'il ait vécu*

de Jéruſalem. C'étoit un Sadducéen, qui n'avoit par conſéquent ni eſpérance ni crainte d'une vie avenir : & Joſéphe qui le comble ici d'éloges, ailleurs l'accuſe d'audace & de cruauté dans ſes vengeances.

Cruautés exercées par les Zélateurs & les Iduméens. *Joſ. de B. Jud. V.* 1.

Les Zélateurs & les Iduméens firent un grand carnage du peuple. Mais ils traiterent avec une ſinguliere inhumanité la jeune nobleſſe, parmi laquelle ils auroient ſouhaité ſe faire des partiſans. Ils en remplirent les priſons : & enſuite ils invitoient chacun en particulier à s'unir à eux. Joſéphe aſſure que tous préférerent ſans difficulté la mort à la ſociété avec les ennemis de la patrie. La rage des Zélateurs s'exerça à leur faire ſouffrir les plus cruels ſupplices : & ce n'étoit que lorſque leurs corps ne pouvoient plus ſoutenir les fouets & les tortures, qu'on leur accordoit la mort comme par grace. L'hiſtorien fait monter à douze mille le nombre de ceux que les Zéla-

juſqu'au tems dont il s'agit ici, & encore moins qu'un vieillard plus qu'octogénaire eût aſſez de vigueur pour remplir les fonctions de gouverneur de la ville. Ces raiſons ont déterminé M. de Tillemont à penſer que le Pontife Ananus tué par les Iduméens eſt le fils du Grand Prêtre Anne nommé dans l'Evangile, & le même dont Joſéphe fait mention au l. XX. de ſes Antiquités, c. 8.

teurs firent ainſi périr ſucceſſivement dans l'eſpace de peu de jours.

Il convenoit bien peu à de pareils ſcélérats de vouloir obſerver les formes de la juſtice. Ils eurent néanmoins cette fantaiſie à l'égard de Zacharie fils de Baruch, homme riche, amateur de la liberté, ennemi des méchans, & dont la fortune & la vertu irritoient en même tems la cupidité & la haine des Zélateurs. Ils érigerent un tribunal de ſoixante-&-dix juges choiſis entre les notables du peuple, & ils firent comparoître Zacharie, l'accuſant d'avoir tramé une intrigue pour livrer la ville aux Romains. Ils n'apportoient ni preuves ni indices : mais ils ſe diſoient bien aſſurés du fait, & ils prétendoient en être crus ſur leur parole. Zacharie voyant qu'il n'avoit aucune juſtice à attendre, & que ſa mort étoit réſolue, parla avec une liberté digne d'un grand cœur. Il traita d'un air de mépris les accuſations vagues dont on le chargeoit, & il en fit ſentir en peu de mots la ridicule foibleſſe. Après quoi il tourna ſon diſcours contre ſes accuſateurs, & il leur mit ſous les yeux toute la ſuite de leurs

Jugement & mort de Zacharie fils de Baruch.

attentats, déplorant les malheurs publics, & la confuſion horrible où toutes choſes étoient tombées. Il eſt aiſé de juger quelle fut à ce diſcours la rage des Zélateurs. Cependant ils acheverent la comédie, & laiſſerent prononcer les juges. Il n'y en eut aucun qui ne donnât un ſuffrage d'abſolution, & tous aimerent mieux périr avec l'innocent, que de ſe rendre coupables de ſa mort. Les Zélateurs pouſſerent un cri d'indignation, & deux des plus audacieux maſſacrerent ſur le champ Zacharie au milieu du temple, en lui diſant avec inſulte : « Nous te donnons auſſi notre ſuf-» frage : te voilà plus ſûrement ab-» ſous. » Après l'avoir tué, ils jetterent le corps dans le précipice qui bordoit la montagne ſur laquelle le temple étoit bâti. Pour ce qui eſt des juges, ils ſe contenterent de les chaſſer à coup de plat d'épée, étant bien aiſes que les témoins de leur domination tyrannique allaſſent par-tout dans la ville en ſemer la terreur.

M. de Tillemont penſe avec pluſieurs interpretes de l'écriture, que l'événement que je viens de raconter

eſt celui que Jeſus-Chriſt avoit en vûe, lorſqu'il parloit de Zacharie fils de Barachie tué par les Juifs entre le temple & l'autel. En ce cas les paroles de Jeſus-Chriſt ſont une prophétie, qui ſe trouve vérifiée par un accompliſſement parfait. Si l'on admet ce ſentiment, on ne pourra pas douter que Zacharie ne fût chrétien : & le même M. de Tillemont remarque qu'il n'eſt pas néceſſaire de ſuppoſer qu'il ne ſoit pas reſté un ſeul chrétien dans Jéruſalem. *Matth. XXIII. 35.*

Les Iduméens, qu'une aveugle fureur avoit portés à de grandes violences, mais qui n'étoient pas, comme les Zélateurs, conſommés & endurcis dans le crime, eurent horreur des excès de ceux auxquels ils s'étoient aſſociés. Quelqu'un, qui n'eſt pas nommé dans Joſéphe, fortifia en eux ces ſentimens, & repréſenta à leurs chefs, qu'ils ne pouvoient ſe laver de la tache qu'ils avoient contractée en ſe liguant avec des ſcélérats, que par une prompte retraite & une ſéparation éclatante. C'étoit bien peu faire pour réparer les cruautés & les injuſtices dont ils s'étoient rendu coupables. Les Induméens auroient

Les Iduméens reconnoiſſent qu'ils ont été trompés par les Zélateurs, & ils ſe retirent de Jéruſalem.

dû embraſſer la défenſe du peuple ; dont ils avoient aggravé l'oppreſſion, & le délivrer de ſes tyrans. Mais les hommes ſe portent au mal de toute la plénitude du cœur : & quand il s'agit du bien, ils ne le font preſque jamais qu'imparfaitement. Les Iduméens ſe contenterent de mettre en liberté ceux qui étoient détenus dans les priſons au nombre d'environ deux mille, & ils ſe retirerent dans leur pays.

Nouvelles cruautés des Zélateurs. Horrible oppreſſion du peuple de Jéruſalem.

Les Zélateurs les virent partir avec joie, les regardant, non plus comme des alliés du ſecours deſquels ils fuſſent privés, mais comme des ſurveillans dont la préſence gênoit leur audace. Ils en devinrent plus inſolens, & leur licence plus effrénée ; & ils acheverent d'abattre les têtes illuſtres, qui leur faiſoient ombrage. Ils maſſacrerent Gorion, homme diſtingué par ſa naiſſance, par ſon rang, & par ſon zele pour la liberté de ſa patrie ; Niger, brave capitaine, qui s'étoit ſignalé dans pluſieurs combats contre les Romains, & qui ne put obtenir des ſes meurtriers même la grace de la ſépulture. Parmi le peuple ils chercherent ſoigneuſement

ſoigneuſement tous ceux dont ils croyoient avoir raiſon de ſe défier : & le moindre prétexte ſuffiſoit pour autoriſer leurs funeſtes ſoupçons. Celui qui ne leur parloit point, paſſoit dans leur eſprit pour ſuperbe ; celui qui leur parloit avec liberté, pour ennemi. Si quelqu'un au contraire leur faiſoit la cour, c'étoit un flatteur qui cachoit de mauvais deſſeins. Et ils ne connoiſſoient point la diſtinction de grandes & petites fautes : la mort étoit la peine commune à toutes également. En un mot, la ſeule ſauvegarde contre leurs fureurs, étoit l'obſcurité de la naiſſance & de la fortune.

Une ſi cruelle tyrannie déterminoit une multitude de Juifs à déſerter la ville, & à aller chercher leur ſûreté parmi les ennemis. Mais la fuite étoit périlleuſe. Des ſoldats poſtés par les Zélateurs aſſiégeoient tous les chemins, tous les paſſages : & quiconque avoit le malheur d'être pris, payoit de ſa tête, s'il ne répandoit l'argent à pleines mains. Celui qui n'avoit rien à donner étoit un traître, dont la mort ſeule pouvoit expier l'infidélité. Ainſi contrebalançant une crainte par une

autre, la plûpart aimoient mieux reſter dans la ville, & mourir dans le ſein de leur patrie.

Veſpaſien laiſſe les Juifs ſe miner par leurs fureurs inteſtines.

Veſpaſien fut pendant l'hiver le tranquille ſpectateur de tous les différens mouvemens qui agitoient ſi violemment les Juifs. Il prit ſeulement les villes de Jamnia & d'Azot. *Joſ. de B. Jud. IV. 5. V. 2.* Mais ne il fit aucune démarche qui menaçât directement Jéruſalem, quoique tous les principaux officiers de ſon armée l'exhortaſſent à profiter des diviſions nées parmi les ennemis pour aller aſſiéger leur capitale. « Laiſſez-les, » dit-il, à ceux qui lui faiſoient ces re» préſentations, laiſſez-les ſe détruire » les uns les autres. Dieu (*a*) gouverne » mieux nos affaires, en nous prépa» rant, ſans que nous nous en mê» lions, une victoire aiſée. Notre arri» vée en pareille circonſtance réuniroit » contre nous tous les partis, qui main» tenant par la rage avec laquelle ils » ſont acharnés à s'exterminer mu» tuellement, diminuent d'autant les

(*a*) στατηγειν μὲν γὰρ ἄμεινον αὐτῶ τὸν θεὸν, ἀπονητὶ Ιουδαίοις Ρωμαίοις παραδιδόντα, καὶ τὴν νίκην ἀκινδύνως τῇ στρατιᾷ χαριζόμενον. *Jos.*

» forces de la nation. Nous pouvons
» eſpérer de vaincre ſans tirer l'épée:
» & une (a) conquête qui eſt le fruit
» de la prudence & de la bonne con-
» duite, m'a toujours paru préférable
» à celle dont les armes ont tout l'hon-
» neur. »

Il ſuivit conſtamment ce plan : & *V.* 3. malgré les prieres des Juifs échappés de Jéruſalem, qui le conjuroient de venir ſauver les reſtes d'un peuple malheureux, de venger ceux qui avoient péri pour leur attachement aux Romains, & de tirer de danger ceux qui conſervoient au milieu des plus grands riſques les mêmes ſentimens, il ſe mit en campagne au commencement de l'année 68 de Jeſus-Chriſt, der- An. R. 819.
niere de Néron, non pour marcher vers la Capitale, mais pour aller ſubjuguer la Pérée, alléguant qu'il devoit commencer par réduire les places & les pays qui étoient encore en armes, & lever ainſi tous les obſtacles qui pourroient empêcher ou retarder le ſuccès du ſiege de Jéruſalem.

(a) Τὸ διὰ τῶν ὅπλων σαλεῦσαι τὸ μεθ' ἡσυχίας καλὸν ῥᾴωμαλυσιτελέστερον. *Jos.*

Prise de Gadara, capitale de la Pérée. Réduction de tout le pays.

Il passa donc le Jourdain, & s'avança vers Gadara, capitale de la Pérée, où il avoit une intelligence. Cette ville contenoit un grand nombre de riches habitans, qui ayant beaucoup à perdre, craignoient la guerre & souhaitoient la paix, & qui en conséquence avoient député à Vespasien, promettant de lui ouvrir leurs portes. Mais tous ne pensoient pas comme eux dans Gadara, & les factieux qui se trouvoient dans cette ville, ainsi que dans toutes les autres de la Judée, n'ayant pû ni traverser une négociation qu'ils avoient ignorée, ni, lorsqu'ils en furent instruits, la rendre inutile, parce que les Romains approchoient déja, résolurent au moins de se venger sur celui qui en étoit l'auteur. Ils se saisirent de Dolésus, qui par sa naissance & par son mérite tenoit le premier rang entre tous les habitans, & après l'avoir tué, après avoir outragé indignement son cadavre, ils s'enfuirent de la ville. Les Gadariens, devenus seuls arbitres de leur sort par la retraite des factieux, reçurent Vespasien avec mille acclamations de joie, & ils abattirent leurs murail-

les, ſans en attendre l'ordre, afin de lui donner la preuve d'une fidélité qui ne vouloit pas même ſe laiſſer de reſſource, s'ils étoient jamais capables de manquer à leur devoir. Pour les aſſurer en cet état contre les attaques des rebelles, Veſpaſien leur donna une garniſon romaine.

Après la ſoumiſſion de Gadara, le reſte de la Pérée ne méritoit pas d'occuper Veſpaſien. Il s'en retourna à Céſarée, pour de-là veiller ſur la conduite générale de la guerre; & il laiſſa ſur les lieux le tribun Placidus avec trois mille hommes de pied & ſix cens chevaux, pour donner la chaſſe aux brigands, & achever de réduire ce qui n'étoit pas encore ſoumis. Cet officier s'acquitta en brave homme de l'emploi dont il étoit chargé. Il pourſuivit ceux qui s'étoient enfuis de Gadara, & força la bourgade de Béthennabris, qu'ils avoient choiſie pour retraite. Il s'en échappa pluſieurs, qui ſe répandirent dans le pays, & y ſonnerent l'allarme. Une multitude confuſe de gens de la campagne s'attroupa, réſolue de paſſer le Jourdain pour aller chercher un aſyle dans Jéricho. Mais

le fleuve groſſi par les pluies n'étoit pas guéable : & Placidus ſurvenant accula contre la rive cette troupe ſans ordre, ſans diſcipline, ſans chef. Elle étoit très-nombreuſe, & trois mille ſix cens hommes la défirent entiérement. Quinze mille Juifs reſterent ſur la place : un plus grand nombre encore furent pouſſés ou ſe précipiterent dans le Jourdain, & le lac Aſphaltite fut tout couvert de corps morts qui ſurnageoient ſur les eaux plus peſantes que l'eau commune. Placidus acheva la conquête de la Pérée par la réduction des villes & châteaux qui pouvoient être de quelque importance : & tout le pays, hors la forteresſe de Machéronte, reconnut les loix des Romains.

Toute la Judée ſoumiſe hors Jéruſalem, & trois forteresſes occupées par les brigands *Joſ. de B. Jud. V. 4. 6. 8.*

Veſpaſien étant à Céſarée, apprit le ſoulevement de Vindex contre Néron. Cette nouvelle fut pour lui un motif de ſe hâter de finir la guerre des Juifs. Pendant que l'occident commençoit à s'agiter par des troubles dont les ſuites pouvoient être longues & funeſtes, il crut qu'il étoit important de pacifier l'Orient, & d'empêcher, s'il étoit poſſible, qu'une

guerre étrangere ne concourût avec la guerre civile. Après donc avoir employé le tems de l'hiver à s'assurer par de bonnes garnisons des places qu'il avoit conquises, il partit de Césarée avec toutes ses troupes au commencement du printems, ayant pour point de vûe le siége de Jérusalem, mais résolu d'ôter d'abord à cette ville opiniâtrement rebelle toutes les ressources de secours dont l'espérance pouvoit entretenir sa fierté.

Il se fraya la route de Césarée à Jérusalem, en s'emparant d'Antipatris, de Lydda, de la contrée dépendante de Thamna, & il vint à Emmaüs, lieu célebre dans l'Evangile, situé à soixante stades, ou deux lieues & demie, de la capitale. Là, il dressa un camp, & il y établit la cinquieme légion, pour commencer à bloquer Jérusalem du côté du nord. Il passa ensuite vers le midi dans l'Idumée, dont les habitans avoient si bien manifesté leur zele aveugle & impétueux pour la métropole de leur religion. Il se rendit maître de tout ce pays, soit en détruisant les forteresses des Iduméens, soit en fortifiant lui-même certains postes

avantageux, où il laiſſa de bonnes troupes, pour tenir tous les environs en reſpect. De retour à Emmaüs, il ſe tranſporta dans la Samarie, qu'il parcourut pour s'en aſſurer la poſſeſſion, & il vint à Jéricho, où il fut joint par le détachement qui avoit ſoumis la Pérée. La ville de Jéricho ne fit aucune réſiſtance : la plûpart des habitans s'étoient enfuis à l'approche de l'armée romaine, & ceux qui reſterent furent taillés en pieces. Veſpaſien y établit une garniſon auſſi-bien qu'à Adida, qui n'en étoit pas éloignée. Ainſi Jéruſalem ſe trouva inveſtie de tous côtés par les armes romaines.

Il ne s'agiſſoit plus que de l'aſſiéger en forme, & Veſpaſien s'y préparoit, lorſqu'il reçut la nouvelle de la mort de Néron. Il ſuſpendit ſon activité, & avant que de s'embarquer dans une entrepriſe qui pouvoit être longue & difficile, il voulut voir comment tourneroient les affaires générales de l'empire. Pour ne pas néanmoins demeurer dans l'inaction, ni perdre de vûe ſon objet, il acheva de nettoyer le pays, emportant quelques places autour de Jéruſalem, qui tenoient encore.

C'eſt ainſi que ſe paſſa le reſte de la campagne, à la fin de laquelle toute la Judée ſe trouva ſoumiſe hors Jéruſalem, & trois forteresſes occupées par les brigands, * Hérodium, Machéronte & Maſada.

L'année ſuivante ſurvint une diverſion, qui attira ailleurs toute l'attention de Veſpaſien. Les négociations pour ſon élévation à l'empire, & les ſoins de la guerre qui l'en mit en poſſeſſion, l'obligerent de donner du relâche aux Juifs. Il quitta même la Judée, & ſe tranſporta, comme je l'ai dit, à Alexandrie. Mais tout reſta en état: & ſi les Juifs eurent le tems de reſpirer, il n'eſt pas dit qu'ils aient rien reconquis de ce qu'ils avoient perdu.

Veſpaſien eſt obligé d'interrompre la guerre entre les Juifs.

An. R. 820.

Joſ. de B. Jud. V. 10. 11. 12.

L'unique fait dont je doive ici rendre compte, eſt la délivrance de Joſéphe. Lorſque Veſpaſien eut été proclamé empereur par ſes légions & par celles de Syrie & d'Egypte, il ſe rappella avec complaiſance les prétendus préſages ou oracles par leſquels il ſe perſuadoit que lui avoit été annoncée

Il délivre Joſéphe des chaînes.

* *Hérode avoit bâti & fortifié deux châteaux auxquels il donna ce nom, l'un à ſoixante ſtades de Jéruſalem: l'autre, qui eſt celui dont il s'agit ici, au-delà du Jourdain, dans le voiſinage des Arabes.*

une grandeur au-deſſus de ſes eſpérances & même de ſes vœux ; & en particulier il ſe ſouvint que Joſéphe lui avoit prédit l'empire du vivant même de Néron. Il eut honte de laiſſer dans les fers celui qu'il regardoit comme l'interprête des volontés divines à ſon égard. Il le manda, & en préſence de Mucien & des principaux officiers de ſon armée, il ordonna qu'on lui ôtât les chaînes. Tite, toujours plein de bonté, repréſenta à ſon pere, qu'il étoit juſte d'affranchir Joſéphe, non ſeulement de la peine, mais de l'ignominie ; & qu'il falloit rompre ſes chaînes, & non pas ſeulement les délier, afin qu'il fût réintégré dans le même état que s'il ne les avoit jamais portées. Veſpaſien acquieſça à la priere de ſon fils, & par ſon ordre les chaînes du captif furent rompues à coups de hache. Depuis ce moment Joſéphe jouit d'une grande conſidération dans l'armée romaine, & nous le verrons plus d'une fois employé par Tite pour combattre par ſes ſalutaires avis l'inflexible dureté de ſes compatriotes.

Tite eſt envoyé par ſon pere

Le guerre civile entre Veſpaſien & Vitellius ayant été terminée à l'avan-

tage du premier dans une seule campagne, le nouvel empereur, en partant d'Alexandrie pour aller à Rome, renvoya Tite en Judée. Il jugeoit avec raison devoir mettre fin à une guerre très-importante par elle-même, & qui pouvoit le devenir encore davantage, si l'on donnoit le tems aux Juifs de Jérusalem d'intéresser dans leur querelle, comme ils avoient tenté de le faire, ceux de leur nation qui habitoient au-delà de l'Euphrate. D'ailleurs, dans une fortune naissante, dans un commencement de regne, où les troubles & les revers sont toujours à craincre, il étoit utile à Vespasien d'avoir son fils à la tête d'une puissante armée. Tite eut donc ordre d'assiéger & de prendre Jérusalem, derniere opération qui restât, mais sans contredit la plus difficile.

pour assiéger Jérusalem. *Joſ. de B. Jud. V.* 14. An. R. 821.

Joſ. Preſ. de B. Jud. & l. VII. c. 23.

Tac. Hiſt. V. 10.

§. II.

Description de la ville de Jérusalem. Courte description du Temple. Nombre prodigieux des habitans de Jérusalem. Trois factions dans Jérusalem, sous trois chefs, Eléazar,

Jean, et Simon. Tite s'avance avec de grandes forces pour assiéger Jérusalem. Il s'expose en allant lui-même reconnoître la ville, et éprouve quelque peine à sortir de danger. Sortie vigoureuse des Juifs. Tite sauve deux fois en un jour la dixieme Légion. Jean réunit la faction d'Eléazar à la sienne, et demeure maître de tout le Temple. Tite prépare ses approches. Ruse employée avec succès par les Juifs contre les Romains. Sévérité de Tite, qui s'en tient néanmoins aux menaces. Distinction des quartiers de l'armée Romaine. Tite attaque le côté septentrional de la ville, et force le premier mur. Attaque du second mur. Ménagemens de Tite pour les Juifs. Le second mur est forcé. Tite fait la montre de son armée dans la ville. Tite se prépare à attaquer à la fois la ville haute et la tour Antonia. Il essaie d'engager les Juifs à se soumettre par l'entremise de Joséphe. Opiniâtreté des factieux. Déserteurs. Famine horrible, et aggravée par la cruauté des factieux. Tite fait crucifier les prisonniers Juifs, pour intimider leur compa-

triotes. Nouvelles tentatives de Tite, toujours inutiles, pour vaincre l'opiniâtreté des assiégés. Témérité d'Epiphane, châtiée par l'événement. Les ouvrages des Romains sont brûlés et détruits par les Juifs. Tite renferme la ville d'un mur. Horrible famine dans la ville. Nouvelles cruautés de Simon. Il arrête et punit un Officier qui le trahissoit. Joséphe, exhortant ses compatriotes à se reconnoître, est blessé. Sort affreux des transfuges qui passoient dans le camp des Romains. Misére du peuple de Jérusalem. Nombre prodigieux des morts. Les factieux se sentent eux-mêmes de la famine. Rapines sacriléges de Jean. Tite dresse de nouvelles terrasses. Prise de la tour Antonia. Cessation du sacrifice perpétuel. Nouveaux et inutiles efforts de Tite pour engager les assiégés à rendre la ville et le temple. Assaut livré au temple sans succès. Tite se prépare à attaquer le temple par les machines. Les Juifs commencent les premiers à mettre le feu aux galleries du temple, et sont imités par les Romains. Horreurs

de la famine. Mere qui mange son enfant. Tite s'ouvre par le feu un chemin jusqu'au corps même du temple. Tite fait prendre dans le Conseil la résolution d'épargner le Temple. Le temple est brûlé, malgré les ordres et les efforts de Tite. Les Juifs dupes de leurs faux prophetes jusqu'au dernier moment. Avertissemens envoyés de Dieu aux Juifs avant leur dernier désastre. Tout ce qui restoit de l'enceinte extérieure du temple, brûlé. Prêtres mis à mort. Tite est obligé d'assiéger encore la ville haute, qui tient près d'un mois. Il l'emporte de vive force. Tite reconnoît qu'il n'a été que l'instrument de la vengeance divine. Prisonniers, et leurs différens sorts. Le crédit de Joséphe est une ressource pour quelques-uns. Nombre des morts et des prisonniers. Sort singulier de la nation des Juifs, et prédit. Jean et Simon sont forcés de se livrer aux Romains. La ville et le temple entiérement rasés. Tite loue ses soldats, récompense ceux qui s'étoient signalés. Il sépare son armée, et en laisse une partie dans la Judée. Il passe

l'hiver à visiter la Judée et la Syrie. Sa compassion sur Jérusalem. Il part d'Alexandrie, vient à Rome, et triomphe avec son pere. Réduction des trois châteaux qui restoient aux Juifs rebelles, Hérodium, Machéronte, et Masada. Fin de la guerre. Troubles à Alexandrie. Plusieurs des assassins y sont arrêtés et mis à mort. Leur opiniâtreté. Le temple d'Onias est fermé par ordre de Vespasien. Troubles à Cyréne. Joséphe est impliqué dans cette affaire. Son accusateur est puni. Autorité de son Histoire. Quelques détails sur ses ouvrages et sur sa personne.

LA nature & l'art avoient concouru à faire de Jéruſalem une des plus fortes places du monde entier. Elle occupoit deux collines, ſans y comprendre celle ſur laquelle le temple étoit bâti. Ces deux collines, dont l'une eſt la fameuſe Sion, l'autre ſe nommoit Acra, ſe regardoient réciproquement, Sion au midi, Acra au ſeptentrion, & elles étoient ſéparées par une vallée, où les édifices de part & d'autre venoient ſe ren-

Deſcription de la ville de Jeruſalem. *Joſ. de B. Jud. VI. 6.*

contrer. La premiere s'élevoit beaucoup plus que la feconde, & formoit la haute ville; l'autre s'appelloit la ville baſſe. Au dehors elles étoient toutes deux bordées de profondes ravines, qui en rendoient l'accès impraticable. C'eſt ce qu'on appelloit la vallée des enfans d'Hennon, qui courant du couchant au levant par le midi du mont de Sion, alloit joindre celle de Cédron, à l'orient du temple, au pied de la montagne des Oliviers.

Acra, par ſa face orientale, étoit directement oppoſée à une troiſieme colline, qui étoit celle du temple, le mont Moria. Elle le ſurpaſſoit originairement en hauteur. Auſſi ſous Antiochus Epiphane ſervit-elle de citadelle aux Syriens, qui de-là dominoient ſur le temple, & exerçoient toutes ſortes de violences & de cruautés ſur les Juifs que la religion y raſſembloit. Les rois Aſmonéens, non contens d'avoir détruit la fortereſſe que les Syriens avoient conſtruite, applanirent même le ſol de la montagne, & comblerent le vallon, qui étoit au bas du côté de l'orient: enſorte qu'en même tems le temple

Macc. I. 1. 35. & Joſ. Ant. XII. 7.

devint plus élevé qu'Acra, & la communication de l'un à l'autre plus aiſée.

Une quatrieme colline au nord du temple avoit été ajoûtée dans les derniers tems à la ville, qui ne pouvoit contenir la multitude immenſe de ſes habitans. Il fallut donc s'étendre, & pluſieurs Juifs ſe bâtirent des maiſons à Bézétha : c'étoit le nom du nouveau quartier, que l'on ſépara de la fortereſſe Antonia par un large foſſé. Tout le circuit de la ville eſt évalué par Joſéphe à trente-trois ſtades, ou un peu plus de * quatre mille pas.

Telle étoit la ſituation naturelle des lieux, très-avantageuſe par elle-même. La main des hommes y avoit ajouté une triple enceinte de hautes & épaiſſes murailles. La premiere & la plus ancienne enfermoit Sion par deux eſpeces de bras, dont l'un ſéparant la ville haute de la ville baſſe alloit gagner l'angle ſud-oueſt du temple, & l'autre faiſant le tour

* *Si l'on penſe avec M. d'Anville, dans ſa* Diſſertation *ſur l'étendue de l'ancienne Jéruſalem, que le ſtade employé ici par Joſéphe eſt plus court d'un cinquieme que le ſtade Olympique, le circuit de Jéruſalem ſe réduira à trois mille trois cens pas.*

de la montagne par le couchant, le midi, & le levant, après divers contours qu'exigeoit l'irrégularité du terrein, venoit ſe terminer à la face orientale du temple. Les deux autres murailles, partant de différens points du mur qui ſéparoit Sion d'Acra, s'étendoient au nord, d'où elles ſe replioient vers le temple, pour aboutir l'une à la fortereſſe Antonia, & l'autre, par un circuit beaucoup plus long, à la même face orientale du temple où s'appuyoit la premiere.

Ces murailles étoient ſurmontées de tours qui, pour la beauté & la liaiſon des pierres ne le cédoient point aux temples les mieux conſtruits. Sur un maſſif quarré, qui avoit vingt coudées en largeur & en hauteur s'élevoient des appartemens magnifiques, avec des chambres hautes, des citernes pour recevoir l'eau de la pluie, très-précieuſe dans un pays aride, & de larges eſcaliers. La troiſieme enceinte de mur avoit quatre-vingt-dix de ces tours, celle du milieu quatorze, la plus ancienne ſoixante. Les intervalles entre chaque tour étoient de deux cens coudées.

Entre ces tours quatre ſe faiſoient remarquer par une beauté & une hauteur ſingulieres. La premiere eſt la tour Pſéphina, * bâtie dans l'angle du troiſieme mur qui regardoit le ſeptentrion & l'occident, c'eſt-à-dire, à l'endroit où ce mur quittant ſa direction vers le ſeptentrion faiſoit un coude pour ſe tourner du côté de la ville & du temple. Elle étoit octogone, & avoit ſoixante-&-dix coudées de hauteur : & au lever du ſoleil elle découvrit l'Arabie, & de l'autre côté toute la largeur de la Terre Sainte juſqu'à la mer.

Les trois autres tours avoient été conſtruites ſur l'ancien mur par Hérode, qui, outre ſon goût de magnificence & ſon zele pour l'ornement de la ville, avoit eu un motif particulier de mettre ſa complaiſance dans ces ouvrages, parce qu'il les conſacroit à la mémoire de trois perſonnes qui lui avoient été les plus cheres, d'Hippicus ſon ami de cœur, de Phaſaël ſon frere, & de l'infortunée Mariamne

* *M. d'Anville, dans la ſavante Diſſertation que je viens de citer, prouve que cette tour occupoit le même emplacement où eſt aujourd'hui* Caſtel Piſano.

ſon épouſe, à qui les fureurs de ſon amour avoient coûté la vie. Ces trois tours portoient donc des noms ſi chers à Hérode, Hippicus, Phaſael, Mariamne. La premiere occupoit l'angle ſeptentrional de Sion du côté de l'occident, & la naiſſance du mur qui ſéparoit la ville haute de la ville baſſe. Les deux autres paroiſſent avoir été placées ſur la même ligne de mur en tirant vers l'orient, entre Sion & Acra. Leur hauteur étoit inégale : la premiere s'élevoit à quatre-vingts coudées, la ſeconde à quatre-vingt-dix, la troiſieme à cinquante-cinq : & cette inégalité provenoit ſans doute de ce que le terrein hauſſoit & baiſſoit inégalement : mais leurs faîtes étoient de niveau, & à les regarder de loin elles paroiſſoient égales entre elles, & à toutes les autres tours de la même muraille.

Tac. Hiſt. V. 11.

Courte deſcription du Temple. *Joſ.*

Il n'eſt perſonne un peu inſtruit qui ne ſache, que l'on ne doit pas ſe figurer le temple de Jéruſalem comme nos égliſes, même les plus vaſtes. C'étoit moins un ſeul édifice, qu'un grand & immenſe corps de bâtimens, partagé en pluſieurs cours & en pluſieurs

enceintes, & environné de grandes & magnifiques galeries, qui lui ſervoient de fortifications : enſorte qu'il reſſembloit mieux à une citadelle, qu'aux lieux conſacrés ſelon ce qui ſe pratique parmi nous aux exercices de religion. Au centre étoit le temple proprement dit, iſolé de toutes parts, & coupé intérieurement en deux parties par un voile, qui ſéparoit le lieu ſaint du Saint des Saints. De-là juſqu'aux galleries extérieures tout l'eſpace étoit occupé, comme je viens de le dire, par divers bâtimens deſtinés aux uſages du culte & de ceux qui y ſervoient, par pluſieurs cours, dont la plus grande, qui étoit celle où l'on entroit immédiatement au ſortir des galleries, régnoit tout autour des édifices intérieurs, & s'appelloit la cour ou le parvis des Gentils, parce qu'ils y étoient admis indiſtinctement avec les Juifs. Tout le corps de l'édifice formoit un quarré, dont le circuit étoit de ſix ſtades *, ſelon Joſéphe, c'eſt-à-dire, d'un quart ** de lieue. Les quatre

* *M. d'Anville faut l'étendue du Temple beaucoup plus conſidérable. Voyez ſes preuves & ſes raiſons.*

** *Ce quart de lieue ne ſera que de ſix cens pas, ſi l'on s'en tient à la meſure du ſtade indiquée dans la premiere note.*

côtés de ce quarré regardoient assez exactement les quatre points cardinaux du monde.

Le sommet du mont Moria, sur lequel le temple étoit bâti, n'offroit pas d'abord une assez grande étendue de terrein uni pour recevoir un si vaste édifice. Il avoit fallu relever le sol, dont la pente étoit trop précipitée, par des terrasses de trois cens coudées de hauteur.

J'ai déja remarqué que par l'abaissement du terrein d'Acra le temple étoit devenu plus haut que cette partie de la ville : il avoit à l'orient la vallée de Cédron : au midi, en tirant vers l'occident, il communiquoit avec Sion par un pont dressé sur une profonde ravine. Seulement au septentrion, la colline Bézétha le commandoit un peu. Par rapport à tout le reste de la ville, il faisoit office de citadelle.

Mais la tour Antonia, bâtie à l'angle nord-oueſt du temple, le dominoit pleinement. De cette tour, deux escaliers conduisoient, l'un à la galerie du septentrion, l'autre à celle de l'occident. Les Romains y tenoient garnison ; & par la tour

Antonia, maîtres du temple, ils étoient par le temple maître de la ville. Auſſi le premier ſoin des rebelles fut-il, comme nous l'avons vû, de les chaſſer de cette fortereſſe, qui auroit captivé & rendu inutiles tous leurs mouvemens.

Nombre prodigieux des habitans de Jéruſalem.

La ville de Jéruſalem, ſi forte par elle-même, étoit prodigieuſement peuplée, ſur-tout au tems de la fête de Pâques, où ſe rendoit de toutes les parties de l'univers un nombre infini d'adorateurs. J'ai dit d'après Joſéphe que Ceſtius s'étoit vû environné, dans une de ces ſolemnités, de trois millions de Juifs. Ce nombre, qui étonne, n'eſt point avancé au haſard. Ceſtius voulant faire comprendre à Néron qu'il avoit tort de mépriſer la nation des Juifs, pria les princes des prêtres de lui donner le dénombrement des habitans de Jéruſalem. Pour le ſatisfaire, les pontifes compterent les victimes Paſchales, & ils en trouverent deux cent cinquante-ſix mille cinq cens. Or, chaque agneau paſchal étoit mangé par dix perſonnes au moins : quelquefois même les tables étoient de vingt. Mais en ſe contentant du moindre

Joſ. de B. Jud. VI. 11.

nombre poſſible, deux cent cinquante-ſix mille cinq cens victimes prouvent deux millions cinq cent ſoixante-&-cinq mille habitans. Ajoutez ceux qui, empêchés par quelque impureté légale, ne pouvoient participer à la Pâque, & les étrangers, que la ſimple curioſité attiroit : on voit que le nombre de trois millions n'eſt pas exagéré.

Trois factions dans Jéruſalem ſous trois chefs, Eléazar, Jean, Simon.

Mais ce peuple infini étoit plus capable d'affamer la ville, que de la défendre. Ce qui en rendoit la conquête difficile, c'eſt qu'elle étoit remplie, lorſque Tite vint ſe préſenter devant ſes murs, d'une multitude d'audacieux, qui depuis long-tems s'étoient accoutumés à l'exercice des armes & à toutes les horreurs de la guerre, qui ne craignoient ni le danger ni la mort, & qu'une aveugle prévention pour la ſainteté de la ville & du temple animoit d'une eſpece d'enthouſiaſme, & d'une ſi pleine confiance qu'ils ne pouvoient être vaincus : grands avantages pour une belle & longue réſiſtance. Il leur manquoit un point eſſentiel : c'étoit l'union ſous un ſeul chef, qui eût ſçu gouverner ſagement leurs forces. Ils étoient

étoient partagés en trois factions, qui véritablement se concertoient pour la guerre contre les Romains, comme pour l'oppression des citoyens pacifiques, mais qui s'affoiblissoient mutuellement par leurs divisions intestines, & qui dans les combats qu'elles se livroient avec fureur au-dedans des murs ne pouvoient manquer de présenter souvent des occasions favorables à l'ennemi commun. Les chefs de ces trois factions étoient Eléazar fils de Simon, Jean de Giscale, & Simon fils de Gioras. *Joſ. de B. Jud. VI. 1.*

De ces trois tyrans, car nous verrons qu'ils méritoient bien ce nom, Eléazar étoit le premier dans l'ordre de l'ancienneté. Il avoit un parti dans la ville dès le tems du siége entrepris par Cestius, & il se distingua dans la poursuite de ce général. C'est sous ses ordres que les Zélateurs s'étoient emparés du temple, & qu'ils y avoient soutenu un siege contre le pontife Ananus. Ils s'étoient toujours depuis conduits par ses conseils, & il jouissoit dans ce parti de l'autorité de chef, jusqu'à ce que Jean de Giscale fût venu s'y associer.

Joſ. de B. Jud. V. 3. Celui-ci, joignant à l'audace la plus effrénée l'artifice & la fourberie, n'étoit pas plutôt entré dans la faction des Zélateurs, en faveur de laquelle, ainſi que je l'ai rapporté, il avoit trahi les intérêts du peuple & des grands, qu'il travailla à s'en rendre le ſeul chef & le ſeul maître. Son audace lui attiroit des admirateurs, ſes careſſes lui gagnoient des partiſans, auxquels il avoit ſoin d'inſpirer le mépris & la révolte contre tout ordre qui ne venoit pas de lui. Comme ceux qui s'attachoient à Jean étoient les plus déterminés & les plus audacieux, leur conſpiration les rendit bientôt redoutables, & la terreur leur donna de nouveaux aſſociés. Jean parvint ainſi à former un parti dans un parti, & enfin effaçant totalement Eléazar, il lui fit perdre ſon crédit parmi les Zélateurs, & prit ſur eux toute l'autorité. Ayant donc ſous ſes ordres les forces de cette puiſſante faction, il devint le *Joſ. de B. Jud. V. 9.* maître de la ville: & il n'eſt point d'excès qu'il n'y exerçât. Ce qu'il y a de plus violent dans les rapines & les brigandages, ce qu'il y a de plus diſſolu dans la débauche, c'étoit-là ce

qu'il regardoit comme les fruits & les prérogatives de ſa domination. Lui & ſes criminels ſoldats, amollis juſqu'à l'infamie, ne redevenoient hommes que pour la cruauté envers leurs concitoyens : & les malheureux habitans de Jéruſalem ſouffroient plus de leurs tyrans domeſtiques, qu'ils n'auroient eu à craindre de la part des Romains.

Jean s'applaudiſſoit & triomphoit. Mais il trouva un nouvel ennemi en la perſonne de Simon fils de Gioras, qui comme lui ayant eu de très-foibles commencemens s'étoit accru par l'audace & par le crime. Simon chaſſé de * l'Acrabatene par le pontife Ananus, à qui ſon eſprit inquiet & entreprenant l'avoit rendu ſuſpect, n'eut d'abord d'autre reſſource que de ſe retirer auprès des ſectateurs de Judas le Galiléen, qui occupoient le château Maſada, & qui de cette fortereſſe faiſoient des courſes & exerçoient un cruel brigandage ſur tout le pays des environs. Encore ne fut-il reçu d'eux qu'avec défiance : car les ſcélérats ſe craignent mutuel-

Joſ. de B. Jud. V. 7.

* *Canton de la Samarie.*

lement. Ils le logerent dans les bas avec ſes gens, ſe réſervant le château haut, d'où ils le dominoient. Bientôt il leur prouva par ſes exploits qu'il étoit auſſi décidé qu'eux pour le mal, & ils l'aſſocierent à leurs pillages. Mais Simon avoit des vûes plus ambitieuſes : il aſpiroit à la tyrannie, & ſon plan étoit de ſe ſervir des armes de ſes hôtes pour y parvenir. Il tenta donc de les engager à quelque entrepriſe d'éclat, au lieu de ſe contenter de ſimples rapines ſur le voiſinage. Ce fut inutilement. Les brigands de Maſada regardoient ce fort comme leur tanniere, d'où ils ne vouloient point s'éloigner. Simon ne pouvant les amener à ſon but les quitta, lorſqu'il ſçut la mort d'Ananus : & comme il étoit jeune, hardi, capable de braver tous les dangers par ſon courage, & de ſurmonter toutes les fatigues par la vigueur robuſte de ſon corps, en s'offrant pour chef à cette multitude de bandits qui couroient toute la Judée, en promettant la liberté aux eſclaves, & des récompenſes à ceux qui étoient de condition libre, il groſſit tellement ſa troupe, qu'en peu de tems

il en fit une armée, & se vit à la tête de vingt mille hommes.

De si grandes forces donnerent de la jalousie aux Zélateurs, qui se persuadoient avec fondement que le dessein de Simon étoit de venir à Jérusalem, & de leur enlever la possession de cette capitale. Ils sortirent pour aller le chercher, & dans un combat qu'ils lui livrerent ils eurent le désavantage. Simon néanmoins ne se crut pas assez fort pour entreprendre d'attaquer Jérusalem, & il se jetta sur l'Idumée, qu'il ravagea toute entiere, après avoir dissipé, moitié par la force, moitié par la trahison d'un des chefs des Iduméens, une armée de vingt-cinq mille hommes qu'ils lui avoient opposée. Il fit le dégât dans le pays d'une maniere horrible, brûlant, saccageant, coupant les bleds, abattant les arbres : enforte que tout canton par lequel il avoit passé devenoit désert, & ne montroit pas même de vestige d'avoir été habité ni cultivé. Après cette barbare expédition, il se rapprocha de Jérusalem, & bloqua la ville, cherchant l'occasion de s'y introduire.

Joſ. de B. Jud. V. 9. Jean la lui préſenta par ſes fureurs, qui portées aux excès que j'ai expoſés, non-ſeulement irriterent le peuple, mais indiſpoſerent ceux de ſes partiſans en qui n'étoit pas éteint tout ſentiment de pudeur & d'humanité. Son parti étoit compoſé de Zélateurs proprement dits, qui étoient les premiers & les plus anciens auteurs des maux de la ville ; de Galiléens ſes compatriotes, qui l'avoient ſuivi de Giſcales; & d'un nombre d'Iduméens, qui chaſſés de leur pays par Simon s'étoient réfugiés dans Jéruſalem. Ces derniers tout d'un coup ſe ſéparerent, font main baſſe ſur les Zélateurs qu'ils trouverent répandus dans les différens quartiers de la ville, pillent le palais où Jean avoit retiré ſes tréſors, fruits de ſes brigandages, & le forcent de ſe renfermer dans le Temple avec ceux qui lui étoient demeurés fidéles.

De-là il ne laiſſoit pas de ſe faire craindre : & le peuple, les grands, & les Iduméens, réunis appréhendoient, non une attaque à force ouverte, mais un coup de déſeſpoir qui portât cette troupe de forcénés à mé-

nager quelque ſurpriſe pour mettre pendant la nuit le feu à la ville. Ils délibérerent entre eux, & Dieu, (a) dit Joſéphe, tourna leurs penſées vers un mauvais conſeil. Ils imaginerent un remede pire que le mal : pour détruire Jean ils réſolurent de recevoir Simon & leur reſſource contre un tyran fut de s'en donner un ſecond. Matthias grand pontife fut député vers Simon, pour le prier d'entrer dans la ville ; & un grand nombre de fugitifs, que les violences des Zélateurs avoient contraints d'abandonner la ville, joignirent leurs prieres aux ſiennes. Simon écouta d'un air d'arrogance ces humbles ſupplications, & il accorda comme une grace ce qui le mettoit au comble de ſes vœux. Il entra donc en promettant de délivrer la ville de la tyrannie des Zélateurs, mais bien réſolu de ſe ſubſtituer en leur place : & le peuple reçut avec mille acclamations de joie comme ſon ſauveur celui qui venoit avec le deſſein de traiter en ennemis autant ceux qui

(a) Θεος δε αρα τας γνωμας αυτων εις κακον ετρεψεν.

l'avoient appellé, que ceux contre lesquels on imploroit son secours.

An. R. 820. Ceci se passoit vers * les commencemens du printems de l'an de Jesus-Christ 69. pendant lequel les troubles de l'empire Romain laissoient aux Juifs une espece de treve, dont ils abusoient pour se déchirer mutuellement.

Simon devenu maître de la ville, livra plusieurs attaques au Temple, & soutenu par le peuple il avoit la supériorité du nombre. Mais l'avantage du lieu étoit pour Jean, qui sçut en profiter si bien qu'il se maintint contre tous les efforts de son ennemi. Il ajouta même aux fortifications du Temple quatre nouvelles tours, qu'il garnit de différentes machines de guerre, de tireurs d'arc, de frondeurs : ensorte que les gens de Simon ne pouvoient approcher, qu'ils ne fussent accablés d'une grêle de traits de toute espece. Leur ardeur pour les assauts se ralentit : & ils désespérerent de déloger Jean d'un poste si avantageux, & où il se défendoit si vigoureusement.

* *Au mois Xanthicus, que l'on regardoit comme répondant à notre mois d'Avril.*

Cependant ils le tenoient en allarme : & pendant que Jean étoit occupé du ſoin de ſe précautionner contre eux, il préſenta l'occaſion à Eléazar, qu'il avoit éclipſé, de ſe remettre en état de faire un perſonnage. Eléazar auſſi ambitieux que Jean, mais ayant moins de talens & de reſſources, ſouffroit avec impatience de ſe voir obligé de plier ſous un nouveau venu, qui lui avoit enlevé la premiere place. Mais cachant avec ſoin ces ſentimens, il ne montroit que l'indignation contre un tyran cruel & déteſtable. Il gagna par ſes diſcours quelques chefs de bandes, & avec eux il s'empara de la partie intérieure du Temple, qui étoit plus élevée que le reſte. *Joſ. de B. Jud. VI. 1.*

De ce moment la ſituation de Jean devint des plus ſingulieres. Placé entre deux ennemis, dont l'un étoit ſur ſa tête, pendant qu'il dominoit l'autre, autant il avoit d'avantage ſur Simon, autant Eléazar en avoit ſur lui. Jean ſe ſoutint néanmoins contre l'un & contre l'autre, repouſſant Simon par la ſupériorité de ſon poſte, écartant Eléazar par les traits que lançoient ſes machines. C'étoient

des combats continuels, ſans que jamais une victoire déciſive abattît aucun des partis.

Ce qui doit paroître ſurprenant, c'eſt que toutes ſes fureurs, dont le temple étoit le théâtre, n'empêchoient point le cours du culte public. Quelques enragés que fuſſent les Zélateurs, ils laiſſoient entrer ceux qui venoient pour offrir des ſacrifices, prenant ſeulement la précaution de les examiner & de les fouiller avec ſoin. Mais les cérémonies ſaintes des ſacrifices n'empêchoient point non plus les opérations de la guerre. Les catapultes & les autres machines dont Jean avoit bordé ſes tours tiroient ſans ceſſe, & ſouvent les traits qu'elles lançoient alloient percer au pied de l'autel & les ſacrificateurs & ceux pour qui s'offroit le ſacrifice. Des hommes religieux, dit Joſéphe avec une amere douleur, venus des extrémités de la terre pour ſatisfaire leur piété, en viſitant ce Temple célebre, & révéré dans tout l'univers, trouvoient la mort au pied de l'autel : & le lieu ſaint nageoit dans le ſang humain mêlé avec celui des victimes.

Au moyen de la continuation des

ſacrifices, des libations, & de tout le culte, Eléazar & ſa troupe jouiſſoient de l'abondance, parce que n'ayant aucun reſpect pour les loix ni pour les choſes ſaintes, ils tournoient à leur uſage & les offrandes & les prémices. Jean & Simon vivoient de pillage, & ils enlevoient tout ce qu'ils trouvoient de vivres dans les maiſons, dans les magaſins. Leur attention ne s'étendoit pas au-delà de la ſubſiſtance de chaque jour. Brutalement violens, & incapables d'aucune prévoyance pour l'avenir, ſouvent dans les combats qu'ils ſe livroient les uns aux autres, ils brûlerent de grands amas de proviſions les plus néceſſaires, comme s'ils euſſent eu deſſein de travailler pour les Romains, & d'abréger par la famine la durée du ſiége.

Le peuple en proie à ces cruels tyrans n'avoit que ſes gémiſſemens pour reſſource, & étoit réduit à appeller par ſes vœux les Romains, afin que les ennemis du dehors le délivraſſent des maux affreux qu'il ſouffroit au dedans. Toutes les têtes étoient abattues, il ne s'agiſſoit plus de conſeil

public, & chacun triſtement occupé de ſoi, ou attendoit une mort inévitable, ou ſouvent même la hâtoit par les mesures qu'il prenoit pour la fuir. Car quiconque devenoit ſuſpect de penſer à aller chercher ſa ſûreté dans quelqu'une des places qu'occupoient les Romains, ou ſimplement d'aimer la paix, étoit tué ſans miſéricorde. Les tyrans diviſés entre eux par des haines irréconciliables, s'accordoient parfaitement à maſſacrer ceux qui par leurs diſpoſitions pacifiques euſſent mérité de vivre.

Tite s'avance avec des grandes forces pour aſſiéger Jéruſalem.

Telle étoit la ſituation des choſes dans Jéruſalem, lorſque le vengeur deſtiné de Dieu à punir les crimes de cette malheureuſe ville arriva pour exécuter ſa commiſſion. Tite parut devant les murs de Jéruſalem l'an de Jeſus-Chriſt 70. aux approches de la fête de Pâques, qui ne manquoit jamais d'y attirer un concours infini de Juifs, & qui devint ainſi un piege où la juſtice divine fit tomber une grande partie de la nation. L'armée de Tite étoit forte de quatre légions, ſavoir les trois qui avoient fait la guerre en Judée

An. R. 821.

ſous les ordres de Veſpaſien, & une quatrieme venue de Syrie, & qui battue quelques années auparavant par les Juifs avec Ceſtius apportoit à cette expédition un courage enflammé par le deſir d'effacer la honte paſſée. A ces forces romaines s'étoient jointes en beaucoup plus grand nombre les troupes alliées & auxiliaires fournies par les peuples & les rois du voiſinage. Tacite ſpécifie en détail vingt cohortes alliées, huit régimens de cavalerie, les ſecours qu'avoient amenés les rois Agrippa & Soémus, qui accompagnoient Tite en perſonne, ceux qu'avoit envoyés Antiochus de Commagene, & quelques bandes d'Arabes, nation toujours ennemie des Juifs, & avide de pillage. Un grand nombre de jeune nobleſſe romaine étoit auſſi venu d'Italie, pour ſe ſignaler ſous les yeux d'un fils de l'empereur. On s'empreſſoit de faire la cour à un jeune prince, dont la fortune encore nouvelle n'avoit point eu le tems de ſe faire des créatures, & ouvroit les plus flatteuſes eſpérances à ceux qui les premiers mériteroient ſa faveur. Mais de plus le ſervice étoit auſſi

Tac. Hiſt. V. 1.

agréable qu'utile ſous Tite, dont (*a*) les manieres pleines de bonté, l'accueil gracieux, la politeſſe naturelle, & ſans aucun mêlange de faſte, charmoient tous les cœurs. Il donnoit l'exemple de l'ardeur aux exercices militaires, dont il s'acquittoit avec beaucoup de grace. Il s'aſſocioit au ſoldat dans les travaux, dans les marches, ſans néanmoins que ſes façons populaires lui fiſſent oublier la dignité de ſon rang. Tibere Alexandre, homme de tête & d'expérience, ci-devant préfet d'Egypte, & juif d'origine, ainſi que je l'ai obſervé plus d'une fois, avoit, ſi nous nous en rapportons aux expreſſions de Joſéphe, un commandement ſur toute l'armée. Connoiſſant parfaitement les ennemis, qui étoient ſes compatriotes, il avoit été jugé plus capable qu'un autre d'aider la victoire par ſes conſeils. Par une raiſon ſemblable, Joſéphe, qui avoit ſuivi Veſpaſien à Alexandrie, fut renvoyé avec Tite en Judée, étant regardé

Joſ. de B. Jud. VI. 1. & VII. 9.

Joſ. vit.

(*a*) Decorum ſe promptumque in armis oſtendebat, comitate & alloquiis officia provocans, ac plerumque in opere, in agmine, gregario militi mixtus, incorrupto ducis honore. *Tac.*

comme un instrument qui pouvoit être utile pour ramener les rebelles & par son exemple & par ses discours.

Lorsque Tite fut arrivé à trente stades de Jérusalem, il prit avec lui six cens chevaux d'élite, & s'avança pour reconnoître lui-même les fortifications de la ville, & les dispositions des habitans. Il savoit qu'il y avoit parmi eux de la division ; que le peuple vouloit la paix, & étoit tenu dans une espece de captivité par les factieux. Il ne désespéroit donc pas qu'à sa présence il ne s'excitât dans la ville quelque sédition, qui pourroit le rendre victorieux sans tirer l'épée. Cette idée, qui l'avoit engagé à prendre sur lui une fonction plus convenable à un officier subalterne qu'à un général, fut bien démentie par l'événement. Les Juifs le voyant à leur portée, vis-à-vis de la tour Psephina, sortirent sur lui, couperent sa troupe, & le mirent dans un danger dont il ne se tira que par des prodiges de bravoure, &, selon la remarque de Joséphe, par une protection spéciale de Dieu. Il alla donc rejoindre son armée, & les

Il s'expose en allant lui-même reconnoître la ville, & éprouve quelque peine à sortir de danger.

Juifs rentrerent bien glorieux d'un premier ſuccès, qui flatta & nourrit leur folle préſomption.

Le lendemain Tite s'approcha de la ville avec ſon armée à la diſtance de ſept ſtades du côté du Nord, & vint à un lieu que l'on nommoit Scopos, comme nous dirions *Guérite* ou *Védette*, parce que de cet endroit on découvroit en plein la ville & le Temple. Là il établit deux de ces légions: la cinquieme fut placée derriere, à trois ſtades de diſtance: la dixieme eut ordre de camper ſur la montagne des Oliviers à l'Orient de la ville, qui en étoit ſéparée par la vallée de Cédron.

Sortie vigoureuſe des Juifs. Tite ſauve deux fois en un jour la dixieme légion.

L'approche du danger contraignit les factieux de faire enfin réflexion ſur la fureur qui les acharnoit à leur perte mutuelle. Ils ſe reprocherent à eux-mêmes une diviſion par laquelle ils ſervoient ſi bien leurs ennemis: & prenant la réſolution de ſe réunir, ils firent de concert une ſortie ſur la dixieme légion, qui travailloit actuellement à ſes ligues. Ils traverſérent le vallon avec vivacité, & leur attaque réuſſit d'autant mieux qu'elle étoit imprévue. Les Romains ne s'at-

tendoient à rien moins, croyant les Juifs ou conſternés & ſaiſis de frayeur, ou du moins empêchés par leurs diſcordes de ſe concerter pour une entrepriſe commune. Le déſordre ſe mit donc dans la légion, dont une grande partie avoit quitté ſes armes pour prendre les outils néceſſaires à ſes travaux. Elle couroit riſque d'être rompue & entiérement défaite, ſi Tite promptement averti ne fût venu au ſecours avec une troupe choiſie. Il ramene ceux qui fuyoient, il prend en flanc les Juifs, & après en avoir tué pluſieurs, & bleſſé un plus grand nombre encore, il les rechaſſe dans le le vallon, d'où ils regagnerent la hauteur du côté de la ville, & s'y rangerent faiſant face aux Romains qui occupoient la hauteur oppoſée. Tite crut l'affaire finie, & renvoya la légion achever les ouvrages du camp commencés, la couvrant néanmoins avec ſa troupe.

Le mouvement qu'il fallut faire pour exécuter cet ordre fut pris par les Juifs pour une fuite. Ils partent dans le moment, & font une nouvelle charge avec une furie que Joſéphe compare à celle des bêtes les plus fé-

roces. La troupe de Tite ne put ſoutenir leur choc : elle ſe diſperſa par la fuite, & le prince reſta peu accompagné au plus fort du danger. Ses amis lui conſeilloient de mettre ſa perſonne en ſûreté. Mais ſon courage ne lui permit pas d'écouter même ce langage. Non-ſeulement il tint ferme, mais il donna ſur les ennemis avec tant de valeur, qu'il leur impoſa : & la plûpart ne ſongeant qu'à l'éviter, ſe jetterent ſur les côtes pour aller à la pourſuite des fuyards. Cependant la légion voyant arriver les ennemis vainqueurs, ſe trouble de nouveau : & il n'y eut que la honte d'abandonner ſon prince dans un ſi grand péril, qui l'empêcha de ſe débander. Peu à peu les Romains ſe remirent de leur frayeur, & réuniſſant leurs forces, ils reprirent ſur les Juifs l'avantage que des troupes bien diſciplinées doivent avoir ſur des furieux. Ils les repouſſerent dans la ville, & revinrent tranquillement fortifier leur camp. Tite eut en cette journée l'honneur d'avoir deux fois ſauvé la dixieme légion.

Jean réunit la faction d'Eléazar à

Le concert & l'union étoient trop contraires à l'inclination des factieux,

pour pouvoir durer long-tems. Pendant que les Romains occupés des préparatifs du siége, laissoient jouir la ville de quelque tranquillité au dehors, la sédition se ralluma au dedans. Les gens d'Eléazar ayant ouvert les portes du Temple pour la solemnité de Pâques, qui arriva dans ce même tems, Jean mêla parmi le peuple qui entroit en foule quelques-uns des siens armés secrétement sous leurs robes. Ils se glissèrent ainsi sans être reconnus, & dès qu'ils furent entrés, ils ôterent leurs habillemens de dessus, & montrerent leurs armes. La confusion fut horrible. Le peuple crut qu'il alloit être attaqué, & que la fureur des meurtriers ne feroit aucune distinction : & il n'eut d'autre ressource que de se serrer & de s'entasser autour de l'autel & du lieu saint. Les Zélateurs, qui savoient bien que c'étoit à eux qu'on en vouloit, allerent se cacher dans les souterreins. Les partisans de Jean ne trouverent donc aucune résistance ; & après le premier moment de tumulte & de désordre, dont furent les victimes ceux qui avoient le moins d'intérêt à la querelle, ils demeure-

la sienne, & demeure maître de tout le temple. *Joſ. de B Jud. VI. 4. & 7.*

rent maîtres de la place. Jean ſatisfait de ſa conquête laiſſa ſortir le peuple en liberté, & invita les Zélateurs à ſe joindre à lui en le reconnoiſſant pour chef. Ils y conſentirent, & Eléazar continua de commander cette troupe, mais ſous les ordres de Jean. Ainſi ces deux factions étant réunies, il n'en reſta plus que deux dans Jéruſalem, celle de Jean, cantonné dans le Temple, qui lui appartint déſormais ſans partage; & celle de Simon, qui dominoit dans la ville.

Dans l'eſpace qui les ſéparoit, ils s'étoient fait un champ de bataille, en brûlant tous les édifices qui occupoient la partie d'Acra vûe par le côté occidental du Temple. Jean avoit ſix mille hommes à lui, & deux mille quatre cens Zélateurs, qui venoient récemment de fortifier ſon parti. Simon étoit plus fort en nombre: & ſa troupe ſe montoit à quinze mille hommes, dont dix mille Juifs & cinq mille Iduméens.

Tite prépare ſes approches.

Cependant Tite préparoit ſes approches, & il commença par applanir tout le terrein depuis Scopos juſqu'aux murs de la ville. Il fit travail-

ler toute ſon armée à cet ouvrage. Seulement il poſta à la tête un corps de cavalerie & d'infanterie pour réprimer les ſorties des Juifs. On abattit les murs & les haies des jardins, on coupa les arbres, on combla les creux & les vallons, on raſa les petites éminences qui ſe préſentoient en en divers endroits, & tout le ſol juſqu'à la ville devint uni, ſans qu'il reſtât aucune inégalité, aucun obſtacle qui pût embarraſſer.

Ruſe employée avec ſuccès par les Juifs contre les Romains. *Joſ. de B. Jud. VI 3.*

Pendant que les Romains pouſſoient ces travaux, les Juifs leur tendirent un piége, qui ne fut pas ſans ſuccès. Une bande d'entre eux ſortit de la ville par le côté du Nord-oueſt, vis-à-vis les travailleurs, feignant d'avoir été chaſſés par ceux qui vouloient la paix. D'autres ſe montrerent ſur les murs, pour repréſenter le peuple, tendant les bras vers les Romains, demandant à être reçus à compoſition, & promettant d'ouvrir les portes. Ceux d'en-bas tantôt paroiſſoient s'efforcer de rentrer dans la ville, tantôt faiſoient quelques pas pour s'avancer du coté des Romains, enſuite retournoient en arriere comme retenus par la

crainte, & cependant leurs camarades qui de concert avec eux jouoient d'en haut la comédie, jettoient ſur eux des pierres, feignant de vouloir les écarter. Ce manége trompa les ſoldats romains. Tite n'en fut pas la dupe, & ſe ſouvenant que la veille il avoit fait porter aux aſſiégés par Joſéphe de propoſitions de paix qui avoient été rebutées, il donna ordre que perſonne ne remuât de ſon poſte. Mais ceux qui étoient à la tête des travailleurs, prévinrent l'ordre, & coururent vers la porte qu'on promettoit de leur ouvrir. A leur approche la troupe de Juifs qui étoit hors des murs recula pour les engager plus avant, & lorſqu'elle les vit dans l'eſpace entre les tours qui garniſſoient la porte, elle s'ouvre, & les enveloppe par derriere. Ainſi les Romains ſe trouverent enfermés entre les murs, d'où l'on commença à tirer ſur eux, & un bataillon épais qui leur coupoit la retraite du côté de la campagne. Ils ſe battirent avec courage, mais dans une poſition ſi déſavantageuſe ils perdirent beaucoup de monde: & lorſqu'enfin ils eurent réuſſi à ſe faire jour & à s'ouvrir par

la force un paſſage, ils furent pourſuivis par les Juifs, qui accompagnerent leur victoire d'inſultes ameres & piquantes, traitant les Romains de dupes & d'imbéciles, agitant leurs boucliers, danſant & ſautant de joie, comme des barbares enyvrés de leur bonne fortune.

Sévérité de Tite, qui s'en tient néanmoins aux menaces.

Tite fut irrité d'une diſgrace & d'une honte qui étoient le fruit de la déſobéiſſance à ſes ordres. Il réprimanda ſéverement les coupables, il les menaça de les traiter ſelon toute la rigueur des loix, comme infracteurs de la diſcipline. Néanmoins les légions s'étant intéreſſées en faveur de leurs camarades, & ayant imploré pour eux la clémence du prince, il ſe laiſſa fléchir. Il (*a*) ſavoit, dit Joſéphe, que lorſqu'il s'agit de ſupplice, on peut à l'égard d'un particulier aller juſqu'à l'effet, mais que par rapport à une multitude la menace ſuffit. Il conſentit donc à uſer d'indulgence, & il ſe contenta d'avertir ceux à qui il pardonnoit qu'ils euſſent à ne ſe plus mettre dans le cas

(*a*) Τὴν μὲν γὰρ ἑνὸς τιμωρίαν ὡς ἔτο χρῆναι μέχρις ἔργου τροκόπτειν· τὴν δὲ ὅτι πλήθους, μέχρι λόγου.

endroits où les ravines lui ſervoient de fortifications naturelles, elle n'avoit qu'un mur ; & après avoir forcé Sion, ou le temple, Tite eût été maître de la ville : au lieu qu'en ſe tournant vers la partie qui étoit plus acceſſible, une premiere muraille forcée en laiſſoit une ſeconde à prendre ; après quoi reſtoient encore Sion & le temple, deux places qui demandoient chacune un ſiege particulier. Néanmoins Tite ayant reconnu les lieux par lui-même, aima mieux combattre contre les ouvrages de l'art, que contre la nature ; & il réſolut de diriger ſon attaque vers le côté ſeptentrional de Jéruſalem, dont les approches étoient plus aiſées.

nal de la ville, & force le premier mur. *Joſ. de B. Jud. VI. 7.*

Il éleva donc trois cavaliers ou terraſſes en face de cette partie du mur, abattant tous les arbres des environs pour les employer aux ouvrages. Sur ces cavaliers il dreſſa ſes batteries, compoſées principalement de catapultes & de balliſtes, qui lançoient des traits & de groſſes pierres. Ces machines n'étoient point du tout mépriſables, comme pourroient ſe l'imaginer ceux qui ne connoiſ-

ſent que le moderne. Sans parler des traits, elles lançoient des pierres du poids de ſoixante livres à la diſtance de deux cens cinquante pas & plus, & l'effet en étoit terrible. Joſéphe rapporte dans la deſcription du ſiege de Jotapate, qu'un homme ayant été atteint d'une de ces pierres à la tête, ſa cervelle ſauta à plus de ſoixante pas de l'endroit où il avoit été frappé; & qu'une femme groſſe ayant reçu un pareil coup dans le ventre, ſon enfant fut jetté à près de quatre cens pas. Il eſt vrai que l'on pouvoit aſſez aiſément éviter ces pierres, parce qu'on les voyoit venir, & que leur blancheur les faiſoit remarquer. Les Juifs tenoient une ſentinelle, qui avoit ſoin d'y veiller, & de crier, « La pierre » vient : » & ceux qui s'en trouvoient près s'ouvroient pour la laiſſer paſſer, ou ſe couchoient ventre à terre. Mais les Romains prirent la précaution de les noircir, enſorte qu'elles devenoient moins viſibles dans l'air, & portoient plus ſûrement leur coup, bleſſant ou tuant ſouvent pluſieurs hommes à la fois. Derriere les machines Tite plaça les tireurs d'arcs, & ceux qui lan-

Joſ. de B. Jud. III. 9.

Id. ib. VI. 7.

çoient des traits à la main : & lorſque les ouvrages furent pouſſés aſſez près du mur, pour que les béliers puſſent les battre, on en mit trois en action.

Ce fut alors ſeulement que Jean joignit ſes forces à celles de Simon pour la défenſe de la ville. Juſques-là le danger n'avoit pas été aſſez preſſant pour vaincre ſes défiances. Il s'étoit tenu renfermé dans le temple, laiſſant Simon, qui étoit plus expoſé aux aſſiégeans, ſeul chargé de les repouſſer. Mais lorſque les béliers commencerent à battre en bréche, il voulut bien ſe prêter à l'empreſſement de ſes partiſans, qui impatiens & allarmés, ne pouvoient plus être retenus & demandoient à grands cris que toutes les haines particulieres fuſſent miſes en oubli, & que l'on ſe réunît contre l'ennemi commun.

Les Juifs avoient des batteries à oppoſer à celles des Romains. Dans la défaite de Ceſtius ils s'étoient emparés de pluſieurs machines de guerre. Ils en avoient trouvé encore dans la fortereſſe Antonia. Mais elles leur étoient preſque inutiles, parce qu'ils

ignoroient l'art de s'en ſervir. Seulement quelques-uns, inſtruits juſqu'à un certain point par des transfuges, en faiſoient uſage aſſez mal-adroitement. Ils avoient en général très-peu de capacité dans le métier de la guerre. Leur reſſource étoit dans leur audace, qui étoit extrême ; & ils en firent preuve par un grand nombre de ſorties, dans l'une deſquelles peu s'en fallut qu'ils ne brûlaſſent les ouvrages & les machines des Romains.

Ils avoient paſſé quelques jours ſans rien entreprendre, afin d'endormir les aſſiégeans dans une fauſſe ſécurité : & en effet les Romains croyant que la fatigue & le découragement étoient les cauſes de la tranquillité des aſſiégés, s'obſerverent moins ſoigneuſement. Tout d'un coup les Juifs font une ſortie générale par une porte dérobée, & comme on ne les attendoit pas, ils renverſerent d'abord tout ce qu'ils trouverent ſur leur paſſage, & pénétrerent juſqu'aux lignes & aux ouvrages des Romains. Déja ils y mettoient le feu, lorſque Tite accourut avec un bon corps de cavalerie. On aſſure

que ce prince, de douze fléches qu'il tira, mit par terre douze des ennemis. Les troupes qui s'étoient raſſemblées autour de lui, animées par l'exemple de leur général, redoublerent de courage & d'effort, & les Juifs furent repouſſés. Un ſeul d'entre eux fut fait priſonnier: & Tite, pour effrayer les autres, voulut qu'il fût mis en croix en face des murs de la ville. Mais cette leçon n'opera aucun effet: les Juifs étoient trop opiniâtrement endurcis pour en profiter. *Suet. Tit. 5. & Joſ.*

Ils ne ſongeoient qu'à ſe défendre en déſeſpérés, juſqu'à ce que les tours élevées par Tite triompherent de leur réſiſtance. Elles étoient de cinquante coudées de haut; & placées ſur les terraſſes, qui leur ſervoient de baſe, & les rehauſſoient encore, elles paſſoient de beaucoup l'élévation des murailles. Les gens de traits & les machines dont elles étoient garnies ne laiſſoient aux Juifs aucune liberté de paroître ſur leurs murs, & elles ſe défendoient contre leurs attaques par le fer dont elles étoient revêtues de haut en bas. Ainſi les béliers protégés

par ces tours ne trouvoient aucun obſtacle qui les empêchât d'agir, & la muraille battue ſans relâche céda enfin & s'ouvrit. Les Juifs pouvoient défendre la bréche : mais amollis par la facilité de ſe retirer derriere leur ſecond mur, ils abandonnerent le premier, dont les Romains reſterent maîtres après quinze jours * d'attaque.

Attaque du ſecond mur.

Tite ayant donc ſous ſa puiſſance la partie ſeptentrionale de la ville, y tranſporta ſon camp, & s'y logea vis-à-vis le ſecond mur, mais à une diſtance, qui le mit hors de la portée du trait. Les deux tyrans de Jéruſalem partagerent entre eux la défenſe. Jean, qui de la tour Antonia, & de la face ſeptentrionale du temple, voyoit les ennemis, ſe chargea de traverſer par ce côté les opérations des aſſiégeans, pendant

* *Le texte de Joſephe porte que le premier mur fut pris le ſept du mois Artemiſius, qui répond à notre mois de mai. Mais cette date ne s'accorde point avec quelques-unes de celles qui ſuivront, comme l'a remarqué M. de Tillemont dans la note XXXIII. ſur la ruine des Juifs. Comme ces ſortes de diſcuſſions n'entrent point dans le plan de mon ouvrage, j'ai ſupprimé la date du ſept mai, ſans oſer néanmoins adopter celle du vingt-huit avril, que M. de Tillemont y ſubſtitue par conjecture.*

que Simon défendroit le mur attaqué, qui commençant à la tour Antonia couvroit la ville baſſe.

Le ſecond mur n'arrêta pas Tite auſſi long-tems que le premier. Ce prince en ſeroit même demeuré maître dès le cinquieme jour, ſi les ménagemens que lui inſpiroit ſa bonté n'euſſent retardé ſa victoire. Car il y avoit une bréche, par laquelle il entra avec une troupe choiſie qui l'accompagnoit par-tout, & mille ſoldats légionnaires. Si donc il eût élargi la bréche, & uſé du droit de la guerre dans une place priſe d'aſſaut, il ſe ſeroit infailliblement maintenu en poſſeſſion de ſa conquête. Mais il vouloit conſerver la ville, & épargner les habitans. Il défendit donc aux ſiens ſoit de tuer, ſoit de mettre le feu aux maiſons, eſpérant par une conduite ſi généreuſe faire honte aux Juifs de leur obſtination contre un vainqueur plein de clémence. En effet le peuple étoit diſpoſer à le recevoir comme un libérateur. Mais les factieux prirent ſa douceur pour foibleſſe, & ſe perſuaderent qu'il couvroit d'un extérieur de modération l'impuiſſance où il

Ménagemens de Tite pour les Juifs.

étoit de prendre le reſte de la ville. Ainſi s'étant remis bientôt de la premiere frayeur où les avoit jettés la vûe de la muraille forcée par les ennemis, ils impoſent ſilence au peuple, ils tuent ceux qui élevoient leurs voix pour demander la paix à grands cris, & attaquant les Romains dans les rues, & de deſſus les maiſons, ils les obligent de reculer. En même tems quelques-uns d'entre eux s'étant détachés, allerent chaſſer de la bréche ceux quil a gardoient: enſorte que Tite ſe trouva enveloppé, & il eut beſoin de tout ſon courage & de toute ſa préſence d'eſprit pour ſe procurer une retraite honorable, mais difficile, parce que la bréche étoit étroite. Il Il regagna néanmoins ſon camp, ayant perdu l'avantage qu'il avoit d'abord remporté.

Les Juifs furent prodigieuſement enflés de ce ſuccès, & leur préſomption alla juſqu'à ſe figurer que les Romains n'oſeroient plus s'expoſer à pénétrer dans la ville, & que s'ils étoient aſſez téméraires pour l'entreprendre ils en ſeroient toujours rechaſſés avec la même facilité.

Dieu, (a) dit Joſéphe, aveugloit ces malheureux en punition de leurs crimes: & ils ne conſidéroient ni la puiſſance romaine, qu'un pareil échec n'étoit pas aſſurément capable d'abattre, ni la famine qui commençoit déja à ſe faire ſentir dans Jéruſalem. Ils eurent bientôt lieu de revenir de leur folle erreur. Ils réſiſterent pendant trois jours, en défendant avec courage l'ouverture de la bréche, qu'il ne leur avoit pas été poſſible de réparer. Mais le quatrieme jour ils furent forcés de nouveau: & Tite ne ſe vit pas plutôt maître du mur, qu'il en abattit toute la partie qui regardoit le ſeptentrion; & dans la partie qu'il laiſſa ſubſiſter vers l'occident & le midi, il garnit de ſoldats toutes les tours.

Le ſecond mur eſt forcé.

Après vingt-quatre jours de combats & de fatigues, Tite crut néceſſaire de donner tout enſemble quelque repos à ſes ſoldats, & aux ennemis le tems de faire réflexion ſur leurs maux préſens & à venir. Dans cette double vûe il réſoulut de faire la montre de ſon armée dans la ville

Tite fait la montre deſonarmée danslaville. *Joſ. de B. Jud. VI.* 11.

(a) Ἐπεσκότει αὐτῶν ταῖς γνώμαις διὰ τὰς παρανομίας ὁ θεός.

même & ſous les yeux des Juifs ; avec toute la pompe uſitée en pareil cas. Toutes les troupes paſſerent en revue, pour aller recevoir leur paye, revêtues d'armes brillantes d'or & d'argent, & les cavaliers menant en leſſe les chevaux richement caparaçonnés ; ſpectacle mêlé de magnificence & de terreur, &, ſelon les intérêts différens des ſpectateurs, agréable pour les uns, effrayant pour les autres. Les Juifs, pour le conſidérer, bordoient tout l'ancien mur, & tout le côté du temple d'où l'on avoit vûe ſur la ville : les fenêtres des maiſons ne ſuffiſoient pas à leur avide curioſité, & les toits étoient couverts d'une foule infinie. L'admiration & la crainte les ſaiſiſſoient également, à l'aſpect d'une armée ſi nombreuſe, ſi brillante, & défilant en ſi bel ordre. Les factieux eux-mêmes furent ébranlés, & Joſéphe penſe qu'ils auroient pris le parti de ſe ſoumettre, ſi l'énormité de leurs forfaits leur eût permis d'eſpérer le pardon, & ſi l'idée d'un ſupplice inévitable ne les eût déterminés à préférer la mort dans le combat. Cette pompe guer-

riere dura quatre jours, au bout desquels Tite voyant que les ennemis ne parloient point de se rendre, fit reprendre à son armée les travaux du siege.

Il établit de nouvelles batteries : se proposant d'attaquer à la fois la ville haute & la tour Antonia ; & il partagea son armée entre ces deux attaques. Il assigna à chacune deux légions avec les troupes auxiliaires qui devoient les accompagner : & chaque légion eut ordre de dresser une terrasse. Ces ouvrages se construisoient en face des ennemis, qui n'épargnerent rien pour les traverser, chacun des deux chefs combattant pour son poste, Jean pour le temple, dont le salut dépendoit de la forteresse Antonia, & Simon pour la ville haute ; & ils incommodoient beaucoup les travailleurs, ayant appris par le long usage & le fréquent exercice à mettre en jeu les machines de guerre, dont au commencement du siege ils tiroient peu de service.

Tite se prépare à attaquer à la fois la ville haute & la tour Antonia.

Mais toute cette résistance n'étoit capable que de retarder leur désastre, & de finir par le rendre complet ; &

Il essaye d'engager les Juifs à se soumettre

par l'entremise de Joséphe.

Tite qui regardoit déja Jérusalem comme sa conquête, & qui par cette raison se croyoit intéressé lui-même à l'empêcher de périr, eût bien mieux aimé devoir sa victoire à la soumission des assiégés, qu'à la force de ses armes; & avoir pour monument de sa gloire une ville florissante, qu'un tas de ruines. Il essaya donc encore d'ouvrir les yeux à des aveugles qui couroient à leur perte, & il chargea Joséphe, comme plus propre à se faire écouter, de les exhorter à prendre un conseil salutaire.

Joséphe tournant autour du mur, chercha un lieu d'où il pût être entendu sans trop s'exposer, & élevant la voix, il conjura ses compatriotes avec larmes d'avoir pitié d'eux-mêmes & du peuple, d'avoir pitié de leur patrie & du temple, & de montrer au moins pour des objets qui devoient leur être si précieux la même sensibilité dont les étrangers leur donnoient l'exemple. « Les Ro-
» mains, ajoute-t-il, respectent votre
» sanctuaire, auquel ils n'ont aucune
» part, & qui appartient à leurs enne-
» mis : & vous, nourris dans le culte

» de ce temple, vous qui, s'il ſub-
» ſiſte, en reſterez ſeuls poſſeſſeurs,
» vous n'avez d'ardeur que pour le
» détruire. Quelle eſpérance avez-vous
» de réſiſter à une puiſſance qui a ſub-
» jugué tout l'univers, & à laquelle
» vos peres, qui valoient mieux que
» vous, ont été contraints de ſe ſou-
» mettre? Quelle reſſource pouvez-
» vous vous promettre maintenant
» que votre ville eſt priſe pour la plus
» grande partie, & que dans ce qui
» vous reſte vous ſouffrez de plus
» grands maux que ceux qu'éprouve
» une place emportée d'aſſaut? Car
» les Romains n'ignorent pas que la
» famine tourmente actuellement par-
» mi vous le peuple, & que bientôt
» elle ſe fera ſentir même à ceux qui
» portent les armes. C'eſt-là un ennemi
» qu'il vous eſt impoſſible de vaincre,
» & qui ſuffiroit ſeul pour vous domp-
» ter, quand même les Romains ſe
» tiendroient dans l'inaction. » Joſé-
phe attaqua encore l'opiniâtreté des
aſſiégés par les menaces d'une rigueur
inexorable, s'ils ſe laiſſoient forcer;
par l'aſſurance du pardon & de l'ou-
bli du paſſé, s'ils vouloient enfin ſe

reconnoître. Mais il avoit affaire à des ames intraitables : & pour toute réponſe, les uns lui rendirent des moqueries, les autres le chargerent d'injures, quelques-uns même tirerent ſur lui.

Il ne ſe rebuta pas moins, & il inſiſta à leur prouver par la déduction des faits de toute leur hiſtoire, que Dieu avoit toujours été l'unique protecteur de leur nation dans tous les dangers qu'elle avoit courus, dans tous les maux qu'elle avoit ſoufferts ; & qu'il étoit viſible que ce même Dieu les livroit aux Romains en punition de leurs crimes. « Vous mettez, leur dit-» il, votre confiance dans ſon temple, » que vous profanez : il l'a abandon-» né, & il a paſſé du côté de ceux à » qui vous faites la guerre. Comment » continueroit-il d'habiter avec vous? » Un homme de bien fuiroit ſa mai-» ſon, ſi elle étoit ſouillée par le crime. » Et vous penſez que Dieu voudra » avoir pour demeure un lieu dont » vous faites le repaire du plus affreux » brigandage ! »

Joſéphe termina ſon diſcours par leur remettre ſous les yeux les mêmes

motifs qu'il avoit employés en commençant. « Cœurs de bronze, leur dit-» il, ayez donc enfin honte de l'état » où vos fureurs ont réduit votre » patrie. Et quelle patrie ! Considé-» rez-en la beauté & la magnificence. » Quelle ville ! quelles riches offran-» des, apportées par tous les peuples » & tous les rois de l'univers ! Voilà » ce que vous allez détruire : voilà ce » que vous voulez livrer aux flam-» mes. Et vous ne vous attendrissez » pas même sur le sort de vos famil-» les, de vos femmes & de vos en-» fans, qui ne peuvent éviter de périr » ou par la famine ou par la guerre ! » Ne croyez pas que mon intérêt par-» ticulier m'anime dans les représen-» tations que je vous fais aujourd'hui. » Je sais que tout ce que j'ai de plus » cher au monde est enfermé avec » vous, ma mere, ma femme, toute » ma parenté. Mais je suis prêt de les » sacrifier pour le salut de la patrie. » Heureux ! si par leur mort & par la » mienne je pouvois acheter votre » repentir. »

Opiniâtreté des factieux. Déserteurs.

Ces discours si tendres, ces reproches si vifs, ne firent aucune impres-

ſion ſur les factieux : mais ils agirent ſur le peuple, & en déterminerent pluſieurs à abandonner la ville. Ils vendoient leurs poſſeſſions à vil prix, & avalant l'or qu'ils avoient acquis par ces marchés, ils ſe ſauvoient dans le camp de Tite ; qui leur permettoit de paſſer, & d'aller habiter tranquillement tel endroit du pays qu'ils vouloient choiſir. Ils trouvoient dans ce parti toutes ſortes d'avantages : ils ſe délivroient en même tems de l'oppreſſion de leurs cruels tyrans, & des miſeres de la famine.

Famine horrible, & aggravée par les cruautés des factieux.

Car la famine étoit extrême dans Jéruſalem. On n'y voyoit paroître ni bled ni pain ; & le peu qui en reſtoit caché dans des recoins obſcurs, ſe vendoit au poids de l'or. Un mal par lui-même ſi terrible étoit encore aggravé par la fureur des factieux, qui vivant eux-mêmes dans l'abondance, raviſſoient au peuple, pour faire des magaſins, ou pour conſerver leurs proviſions, une ſubſiſtance néceſſaire. Ils entroient par force dans les maiſons, & y faiſoient des perquiſitions rigoureuſes : & s'ils trouvoient des vivres cachés, ils maltraitoient les maîtres

de la maiſon, comme convaincus de menſonges & de fraude; s'ils n'en trouvoient point, ils les tourmentoient pour les forcer de découvrir leurs réſerves. Et la marque à laquelle ils diſtinguoient ceux qui avoient de quoi ſe nourrir ou qui en manquoient, c'étoit l'air de leurs viſages & de leurs perſonnes. Quiconque conſervoit une apparence de ſanté, devenoit ſuſpect aux tyrans, & attiroit leurs recherches. Ces odieuſes & inſupportables vexations forçoient les malheureux qui avoient en leur pouvoir quelques nourritures, de ſe cacher pour en faire uſage, comme s'ils euſſent voulu commettre un crime. Les plus pauvres mangeoient ſouvent les grains tout cruds: les autres les faiſoient cuire à la hâte, & au milieu des plus vives allarmes; & ſans autre apprêt, ils tiroient du feu les pains à demi cuits, & les dévoroient. Pluſieurs, qui ne pouvoient recouvrer ni bled, ni orge, ſe déroboient pendant la nuit pour aller hors de la ville cueillir des légumes ſauvages ou des herbes. Quelques-uns d'entre eux tomboient entre les mains des ennemis,

D'autres, qui avoient échappé aux Romains, étoient au retour saisis par leurs propres gens de guerre, qui leur enlevoient le triste fruit de leurs peines. En vain ces infortunés conjuroient les ravisseurs avec larmes, & en invoquant le rédoutable nom de Dieu, de leur laisser une partie de ce qui leur avoit coûté tant de périls : ils ne pouvoient rien obtenir, heureux encore, si ceux qui les dépouilloient leur laissoient la vie.

Telles étoient les cruautés qu'exerçoient les factieux sur le menu peuple. Les riches & les grands, faussement accusés ou d'intelligence avec les Romains pour livrer la ville, ou de mesures prises pour se sauver dans leur camp, étoient mis à mort, ou au moins punis par des confiscations & par des amendes. Et les deux tyrans, que l'ambition du commandement rendoit ennemis, se trouvoient parfaitement d'accord pour vexer les citoyens. Ils se les renvoyoient l'un à l'autre, & en partageoient les dépouilles.

Ainsi s'accomplissoit la prédiction que Jesus-Christ avoit faite d'une

tribulation (*a*) qui passeroit tout ce qui avoit jamais été & tout ce qui seroit jamais. Joséphe (*b*) employe littéralement les mêmes expressions pour comprendre sous une idée générale ce qu'il avoit dit en détail touchant les calamités de Jérusalem ; & il ajoute que les auteurs de cette misere étoient la race la plus méchante qui eût jamais paru parmi les hommes.

Il auroit pourtant manqué quelque chose au malheur des Juifs, s'ils eussent toujours trouvé une ressource du côté des Romains, & que la clémence de leurs ennemis eût continué à les consoler de ce qu'ils souffroient de la part de leurs tyrans. Tite informé qu'ils sortoient en grand nombre pour ramasser hors des murs une misérable nourriture, posta des troupes en embuscade pour les enlever : & voulant tenter d'abattre la fierté indomptable des assiégés, qui fatiguoient beaucoup

Tite fait crucifier les prisonniers Juifs, pour intimider leurs compatriotes.

(*a*) Erit enim tunc tribulatio magna, qualis non fuit ab initio mundi usque modo : neque fiet. *Matt. XXIV.* 21. *Vid. & Marc. XIII.* 19.

(*b*) Μήτε πόλιν ἄλλην τοιαῦτα πεπονθέναι, μήτε γενεὰν ἐξ αἰῶνος γεγονέναι κακίας γονιμωτέραν. *Jos. de B. Jud. VI.* 11.

ſes travailleurs, il crut devoir faire un exemple de rigueur ſur leurs compatriotes qui tomboient ſous ſon pouvoir, & il ordonna qu'on les crucifiât à la vûe de la ville. Le nombre de ces malheureux étoit très-grand : on en prenoit juſqu'à cinq cens par nuit : & bientôt la terre manqua aux croix, & les croix aux priſonniers.

Mais les factieux étoient ſi éloignés de ſe laiſſer ébranler, qu'ils profiterent même de ce terrible ſpectacle pour irriter le peuple contre les Romains en le trompant. Ils lui faiſoient croire que ceux qu'on attachoit ſi cruellement en croix étoient des ſupplians & non pas des priſonniers, & amenant par force ſur les murailles les parens & amis de ces triſtes victimes, « Voilà, diſoient-» ils, comment les Romains traitent » leurs ſupplians : voilà à quoi vous » devez vous attendre, ſi vous pré-» tendez chercher un aſyle auprès » d'eux. » Cette ruſe fit effet ſur pluſieurs, qu'elle empêcha de déſerter. Il s'en trouva au contraire pour qui elle fut un motif d'aller ſe livrer aux Romains, préférant la mort & le

ſupplice aux horreurs de la faim qui les conſumoit lentement.

Nouvelles tentatives de Tite, toujours inutiles, pour vaincre l'opiniâtreté des aſſiégés.

Tite averti de cette erreur, entreprit de la diſſiper : & ayant fait couper les mains à quelques-uns des priſonniers, il les envoya dans la ville, afin qu'ils inſtruiſiſſent leurs concitoyens de la vérité des faits. En même tems il preſſoit de nouveau les chefs des deux factions de ne pas attendre la derniere extrêmité, leur promettant la vie ſauve, & la conſervation de leur ville & de leur temple. Et pour appuyer ſes invitations du motif de la terreur, il viſitoit ſes travaux, & exhortoit les travailleurs à les mettre promptement en état. Toutes ces tentatives n'eurent d'autre fruit que d'augmenter l'inſolence des furieux qu'il vouloit ménager. Ils ſe répandirent en invectives & contre Tite, & contre l'empereur ſon pere : & quant à ce qui les regardoit eux-mêmes, ils crioient que la mort ne leur cauſoit point d'effroi. « Nous » avons pris notre parti, diſoient-ils, » de la choiſir préférablement à une » honteuſe ſervitude. Tant que nous » reſpirerons, nous ferons aux Ro-

» mains tout le mal que nous pour-
» rons leur faire. Que nous importe
» la patrie, puiſque nous devons pé-
» rir? Le temple de Dieu, c'eſt le
» monde entier. L'édifice que nous
» défendons ſera pourtant ſauvé par
» le maître auquel il appartient. Nous
» comptons ſur ſon ſecours, & nous
» nous rions de toutes les menaces
» deſtituées d'effet. L'événement eſt
» en la main de Dieu. »

Témérité d'Epiphane, châtiée par l'événement.

Cette fureur étoit aveugle : mais elle formoit des combattans, qu'il n'étoit pas aiſé de vaincre : & Epiphane fils d'Antiochus de Commagéne eut lieu de l'éprouver. Il arriva à l'armée de Tite dans le tems dont je parle avec une troupe choiſie & très-leſte, tous beaux hommes, grands de taille, dans la fleur de l'âge, & armés à la Macédonienne, d'où ils étoient appellés Macédoniens. Ce jeune prince, dont la valeur alloit juſqu'à la témérité, témoigna s'étonner de ce que les Romains ſembloient n'oſer s'approcher des murailles. « Eh bien ! lui dit Tite
» en ſouriant, le champ eſt libre : vous
» pouvez tenter. » Auſſi-tôt Epiphane part avec ſes Macédoniens, & s'avance

juſqu'au pied du mur. Il fut ſi bien reçu par les Juifs, qu'il comprit que la réſerve des Romains étoit prudente. Sa troupe s'étant opiniâtrée à faire ferme & à ne point reculer, pour ſoutenir l'engagement qu'elle avoit pris, fut accablée d'une grêle de traits & de pierres par les aſſiégés : & il la ramena bien diminuée, & réduite à un petit nombre, dont la plûpart étoient bleſſés.

Les ouvrages des Romains ſont brûlés & détruits par les Juifs.

Cependant les terraſſes des Romains ſe trouverent achevées le vingt-neuf du mois Artémiſius, * après dix-ſept jours de travail. Deux de ces terraſſes étoient dreſſées contre la tour Antonia, & deux contre la ville haute. Mais elles ne furent d'aucun uſage aux aſſiégeans, & elles devinrent au contraire une matiere de triomphe pour les Juifs.

Jean avoit creuſé ſous celles qui le menaçoient, & qui n'étoient éloignées l'une de l'autre que de vingt coudées, une large mine, ſoutenant les terres avec des étayes. Lorſque l'ouvrage fut fini, il remplit ſa mine d'une grande quantité de bois enduit

* *Ce mois répond à notre mois de Mai.*

de poix & de bitume, & il y mit le feu. Les Romains n'étoient point en garde contre ce péril, & ils ne s'apperçurent de rien, juſqu'à ce que les étayes ayant été conſumées, tout d'un coup la terre s'ouvrit, & les terraſſes s'écroulerent avec un grand bruit dans le vuide immenſe qui ſe forma. Cette chute excita d'abord un nuage de pouſſiere mêlé d'une épaiſſe fumée : mais bientôt le feu perça tous les obſtacles, & la flamme s'élança dans les airs. Les Romains, triſtes ſpectateurs de leurs ouvrages de pluſieurs jours détruits en un inſtant, demeurent conſternés, ne pouvant apporter aucun remede à un mal auſſi prompt qu'imprévu.

Les deux autres terraſſes n'eurent pas un meilleur ſort. Déja les Romains y avoient placé leurs béliers, & commençoient à battre la muraille, lorſque Simon fit ſur eux une terrible ſortie. Ses troupes étoient excellentes, & il avoit ſçu leur inſpirer un tel reſpect pour la perſonne de leur chef, qu'aucun de ceux qui lui obéiſſoient n'eût fait difficulté ſur ſes ordres, dit Joſéphe, de ſe donner la mort à lui-même. Trois

Joſ. de B. Jud. VI. 8.

des

des plus braves officiers, suivis de soldats également intrépides, sortirent donc armés de torches & de flambeaux. Rien ne peut se comparer à leur audace. Ils avancerent sur l'ennemi, comme s'il eût été question d'aller joindre une troupe amie. Sans donner aucun signe de crainte, sans hésiter, sans s'arrêter, ils se font jour jusqu'auprès des machines, & malgré les traits qui voloient de toutes parts, malgré les épées dont ils étoient environnés, ils ne firent aucun mouvement en arriere, qu'ils n'y eussent mis le feu. Lorsque la flamme commençoit déja à s'élever, les Romains accoururent de leur camp pour sauver leurs machines, & de nouvelles troupes de Juifs vinrent de la ville avec non moins d'ardeur pour empêcher le secours. La mêlée fut des plus vives : les uns s'efforçoient de tirer du feu leurs galeries & leurs béliers ; les autres les y retenoient par des efforts contraires. Pendant ce combat le feu gagnoit toujours, & il se communiqua aux terrasses, de façon que les Romains tout entourés de flammes, & désespérant de sauver non seulement leurs machi- *Joſ. de B. Jud. VI. 12.*

nes, mais leurs ouvrages, commencerent à ſe retirer vers leur camp. Les Juifs animés par le ſuccès les pourſuivent ; & leur nombre groſſiſſant toujours, ils arriverent juſqu'aux retranchemens des Romains, & attaquerent les gardes des portes. La ſévérité de la diſcipline fut en cette occaſion le ſalut du camp Romain. Les gardes ſavoient qu'il y alloit pour eux de la vie d'abandonner leur poſte, & par cette raiſon, ils firent ferme. Leur exemple encouragea pluſieurs de ceux qui avoient pris la fuite. On ſe raſſure, on ſe rallie, & les Juifs trouverent une réſiſtance qui les arrêta. Ils s'obſtinerent à tâcher de la vaincre, combattant comme des forcenés, ou plutôt comme des bêtes fêroces qui, poſſédées d'une aveugle furie, ſe jettent à travers les lances & les épées. Enfin Tite, qui étoit allé du côté de la tour Antonia, vint, ſur l'avis qu'il reçut, au ſecours des ſiens. Sa préſence, ſes exhortations leur firent reprendre la ſupériorité : & les Juifs furent obligés de rentrer dans la ville, mais avec l'avantage d'avoir ruiné les travaux & les batteries des ennemis,

& dérangé totalement leurs projets.

Tite fort embarraſſé tint conſeil pour délibérer ſur les meſures qu'il convenoit de prendre pour continuer le ſiege : & les avis ſe trouverent partagés. Les plus hardis vouloient que ſans autre préparation on livrât un aſſaut général. « Juſqu'ici, diſoient-» ils, notre armée n'a combattu que » par parties. Lorſque les Juifs ver-» ront toutes nos forces réunies, ils » n'en pourront pas ſoutenir les pre-» mieres approches, & ils demeu-» reront enſevelis ſous la multitude » des traits dont nous les accable-» rons. » D'autres, plus précautionnés & plus circonſpects, s'oppoſoient à un conſeil ſi haſardeux, & qui viſiblement ne pouvoit pas réuſſir. Mais d'accord ſur ce qu'il falloit rejetter, ils ſe diviſoient par rapport au parti qu'il étoit à propos de prendre. Les uns opinoient pour travailler à de nouvelles terraſſes : les autres inclinoient à convertir le ſiege en blocus, & à attaquer la ville uniquement par la famine ſans s'expoſer à aucun combat. « Le déſeſpoir eſt » invincible, diſoient-ils : & c'eſt

Tite enferme la ville d'un mur.

» une témérité & une folie de vou-
» loir ſe battre contre des furieux
» pour qui mourir par l'épée eſt un
» ſort deſirable, au moyen duquel ils
» évitent une mort plus cruelle. »

Tite n'approuva aucun de ces avis. Le premier ne pouvoit plaire qu'à des têtes échauffées. La conſtruction de nouvelles terraſſes ſouffroit de grandes difficultés, parce que le bois manquoit dans le pays. Se contenter de bloquer la ville, c'étoit un parti qui traînoit beaucoup les choſes en longueur. Et le jeune (*a*) prince, ſi nous en croyons Tacite, deſiroit vivement le ſéjour de Rome, où la grandeur, l'opulence, & les plaiſirs l'attendoient : & tout ce qui en retardoit la jouiſſance, lui devenoit odieux. Suppoſé que Tite eût ce motif dans l'eſprit, il ne le manifeſta pas : mais il repréſenta : « Qu'il n'étoit point
» honorable de demeurer dans une
» totale inaction avec une ſi belle
» armée. Que d'ailleurs la longueur
» du tems qu'exigeoit un blocus,

(*a*) Tito Roma, & opes, voluptateſque antè oculos : &, ni ſtatim Hieroſolyma conſiderent, morari videbantur. *Tac. Hiſt. V.* 11.

» diminueroit d'autant la gloire de
» leur conquête, qui dépendoit en
» grande partie de la célérité. Qu'il
» falloit donc d'une part tirer avan-
» tage de la diſette qui tourmentoit
» les aſſiégés, en inveſtiſſant la ville
» ſi exactement que rien ne pût y
» entrer ni en ſortir, & de l'au-
» tre ne point diſcontinuer les atta-
» ques, afin que la force des armes
» & la néceſſité inſurmontable de la
» faim concouruſſent à réduire les
» Juifs à une prompte ſoumiſſion. Que
» ſon plan étoit d'enfermer toute la
» ville d'un mur, afin d'ôter abſo-
» lument aux aſſiégés l'eſpérance d'é-
» chapper : que l'entrepriſe pouvoit
» paroître difficile & pénible : mais
» qu'elle ne devoit pourtant effrayer
» que ceux qui ignorent que les grands
» ſuccès s'achetent par les grands tra-
» vaux. »

Tous ſe rangerent à cet avis, & l'armée, à qui l'on diſtribua les différentes parties de l'ouvrage, s'y porta avec une ardeur & une émulation incroyables. On a de la peine à concevoir comment dans l'eſpace de trois jours put être élevé un mur

de trente-neuf ſtades, ou cinq mille pas de circuit, flanqué par dehors de treize forts ou châteaux, dont les enceintes miſes enſemble auroient fait un contour de dix ſtades. La garde ſe faiſoit autour de ces murs avec une exactitude parfaite, & Tite prenoit ſur lui-même de faire la ronde pendant la premiere veille de chaque nuit.

Horrible famine dans la ville.

Toute iſſue étant fermée aux aſſiégés, la famine, & les miſeres affreuſes qui en ſont les ſuites, prirent de nouveaux accroiſſemens dans la ville, & Joſéphe en fait une deſcription lamentable. Les toits, (qui ſont plats dans l'orient, comme l'on ſait,) étoient dit cet hiſtorien, couverts de meres expirantes avec leurs enfans à la mammelle, & les rues jonchées de vieillards étendus morts ſur le pavé. Les jeunes gens, à qui l'âge donnoit plus de vigueur, ſe ſoutenoient un peu, & paroiſſoient dans la place, mais plus ſemblables à des ſpectres qu'à des hommes, & on les voyoit ſouvent tomber de foibleſſe & d'inanition. Au milieu de ſi grands maux un morne ſilence

régnoit dans la ville : on n'entendoit ni gémiſſemens ni plaintes : la faim étouffoit tout autre ſentiment. Le ſort de ceux qui mouroient les premiers paroiſſoit même digne d'envie à des infortunés qui ne leur ſurvivoient que pour ſouffrir, & qui enviſageoient la mort comme un repos & comme une conſolation. Pluſieurs, dans le déſeſpoir qui les tourmentoit, s'adreſſoient aux gens de guerre, leur demandant la mort comme une grace. Mais ces barbares, qui ſe faiſoient ſouvent un plaiſir inhumain d'achever les mourans, refuſoient leurs funeſtes ſecours à ceux qui l'imploroient pour être delivrés de la vie. L'orgueil de ces ſcélérats heureux & triomphans mettoit le comble à la douleur de ceux qui périſſoient, & en mourant ils fixoient leurs derniers regards ſur le temple, pour demander juſtice au ſouverain maître, qui y étoit adoré. Les corps ſeroient demeurés le plus ſouvent ſans ſépulture, ſi l'on s'en fût rapporté à la piété de leurs proches, qui n'étoient & ne pouvoient être occupés que de ce qu'ils ſouffroient eux-mêmes. Comme il falloit néanmoins ſe délivrer d'objets

triſtes & odieux, les tyrans gagerent d'abord ſur le tréſor public des mercénaires, qu'ils chargerent de cet office. Mais s'étant bientôt laſſés de cette dépenſe, ils firent jetter les corps morts dans les précipices qui environnoient la ville. Tite en viſitant les dehors de la place apperçut ces monceaux de cadavres qui ſe pourriſſoient; & frappé d'un ſi horrible ſpectacle, il leva les mains au ciel, prenant Dieu à témoin qu'il n'étoit point cauſe de ces maux.

Cependant la diſette commençoit à s'étendre même juſqu'aux factieux: & le ſentiment en devenoit plus vif pour eux, & plus cruel par la comparaiſon avec l'abondance dont jouiſſoient les Romains, qui affectoient même d'en faire oſtentation à leurs yeux, en dreſſant devant les murailles des tables très-bien ſervies. L'audace de ces furieux, mattée par la grandeur du mal, s'affoibliſſoit vis-à-vis de l'ennemi: mais leur rage contre leurs concitoyens, qui ne pouvoient leur réſiſter, ne faiſoit que croître & s'allumer de plus en plus.

Nouvelles Simon n'épargna pas même celui

à qui il étoit redevable de ſon entrée dans la ville. Le pontife Matthias, accuſé d'intelligence avec les Romains, fut par lui condamné à mort, & en même-tems trois de ſes fils : le quatrieme s'étoit ſauvé dans le camp de Tite. Ce vénérable vieillard fut appliqué à une queſtion très-dure, par laquelle on vouloit le contraindre d'avouer ſon prétendu crime : & lorſque le moment de ſon exécution fut venu, Matthias demandant pour toute grace de mourir avant ſes enfans, ne fut point écouté ; & le tyran eut la barbarie de le réſerver pour le dernier. Joignant l'inſulte à la cruauté, il choiſit pour lieu de ſon ſupplice un endroit d'où l'on découvroit le camp des Romains, afin qu'en périſſant, ces infortunés euſſent devant les yeux l'aſyle qui les auroit ſauvés : & après qu'ils eurent été exécutés, il fit jetter leurs corps ſans ſépulture. cruautés de Simon.

Il traita avec la même inhumanité dix-ſept autres citoyens des plus diſtingués. Il ſe contenta d'enfermer dans une priſon * la mere de Joſé-

*C'eſt le pere de Joſéphe qui eſt nommé dans le texte. Mais comme il n'en eſt fait mention nulle part ail-

phe, la gardant vraiſemblablement comme ôtage. Dans la crainte d'une trahiſon, il défendit à tous les habitans de s'aſſembler, & même d'avoir entr'eux aucun entretien : & ſi quelques-uns étoient ſurpris ſe communiquant mutuellement leurs douleurs ſur les maux qu'ils ſouffroient, ils étoient ſur-le-champ maſſacrés ſans autre information.

Il arrête & punit un Officier qui le trahiſſoit.

Ses craintes n'étoient pas ſans fondement. Un de ſes propres ſatellites, las de ſa tyrannie, & plus frappé encore du danger d'une perte infaillible, entreprit de livrer aux Romains une tour dont il avoit la garde. Il avoit gagné dix de ſes ſoldats, & déja il appelloit les Romains du haut de la tour. Ils ne ſe preſſerent pas aſſez, ſe défiant de ces invitations qu'ils avoient trouvé fauſſes en pluſieurs rencontres. Pendant qu'ils perdent le tems, Simon averti de la choſe accourt : il ſe rend maître du capitaine et de ſes complices, & il les fait égorger & jetter dans les

leurs devant le ſiege, & qu'au contraire la mere de Joſéphe ſe trouve citée devant & après l'endroit dont il s'agit actuellement, j'ai ſuivi la correction de M. d'Andilli, & de M. de Tillemont.

foſſés à la vue des ennemis.

Dans ces circonſtances Joſéphe, qui ne ſe laſſoit point d'exhorter ſes compatriotes à ſe reconnoître, s'étant approché trop près du mur, reçut à la tête un coup de pierre, qui le fit tomber ſans connoiſſance. Les factieux, pleins de haine contre lui, ſortirent promptement pour l'enlever dans la ville : & peu s'en fallut qu'ils ne réuſſiſſent. Mais Tite envoya un ſecours qui le tira de leurs mains. Le coup qu'avoit reçu Joſéphe étoit ſi violent, que pendant le combat qui ſe livra autour de lui, il ne donna aucun ſigne de vie, & le bruit de ſa mort ſe répandit dans Jéruſalem. Ce fut un nouveau ſujet de découragement pour les gens du peuple qui n'avoient d'autre reſſource que de fuir dans le camp des Romains, ni de protection plus puiſſante & plus aſſurée auprès des Romains que Joſéphe. Sa mere actuellement détenue dans les priſons fut conſternée de cette fauſſe nouvelle, qu'on eut ſoin de lui porter : & quoiqu'elle affectât de la conſtance vis-à-vis les géoliers, à qui elle dit qu'il

Joſéphe, exhortant ſes compatriotes à ſe reconnoître eſt bleſſé.

y avoit déja trois ans qu'elle avoit perdu ſon fils, & que dès le tems du ſiege de Jotapate il étoit mort pour elle, lorſqu'elle ſe trouvoit en liberté avec ſes femmes, elle ſe plaignoit amérement de ne pouvoir rendre les derniers devoirs à celui de qui elle avoit eſpéré les recevoir. Ni ſa douleur, ni le triomphe des factieux ne furent de longue durée. Bientôt Joſéphe guéri de ſa bleſſure fut en état de ſe montrer, & menaçant les opiniâtres d'une prompte vengeance, il continua d'inviter le peuple à ſe confier en la clémence des Romains. Il en fut crû, & les déſertions recommencerent. Mais la colere céleſte pourſuivoit par-tout ce peuple criminel, & les transfuges trouverent leur perte où ils cherchoient leur ſûreté.

Sort affreux des transfuges qui paſſoient dans le camp des Romains.

Premiérement, le changement ſeul de leur ſituation, & l'abondance ſuccédant à une horrible diſette, cauſa la mort à pluſieurs. Preſſés de la faim, ils ſe jettoient avidement ſur la nourriture, & l'entaſſant ſans précaution dans un eſtomac déſaccoutumé depuis long-tems de faire ſes fonctions, ils en étoient étouffés. Mais d'ailleurs

ceux qui par une conduite plus prudente avoient évité ce danger, tomberent dans un autre encore plus affreux. J'ai dit que la plûpart des Juifs qui abandonnoient la ville, avaloient leur or avant que de partir : & ils le retrouvoient enſuite lorſque la nature ſe ſoulageoit. Un d'eux cherchant ainſi ſon tréſor fut apperçu par un Syrien de l'armée de Tite : & auſſi-tôt le bruit ſe répandit dans le camp que les Juifs arrivoient tout remplis d'or. La cupidité des Arabes ſur-tout fut aiguillonnée par cette eſpérance : & ils eurent la barbarie d'éventrer les transfuges pour chercher dans leurs entrailles les richeſſes qu'ils y ſuppoſoient cachées. Quelques-uns même des Romains, gâtés par le mauvais exemple, ſe porterent à cette cruauté. Le nombre des malheureux qui en devinrent les victimes fut très-grand, & on en compta juſqu'à deux mille dans une ſeule nuit.

Tite informé de ces horreurs, qui déshonoroient l'humanité & le nom Romain, en fut honteux & irrité. Son premier mouvement fut de raſſembler les coupables, de les envi-

ronner d'un corps de cavalerie, & de les faire percer à coups de traits. Mais ils étoient en ſi grand nombre, que le prince ce crut obligé de ſe contenter de défendre à l'avenir tout ſemblable excès ſous peine de mort. L'avidité plus forte que la crainte du ſupplice rendit inutiles les défenſes de Tite, & porta les ſoldats, non à ceſſer leurs criminelles violences, mais à les mieux cacher. Ils alloient au-devant des transfuges, & avant qu'on les apperçût du camp, ils les égorgeoient pour leur ouvrir enſuite le ventre. Dieu (*a*) dit Joſéphe, avoit condamné ceux que la clémence de Tite vouloit épargner, & il tournoit en piéges pour eux, tout ce qui eût dû être voie de ſalut.

Miſere du peuple de Jeruſalem.

Nombre prodigieux des morts.

Le peuple de Jéruſalem ſe trouvoit donc entre deux extrêmités également cruelles. Sortir de la ville, c'étoit ſe perdre; & il ne reſtoit aucun moyen d'y ſubſiſter. La meſure de bled ſe vendoit un talent, & la néceſſité forçoit les faméliques à fouiller dans les

(*a*) Θεὸς δὲ ἦν ὁ τὰ' λαῶ παντὸς καλαχρίνας, ἡ πᾶσαν αὐτοῖς σωτηρίας ὁδὸν εἰς ἀπωλειαν ἀποτρεπων. *Jos. de B. Jud. VI.* 15.

égoûts & dans de vieux fumiers, & à porter à leurs bouches ce qu'ils n'auroient pû même regarder dans un autre temps ſans horreur. Une ſi affreuſe nourriture étoit auſſi funeſte que la faim, & l'une & l'autre tuoient un monde infini. Un certain Mannéus, commis à la garde d'une des portes de la ville, ayant paſſé dans le camp des Romains, aſſura à Tite que depuis le quatorze du mois * Xanthicus, époque du commencement du ſiege, juſqu'au premier du mois ** Panénus, ce qui fait un eſpace d'environ quatre vingt jours, il étoit ſorti par la ſeule porte confiée à ſes ſoins cent quinze mille huit cent quatre-vingt corps morts. Selon le rapport d'autres transfuges, gens diſtingués parmi les Juifs, le nombre des morts enlevés par toutes les portes ſe montoit à ſix cent mille. Quoique la ſépulture qu'on leur donnoit, ne conſiſtât qu'à les jetter dans les ravines autour des murs, ceux qui étoient chargés de cet e commiſſion ne purent enfin y ſuffire. Les morts reſtoient amonce-

* *Avril.* ** *Juillet.*

lés dans les rues, ou bien on les entaſſoit dans les maiſons vuides, que l'on fermoit enſuite, afin que perſonne n'y entrât.

Les factieux ſe ſentent eux-mêmes de la famine. Rapines ſacriléges de Jean.

Les tyrans, auteurs de la miſere publique, ne pouvoient plus, comme je l'ai déja remarqué, s'en garantir eux-mêmes entiérement. Ils n'avoient point fait de proviſions, & ils ne trouvoient plus rien à piller ſur un peuple qui périſſoit par la faim. L'or des vaſes ſacrés, que Jean, maître du temple, avoit fait fondre, étoit une foible reſſource dans une ville où il ne reſtoit plus de vivres à acheter. Il ſe rabattoit ſur les viandes des victimes que l'on continuoit d'offrir encore : & il avoit converti à ſon uſage & à celui de ſes ſatellites, le vin & l'huile deſtinés aux libations & aux ſacrifices. Ces rapines ſacriléges ne l'effrayoient point. Il en plaiſantoit même, diſant que pour la défenſe du culte divin, on pouvoit bien ſe ſervir de ce qui étoit conſacré à ce culte ; & que ceux qui défendoient le temple avoient droit de vivre du temple. Malgré les extrêmités d'un état ſi violent, les factieux perſiſtoient dans

leur opiniâtreté, & ne vouloient pas entendre parler de ſe rendre. Au défaut de l'eſpérance de vaincre, le déſeſpoir du pardon les animoit. *Joſ. VII. 1. & VI. 14.*

Tite dreſſe de nouvelles terraſſes.

Outre les motifs qu'avoit déja Tite de réduire par la force leur orgueil déſeſpéré, la vûe de la miſere que ſouffroient les habitans de Jéruſalem le touchoit de compaſſion, & il vouloit, en hâtant la priſe de la ville, et en détruiſant les tyrans, ſauver au moins les reſtes d'un peuple infortuné. Il ſe détermina donc à relever de nouvelles terraſſes, quoiqu'il fallût aller chercher les bois de conſtruction à quatre-vingt-dix ſtades du camp, parce que tout le voiſinage de la ville en étoit dépouillé. Il dreſſa, comme la premiere fois, quatre terraſſes, mais plus grandes, & toutes dirigées contre la tour Antonia.

Priſe de la tour Antonia. *Joſ. VII. 1.*

Les Juifs n'avoient plus le même courage qu'au commencement du ſiege, & ils laiſſerent travailler les Romains ſans les incommoder par des ſorties. Néanmoins lorſque Jean vit les terraſſes achevées, ſentant la grandeur du péril, il voulut tenter d'y mettre le feu avant que l'on y eût

établi les batteries. Les Juifs ſortirent donc avec des flambeaux allumés : mais l'attaque fut molle, & la défenſe fut au contraire vigoureuſe de la part des Romains, à proportion de l'affoibliſſement qu'ils remarquoient dans les ennemis. Ainſi les Juifs après quelques vains efforts rentrerent dans la ville, en ſe reprochant mutuellement leur lâcheté.

Auſſi-tôt les Romains placerent leurs béliers ſur les terraſſes, & malgré les pierres & les traits de toute eſpece que lançoient ſur eux les aſſiégés, il commencerent à battre les murailles. Elles étoient très-ſolidement conſtruites, & les béliers paroiſſant faire peu d'effet, & même s'émouſſer & ſe rompre, un nombre de ſoldats Romains couverts de leurs boucliers en tortue, allerent à la ſappe, & à force de bras & de léviers, ils parvinrent à détacher quatre pierres des fondemens. La nuit ſurvint, qui interrompit l'ouvrage.

Quoique la muraille n'eût point cédé aux coups du bélier, elle en étoit ébranlée : les quatre pierres emportées des fondemens, les avoient affoiblis : enfin le ſol même plia, à

l'endroit de la mine que Jean avoit creuſée pour attaquer & détruire les terraſſes précédentes : enſorte que pendant la nuit un grand pan du mur tomba de lui-même, & laiſſa une large ouverture.

Les Romains dans le premier moment ſe crurent vainqueurs. Mais en examinant la bréche, ils furent bien étonnés de voir au-dedans de la place un mur que Jean avoit pris la précaution de faire conſtruire d'avance, & qui les arrêta tout court. Ici Joſéphe ne nous donne pas une grande idée du courage des troupes de Tite. Car il obſerve que l'attaque étoit devenue beaucoup plus aiſée ; que les débris du premier mur ſervoient comme de degrés pour monter à la bréche ; que le nouveau mur étoit moins fort que l'ancien, & de plus conſtruit récemment & à la hâte, & par conſéquent moins capable de réſiſter. Cependant aucun ſoldat Romain ne voulut tenter l'aſſaut : tous craignirent le péril, qui réellement étoit grand pour ceux qui monteroient les premiers. Je ne crois pas qu'une telle crainte, dans les circonſtances que je viens de décrire, retàr-

dât l'ardeur de nos François. En vain Tite par une exhortation des plus preſſantes entreprit d'encourager ſes ſoldats, & de leur faire ſentir que leur gloire étoit intéreſſée à achever une victoire déja ſi avancée. Ils l'écouterent froidement, & refuſerent de marcher. Un ſeul Syrien de naiſſance, ame héroïque dans un corps petit & malfait, éleva ſa voix, & adreſſant la parole à Tite : « Je » m'offre, dit-il, à vous, Céſar, » pour monter le premier à la bré» che. Je ſouhaite que votre for» tune ſeconde mon courage. Mais » ſi le ſort trompe mes vœux, ſachez » qu'il ne trompera point mon at» tente, & que c'eſt de propos déli» béré que je vais à la mort. » En finiſſant ces mots, Sabinus, (c'étoit le nom de ce ſoldat, s'avance vers la bréche, couvrant ſa tête de ſon bouclier, & tenant ſon épée nue à la main. Onze de ſes camarades le ſuivirent, enflammés par l'exemple de ſon courage : & douze ſoldats, ſans autre chef que leur propre ardeur, allerent en plein midi affronter une bréche bordée d'ennemis & de machines de guerre.

J'avoue que dans une entrepriſe ſi mal concertée, je ne reconnois plus la ſageſſe de la diſcipline romaine. Il faut de toute néceſſité, ou que l'hiſtorien ait peint les objets, plutôt d'après ſon imagination, que ſelon l'exacte vérité; ou que Tite permît à ſes ſoldats une licence, qui reſſemble mieux à l'impétuoſité des Barbares, qu'à une valeur guidée par l'obéiſſance.

Quoi qu'il en ſoit, la témérité fut payée par le ſuccès qu'elle méritoit. Sabinus gâgna le haut de la bréche: mais le pied lui ayant gliſſé, il tomba, & malgré les efforts d'une bravoure qui ſe ſoutint juſqu'au bout, il fut percé de traits par les Juifs. Trois de ceux qui l'avoient accompagné périrent avec lui, & les huit autres revinrent au camp couverts de bleſſures. Cet événement eſt daté dans le texte de Joſéphe, tel que nous l'avons, du troiſieme jour du mois Panémus. Mais la ſuite me porte à croire qu'il y a faute, & qu'au trois il faut ſubſtituer le treize.

Deux jours après, c'eſt-à-dire, le quinze du même mois, la tour Antonia fut emportée dans un aſſaut livré

encore, ſi nous en croyons Joſéphe, par la fougue du ſoldat, & ſans l'ordre du général. Au commencement de la quatrième veille de la nuit, vingt ſoldats, du nombre de ceux qui gardoient les terraſſes, s'étant réunis pour tenter l'entrepriſe, appellent à eux le porte-enſeigne de la cinquieme légion, deux cavaliers, & un trompette. Tous enſemble, ils s'approchent à petit bruit de la bréche, ſurprenant les gardes endormis, & les ayant égorgés; ils s'emparent du mur, & ordonnent à leur trompette de ſonner la charge. Ce ſignal réveilla tout ce qu'il y avoit de Juifs dans la tour: la crainte les ſaiſit: ils crurent avoir ſur les bras toutes les forces romaines, & ils s'enfuirent dans le temple. En même tems Tite, averti par le ſon de la trompette, fait prendre les armes à toutes ſes troupes, & le premier, il entre dans la forteresſe Antonia.

La mine dont j'ai parlé plus d'une fois, n'avoit point été comblée, & ſubſiſtoit toute entiere. Une grande partie des Romains l'enfila, & par elle, parvint juſqu'à l'entrée du tem-

ple. Là il ſe livra un combat des plus vifs & très-meurtrier. Les deux troupes de Jean & de Simon réunies firent les derniers efforts pour empêcher la priſe du temple, qui eût été leur ruine. On ſe battoit corps à corps : & c'étoit une néceſſité pour ceux qui ſe trouvoient à la tête, de tuer ou de mourir. Car il n'étoit pas poſſible de reculer, vû que les derniers preſſoient les premiers, & ne laiſſoient aucun intervalle libre. Si quelqu'un étoit tombé, celui qui le ſuivoit, lui marchant ſur le corps, prenoit ſa place. L'ardeur fut longtems égale, & le combat dura dix heures, c'eſt-à-dire, depuis la neuvieme heure de la nuit, juſqu'à la ſeptieme du jour. Enfin le déſeſpoir l'emporta ſur un courage qu'animoit ſeulement le deſir de vaincre. Les Juifs ſauverent le temple, & c'en fut aſſez pour les Romains, d'être demeurés maîtres de la tour Antonia.

Pendant qu'ils la regagnoient aſſez en déſordre, un centurion, nommé Julien, qui, à côté de Tite, avoit juſques-là conſidéré les alternatives du combat, ne put voir ſans indi-

gnation fuir les Romains devant les Juifs, & il ſe jetta dans la mêlée. Il y fit des prodiges, & par ſa valeur incroyable, il força les Juifs de prendre la fuite à leur tour. Mais comme, ſuivant un uſage univerſellement pratiqué alors parmi les troupes, il avoit ſes ſouliers garnis de cloux, en marchant ſur un pavé de grandes pierres unies, il tomba à la renverſe, & fut ſur le champ environné d'ennemis, qui ne lui permirent pas de ſe relever, & le percerent à coups de lances.

Ceſſation du ſacrifice perpétuel.

Le dix-ſept du même mois, le ſacrifice perpétuel ceſſa, faute * d'agneaux. On ſait que ce ſacrifice conſiſtoit en deux agneaux que l'on offroit tous les jours, l'un le matin, l'autre le ſoir. Ce malheur n'étoit jamais arrivé depuis la nouvelle dédicace du temple, par Judas Machabée. La conſternation en fut extrême parmi le peuple, & aujourd'hui encore, les Juifs célébrent à cette occaſion un jeûne, marqué dans leur ca-

Tillem. Ruine des Juifs, art. 70.

* *Le texte de Joſéphe porte*, faute d'hommes: *ce qui me paroît peu clair. Je ſuppoſe qu'au lieu du mot* ἀνδρῶν hommes, *il faut lire* ἀρνῶν agneaux.

lendrier

lendrier au dix-ſeptieme jour de leur dixieme mois.

Nouveaux & inutiles efforts de Tite pour engager les aſſiégés a rendre la ville & le temple. *Joſ. VII.* 4.

Tite, qui deſiroit ardemment de ſauver le temple, profita de cet événement pour faire encore un effort ſur l'inflexible dureté des aſſiégés. Il chargea Joſéphe de dire à Jean, que s'il avoit une ſi violente paſſion de faire la guerre, on lui permettoit de ſortir avec tel nombre de ſes partiſans qu'il voudroit emmener: mais qu'il ne s'opiniâtrât point à faire périr avec lui la ville & le temple: qu'il ceſſât de ſouiller le lieu ſaint, & de ſe rendre criminel envers ſon Dieu. Tite offrit même de lui fournir des victimes pour continuer le ſacrifice dont l'interruption cauſoit une ſi amere douleur à toute la nation. Joſéphe fit à Jean ces propoſitions en langue vulgaire du pays, afin d'être entendu du peuple. Mais le tyran toujours plein d'un fol orgueil ne répondit que par des injures & des malédictions dont il accabla Joſéphe, & qu'il conclut en proteſtant qu'il ne craignoit point la priſe d'une ville dont Dieu étoit le maître & le ſouverain. Joſéphe reprit avec indignation: « Ta confiance eſt aſſu-

» rément bien fondée. Car tu as
» grand ſoin de conſerver dignes de
» Dieu auteur de toute ſainteté & ſa
» ville & ſon temple. Ta fidélité à
» lui offrir les ſacrifices qu'il exige
» doit ſans doute te le rendre pro-
» pice. O le plus criminel des hom-
» mes ! En vain tu t'en prends aux
» Romains, qui plus religieux que
» toi ſe montrent zélateurs de nos loix
» & de nos ſaintes cérémonies. Quel
» ſujet de douleur & de larmes qu'un
» ſi triſte parallele ! Des étrangers
» & des ennemis témoignent du reſpect
» pour notre temple : & toi, né
» Juif, & nourri dans le reſpect
» de nos loix, tu t'en rends le deſtruc-
» teur. » Joſéphe ajouta qu'il étoit encore tems pour lui de ſe repentir, & qu'il avoit pouvoir de lui promettre de la part des Romains l'impunité & le pardon. Ni les reproches ni les promeſſes ne firent aucune impreſſion ſur l'eſprit de Jean. Il interrompit Joſéphe pour l'inſulter, pour l'outrager, comme un traître à ſa patrie, comme un vil eſclave des Romains. « Ah, s'écria Joſéphe, je
» vois bien que je m'oppoſe à l'ordre
» de Dieu, en voulant ſauver ceux

» qu'il a condamnés. Il faut que ce » malheureux temple ſoit purifié par » les flammes. (a) C'eſt Dieu, c'eſt » Dieu lui-même qui envoye les Ro- » mains pour y mettre le feu, & qui » détruit une ville ſouillée de tant » d'horreurs. » Joſéphe n'en put dire davantage : les larmes & les ſanglots lui couperent la parole : & il ſe retira dans un état de douleur qui faiſoit compaſſion aux Romains.

Son ambaſſade ne fut pas néanmoins entiérement infructueuſe. Pluſieurs grands perſonnages s'échapperent de Jéruſalem & vinrent ſe jetter entre les bras de Tite, qui les accueillit avec toute ſorte de bonté, & qui même craignant qu'ils ne ſe trouvaſſent gênés au milieu d'une armée d'étrangers, leur permit de ſe retirer à Gophna, petite ville du voiſinage, pour y vivre en toute liberté, & avec aſſurance de recouvrer leurs biens après la fin de la guerre. Les factieux ne les voyant point paroître,

(a) Θεὸς ἄρα, θεὸς αὐτὸς ἐπάγει μετὰ Ῥωμαίων καθάρσιον αὐτῷ (τῷ ἱερῷ) πῦρ, ἢ τὴν Ἰουδαίων μιασμάτων γέμουσαν πόλιν ἀναρπάζει. Jos.

ſaiſirent ce prétexte pour publier dans la ville que Tite les avoit fait tuer. Mais le prince inſtruit de cette calomnie, les manda de nouveau dans ſon camp : & ces illuſtres transfuges, dont deux avoient été grands-prêtres, ſe montrerent aux aſſiégés, les conjurant avec larmes de ne point forcer les Romains, qui ſouhaitoient épargner le temple, à le détruire malgré eux. Ils ne furent pas plus heureux que Joſéphe. Les tyrans & leurs ſatellites s'endurciſſoient par les efforts que l'on faiſoit pour les toucher ; & déterminés à rejetter toute propoſition de paix, ils établirent leurs batteries ſur les portes ſacrées : enſorte, dit Joſéphe, que toute l'enceinte du temple remplie de corps morts reſſembloit à ces tombeaux où l'on entaſſe ceux qui ont été tués dans une bataille, & le lieu ſaint bordé de machines préſentoit l'image d'une place de guerre. Auſſi impies qu'intraitables, ils profanoient le ſanctuaire ſans aucun remords : & ils ſe logeoient tout armés, & tout couverts du ſang de leurs freres, dans ce lieu redoutable où le grand-prê-

tre ſeul avoit permiſſion d'entrer une ſeule fois dans l'année. Leur impiété faiſoit frémir les Romains mêmes, parmi leſquels il n'étoit, au rapport de Joſéphe, aucun ſoldat qui n'eût du reſpect pour le temple, & qui ne ſouffrît avec impatience de le voir indignement profané.

Tite ſur-tout étoit pénétré de ces ſentimens, & il renvoya encore Joſéphe vers les aſſiégés, pour leur reprocher leur audace ſacrilége, & les exhorter à y mettre fin. « Voici, dit » Joſéphe, ce que Céſar vous déclare » par ma bouche : voici les paroles » qu'il vous adreſſe. Je prends à témoin les Dieux de nos ancêtres, » & celui qui autrefois prenoit intérêt à ce lieu (car aujourd'hui il ne » le regarde plus), je prends à témoin » mon armée, les Juifs qui ſont » dans mon camp, & vous-mêmes, » que ce n'eſt point moi qui vous » contrains de ſouiller par vos abominations un temple que vous » devez reſpecter. Si vous conſentez à changer le champ de bataille, aucun Romain n'approchera » du temple : &, quelque choſe » qui arrive, je vous le conſerverai

» même malgré vous. » Rien n'étoit plus preſſant que ce diſcours. Mais les Juifs, au lieu d'y reconnoître la bonté de Tite, l'attribuerent à la crainte qu'il avoit de ne pas réuſſir. Ils en firent des railleries, & Tite fut obligé de recourir à la force des armes.

Aſſaut livré au temple ſans ſuccès.

Réſolu donc de livrer au temple un aſſaut, il tira trente hommes de chaque compagnie, & dans le corps qu'ils formerent par leur réunion il diſtribua pluſieurs tribuns, un par mille hommes. Il vouloit lui-même ſe mettre à la tête de ce corps : mais ſur les repréſentations des officiers, qui le prierent de ménager ſa perſonne, il choiſit pour commander l'attaque Cérialis, apparemment fils de celui que nous avons vu commander les légions ſur le Rhin, & faire la guerre avec ſuccès contre Civilis & les Bataves. Pour lui il ſe plaça en un lieu élevé de la tour Antonia, d'où il pouvoit voir tout ce qui ſe paſſeroit, afin d'animer les combattans par les regards du prince, en la main duquel étoient les récompenſes & les châtimens.

L'attaque commença vers la qua-

trieme veille de la nuit. Les Juifs ſe tenoient alerte, & ils ſe mirent promptement en état de défenſe. Tant que dura la nuit, on ſe battit avec beaucoup de confuſion. Les ſoldats du même parti ne ſe connoiſſoient pas, & ſouvent ils ſe prenoient mutuellement pour ennemis. Le jour venu mit plus d'ordre dans le combat, & augmenta l'acharnement. Voyant, & ſachant qu'ils étoient vûs, les aſſaillans & les aſſiégés redoublerent d'ardeur. Chacun ſe tenoit ferme dans ſon poſte, & s'efforçoit de gagner du terrain. Si quelques-uns ſe trouvoient contraints de plier, ne pouvant s'écarter ni à droite ni à gauche, parce que l'eſpace étoit étroit & ſerré, il falloit qu'ils revinſſent à la charge avec une nouvelle vigueur, & ils rechaſſoient à leur tour les ennemis. Après pluſieurs alternatives pareilles, qui n'avoient rien de déciſif, le combat ayant duré juſqu'à la cinquieme heure du jour, on ſe ſépara à armes égales, & les Juifs reſterent maîtres du temple.

Tite n'ayant point réuſſi à l'aſſaut, ſe détermina à l'attaquer par les ma- Tite ſe prépare à attaquer le tem-

ſévérité ; & ayant puni de mort un cavalier, qui étoit revenu ſans ſon cheval, il rendit par cet exemple les autres plus circonſpects.

Cependant les aſſiégés ſentoient que le danger devenoit très-preſſant, & quelques-uns d'entre eux s'étant concertés, & ayant formé un peloton, ſortirent du côté de la montagne des Oliviers, & entreprirent de paſſer le mur pour ſe ſauver dans la campagne. Ils avoient choiſi la onzieme heure, parce que c'étoit celle du ſouper des troupes ; & ils comptoient que la vigilance des ennemis, occupés par le repas, ſeroit moins active, & leur permettroit de s'échapper aiſément. Ils ſe tromperent dans leur attente. Les Romains les apperçurent, & s'étant promptement raſſemblés des châteaux voiſins, il les arrêterent, & les repouſſerent dans le vallon. Joſéphe rapporte en cette occaſion un trait remarquable de l'adreſſe & de la force de corps d'un cavalier romain, qui pourſuivant un juif, le ſaiſit par le talon, l'enleva en l'air, & le porta ainſi tout vivant à ſon général. Il en fut récompenſé, & le priſonnier mis à mort.

Les Juifs commencent les premiers à mettre le feu aux galeries du temple, & sont imités par les Romains

Comme l'ouvrage des terrasses avançoit, les Juifs prirent une résolution extrême, & pour couper le passage de la tour Antonia au temple, ils mirent le feu aux galeries qui en faisoient la communication. Ils en détruisirent ainsi une longueur de vingt coudées, donnant les premiers l'exemple de brûler les édifices dépendans du lieu saint. Les Romains les imiterent deux jours après, & mirent pareillement le feu à une galerie voisine, sans doute dans le dessein que l'incendie gagnât, & leur facilitât les accès du temple intérieur. Mais les Juifs arrêterent le feu, en abattant le toit de la galerie à une distance de quinze coudées, attentifs à conserver la partie qui pouvoit servir à leur défense, & charmés de voir brûler celle qui étoit à portée de la tour Antonia.

Ils combattoient toujours avec vigueur, & souvent à la bravoure ils joignoient la ruse. Ainsi après avoir rempli de bois sec, de poix, & de bitume, le haut de la galerie occidentale, entre le toit & la charpente qui le soutenoit, ils engagerent un combat, dans lequel feignant de se trouver trop pressés, ils se retirerent

un peu en déſordre. Leur retraite trop prompte fut ſuſpecte aux plus prudens d'entre les Romains; mais le plus grand nombre emportés par l'ardeur de vaincre, pourſuivirent ceux qu'ils voyoient fuir devant eux, & monterent à la galerie avec des échelles. Alors les Juifs mirent le feu aux matieres combuſtibles dont ils avoient fait amas, & en un inſtant les Romains ſe virent environnés de flammes. Ils y périrent preſque tous. Le ſecours étoit impoſſible. Tite les plaignoit, quoiqu'ils ſe fuſſent jettés dans le péril ſans ſes ordres, mais il ne pouvoit que les plaindre. L'incendie étoit ſi violent que perſonne n'oſoit en approcher. Quelques-uns de ces téméraires ſe percerent eux-mêmes de leurs épées, pour ſe procurer une mort plus prompte & moins affreuſe. Les autres furent conſumés par le feu, ou tués par les Juifs.

Joſéphe nous a conſervé dans le récit de ce déſaſtre une aventure aſſez remarquable. Un ſoldat qu'il nomme Artorius ayant apperçu en bas un de ſes camarades, lui cria, » Je te fais mon héritier, ſi tu veux

» me recevoir entre tes bras. » Celui-ci accepta la propoſition pour ſon malheur. Car le poids de la chute d'Artorius le fit tomber ſi lourdement ſur le carreau, qu'il ſe tua, & Artorius fut ſauvé.

La perte que firent en cette occaſion les Romains, fut pour eux une leçon utile, qui les avertit de ſe précautionner dans la ſuite avec plus de ſoin. Et les Juifs ſe trouverent plus à découvert que jamais. Ils avoient brûlé eux-mêmes une partie de la galerie occidentale, & abattu le reſte avec le fer pour ôter à ceux qui y étoient montés le moyen de ſe ſauver : & les Romains détruiſirent le lendemain la galerie ſeptentrionale juſqu'à la vallée de Cédron.

Horreurs de la famine. Mere qui mange ſon enfant.

La famine continuoit ſes ravages dans la ville, & elle armoit, non plus ſeulement les brigands contre le peuple, mais les citoyens les uns contre les autres. Tout ce qui étoit capable de ſervir de ſubſiſtance devenoit un ſujet de guerre entre les perſonnes les plus étroitement unies : les maris arrachoient la nourriture des mains de leurs femmes, & les

Joſ. VI. 11

meres de celles de leurs enfans. Mais il manquoit encore un trait pour l'entier accompliſſement de la prédiction de Jeſus-Chriſt, qui en allant à la mort avoit menacé les habitans de Jéruſalem, qu'il viendroit un tems où l'on diroit: « Heureuſes les ſtériles, & les *Luc. XXIII*
» entrailles qui n'ont point porté d'en-
» fans, & les mammelles qui n'en ont
» point allaité! » Une mere en ſe nour- *Joſ. VII. 8.*
riſſant de la chair de ſon propre enfant, porta à ſon comble & l'horreur de la famine, & l'exécution de la menace prophétique.

Elle ſe nommoit Marie, femme diſtinguée par ſa naiſſance, & par ſes richeſſes, & elle étoit venue du pays au-delà du Jourdain, où elle avoit ſon établiſſement, s'enfermer, comme tant d'autres, dans Jéruſalem. Elle fut d'abord dépouillée par les factieux de tout ce qu'elle avoit apporté d'argent de ſon pays. Ses joyaux, qu'elle avoit cachés, lui ſervirent pendant quelque tems de reſſource pour ſe procurer de la nourriture, qui ſouvent lui étoit enlevée par les mêmes raviſſeurs. Enfin manquant de tout, tourmentée par

la faim qui la dévoroit jusques dans les moëlles, & non moins enflammée d'indignation contre l'horrible violence des tyrans, ces sentimens lui firent oublier ceux de la nature. Elle avoit un enfant à la mammelle ; elle le saisit avec fureur, & lui adressant la parole : » Triste fruit de mes en-» trailles, dit-elle, pour qui te réser-» vé-je dans ce tems malheureux de » guerre, de famine & de tyrannie. » Destiné à périr, ne vaut-il pas mieux » que tu serves à soutenir la vie de ta » mere ? » Elle le tue, le coupe en morceaux, le fait rôtir, & en mange une partie, gardant le reste pour un autre repas. L'odeur de cet abominable mets la décéla. Des soldats, qui avides de proie couroient par la ville, entrent subitement, & lui demandent avec menaces de quelle viande elle vient de se nourrir. Marie que son crime accompli rendoit encore plus féroce, les écoute d'un air hardi, & leur montre ce qu'elle avoit mis à part. » C'est mon enfant, leur » dit-elle. Mangez : je vous ai don-» né l'exemple. Etes-vous plus déli-» cats qu'une femme, ou plus tendres

» qu'une mere ? » Quelque endurcis que fuſſent ces ſcélérats par l'habitude des plus grands forfaits, ils demeurerent interdits, & s'enfuirent pleins d'effroi, annonçant à tous ceux qu'ils rencontrerent l'horrible aventure dont ils venoient d'être témoins. Le bruit s'en répandit dans le camp des aſſiégeans, & il augmenta la haine contre une nation souillée par un crime ſi contraire à la nature. Tite en fut attendri, & levant les mains au ciel, il prit Dieu à témoin qu'il n'avoit point à ſe reprocher d'en être la cauſe, puiſqu'il ne ceſſoit d'offrir la paix aux Juifs. Mais il proteſta en même tems qu'il enſeveliroit la mémoire de cette abomination ſous les ruines de la ville où elle avoit été commiſe.

L'effet ſuivit de près la menace. Tite étant maître d'une grande partie de la cour des Gentils, attaqua de deux côtés en même tems les édifices intérieurs, qui couvroient l'autel & le lieu ſaint. Il fit agir le bélier, il employa la ſappe. Mais les murs étoient ſi ſolidement conſtruits, les pierres ſi grandes & ſi bien liées, que rien ne s'ébranloit. Tite ordonna

Tite s'ouvre par le feu un chemin juſqu'au corps même du temple.

que l'on plantât les échelles, & que l'on montât à l'assaut. Mais les Juifs firent une défense si vigoureuse, que l'avantage leur resta, & qu'ils enlevèrent même aux Romains quelques-unes de leurs enseignes. Enfin malgré sa répugnance, fondée sur le desir d'épargner le temple, Tite commanda que l'on mît le feu aux portes de l'enceinte intérieure. Le feu prit avec violence: & les Juifs, au rapport de Joséphe, en furent tellement troublés que leur courage les abandonna, & qu'ils demeurèrent immobiles spectateurs d'un désastre qui exigeoit d'eux les plus grands & les plus vifs efforts pour en arrêter les suites. Les flammes allumées successivement en divers endroits durerent avec violence pendant un jour & une nuit, & ce fut Tite qui ne voulant pas tout détruire, & curieux de conserver au moins le lieu saint, donna ordre à une partie de ses troupes d'éteindre le feu, & de profiter du ravage qu'il avoit fait pour ouvrir aux légions une route large & aisée.

Tite fait prendre dans le conseil la reso-

Pendant que l'on travailloit à cet ouvrage, après lequel un dernier

assaut devoit être décisif, Tite aussi attentif à sauver le temple, que les Juifs étoient acharnés à en rendre la destruction inévitable, tint conseil pour délibérer sur le parti qu'il convenoit de prendre par rapport à ce fameux édifice, ou plutôt pour amener les principaux officiers à la résolution de clémence & de douceur à laquelle il s'étoit lui-même fixé. Quelques-uns opinoient à toute rigueur, prétendant que la sûreté de la conquête demandoit la ruine entiere du temple, qui, tant qu'il subsisteroit, seroit pour les Juifs répandus dans l'univers un centre de ralliement. D'autres plus modérés consentoient qu'on le laissât subsister, pourvu que les Juifs l'abandonnassent, & cessassent de le défendre par les armes. Mais dans le cas d'une résistance opiniâtre, leur avis étoit de le livrer aux flammes, le regardant non comme un temple, mais comme une forteresse ennemie, dont la destruction seroit un acte de justice de la part des Romains, & ne pouvoit être une impiété que pour les Juifs. Avant que l'un de ces deux avis prévalût, Tite se hâta de décla-

lation d'épargner le temple.

rer qu'il étoit très-réſolu de ne point tourner contre un édifice innocent & inanimé la peine que méritoient des hommes coupables; & qu'il ne conſentiroit jamais à brûler un monument magnifique, dont la ruine ſeroit une perte pour les Romains, & qui, s'il étoit conſervé, ſeroit un des plus beaux ornemens de leur empire. Une déclaration du prince ſi nette & ſi préciſe entraîna tout le conſeil. Les uns par inclination, les autres par politique, ſe rangerent à ſon ſentiment, & il fut réſolu que le temple ſeroit épargné. Mais (a) il en avoit été autrement ordonné dans un conſeil ſupérieur, & toute la bonne volonté de Tite ne put ſauver ce que Dieu avoit condamné à périr.

Le temple eſt brûlé, malgré les ordres & les efforts de Tite.

Le lendemain, dix du mois Loüs *, jour auquel, pluſieurs ſiecles auparavant, le temple de Salomon avoit été brûlé par Nabuchodonoſor, étoit auſſi le jour marqué par l'ordre de Dieu pour la ruine du ſecond temple. Le matin les Juifs firent une

(a) Τῶ δὲ ἄρα (ναῶ) κατεψηφισμένα τὸ πυρ ὁ θεὸς πάλαι. *Jos.*

* *Ce mois répond à notre mois d'août.*

ſortie par la porte orientale ſur les Romains qui gardoient l'enceinte extérieure du temple. Le combat fut très-vif, & Tite fut obligé de venir de la tour Antonia au ſecours des ſiens. Il repouſſa non ſans peine les aſſiégés, qui ſe battoient avec fureur, & il retourna enſuite à la tour, réſolu de donner le jour ſuivant un aſſaut général.

Les Juifs ne l'attendirent pas. Impatiens, & incapables de ſouffrir le repos, ceux qui gardoient le corps même du temple attaquent de nouveau les Romains occupés à éteindre le feu des galeries extérieures qui brûloient encore; & n'ayant pas réuſſi dans leur attaque, en prenant la fuite ils attirent leurs vainqueurs au pied du mur de l'enceinte intérieure. En ce moment un ſoldat romain, ſans ordre d'aucun commandant, & (a) pouſſé, dit Joſéphe, par une inſpiration divine ſaiſit un morceau de bois enflammé, & s'étant fait ſoulever par un de ſes camarades, il jette le feu par une fenêtre dans les appartemens qui en-

(a) Διεμονή ὁρμὴ τινι χρώμενος.

vironnoient le lieu ſaint du côté du ſeptentrion. Les Juifs voyant la flamme s'élever pouſſent un cri de douleur &, dès que le temple périſſoit, unique objet de leur attachement & de leur zele, ils ne craignent plus de périr eux-mêmes, & ſe jettent ſans ménagement à travers le fer & le feu. Les Romains les repouſſent, & nourriſſent l'incendie; qui gagne de plus en plus.

Cette nouvelle ayant été portée à Tite, qui retiré dans la tour Antonia, ſe repoſoit des fatigues du combat de la matinée, il accourt pour éteindre le feu, & toute l'armée le ſuit. De la voix, de la main, il s'efforce d'arrêter la fougue du ſoldat. On ne l'écoute point, on compte pour rien ſes défenſes. La haine, le déſir de la vengeance, l'eſpoir du butin, étouffent dans tous les cœurs le reſpect dû aux ordres du prince. Non-ſeulement les premiers auteurs de l'incendie, mais les légions venues avec Tite augmentent le feu, & maſſacrent tout ce qui s'offre à leur rencontre. Les gens du peuple périſſent comme ceux qui ont les armes à la main. Les monceaux de

corps morts s'accumulent autour de l'autel, & l'autel même eſt inondé de ſang humain.

Tite voyant que tous ſes efforts étoient vains, voulut viſiter l'intérieur du temple, & il y entra avec les principaux officiers. La magnificence des riches étoffes, & des ouvrages d'or qu'il y admira, fut pour lui un nouveau motif de conſerver au moins le lieu ſaint, juſqu'auquel les flammes n'étoient encore point parvenues. Il donna de nouveaux ordres, plus rigoureux & auſſi inutiles que les premiers. Les troupes n'obéiſſoient plus qu'à leur cupidité, que flattoit de l'eſpérance d'un immenſe & précieux butin la vûe de l'or qui brilloit de toutes parts dans les édifices extérieurs dont ils étoient déja maîtres. En même tems un ſoldat s'étant gliſſé au-dedans du lieu ſaint, mit le feu aux portes, & Tite convaincu qu'il s'oppoſoit en vain à un torrent qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir d'arrêter, ſe retira.

Ainſi fut brûlé le temple de Jéruſalem ſix cent trente-neuf ans après ſa reconſtruction, & onze cent trente ans depuis qu'il avoit été bâti pour

la premiere fois par Salomon. Mais au lieu qu'après la deſtruction du premier temple un ſecond avoit été relevé ſur les anciens fondemens, le déſaſtre de celui-ci fut ſans remede : & les efforts que fit trois cens ans après Julien l'Apoſtat pour le rebâtir, ne ſervirent qu'à prouver la réalité de l'anathême irrévocable que Dieu avoit prononcé contre un lieu qui lui avoit été cher durant tant de ſiécles. Le temple devoit ſubſiſter juſqu'à la venue du Meſſie : depuis la prédication de l'évangile dans une grande partie de l'univers, il devenoit non-ſeulement inutile, mais même dangereux.

Les Juifs dupes de leurs faux prophétes juſqu'au dernier moment.

Ce qui eſt bien ſingulier, c'eſt que juſqu'au dernier moment ce peuple aveugle fut la dupe des faux prophétes qui les trompoient. Tant que dura le ſiege, les tyrans avoient eu à leurs gages des ſéducteurs qui ſoutenoient le courage de la multitude par l'eſpérance d'un ſecours d'enhaut. Et pendant que le lieu ſaint brûloit, ſix mille tant hommes que femmes & enfans ſuivirent les impreſſions d'un fourbe, qui les exhortoit à monter ſur le toit d'une

galerie encore ſubſiſtante, parce que là Dieu leur montreroit des ſignes de ſalut. Ils y monterent, & les Romains ayant mis le feu à la galerie, toute cette troupe périt, ſans qu'il en échappât un ſeul homme.

Ils méritoient bien d'ouvrir leurs oreilles aux menſonges des faux prophétes, après avoir crucifié celui qui étoit la vérité même. Jeſus-Chriſt leur avoit prédit en termes clairs leur dernier malheur, & la bonté divine ajouta encore, peu de tems avant le ſiege, de nouveaux avertiſſemens. Je ne parle point des chariots armés & des troupes que l'on crut voir combattre dans les airs : ce pouvoient être des effets naturels d'un phénomene ignoré alors, & aujourd'hui très-connu ſous le nom d'Aurore Boréale. Je n'inſiſte pas même beaucoup ſur un fait, qu'il n'eſt pourtant pas poſſible de détourner par aucune interprétation. La nuit de la Pentecôte ; les prêtres étant entrés ſuivant leur uſage dans le lieu ſaint pour faire leurs fonctions entendirent d'abord comme un bruit confus, & enſuite pluſieurs voix articulées, qui prononçoient avec vi-

Avertiſſemens de Dieu aux Juifs avant leur dernier deſaſtre.

Joſ. VII. 12. & *Tac. Hiſt. V.* 13.

vacité ces mots : « Sortons d'ici. » C'étoient ſans doute les ſaints Anges protecteurs de la nation qui en abandonnoient le ſanctuaire devenu l'objet de la colere de Dieu. Mais de peur qu'on ne s'obſtine à accuſer de foibleſſe ſuperſtitieuſe & les prêtres, & Joſéphe & Tacite, voici un événement unique, une merveille qui ſubſiſta pluſieurs années, & qui porte des caracteres d'évidence auxquels ne peut ſe refuſer l'incrédulité la plus déterminée.

Joſ. Un payſan nommé Jéſus, quatre ans avant la guerre, & dans un tems où la ville jouiſſoit de la paix & de l'abondance, étant venu à Jéruſalem pour la fête des tabernacles, ſe mit tout d'un coup à crier : « Voix du » côté de l'orient, voix du côté de » l'occident, voix des quatre par» ties du monde, voix contre Jé» ruſalem & contre le temple, » voix contre les nouveaux époux » & les jeunes épouſes, voix contre » toute la nation. » Il répétoit jour & nuit ces terribles paroles ſans diſcontinuer, parcourant ſucceſſivement toutes les rues de la ville. Il fut ſaiſi & maltraité par l'ordre de quelques-uns

uns des principaux citoyens qui, importunés de ſes cris de mauvais augure, vouloient le réduire au ſilence. On n'entendit ſortir de ſa bouche aucune plainte ſur ce qu'il ſouffroit, aucun reproche contre ceux qui le frappoient : & il ne ſe défendit qu'en pourſuivant les menaces dont il étoit porteur. On le traduiſit devant le magiſtrat romain, qui le fit déchirer à coups de fouet juſqu'à lui découvrir les os. Il ne ſupplia point, il ne verſa point de larmes ; mais d'un ton lamentable, il répondoit à chaque coup qu'il recevoit : « Malheur à Jé» ruſalem. » On ne le vit ni parler à perſonne, ni demander les beſoins de la vie. Ceux qui l'outrageoient, ceux qui lui donnoient de la nourriture, ne tiroient de lui aucune autre réponſe que la formule plaintive qu'il avoit commiſſion de répéter. Dans les jours de fêtes, il redoubloit ſes cris, & il continua pendant ſept ans & cinq mois ſans ſe fatiguer, ſans que ſa voix parût s'affoiblir. Enfin, lorſque le ſiege fut formé, faiſant le tour des murs, & prononçant toujours ſes imprécations accoutumées : « Malheur à la ville,

» malheur au peuple, malheur au » temple : » une derniere fois il ajouta : « Malheur à moi-même : » & en même-tems une pierre lancée d'une machine des aſſiégeans le tua ſur la place. Un fait ſi étrange, & ſans aucun exemple dans l'hiſtoire du genre humain, n'a pas beſoin de commentaire. On peut conſulter à ce ſujet les belles & religieuſes réflexions de M. Boſſuet dans ſon Hiſtoire Univerſelle. Je reprends le fil de mon récit.

Tout ce qui reſtoit de l'enceinte extérieure du temple, brûlé. Prêtres mis à mort.

Les Romains ayant mis le feu au lieu le plus ſaint & le plus révéré, crurent ne devoir plus rien épargner de ce qui l'environnoit. Ils brûlerent & les reſtes des galeries, & les portes, & ſur-tout le tréſor, où ils firent un butin immenſe. Ils y trouverent une prodigieuſe quantité d'argent, de meubles, de vaſes, & en un mot, toutes les richeſſes des Juifs. Car chacun s'étoit empreſſé d'y porter, comme dans un dépôt inviolable, tout ce qu'il poſſédoit de précieux. On peut juger de la grandeur du butin par la diminution du prix de l'or, qui tomba de moitié dans la Syrie.

Les Romains maîtres de tout l'emplacement du temple, y apporterent toutes leurs enſeignes, auxquelles ils ſacrifierent ſur le lieu avec mille cris de joie, & proclamerent Tite *Imperator*.

Pluſieurs des prêtres Juifs, lorſqu'ils avoient vû commencer l'embraſement du lieu ſaint, s'étoient retirés ſur le mur, qui avoit huit coudées d'épaiſſeur. Ils y demeurerent cinq jours durant, juſqu'à ce que contraints par la faim ils deſcendirent & ſe rendirent à diſcrétion. On les mena à Tite, à qui ils demanderent grace inutilement. Il leur répondit que le tems de la miſéricorde étoit paſſé; que l'objet en conſidération duquel il auroit pû leur pardonner, n'étoit plus; & qu'il falloit que les prêtres périſſent avec le temple. Ainſi ils furent tous mis à mort.

Tite eſt obligé d'aſſiéger encore la ville haute, qui tient près d'un mois. Il l'emporte de vive force.

Les tyrans & leurs ſatellites, après la priſe & l'incendie du temple, avoient encore la ville haute pour retraite & pour reſſource, & ils pouvoient, en la livrant, obtenir leur pardon. Tite le leur offrit dans une conférence qu'il voulut bien leur accorder ſur le pont qui joignoit le temple

& Sion. Ils eurent l'insolence de refuser cette offre, de crainte, disoient ces hommes religieux, de violer le serment qu'ils avoient fait de ne jamais se rendre : & ils demanderent qu'il leur fût permis de sortir de la place avec leurs femmes & leurs enfans, & de s'enfoncer dans les déserts. Tite entra en indignation, & sur le champ, il fit publier par un trompette une défense à tous les assiégés de se retirer dans son camp, parce qu'il ne feroit plus quartier à personne. En même-tems il ordonna de mettre le feu à la partie de la ville dont il étoit maître depuis long-tems, & qu'il avoit jusqu'alors épargnée : & pour réduire celle qui résistoit encore, il fit travailler à de nouvelles terrasses.

Ce travail emporta un long-tems, parce qu'il falloit aller chercher le bois à cent stades, comme je l'ai déja remarqué : & pendant cet intervalle, la faim & la barbarie des factieux, qui croissoit avec les maux publics, tourmenterent les misérables restes du peuple enfermé dans Sion. Il n'étoit pas possible de supporter un état si violent : & malgré

les défenſes de Tite, malgré la vigilance cruelle des tyrans qui faiſoient garder toutes les iſſues pour empêcher les déſertions, & qui maſſacroient ſans pitié quiconque ſe laiſſoit ſurprendre, un très-grand nombre de Juifs ſe jettoient dans le camp des Romains comme dans un aſyle. Ils y trouverent en effet la vie. La bonté du cœur de Tite ne lui permit pas de réaliſer ſa menace. Seulement il établit des juges pour diſcerner ceux qui par quelque crime commis s'étoient rendus indignes de grace. Les autres furent ou vendus, ou même renvoyés en pleine liberté.

Enfin le ſept du mois Gorpiæus *, les ouvrages ſe trouverent en état, & les béliers commencerent à battre. Les factieux ſoutinrent mal leur fierté. Après avoir pouſſé l'opiniâtreté à un ſi grand excès, ils devoient chercher la mort les armes à la main. Tout au contraire, dès qu'ils virent une bréche faite à la muraille, ils ne ſongerent qu'à mettre leur vie en ſûreté, en allant ſe cacher dans de vaſtes ſouterrains, où ils eſpéroient demeurer inconnus, juſqu'à ce que les Romains

* *Septembre.*

retirés du pays leur laiſſaſſent la liberté de reparoître. Ils abandonnerent donc & les murs, & les tours Hippicos, Phaſaël & Mariamne, qui, par leur force & leur ſolidité, bravoient tout l'effort des machines, & dont la faim ſeule pouvoit déloger ceux qui s'y ſeroient enfermés. Les Romains planterent leurs enſeignes ſur les murailles, & ſe félicitant d'une victoire plus aiſée qu'ils ne l'avoient eſpéré, ils entrerent dans la place, firent main baſſe ſur-tout ce qui ſe rencontra devant eux, & mirent le feu aux édifices ; & les flammes allumées en différens endroits s'etant réunies pendant la nuit, le huit du mois Gorpiæus vit Jéruſalem en proie à un ſeul & vaſte incendie.

Tite reconnoît qu'il n'a été que l'inſtrument de la vengeance divine.

Tite étant entré dans la place, admira la ſolide conſtruction des tours que les tyrans avoient abandonnées par un aveuglement inconcevable : & il dit à ſes amis, (a) « C'eſt ſous la » conduite de Dieu que nous avons

(a) σὺν θεῷ γ' ἐπολεμήσαμεν, καὶ θεὸς ἦν ὁ Ἰουδαίων ἐρυμάτων Ἰουδαίος καθελών· ἐπεὶ τί χειρὸς ἀνθρώπων μηχαναὶ τί πρὸς ταῦτας τὰς πύργους δυνανται. *Jos. VII. 16.*

» fait la guerre : c'eſt Dieu qui a » chaſſé les Juifs de ces fortereſſes, » contre leſquelles ni les forces hu- » maines, ni les machines ne pou- » voient rien. » Il étoit ſi pénétré de ce ſentiment, que dans la ſuite, lorſ- que les nations lui envoyerent des couronnes, ſuivant l'uſage, pour honorer ſa victoire, il déclara (a) à diverſes repriſes qu'il ne croyoit point mériter cet honneur. « Ce n'eſt point moi, » diſoit-il, qui ai vaincu. Je n'ai fait » que prêter mes mains à la vengean- » ce divine. » Il laiſſa ſubſiſter les trois tours, dont j'ai parlé, pendant qu'il abattoit le reſte des fortifications & des murailles : il voulut que ces tours ſerviſſent de monument à la poſtérité, de la protection ſinguliere que le ciel avoit accordée à ſes armes.

Phil. Apoll. Tyan. l. VI. c. 29.

Après la premiere fureur du carnage appaiſée, Tite fit publier un ordre de ne tuer aucun des Juifs qui mettroient bas les armes. Les ſoldats ne laiſſerent pas de maſſacrer encore, par pure inhumanité, ceux qui, par l'âge

Priſonniers & leurs différens ſorts.

(a) Ὁ δὲ οὐκ ἠξίου ἑαυτοῦ τοῦτο· μὴ γὰρ αὐτὸς ταῦτα εἰργασθαι, θεῷ δὲ ὀργὴν φήναντι ἐπιδεδοκέναι τὰς ἑαυτῶ χεῖρας. *Philost.*

ou par la foibleſſe du corps, étoient incapables de rendre ſervice. Les autres en très-grand nombre furent raſſemblés dans le temple, & enfermés dans une enceinte que l'on appelloit la cour des femmes. Tite prépoſa un de ſes affranchis pour les garder, & il chargea Fronto, l'un des premiers officiers de l'armée, d'examiner les différens cas où chacun des priſonniers ſe trouvoit, & de décider de leur ſort. Tous ceux qui par le témoignage de leurs compatriotes furent décélés comme inſtrumens & complices des crimes des tyrans, furent mis à mort. Parmi la jeuneſſe on réſerva les plus grands & les mieux faits pour décorer le triomphe de leur vainqueur. Du reſte on fit deux parts. Ceux qui paſſoient dix-ſept ans, furent envoyés en Egypte chargés de chaînes pour y travailler aux ouvrages les plus rudes, ou diſtribués dans les provinces des environs, pour ſervir de divertiſſement au peuple en combattant entre eux, ou contre les bêtes : les enfans audeſſous de dix-ſept ans furent vendus.

Dans ce déſaſtre de ſa nation, Joſéphe fut une reſſource pour quelques-uns des Juifs. Tite, qui le conſidéroit beaucoup, lui permit de choiſir & de prendre pour lui parmi le butin tout ce qu'il jugeroit à propos. Joſéphe demanda avant toutes choſes les exemplaires qui pourroient ſe rencontrer des livres ſaints, apparemment pour les préſerver de la profanation. Enſuite rien ne lui parut plus précieux que les perſonnes libres. Il demanda donc & obtint la vie & la liberté pour ſon frere & pour cinquante de ſes amis. Il viſita les priſonniers renfermés dans la cour des femmes, & tous ceux qu'il reconnut & pour leſquels il s'intéreſſa, au nombre de cent quatre-vingt-dix, furent ſur le champ délivrés ſans rançon. Quelque tems après, en revenant de Thécué, où Tite l'avoit envoyé pour voir ſi ce lieu étoit propre à un campement, il paſſa devant pluſieurs Juifs crucifiés, parmi leſquels il en vit trois de ſa connoiſſance. Il courut à Tite les larmes aux yeux, & à ſa priere, ce prince ordonna qu'on détachât de la croix ceux que Joſéphe protégeoit,

Le crédit de Joſéphe eſt une reſſource pour quelques-uns.

Joſ. vit.

& qu'on panſât leurs plaies. Deux en moururent, le troiſieme échappa & ſurvécut.

Nombre des morts & des priſonniers. *Joſ. VII.* 17.

Le nombre de ceux qui périrent dans le ſiege de Jéruſalem par le fer, par la faim, par la miſere, eſt évalué par Joſéphe à onze cent mille, Juifs pour la plus grande partie, mais non pas tous habitans de Jéruſalem; car il en étoit venu beaucoup de dehors à cauſe de la fête de Pâques. Si l'on joint à ce premier nombre ceux qui furent tués ou dans les combats donnés hors de Jéruſalem, ou à la priſe de différentes villes forcées par les Romains, le nombre total des morts du côté des Juifs durant tout le cours de la guerre ſe monte à treize cent trente-ſept mille quatre cent quatre-vingt-dix. Pour ce qui eſt des priſonniers, l'hiſtorien en compte dans toute la durée de la guerre quatre-vingt-dix-ſept mille.

Uſſer. Ann.

Joſ.

Sort ſingulier de la nation des Juifs, & prédit.

La nation des Juifs ne s'eſt jamais relevée d'un ſi rude coup. Elle n'eſt pourtant pas exterminée. Dieu a voulu qu'elle ſubſiſtât, comme il l'avoit fait prédire par (a) David, afin qu'elle

(a) Ne occidas eos, ne quando obliviſcantur populi mei. *Pſ.* 58. *v.* 12.

ſervît de leçon à tous les peuples de l'univers, au milieu deſquels elle eſt répandue, ſans être mêlée ni confondue avec aucun. Son temple n'a jamais été rebâti ; mais elle n'en conſerve pas moins un attachement inviolable pour une religion, dont le culte lui eſt devenu impraticable ; & depuis dix-ſept ſiecles, les (*a*) enfans d'Iſraël vivent, ſuivant la prédiction d'Oſée, ſans roi, ſans prince, ſans ſacrifice, & ſans autel.

Les chefs de la rebellion, Jean & Simon, ne furent pas long-tems ſans tomber au pouvoir des vainqueurs. Ils s'étoient tous deux retirés dans des ſouterrains. Jean, preſſé par la faim, en ſortit le premier, & étant venu ſe livrer aux Romains, il trouva encore en eux aſſez de clémence pour obtenir la vie ſauve. Ils ſe contenterent de le condamner à une priſon perpétuelle : traitement trop doux pour un ſcélérat, qui méritoit d'être immolé à la vengeance & de ſa nation, dont il avoit cauſé la ruine, & de ſes

Jean & Simon ſont forcés de ſe livrer aux Romains.

(*a*) Dies multos ſedebunt filii Iſrael ſine Rege, & ſine Principe, & ſine ſacrificio, & ſine altari. *Oſ.* III. 4.

ennemis, qu'il avoit forcés de ſe priver, en détruiſant Jéruſalem & le temple, du plus doux fruit de leur victoire.

Joſ. VII, 17. & 19. Simon, par une opiniâtreté plus perſévérante, s'attira la juſte peine de ſes crimes. Au moment où il vit la ville haute forcée, il prit avec lui les plus affectionnés de ſes ſatellites, & quelques ouvriers en pierre munis de leurs outils, & ainſi accompagné, après avoir fait proviſion de vivres pour pluſieurs jours, il s'enfonça dans un ſouterrain. Son plan étoit de ſe percer une iſſue dans la campagne, loin de la ville & des Romains, & par ce moyen de ſe mettre en liberté. Simon & les ſiens pénétrerent fort avant dans ces demeures ténébreuſes; mais lorſqu'il fallut travailler, ils trouverent le roc, qui leur fit une réſiſtance invincible. Déja les vivres, quoïque ménagés avec une grande économie, alloient leur manquer. Il fallut donc abandonner cette retraite, & Simon ſortit de terre à l'endroit où avoit été le temple, ayant pris la précaution de ſe vêtir d'une tunique de lin, par-deſſus laquelle il mit une caſaque de pourpre,

dans l'eſpérance bien vaine d'en impoſer à ceux qui le verroient paroître, de les effrayer, & de profiter de leur trouble pour ſe ſauver. Tite n'étoit plus à Jéruſalem, mais il y avoit laiſſé la dixieme légion, avec quelques autres corps de troupes, cavalerie & infanterie, pour garder ſa conquête. Les ſoldats qui étoient en faction dans le lieu où Simon ſe montra, demeurerent d'abord étonnés. Néanmoins ſans quitter leur poſte, ils lui demanderent qui il étoit. Simon ne les ſatisfit point ſur cette queſtion, & témoigna vouloir parler au commandant. Quelques-uns ſe détacherent pour aller avertir Térentius Rufus, qui commandoit les troupes laiſſées dans Jéruſalem : & lorſqu'il fut venu, Simon lui fit ſa déclaration. Térentius ordonna qu'on le mît aux fers, & il en écrivit à Tite, qui étoit alors à Céſarée de Philippe. Tite jugea avec raiſon que la ſoumiſſion tardive & forcée de Simon, ne devoit pas l'exempter du ſupplice ; & il voulut qu'il fût gardé étroitement, pour être enſuite mené en triomphe, & mis à mort.

Il y avoit déja quelque tems que La ville a

le Temple entiérement rasés. *Jos. VII.* 18.

la ville étoit détruite, lorsque Simon se rendit. Car Tite, après sa victoire, donna des ordres pour qu'elle fût entiérement rasée, à l'exception des trois tours dont j'ai parlé, & du mur occidental, qu'il destina au logement des troupes qui devoient demeurer sur le lieu. Du reste, tout fut abattu, & les murs, & les fortifications, & le temple, & tous les autres édifices, ensorte qu'il n'y parut plus de vestige que ce terrain eût jamais été habité. L'usage pratiqué en ces pays par les Romains, porte à croire qu'ils y firent passer la charrue : & les plus anciens écrivains Juifs, cités par Scaliger, attestent la vérité * du fait.

Scal. Isag. l. III. p. 304.

Tite loue les soldats, récompense ceux qui s'étoient signalés. *Jos.*

L'armée victorieuse méritoit de la part de son général des éloges & des récompenses. Tite la ramena dans son premier camp : & là, étant monté sur un tribunal, qui lui avoit été dressé,

* *M. de Tillemont pense que les Romains ne firent passer la charrue que sur l'emplacement du Temple, & non sur toute la ville ; & il recule cet événement jusqu'au tems de la derniere désolation des Juifs sous Adrien. On peut voir ses raisons*, T. II. de l'Hist. des Empereurs, note 5. sur les révoltes des Juifs.

il harangua toutes les troupes aſſemblées, louant leur bravoure contre les ennemis, leur obéiſſance pour leurs chefs. Il ajouta, que s'il leur étoit glorieux d'avoir vaincu des rebelles & des opiniâtres, c'étoit encore une plus grande gloire pour eux d'avoir donné à l'empire un chef qui en faiſoit le bonheur, & de voir leur choix approuvé par le ſénat & par le peuple romain. Il conclut ſon diſcours par annoncer des récompenſes à ceux qui s'étoient ſignalés par quelque action d'éclat. On en avoit tenu un regître exact : il les fit appeller par leurs noms, & il leur diſtribua des couronnes, des hauſſecols, des piques, des drapeaux ; il les avança à des grades ſupérieurs, & pour joindre l'utile aux diſtinctions d'honneur, il leur donna une part abondante dans le butin fait ſur les ennemis. Cette brillante cérémonie, ſi propre à encourager le mérite, fut terminée par un ſacrifice, où on immola un grand nombre de victimes, qui furent diſtribuées aux ſoldats. Tite donna lui-même un magnifique repas aux premiers officiers.

Il ſépare ſon armée, & en laiſſe une partie dans la Judée.

La guerre étoit finie, & il ne s'agiſſoit plus que de réduire quelques mutins cantonnés en divers châteaux. Tite ſépara donc ſon armée. Pour achever le peu qui reſtoit à faire en Judée, & y maintenir la paix, il y laiſſa, comme je l'ai dit, la dixieme légion avec quelques autres troupes. La douzieme, qui s'étoit laiſſé battre ſous Ceſtius, ne fut pas renvoyée en Syrie, où elle avoit eu juſques-là ſes quartiers. Tite lui aſſigna pour ſéjour la Méliténe, petite province entre l'Arménie & la Capadoce, ſoit qu'il voulût punir cette légion d'une ancienne faute, comme Joſéphe le fait entendre, ſoit que ſon deſſein fût, comme il me paroît plus vraiſemblable, de l'oppoſer * aux courſes des barbares qui infeſtoient le pays où on l'envoyoit. Il garda avec lui les deux autres légions juſqu'au tems de ſon départ pour l'Italie. Après avoir donné ces ordres, il ſe rendit à Céſarée, où il fit porter les dépouilles, & conduire les priſonniers, en attendant que la ſaiſon lui permît de ſe mettre en mer.

* *Voyez les Faſtes du regne de Veſpaſien, an. de Rome* 821.

Il employa l'hiver à viſiter les villes de Judée & de Syrie, & par-tout il donna des fêtes aux dépens des malheureux Juifs, qu'il expoſoit aux bêtes, ou forçoit de combattre les uns contre les autres. Il n'avoit pourtant pas une haine aveugle contre la nation, & les Juifs d'Antioche trouverent en lui un protecteur contre les Syriens avec leſquels ils habitoient cette grande ville. Ils y jouiſſoient des droits de citoyens en vertu des priviléges qui leur avoient été accordés par les anciens roi de Syrie. Mais on leur envioit leur état; & depuis long-tems il régnoit une grande animoſité entr'eux & les autres habitans. Ceux-ci regarderent la rebellion des Juifs contre les Romains, & le déſaſtre de cette malheureuſe nation, comme une occaſion favorable pour ſatisfaire leur vieille haine : & lorſque Tite vint à Antioche, ils lui demanderent premiérement que les Juifs en fuſſent chaſſés, & enſuite qu'au moins ils fuſſent privés du droit de bourgeoiſie. Tite rejetta leur requête, & maintint les Juifs dans tous les priviléges dont ils jouiſſoient. Ce n'étoit point

Il paſſe l'hiver à viſiter la Judée & la Syrie. Sa compaſſion ſur Jeruſalem. *Joſ. VII.* 19. 20. 24.

le nom de la nation qu'il haïſſoit, & il ne jugeoit dignes de ſa ſévérité que ceux qui s'étoient réellement rendus coupables.

En viſitant la Syrie, il pouſſa juſqu'à Zeugma, ſur l'Euphrate, & il y reçut des ambaſſadeurs de Vologéſe, roi des Parthes, qui lui préſenterent de la part de leur maître une couronne d'or, pour le féliciter de ſa victoire ſur les Juifs. De-là, repaſſant par Antioche, il revint dans la Judée, & il voulut voir le lieu où avoit été Jéruſalem. L'aſpect de ce ſol nû & déſert comparé avec la magnificence d'une ville autrefois ſi floriſſante, le toucha & l'attendrit : & au lieu de ſe ſavoir bon gré d'avoir ſignalé ſa puiſſance par la ruine d'une ſi forte place, il ne témoigna que de l'indignation contre les ſcélérats qui, par leur aveugle opiniâtreté, l'avoient forcé à la détruire. Ceux qui l'accompagnoient s'occuperent d'un tout autre ſoin. Ils chercherent à déterrer les tréſors que les Juifs, pendant le ſiege de Jéruſalem, avoient cachés : & ſoit par leurs recherches, ſoit ſur les avis qu'ils reçurent, ils trouverent de l'or, de

l'argent, toutes ſortes d'effets précieux, dont ils firent leur profit.

Tite continua ſa route par terre juſqu'à Alexandrie, où il devoit s'embarquer. De-là, il renvoya les deux légions, qu'il avoit retenues près de ſa perſonne, dans les provinces d'où elles avoient été tirées ; c'eſt-à-dire, la cinquieme dans la Mœſie, la quinzieme dans la Pannonie. Parmi les priſonniers Juifs, il choiſit ſept cens des plus beaux hommes, & il les fit partir pour être menés en triomphe avec leurs chefs, Jean & Simon. Tous ſes arrangemens étant pris, il partit lui-même au commencement du printems de l'an de Jeſus-Chriſt 71, & ayant fait heureuſement le trajet, il triompha des Juifs conjointement avec ſon pere, quoique le ſénat eût décerné le triomphe à chacun d'eux en particulier. Le char de Tite marcha à la ſuite de celui de Veſpaſien, & Domitien les accompagnoit à cheval.

Il part d'Alexandrie, vient à Rome, & triomphe avec ſon pere.

An. R. 822.

Joſéphe raconte toute cette pompe avec beaucoup d'emphaſe, dans ſon goût de ſtyle un peu enflé & Aſiatique. Ce qui nous paroît plus digne de remarque, c'eſt que l'on y porta

les principales dépouilles du temple ; la table d'or ſur laquelle on offroit les pains de propoſition, le chandelier d'or à ſept branches, & le livre de la loi. On y porta auſſi la plante du bau-
Pline XII. 25. me, que l'on croyoit alors naître dans la ſeule Judée, mais qui, ſuivant * *Geoffroi, Mat. Med. T. II p. 475.* les obſervations des tems poſtérieurs, a pour vrai patrie l'Arabie Heureuſe. Cette plante précieuſe ſe cultivoit avec ſoin dans les plaines de Jéricho, & il avoit fallu que les Romains la défendiſſent contre la rage des Juifs, qui par fureur & par déſeſpoir, vouloient
Joſ. & Dio. la détruire. Entre les priſonniers il n'y eut que Simon, fils de Gioras, qui fut mis à mort & étranglé dans la priſon, avant que les triomphateurs
Dio. montaſſent au Capitole, ſuivant l'uſage. Joſéphe parle de troupes qui ſervirent & décorerent le triomphe ; mais il n'en ſpécifie ni le nombre, ni la qualité. La pratique des tems de l'ancienne République étoit que les légions victorieuſes triomphaſſent avec leur général. Il n'eſt pas hors de vraiſem-

* *Ces obſervations ſont conformes à une tradition atteſtée par Joſéphe, Ant. l. VII. c. 6. ſuivant laquelle le baume avoit été apporté à Salomon par la Reine de Saba.*

blance, que les cinquieme & quinzieme légions aient paſſé par Rome, & aſſiſté au triomphe de Tite, avant que de ſe rendre aux lieux de leur deſtination.

J'ai dit qu'il reſtoit encore quelques pelotons de Juifs opiniâtres, qui refuſoient de ſe ſoumettre. Ils s'étoient enfermés dans trois châteaux, Hérodium, Machéronte & Maſada. Lucilius Baſſus eut ordre de les réduire, & d'employer à cette fin les troupes que Tite avoit laiſſées dans la Judée. Il n'eut pas de peine à réuſſir à l'égard d'Hérodium. Dès qu'il ſe fut préſenté davant la place, ceux qui la tenoient ſe rendirent à compoſition.

Réduction des trois chateaux qui reſtoient aux Juifs rebelles, Herodium, Machéronte & Maſada. *Joſ. de B. Jud. VII.* 25 26. 28.

Machéronte lui donna plus d'exercice. C'étoit un roc extrêmement élevé, & tout environné de précipices. Alexandre Jannée, roi des Juifs, y avoit conſtruit un fort, qui fut détruit dans la guerre que Gabinius fit à Ariſtobule. Mais lorſqu'Hérode fut maître de la Judée, ce prince, qui avoit de grandes vûes, comprit toute l'importance de la ſituation de Machéronte, qui pouvoit ſervir de barriere contre les courſes des Arabes.

Il y bâtit une ville ſur la pente du rocher, & tout au ſommet une citadelle, dont les murailles étoient flanquées de tours de cent ſoixante coudées de hauteur. Dans cette citadelle il ménagea pluſieurs citernes, & il la munit de toutes les proviſions qui pouvoient la mettre en état de ſoutenir un long ſiege. Il y conſtruiſit auſſi un magnifique palais, faiſant de ce lieu en même-tems une place de guerre & une maiſon royale.

Lorſque Baſſus parut devant Machéronte, cette place étoit occupée par une de ces bandes de brigands, dont les armes de Veſpaſien avoient nettoyé le plat pays, & qui ne pouvant plus tenir la campagne, s'étoient renfermés dans une forteresſe qu'ils jugeoient imprenable. Baſſus ſe mit en devoir de leur prouver qu'elle ne l'étoit pas. Ayant reconnu que du côté de l'orient le roc étoit plus acceſſible, & la vallée moins profonde, il entreprit de la combler; & il avança l'ouvrage, malgré les fréquentes & vigoureuſes ſorties des aſſiégés. Le ſuccès pouvoit néanmoins ſe faire long-tems attendre, ſi une aventure particuliere

n'eût amolli la réſiſtance des Juifs.

Ils avoient parmi eux un jeune officier très-brave, nommé Eléazar, qui étoit l'ame de toutes les ſorties, toujours le premier quand il s'agiſſoit d'attaquer, toujours le dernier quand il falloit faire retraite, & couvrant les autres par ſon audace. Il arriva que dans une de ces occaſions, tous étant rentrés, Eléazar, plein de confiance, demeura quelque tems hors de la porte, s'entretenant d'en-bas avec ceux qui étoient ſur le mur, & occupé tout entier de ce qui faiſoit l'objet de la converſation. Un ſoldat Romain épia ce moment, & s'approchant à petit bruit, il le ſaiſit par le milieu du corps, & l'enleva tout armé dans le camp Romain. Baſſus ordonna ſur le champ qu'on le dépouillât, & qu'on le frappât cruellement de verges vis-à-vis de la place. Ce ſpectacle excita les larmes & les gémiſſemens des aſſiégés, de qui Eléazar étoit eſtimé & chéri, & parmi leſquels il avoit une nombreuſe & honorable parenté. Baſſus voulant tirer avantage de cette diſpoſition des eſprits, fit planter une croix, comme pour y attacher ſur-le-champ

ſon priſonnier. Les Juifs ne purent tenir contre la crainte de voir crucifier Eléazar ſous leurs yeux. Senſibles par eux-mêmes, & attendris encore par les cris lamentables de cet infortuné, qui les conjuroit de lui épargner une mort infame & cruelle, ils députerent à Baſſus, offrant de lui rendre la place, s'il vouloit leur remettre Eléazar, & leur accorder toute liberté de ſe retirer. Le commandant romain accepta l'offre, & la capitulation fut exécutée de bonne foi de part & d'autre. Non ſeument les gens de guerre qui occupoient la citadelle, la livrerent aux Romains, mais ils les avertirent que le peuple s'enfuyoit de la ville baſſe. Sur cet avis, les Romains y entrerent l'épée à la main, & s'ils ne purent empêcher les plus vigoureux & les plus alertes de ſe ſauver, ils arrêterent & maſſacrerent les traîneurs au nombre de dix-ſept cens, & firent priſonniers les enfans & les femmes. Pour ce qui eſt de la garniſon, avec laquelle ſeule ils avoient traité, ils la laiſſerent aller, après lui avoir rendu Eléazar ſelon la convention.

Les

Les fugitifs de Machéronte s'étoient retirés dans un bois épais, où ils avoient trouvé pluſieurs compagnons de fortune, qui s'étant échappés pendant le ſiege de Jéruſalem, étoient venus chercher en cet endroit leur ſûreté. Baſſus les y ſuivit, & ayant environné tout le bois d'une enceinte de cavalerie, il ordonna à ſon infanterie de couper les arbres. Les malheureux Juifs voyant que l'on détruiſoit leur aſyle, furent obligés de combattre. Les plus braves ſe firent tuer ſur la place : les autres en voulant fuir rencontrerent la cavalerie romaine, qui ne fit quartier à aucun. Le carnage fut complet, & de trois mille qu'ils étoient, il ne s'en ſauva pas un ſeul.

Reſtoit le château de Maſada, occupé par les plus opiniâtres de tous les Juifs. C'étoient des ſectateurs de Judas le Galiléen, fanatiques ſur l'article de la liberté, & perſuadés qu'ils ne pouvoient, ſans violer le reſpect dû à Dieu, ſeul ſouverain Seigneur des hommes, reconnoître aucun maître ſur la terre. Ils avoient les premiers jetté les ſemences de la rebel-

lion, dès le tems du dénombrement fait par Quirinius, ſous Auguſte, après la mort d'Archélaüs, & ils y perſiſterent les derniers, ayant à leur tête Eléazar, petit fils de l'auteur de leur ſecte. Ils s'étoient emparés du château de Maſada dès le commencement de la guerre, & pendant que Florus étoit encore en Judée. De-là, comme d'un centre, ils ſe répandoient aux environs, exerçant le brigandage le plus odieux. D'eux étoient ſortis les aſſaſſins qui commirent tant de meurtres, & qui auroient été regardés comme les plus ſcélérats des mortels, ſi les Zélateurs ne les euſſent encore ſurpaſſés. Nous avons vû quel étoit leur attachement pour leur fortereſſe, d'où Simon, fils de Gioras, tenta inutilement de les tirer pour les mener à Jéruſalem; & ils en demeurerent en poſſeſſion juſqu'à l'an de Jeſus-Chriſt 72, que Flavius Silva, ſucceſſeur de Baſſus, qui étoit mort depuis la priſe de Machéronte, vint, avec toutes les troupes romaines reſtées en Judée, camper devant Maſada.

An. R. 823.

La ſituation de cette place reſſem-

bloit beaucoup à celle de Machéronte. C'étoit un roc très-élevé, & environné de toutes parts de profondes vallées. Le ſommet n'étoit acceſſible que par deux routes, l'une à l'orient, qui, à cauſe des contours tortueux par leſquels elle ſe replioit ſur elle-même, avoit été nommée le *Serpent*. Elle étoit très-étroite : & il falloit que ceux qui y marchoient priſſent grand ſoin d'aſſurer leurs pieds. Car à droite & à gauche elle étoit bordée de précipices affreux, où pour peu que l'on gliſſât, on ne pouvoit manquer de périr. L'autre chemin par le côté occidental étoit plus doux & plus aiſé. Mais à l'endroit où il ſe rétréciſſoit le plus, une tour en occupoit toute la largeur & le fermoit : enſorte que l'on ne pouvoit arriver au haut, que ſous le bon plaiſir de ceux qui gardoient cette tour, ou en la forçant. Sur le ſommet, qui formoit un terrein uni, dont le contour étoit de ſept ſtades, s'élevoit une fortereſſe, ouvrage du grand-prêtre Jonathas, mais augmenté & perfectionné par Hérode. Le mur, conſtruit de la plus belle pierre, avoit douze coudées de

haut ſur huit de large, & il étoit flanqué de trente-ſept tours, dont la hauteur alloit à cinquante coudées. Les maiſons étoient bâties tout autour du mur en dedans, afin que l'on pût cultiver & mettre en valeur tout l'eſpace du milieu, qui étoit d'une qualité de terre excellente, & plus fertile qu'aucune plaine : grande reſſource dans les beſoins d'un ſiege. Hérode d'ailleurs avoit pris ſoin d'approviſionner la place en grains, vins, huiles, légumes de toute eſpece : &, ce qui eſt bien ſingulier, ces proviſions ſe conſerverent pendant une durée de près de cent ans. Eléazar & les ſiens en firent uſage, & lorſque les Romains ſe rendirent maîtres de la place, ce qui reſtoit ſe trouva encore frais & exempt d'altération. Joſéphe donne pour cauſe de cet effet étonnant la pureté de l'air, qui à une ſi grande hauteur n'étoit mêlé d'aucunes vapeurs humides & terreſtres. Mais je m'imagine qu'il avoit fallu que l'art & certaines précautions aidaſſent la nature. Hérode n'avoit pas oublié les munitions de guerre. Il avoit mis dans Maſada de quoi armer dix mille hommes; & de plus, une grande

quantité de fer, d'airain & de plomb, pour fabriquer de nouvelles armes, s'il en étoit beſoin. Un lieu ſi élevé manquoit d'eau. Hérode, pour parer à cet inconvénient, avoit fait creuſer un grand nombre de réſervoirs qui gardoient l'eau de la pluie. Dans cette fortereſſe ainſi préparée & munie, il s'étoit bâti un grand & beau palais, fortifié comme une place de guerre. C'étoit une retraite qu'il avoit prétendu s'aſſurer en cas de diſgrace, ſoit que les Juifs ſe révoltaſſent en faveur des princes de la race des Aſmonéens, qu'il avoit détrônés ; ſoit que la haine de Cléopatre, à laquelle il fut longtems en butte, armât contre lui Antoine & les Romains.

Flavius Silva ayant entrepris de forcer cette place, commença par entourer tout le roc d'un mur garni de redoutes & de bons corps de garde, afin qu'il fût impoſſible aux aſſiégés de s'échapper. Il établit enſuite ſon camp le plus près du roc qu'il lui fut poſſible : & comme il falloit aller chercher des vivres & l'eau à une grande diſtance, il chargea de cette corvée les Juifs vaincus. Il s'agiſſoit

de trouver un endroit d'où l'on pût battre la muraille. Après s'être emparé ſans beaucoup de peine de la tour qui barroit le chemin occidental, Flavius rencontra une éminence de rocher, qui avoit de la largeur & une ſaillie conſidérable, mais qui étoit encore de trois cens coudées plus baſſe que le mur de Maſada. Il ne fut point effrayé de l'ouvrage immenſe qu'il falloit faire pour atteindre à une telle hauteur. Sur la plateforme du rocher, il éleva une terraſſe de deux cens coudées de hauteur, & au-deſſus un maſſif de pierre, qui avoit cinquante coudées en hauteur & en largeur. Sur ce maſſif fut dreſſée une tour de bois, mais toute revêtue de lames de fer, qui s'élevoit à ſoixante coudées, & qui par conſéquent ſurpaſſoit de dix coudées la hauteur du mur. De-là les Romains avec différentes machines lancerent une telle grêle de traits & de pierres, que bientôt ils eurent nettoyé le mur, de façon qu'aucun des aſſiégés n'oſoit s'y montrer. En même-tems le bélier battoit la muraille, & à grande peine il vint pourtant à bout de faire bréche. Mais

Eléazar avoit eu ſoin de conſtruire en dedans un nouveau mur, qui arrêta tout court les aſſiégeans.

Ce mur étoit fait avec art & intelligence. Il ne fut point bâti de pierres, qui, en réſiſtant à l'action du bélier, donnaſſent lieu à cette redoutable machine d'appuyer ſelon tout ce qu'elle avoit de force. Les Juifs n'y employerent que le bois & la terre : enſorte que le coup du bélier s'amolliſſoit contre cette matiere diſpoſée à lui céder, & s'il ébranloit la charpente, il ſecouoit la terre, qui par ce mouvement s'entaſſoit, & rendoit l'ouvrage plus ſolide. Flavius voyant donc que le bélier ne produiſoit plus aucun effet, eut recours au feu, & il ordonna à ſes ſoldats de lancer contre le nouveau mur une multitude de torches enflammées. Cet expédient réuſſit, la charpente prit feu : mais un vent de nord qui s'éleva, portoit les flammes du côté des machines des Romains, qui couroient riſque d'être brûlées. Par un changement ſubit, que les aſſiégeans & les aſſiégés attribuerent également à une volonté expreſſe de Dieu, le vent ſe tourna en ſens con-

traire, & le mur fut consumé. Les Romains rentrerent dans leur camp pleins de joie, & résolus de donner l'assaut le lendemain. Pendant la nuit, ils firent une garde très-exacte, afin qu'aucun des ennemis ne pût s'enfuir.

Eléazar ne pensoit nullement ni à prendre lui-même la fuite, ni à la permettre à ses gens. Déterminés depuis long-tems à une résolution qu'il regardoit comme plus digne de son courage, sa ressource étoit la mort volontaire, & le carnage de tous ceux qui se trouvoient enfermés dans Masada avec lui. Pour parvenir à l'exécution de son funeste dessein, il assemble les plus braves, & il leur représente que depuis long-tems résolus à périr plutôt que de reconnoître aucun autre maître que Dieu seul, le tems est venu pour eux de vérifier par les effets une si noble façon de penser. « Nous avons jus-
» qu'ici, ajouta-t-il, rejetté avec in-
» dignation un servitude exempte
» de danger. Quelle honte ne seroit-
» ce pas à nous d'accepter mainte-
» nant avec la servitude les supplices
» cruels, que nous devons attendre

» des Romains, ſi nous tombons
» vivans ſous leur pouvoir. Profitons
» plutôt de la grace que Dieu nous
» accorde d'être les maîtres de notre
» ſort. Il nous prive de tout moyen
» de conſerver en même-tems notre
» vie & notre liberté; ſa juſte colere
» contre toute la nation ſe manifeſte
» par les rigueurs que nous éprou-
» vons depuis pluſieurs années. Nous
» n'avons pas néanmoins lieu de nous
» plaindre, non-ſeulement parce que
» nous ſommes coupables, mais parce
» qu'il nous laiſſe encore une porte
» pour prévenir la captivité. Saiſiſ-
» ſons l'ouverture que nous offre la
» bonté divine. Qu'une mort hono-
» rable & procurée par des mains
» amies, préſerve nos femmes des
» outrages que leur préparent d'inſo-
» lens vainqueurs, & nos enfans de
» la ſervitude. Rendons-nous enſuite
» ce noble ſervice les uns aux autres,
» perſuadés que la liberté conſervée
» juſqu'au dernier ſoupir eſt pour les
» gens de cœur le plus glorieux tom-
» beau. Mais auparavant, fruſtrons
» l'avidité de nos ennemis en détrui-
» ſant par le feu tout ce qui pourroit

» devenir leur proie. Ne laiſſons ſub-
» ſiſter que les vivres, qui nous ſer-
» viront de témoignage qu'une réſo-
» lution généreuſe, & non la néceſſité
» de la faim, aura terminé nos jours. »»

Ce diſcours ne fit pas d'abord tout l'effet qu'Eléazar en avoit eſpéré. Parmi ceux qui l'écouterent, il y en eut pluſieurs ſur qui agiſſoit plus puiſſamment l'horreur naturelle de la mort, & ſur-tout la compaſſion pour de tendres enfans, pour des épouſes chéries. Il fallut qu'Eléazar revînt à la charge, & que par les reproches les plus vifs, il leur fît honte de leur molleſſe. Enfin il vint à bout de tranſmettre dans leurs ames le courage barbare dont il étoit lui-même enflammé. Tous approuverent ſon conſeil, & ſe mirent en devoir de l'exécuter. Ils commencerent par égorger leurs femmes & leurs enfans, penſant, dans l'aveugle rage qui les tranſportoit, leur donner une derniere preuve d'affection & de tendreſſe. Ils entaſſerent tous ces corps morts dans le palais bâti par Hérode; ils y apporterent tout ce qu'il y avoit de richeſſes dans la place : après quoi dix d'entr'eux, choiſis par le ſort, ſe

chargerent de tuer tous leurs camarades. Ces victimes volontaires vinrent ſe ranger à côté des morts qu'ils étoient empreſſés de ſuivre, & préſentant la gorge, ils recevoient avec action de graces le coup mortel. Le dernier des dix qui reſta, mit le feu au palais; & il termina cette horrible tragédie par ſe tuer lui-même. Le nombre de ceux qui périrent ainſi ſe montoit à neuf cent ſoixante, en y comprenant les femmes & les enfans. Il y eut pourtant deux vieilles femmes & cinq enfans qui échapperent au maſſacre général, ayant trouvé moyen de ſe cacher dans un ſouterrain pendant le tumulte d'une ſi affreuſe exécution.

Lorſque le jour fut venu: les Romains ſe préparoient, ſuivant ce qui avoit été réſolu la veille, à donner l'aſſaut. Ils furent bien étonnés de n'appercevoir aucun ennemi. Le ſilence, la ſolitude, le feu qui frappoit leurs yeux, tout cela les mettoit dans une grande perplexité. Ils jetterent un cri, comme s'ils euſſent voulu faire une décharge, afin de forcer les ennemis à ſe montrer. Mais ils ne virent paroître que les deux femmes dont j'ai

parlé, qui averties par le cri qu'elles avoient entendu, ſortirent de leur retraite ſouterraine, vinrent ſe préſenter aux Romains, & leur racontèrent tout le détail de la ſcene tragique dont elles avoient été témoins. Les Romains entrent, éteignent le feu, & ayant pénétré dans le palais, ils virent cette multitude de cadavres à demi brûlés, dont l'aſpect leur inſpira moins d'horreur, que d'eſtime & d'admiration pour la généroſité de tant de perſonnes de tout ſexe & de tout âge, qui avoient préféré la mort à la captivité. Flavius ayant mis une garniſon dans le fort, ſe retira à Céſarée.

Fin de la guerre.

Joſ. VII. 29. La priſe de Maſada eſt le dernier exploit de la guerre des Romains contre les Juifs. Cet événement tombe au ſeize du mois Xanthique de l'an de Jeſus-Chriſt 72, & par conſéquent nous donne ſix ans de durée pour la guerre, qui avoit commencé le 16 du mois Artémiſius, de l'an 66. La fin de cette guerre fut, comme on l'a vû, la deſtruction d'une grande partie de la nation des Juifs, & de plus la confiſcation du pays.

Joſ. VII. 28. Dès l'an 71. Veſpaſien avoit ordon-

né que l'on en vendît les terres & les villes au profit du fisc. Il n'exempta de cette loi que la ville & le territoire d'Emmaüs, où il établit une colonie de huit cens vétérans, qui prit le nom de Nicopolis, ou *ville de la victoire.* Le royaume d'Agrippa, qui étoit toujours demeuré fidele dans l'alliance des Romains, ne devoit pas être compris dans la punition des rebelles : & il subsista jusqu'à la mort de ce prince. Les Juifs répandus dans toutes les parties de l'empire eurent toute liberté d'y jouir, pourvû qu'ils demeurassent tranquilles, des mêmes droits dont ils étoient auparavant en possession. Il ne furent point punis des crimes de leurs compatriotes, si ce n'est que Vespasien les assujettit à payer au Capitole le tribut de deux dragmes qu'ils payoient précédemment au temple de Jérusalem.

Troubles à Alexandrie. Plusieurs des assassins y sont arrêtés & mis à mort. Leur opiniâtreté. *Joſ. VII. 29.*

L'opiniâtreté indomptable de quelques-uns leur attira néanmoins encore de nouvelles disgraces. Parmi le nombre des assassins, sectateurs de Judas le Galiléen, il y en avoit eu d'assez heureux pour se sauver à Alexandrie. Ils y porterent l'esprit

turbulent dont ils étoient poſſédés ; & au lieu de ſe trouver bien contens d'avoir pû éviter la mort ſi juſtement méritée, ils jetterent parmi leurs hôtes des ſemences de troubles, les exhortant à venger leur liberté, à ne point regarder les Romains comme des ſouverains qu'ils duſſent reſpecter, & à ne reconnoître que Dieu ſeul pour leur maître. Ils pouſſerent l'audace juſqu'à tuer ceux qui s'oppoſoient à leur doctrine ſéditieuſe ; & s'ils trouvoient des diſciples dociles, ils les animoient ouvertement à la révolte. Les chefs du conſeil des Juifs d'Alexandrie furent allarmés, voyant bien que les excès de ces fanatiques ne manqueroient pas d'être imputés à tous ceux qui s'étoient liés avec eux par la ſociété d'une même religion. Ils convoquerent une aſſemblée du peuple, & par de vives repréſentations l'ayant animé contre des ſcélérats, qui venoient envelopper dans le ſupplice dont ils étoient dignes ceux qui n'avoient pris aucune part à leurs forfaits, ils conclurent que l'intérêt de la ſûreté commune exigeoit que l'on s'aſſurât

des assassins, pour les livrer au magistrat romain. Le peuple suivit le sentiment de ses chefs, & sur le champ six cens de ces misérables furent arrêtés, & l'on poursuivit jusqu'à Thébes dans la haute Egypte ceux qui s'y étoient sauvés : on les saisit, & on les ramena à Alexandrie. Ce qui est bien singulier, c'est qu'il ne fut possible de réduire à la raison aucun de ces furieux. Le fanatisme s'étoit tellement emparé de leurs ames, que malgré les tourmens, dont on épuisa sur eux la rigueur, aucun ne voulut consentir à reconnoître César pour maître. Tous jusqu'aux enfans en bas âge, persistèrent dans leur opiniâtreté, & plutôt que de se démentir, ils aimerent mieux perdre la vie par les plus horribles supplices.

Le temple d'Onias est fermé par ordre de Vespasien.

Ce mouvement, quoiqu'arrêté dans sa naissance, attira néanmoins l'attention de Vespasien sur le temple schismatique, qu'Onias * avoit bâti en Egypte à l'imitation de celui de Jérusalem. L'empereur Romain voyant

* *Voyez, sur la fondation de ce Temple, le Tome IX. de l'Histoire ancienne de M. Rollin, S. IV. P. 344.*

combien étoit incurable le penchant des Juifs à la révolte, craignit que le temple d'Onias, devenu plus cher à la nation, parce qu'il lui reſtoit ſeul, ne fût pour elle une occaſion de s'aſſembler, & d'exciter de nouveaux troubles. Par cette raiſon il ordonna à Lupus, préfet d'Egypte, de le détruire. Lupus ſe contenta de le fermer. Paulinus ſon ſucceſſeur le dépouilla, & défendit aux Juifs d'en approcher. Ainſi fut aboli entiérement le culte judaïque, & il n'en reſta pas même l'ombre illicite, qui auroit ſemblé le perpétuer. Le temple d'Onias avoit ſubſiſté pendant deux cent vingt-trois ans.

Troubles Cyréne. La contagion de l'eſprit de révolte ſe manifeſta auſſi parmi les Juifs de Cyrene. Un certain Jonathas, tiſſerand de ſon métier, engagé dans la faction des aſſaſſins, s'étant retiré dans cette ville, y fit le rôle de prophete ; & en promettant des prodiges & des miracles, il perſuada à quelques-uns de la populace de le ſuivre dans le déſert. Les principaux d'entre les Juifs avertirent de ce trouble naiſſant Catullus, gouverneur de la Pen-

tapole * de Libye, qui, ayant envoyé quelques troupes, diſſipa cette canaille, & en prit le chef vivant. Ce malheureux, pour obtenir ſa grace & l'exemption du ſupplice, promit de venir à révélation, & il accuſa les plus riches de ſes compatriotes d'être promoteurs ſecrets des démarches qu'il avoit faites. Catullus prêta des oreilles avides à cette calomnie, & voulant ſe donner une part dans la gloire d'avoir terminé la guerre des Juifs, il fit grand bruit d'une affaire qui n'étoit rien, il groſſit les objets, il effraya les eſprits par l'idée d'une conjuration importante. Non content de recevoir ſans preuve des accuſations auſſi graves, il dictoit lui-même aux délateurs leurs dépoſitions. Et d'abord il ſe défit par cette voie d'un Juif qu'il haïſſoit, & de ſa femme. Enſuite il attaqua tous ceux qui ſe faiſoient remarquer par leur opulence, & il en impliqua dans cette odieuſe affaire plus de trois mille, qu'il condamna & fit exécuter, comptant que le profit qui revenoit à l'empereur de

* *Petit pays dont Cyrène étoit la Capitale.*

tant de confiſcations, couvriroit ſes injuſtices. La choſe alla plus loin. Jonathas & ſes compagnons, toujours à l'inſtigation de Catullus, étendirent leurs accuſations juſques ſur les plus diſtingués des Juifs établis ſoit à Alexandrie, ſoit à Rome, & ils chargerent Joſéphe en particulier de leur avoir envoyé des armes & de l'argent. Par-là, Veſpaſien eut occaſion de prendre lui-même connoiſſance de l'affaire. Il n'étoit pas de ces princes auprès deſquels être accuſé en matiere de crime d'Etat, c'eſt être coupable. Il ſe donnoit le tems d'examiner : il portoit un eſprit d'équité dans la diſcuſſion des preuves. Les informations frauduleuſes faites par Catullus ne purent ſoutenir la lumiere d'une pareille réviſion. La calomnie fut découverte, & Jonathas, qui avoit été amené à Rome, ſubit enfin le ſupplice trop long-tems différé. Il fut battu de verges, & enſuite brûlé vif. Pour ce qui eſt de Catullus, l'indulgence exceſſive des loix romaines & de l'empereur lui épargna la peine qu'il avoit méritée : mais la vengeance divine exerça par

Joſéphe eſt impliqué dans cette affaire. Son accuſateur eſt puni.

elle-même ſes droits ſur cet inſigne criminel. Bientôt après, une maladie, dont les ſymptômes furent horribles, le conduiſit au tombeau.

C'eſt par ce fait que Joſéphe termine ſon hiſtoire de la guerre des Juifs: monument précieux, comme je l'ai déja marqué, pour la religion, & dont l'autorité eſt au-deſſus de toute critique. Non-ſeulement c'eſt un témoin oculaire qui parle d'événemens auxquels il a eu lui-même grande part, mais il publia ſon ouvrage ſous les yeux de ceux qui, comme lui, avoient été témoins de ce qu'il racontoit, ou même acteurs; & qui par conſéquent étoient à portée de le démentir, ſi dans ſon récit il eût altéré la vérité. Parmi ces témoins nous comptons Veſpaſien & Tite, à qui il offrit ſon hiſtoire; le roi Agrippa, à qui il la fit lire: & ſa fidélité garantie par des noms ſi reſpectables ſurpaſſe la meſure des preuves que l'on eſt en droit d'exiger communément d'un écrivain.

Autorité de ſon hiſtoire.

Joſ. vit. 65. & in Ap. I. 9.

Au reſte l'éloge que je donne à la ſincérité & à la fidélité de Joſéphe, doit être renfermé dans ce qui re-

garde les faits éclatans & leurs principales circonſtances ; & je ne voudrois pas me rendre reſponſable de tous les petits détails. En le liſant, il eſt aiſé de remarquer en lui un caractere vain, quelquefois un peu crédule, flatteur envers les puiſſans : & ce ne ſont pas là les traits d'un écrivain ſur le témoignage duquel on puiſſe compter pleinement. Ajoutez un ſtyle ambitieux, qui court après les ornemens, qui ne connoît point les graces aimables de la ſimple nature, qui ſe perd ſouvent dans des diſcours d'une longueur exceſſive & fatigante, & qui y fait un vain étalage d'une philoſophie & d'une érudition déplacées. Mais ce ſont là des défauts de l'auteur, qui ôtent peu du prix de l'ouvrage.

Quelques détails ſur ſes ouvrages & ſur ſa perſonne. *Joſ. de B. Jud. I.* 1.

Il fut écrivain fécond. Outre l'hiſtoire de la guerre des Juifs, qui eſt inconteſtablement ſon plus important ouvrage, & qu'il compoſa en ſa langue maternelle & en Grec, dans le tems même, comme je l'ai obſervé, où les faits étoient tout récens, nous avons de lui les Antiquités judaïques en vingt livres, ſa vie écrite par lui-

même, deux livres contre Apion, & un petit écrit ſur le martyre des ſept freres Machabées.

Il écrivit ſes Antiquités pour répandre parmi ceux qui parloient & entendoient la langue grecque, la connoiſſance de l'hiſtoire de ſa nation, remontant d'après Moyſe juſqu'à l'origine du monde. C'eſt un ouvrage utile, & qui ſeroit encore plus eſtimable, ſi l'auteur n'avoit pas, en pluſieurs endroits, entrepris de farder la majeſtueuſe ſimplicité des écritures, & dans d'autres au contraire dégradé les merveilles de la puiſſance & de la bonté de Dieu pour les rendre plus croyables à ſes lecteurs. *Joſ. Ant. l. 1.*

Sa vie ſert de concluſion à ſon ouvrage des Antiquités. Il ne s'y épargne pas les éloges, & l'on ſeroit porté à croire plus de bien de lui, s'il n'en diſoit pas tant.

Ses Antiquités ſont dédiées à un Epaphrodite, qui peut être le fameux affranchi de Néron, mis à mort par Domitien. Il nous aſſure lui-même qu'il acheva ce grand ouvrage la treizieme année de cet empereur, qui étoit la cinquante-ſixieme de ſon âge. *Joſ. Ant. XX. 9.*

Ses livres contre Apion, dédiés pareillement à Epaphrodite, ſont une ſuite de ſon ouvrage des Antiquités, & une apologie de ſa nation contre les calomnies débitées par quelques écrivains Grecs, dont le principal eſt Apion le grammairien, & renouvellées par quelques-uns de ceux qui avoient lû les écrits de Joſéphe.

Le récit de la mort courageuſe des Machabées & de leur mere ſent beaucoup la déclamation, & il a pour but d'établir une maxime plus digne de l'orgueil Stoïque, que des principes de la vraie religion, qui rapporte tout à Dieu. Joſéphe ſe propoſe de faire voir que (*a*) la raiſon doit & peut ſe rendre maîtreſſe des paſſions, & il prouve ſa theſe en citant des exemples de vertu, où il auroit dû reconnoître la puiſſance de Dieu venant au ſecours de l'infirmité humaine.

Joſ. vit. Pour ce qui regarde la perſonne de Joſéphe, j'ai peu de choſe à ajouter à ce que j'en ai dit dans le corps

(*a*) Αὐτυδέσποτός ἐστι τῶν παθῶν ὁ ἔυσεβὴς λογισμός.

de mon hiſtoire. Il étoit de race ſacerdotale, de la premiere des vingt-quatre claſſes, dans leſquelles David avoit diſtribué la poſtérité d'Aaron. Par ſa mere, il appartenoit à la maiſon royale des Aſmonéens. Depuis la ruine de ſon pays, il vécut à Rome ſous la protection des empereurs Veſpaſien, Tite & Domitien, de qui il reçut pluſieurs marques de bonté. Nous n'avons point de preuve qu'il ait pouſſé ſa vie au-delà du regne du dernier de ces empereurs.

LIVRE XXVII.

§. I.

FASTES DU REGNE DE TITE.

An. R. 830. De J.C. 79. VESPASIANUS AUGUSTUS IX. TITUS CÆSAR VIII.

Tite confirme par une ſeule ordonnance tous les dons & toutes les graces qu'avoient accordé ſes prédéceſſeurs.

Sa douceur & ſa modération envers Domitien. Il bannit les délateurs. Il renvoie Bérénice.

Embraſement du mont Véſuve. Mort de Pline l'ancien.

An. R. 831. De J.C. 80. TITUS AUGUSTUS VIII. DOMITIANUS CÆSAR VII.

Peſte violente.

Horrible

Horrible incendie dans Rome.

Dédicace de l'amphithéatre commencé par Veſpaſien, & achevé par Tite, qui donne à cette occaſion des jeux magnifiques au peuple.

SEX. * FLAVIUS SILVANUS.
T. ANNIUS VERUS POLLIO. An. R 832. De J.C. 81.

Tite meurt le treize ſeptembre.

* *Je ſuis le texte de Dion, qui appelle ce conſul* Flavius. *Il eſt nommé* Annius *dans une inſcription rapportée par Gruter.*

HISTOIRE
DU REGNE DE TITE.

Tite reconnu Empereur malgré les intrigues de Domitien ſon frere. Il mérite d'être appellé les Délices du genre humain, *Traits de ſa bonté. La ſouveraine puiſſance le perfectionne et le réforme. Bérénice renvoyée. Embraſement du mont Véſuve. La ville d'Herculane retrou-*

vée sous terre de nos jours. Mort de Pline l'ancien. Danger que court Pline le jeune. Détails sur Pline l'Ancien. Ses ouvrages. Sa passion pour l'étude. Peste violente. Soins paternels de Tite dans les maux que souffroient ses sujets. Incendie dans Rome. Magnificence de Tite dans les Jeux et les Spectacles. Mort de Tite. Faux Néron. Exploits d'Agricola dans la Grande Bretagne.

Tite reconnu empereur malgré les intrigues de Domitien son frere. *Suet. Domit.*

APrès la mort de Veſpaſien, Tite ſon fils aîné fut reconnu ſans difficulté pour empereur par le ſénat & par les ſoldats. Ce n'eſt pas que Domitien, dont l'ambition étoit effrénée, ne deſirât diſputer l'empire à ſon frere, ou au moins le partager avec lui. Il eut la penſée d'offrir aux ſoldats une gratification double de celle que Tite leur accordoit. Il prétendoit que le teſtament de ſon pere avoit été altéré, & que l'intention de Veſpaſien étoit que ſes deux fils jouiſſent en commun de l'empire. Ces diſcours étoient bien démentis par toute la conduite de Veſpaſien,

qui avoit toujours mis une très-grande différence entre ſes deux fils, aſſociant l'aîné à ſa puiſſance & à l'autorité du gouvernement, & traitant le ſecond avec une ſévérité qui avoit eu plus d'une fois beſoin d'être tempérée par les repréſentations & les prieres de Tite. Auſſi les plaintes de Domitien n'eurent-elles d'autre effet que de manifeſter de plus en plus ſon mauvais cœur, & d'inſpirer à Tite des ombrages, auxquels il eût dû, pour ſa ſûreté & pour le bonheur de l'empire, faire plus d'attention.

Il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe cet empereur par le glorieux titre de *Délices du genre humain*. Il le mérita par une bonté conſtante & univerſelle, & tout ce que nous avons à dire de ſon regne ſe réduit preſque aux preuves qu'il donna de cet aimable caractere.

Il mérite d'être appellé les *Delices du genre humain*. *Suet. Tit.* 1.

Il s'annonça tout d'un coup par une ordonnance que lui dicta ſon inclination bienfaiſante. Ses prédéceſſeurs depuis Tibére avoient pris pour régle de regarder tous les dons *,

Traits de ſa bonté. *Suet. Tit.* 8. 6. *Dio.*

* *Suétone ſe ſert du mot* beneficia, *qui ne paroît*

faits ſur le domaine de la république par ceux à qui ils ſuccédoient comme annullés par la mort des donateurs. Il falloit que les particuliers qui les avoient reçus, en obtinſſent la confirmation du nouveau prince. Tite les exempta de cette néceſſité importune, & par un édit général il confirma tous les dons de ſes prédéceſſeurs. Son exemple fit loi, & fut ſuivi par les princes qui lui ſuccédèrent.

En prenant poſſeſſion du grand pontificat, il déclara qu'il recevoit cette dignité ſacrée comme un engagement à garder ſes mains pures, & à ne les jamais ſouiller par le ſang d'aucun citoyen. Il tint parole, & pendant ſon regne, qui malheureuſement fut trop court, il n'ordonna la mort de perſonne, quoique les occaſions ne lui aient pas manqué d'exercer une légitime vengeance.

Deux Patriciens furent convaincus d'avoir conſpiré contre lui. Tite fidéle

pas devoir être pris ici pour bienfaits *en général, mais explique dans un ſens plus reſtreint, & entendu ſur-tout des établiſſemens accordés par les empereurs aux gens de guerre ſur les terres conquiſes. On peut auſſi y comprendre les penſions ſur le tréſor du prince.*

à ſes maximes de clémence, & proteſtant (*a*) avec ſerment qu'il aimoit mieux périr que de tuer, manda les coupables, & les exhorta à ſe déſiſter du projet inſenſé de s'élever à l'empire, dont l'ordre ſeul des deſtins diſpoſoit : il leur promit de leur accorder toute autre choſe qu'ils pourroient ſouhaiter : & comme la mere de l'un d'eux étoit abſente de Rome, il dépêcha à cette dame un courier pour calmer ſes inquiétudes, & l'aſſurer que la vie de ſon fils ne couroit aucun riſque. Enfin il invita les conſpirateurs à ſouper familiérement avec lui : & le lendemain, aſſiſtant à un ſpectacle de gladiateurs, il les fit aſſeoir à ſes côtés, & lorſqu'on lui apporta ſelon l'uſage les armes des combattans, afin qu'il pût examiner ſi elles étoient en bon état, il les remit avec confiance entre les mains de ceux qui venoient de former des deſſeins contre ſa vie.

Son frere ne ceſſa de lui tendre des embuches : il ſollicitoit preſque ouvertement les armées à la révolte :

(*a*) Periturum ſe potiùs quàm perditurum adjurans. *Suet.*

il tramoit des projets pour s'éloigner de la cour. Jamais Tite ne put prendre ſur lui, non-ſeulement de faire mourir un frere ſi criminel, mais de s'aſſurer de ſa perſonne, ou même de lui témoigner moins de conſidération. Il le fit ſon collégue dans le conſulat: dès le premier jour qu'il s'étoit vû empereur, il lui avoit déclaré que n'ayant point d'enfans mâles il le regardoit comme ſon ſucceſſeur à l'empire, & il continua de lui tenir toujours le même langage. Bien plus, dans des entretiens ſecrets il le conjura ſouvent avec larmes de répondre enfin à ſes avances, & de lui rendre amitié pour amitié.

Un prince ſi plein de douceur étoit bien éloigné de recevoir ni de ſouffrir les accuſations odieuſes qui tranſformant en crimes de léſe-majeſté de ſimples paroles, ſouvent innocentes, avoient été pendant long-tems la terreur des gens de bien. Il en abolit entiérement l'uſage, & voici de quelle maniere il s'expliquoit ſur ce ſujet. « Ces prétendus » crimes ou me regardent, ou re» gardent mes prédéceſſeurs. Quant

» à moi, je ne puis être outragé ni « insulté : car je ne fais rien de con- » damnable, & les discours qui n'ont » d'autre appui que le mensonge ne » me paroissent dignes que de mé- » pris. Pour ce qui est des empereurs » qui m'ont précédé ; c'est à eux à » venger leurs injures, supposé qu'ils » soient véritablement entrés en part » des droits de la divinité. » Ainsi bien loin que les délateurs trouvassent accès auprès de lui, ceux qui restoient encore de la licence des regnes précédens, éprouverent de la part de Tite une juste rigueur. Les uns furent simplement chassés de Rome ; d'autres plus coupables, après avoir été battus & fouettés dans la place publique, & promenés ignominieusement dans l'amphithéatre, furent ou vendus comme esclaves, ou enfermés dans des isles désertes. Il prit même des précautions pour l'avenir, & par de sages réglemens, il tâcha de mettre un frein aux criminelles chicanes de ceux qui faisoient servir les loix à l'oppression des innocens, & à l'accroissement de leur fortune.

Il étoit si porté à faire du bien,

que s'il ne croyoit pas devoir accorder ce qu'on lui demandoit, au moins donnoit-il des eſpérances : & ſes officiers ayant pris la liberté de lui repréſenter à ce ſujet qu'il promettoit peut-être plus qu'il ne pouvoit tenir, il leur répondit « Qu'il ne falloit point » qu'aucun citoyen ſortît mécontent » de l'audience de ſon prince. » Tout le monde ſait en quels termes il témoigna ſon regret d'avoir laiſſé paſſer un jour ſans le marquer par aucun bienfait. « Mes (*b*) amis, dit-il à ceux » qui ſoupoient avec lui, j'ai perdu » ma journée : » mot conſacré à jamais dans les annales du genre humain, & plus dignes de louanges que toutes les victoires d'Alexandre & de Céſar.

Suet. Tit. 7. Après ce trait il eſt inutile d'obſerver que jamais Tite ne fit aucune injuſtice à perſonne, jamais il ne dépouilla de ſon bien un légitime poſſeſſeur. Il ne reçut pas même les contributions établies par l'uſage, & regardées comme des témoignages volon-

(*a*) Non oportere quemquam à ſermone Principis triſtem diſcedere. *Suet.*

(*b*) Amici, diem perdidi. *Suet.*

taires de l'affection des peuples pour leur prince.

Populaire par inclination, autant que les premiers citoyens de Rome l'étoient autrefois par néceſſité, s'il donnoit des combats de gladiateurs, il laiſſoit la multitude décider du nombre & du choix des combattans. En prenant le bain dans les Thermes qu'il avoit bâties, il admettoit les gens du peuple avec lui. Suétone obſerve néanmoins que même dans ſes plus grandes familiarités il ſavoit toujours garder ſon rang, & ne point avilir la majeſté du commandement ſuprême: & nous avons déja vû Tacite lui rendre le même témoignage. *Suet. Tit. 8.*

Un commerce doux & aiſé dans le particulier lui gagnoit les cœurs de tous ceux qui l'approchoient. Il mérita d'avoir des amis: avantage infiniment rare dans une ſi haute fortune: & il les choiſit ſi bien, que ceux qui avoient eu part à ſa confiance conſerverent le même rang auprès des princes amis de la vertu qui vinrent après lui. *Suet. Tit. 7.*

Il connoiſſoit le prix de l'amitié, & il en rempliſſoit les devoirs. Etant à peu près du même âge que Britanni- *Suet. Tit. 2.*

cus, il avoit été élevé avec ce jeune prince, ayant les mêmes maîtres, & formé par les mêmes leçons. Ils étoient ſi familiérement liés enſemble, que l'on a dit que dans le repas qui termina ſi triſtement les jours du fils de Claude, Tite aſſis à côté de lui prit une partie de la coupe empoiſonnée, & en fut long-tems & dangereuſement malade. Lorſqu'il fut parvenu à l'empire, il ſe ſouvint de celui dont la ſociété avoit honoré ſon enfance. Il fit faire deux ſtatues de Britannicus, l'une d'or qu'il plaça dans le palais; l'autre d'ivoire & équeſtre, pour être portée avec les images des Dieux & des grands hommes dans la pompe ſolemnelle des jeux du Cirque.

La ſouveraine puiſſance le perfectionne & le réforme. Bérenice renvoyée. *Suet. Tit. 6. 7. & Dio.*

Ce qui me paroît extrêmement remarquable, c'eſt que la ſouveraine puiſſance, dont la ſéduction a été ſouvent dangereuſe pour des caracteres qui dans la condition privée avoient paru vertueux, perfectionna les bonnes qualités de Tite, & corrigea ſes défauts. Car ſous l'empire de ſon pere ſa conduite n'avoit point été nette, ni entiérement exempte de taches. On lui reprochoit ſur-tout divers

actes de rigueur dans l'exercice de la charge de préfet du Prétoire, & de grands dérangemens dans les mœurs. La choſe avoit été pouſſée ſi loin, que, ſi nous en croyons Suétone, on ſe faiſoit une idée ſiniſtre de l'avénement de Tite au rang ſuprême, & on craignoit en lui un nouveau Néron.

Je ne doute pas qu'il n'y ait de l'exagération dans ce langage, & que la fantaiſie d'établir un contraſte brillant entre Tite Céſar & le même Tite empereur, n'ait fait charger beaucoup le portrait de ſa premiere conduite. Nous avons vû que les prétendus actes de rigueur qu'on lui impute du vivant de ſon pere étoient des actes de juſtice contre des criminels, & des précautions néceſſaires pour aſſurer la vie du prince & la tranquillité publique. L'habitude de l'équité & de la bonté étoit déja ancienne chez lui, lorſqu'il prit les rênes de l'empire. C'eſt de quoi la guerre des Juifs nous a fourni pluſieurs preuves.

Il n'eſt pas auſſi aiſé de juſtifier Tite ſur les accuſations qui concernent le déréglement des mœurs. Sa

maiſon, tant que vécut Veſpaſien, étoit compoſée en grande partie, de pantomimes, d'eunuques, & d'une troupe de jeunes eſclaves, dont une plume chaſte n'oſe exprimer la deſtination. Ses amours pour Bérénice, depuis qu'ils ont été chantés par le plus tendre de nos poëtes, ſont connus de tout le monde parmi nous. C'eſt ſur cet important article, que la licence du pouvoir ſouverain le réforma.

Un des premiers uſages qu'il fit de l'autorité dévolue en ſes mains fut de renvoyer Bérénice, qu'il aimoit, & dont il étoit aimé. Cette princeſſe, fille d'Agrippa premier, ſœur d'Agrippa ſecond, avoit été mariée d'abord à Hérode roi de Chalcis ſon oncle, & après la mort d'Hérode à Polémon roi de Cilicie, de qui elle ſe ſépara. Sa conduite n'étoit rien moins que réguliere, & on la ſoupçonnoit même d'inceſte avec ſon frere. Mais elle avoit des graces, de l'eſprit, de l'adreſſe, de l'élévation dans les ſentimens, des mœurs magnifiques : & par ces différens charmes elle ſçut plaire à Tite, qui eut occaſion de faire connoiſſance avec elle pendant la guer-

Joſ. Ant. XVIII. 7. & XX. 5.

re de Judée. Elle le ſuivit à Rome après la priſe de Jérusalem, & vivant avec lui dans le palais elle étoit regardée comme deſtinée à devenir ſon épouſe légitime, & elle s'en attribuoit d'avance tout le crédit & tous les honneurs. Il paroît néanmoins que Tite interrompit ſes liaiſons avec elle du vivant de ſon pere, & même l'éloigna, mais probablement avec promeſſe de la rappeller. Dès qu'elle ſçut que ce prince étoit devenu pleinement maître de ſes actions, elle revint à Rome, & elle trouva que ce qui fondoit ſes eſpérances, en étoit la ruine. Tite en devenant empereur avoit pris le ſentiment de ſa place. Plus ſévere à lui-même depuis que la déciſion de ſes démarches rouloit ſur ſa volonté ſeule, il fut frappé de l'inconvénient d'un mariage qui déplairoit à tous les Romains. On ſait qu'ils ne connoiſſoient d'autre nobleſſe que celle de leur ſang, & que les rois & les reines n'étoient pour eux que des eſclaves couronnés. Le mariage d'Antoine avec Cléopatre avoit été univerſellement condamné. Et quelle comparaiſon entre Cléopa-

Dio. & Suet.

Suet. Veſp.

Suet. & Dio. in Tito.

tre reine puiſſante & iſſue d'une longue ſuite de rois, & Bérénice, qui n'avoit que le titre de reine, & * dont la ſœur Druſille avoit épouſé Félix affranchi de Claude? Tite perſuadé que ſon principal devoir étoit de ne donner à ceux qui lui obéiſſoient aucune occaſion de cenſure & de plainte fondée, ſe vainquit lui-même, & ſacrifiant ſon penchant à la raiſon d'état, il renvoya Bérénice ſans retour.

Suétone ne dit pas poſitivement que Tite ait éloigné de la cour toute cette troupe débauchée qui avoit long-tems terni ſa réputation. Mais ce prince s'en détacha ſi bien, que ſes pantomimes ayant eu des ſuccès brillans ſur le théatre, & s'étant attiré des applaudiſſemens proportionnés à la paſſion que la multitude avoit pour leur art, Tite n'y prit aucun intérêt, & s'abſtint même de les voir jouer.

On avoit encore blâmé la profuſion de ſes repas, qu'il pouſſoit ſouvent juſqu'à minuit avec des amis

* *M. Racine fait Félix ſucceſſivement mari de deux reines du ſang de Bérénice. J'ignore que le autre reine, outre Druſille, cet affranchi a épouſée.*

de table & de bonne chere. Il étendit ſa réforme ſur ce point, comme ſur les autres endroits répréhenſibles de ſa conduite. Il voulut que la gaieté & la liberté régnaſſent dans ſes repas, mais ſans aucune ſorte d'excès : & la vertu ſeule donna droit à ſon amitié.

Enfin quelques-uns l'avoient taxé d'avidité pour l'argent ; & Suétone aſſure comme un fait conſtant qu'il entroit pour ſa part dans les ſordides trafics qu'exerçoit ſon pere. Nous avons pourtant vû que dès-lors il en déſapprouvoit l'indécence. Mais lorſqu'il fut le maître, il effaça entiérement cette tache par des procédés non-ſeulement exempts de toute injuſte exaction, mais généreux & magnifiques.

Tel eſt le changement que la ſouveraine puiſſance opéra dans Tite. Il ſe perſuada que la premiere place reſtreignoit ſa liberté ; & que dans la même proportion qu'il pouvoit plus, moins de choſes lui étoient permiſes. C'eſt ce qu'il répondit à un homme étonné de ce qu'il lui refuſoit ce qu'il avoit ſollicité en ſa faveur auprès de Veſpaſien. « Il y a bien de la

» différence, lui dit-il, entre ſollici-
» ter un autre, ou juger ſoi-même;
» entre appuyer une demande, ou
» avoir à l'accorder. »

Embraſement du mont Véſuve. *Suet. Tit. 8. & D.o.*

La félicité dont jouiſſoient les Romains ſous un prince uniquement occupé du ſoin de les rendre heureux, fut troublée par trois grandes calamités, ſavoir l'embraſement du mont Véſuve, une maladie épidémique & contagieuſe, & un terrible incendie dans Rome. Le premier de ces trois déſaſtres eſt en même tems le plus important & le plus funeſte, & il a acquis un nouveau degré d'intérêt pour nous par la découverte récente d'une ville qu'avoit enſevelie ſous terre ce furieux ébranlement, & qui vient d'être retrouvée entiere après un intervalle de près de dix-ſept ſiecles. Par ces raiſons je crois ne devoir pas craindre les détails dans la deſcription d'un ſi mémorable événement.

Et d'abord j'obſerve que juſqu'au tems dont je parle, le mont Véſuve ne s'étoit point rendu redoutable par ces violentes éruptions de flammes, qui depuis ſe ſont tant * de fois re-

* *Il n'en eſt arrivé depuis le regne de Tite que*

nouvellées, & ont produit tant de ravages. S'il en étoit arrivé quelqu'une, le ſouvenir n'en ſubſiſtoit plus : ſeulement on en raiſonnoit par conjectures. La bouche du volcan, qui étoit au-deſſus pendant la nuit, la fumée pendant le jour, la face du terrein juſqu'à une certaine diſtance couvert de cendres & de pierres calcinées, les tremblemens de terre aſſez fréquens aux environs, tout cela faiſoit conclure que ce lieu renfermoit des flammes qui autrefois plus vives & plus impétueuſes s'étoient enſuite amorties faute de matieres propres à les entretenir. C'eſt ce qu'on peut recueillir des témoignages combinés du poëte Lucrece, de Diodore de Sicile, & de Strabon, qui tous ont écrit & ſont morts avant le regne de Tite. Pline l'ancien, à qui l'embraſement que j'ai à raconter coûta la vie, parle froidement du Véſuve en plus d'un endroit de ſon hiſtoire naturelle, ſans faire mention d'aucune ſingularité qui rendît

deux furieuſes, l'une en 472. l'autre en 1631. Mais les éruptions même terribles, quoique toujours fâcheuſes, ont été & ſont aſſez frequentes.

ce mont remarquable. Séneque, qui employe tout le ſixieme livre de ſes queſtions naturelles à rechercher les cauſes des tremblemens de terre, & en particulier de celui qui ſous le regne de Néron * durant le conſulat de Régulus & de Virginius affligea la Campanie, & cauſa de très-grands dommages aux villes de Pompeies & d'Herculane, ne paroît avoir fait aucune attention au voiſinage du mont Véſuve, dont il ne dit pas un ſeul mot. On vivoit donc à cet égard dans la ſécurité, & l'on croyoit n'avoir pas beaucoup à craindre d'un feu médiocre, qui ſortoit par une ouverture aſſez étroite, & dont les effets ſembloient même avantageux par la beauté & la fertilité des campagnes d'alentour.

An R. 830. *Plin. VI. ep. 16. & Dio.* Le vingt-quatre ** août de la premiere année du regne de Tite, qui concourt avec la ſoixante-&-dix-neuvieme depuis Jeſus-Chriſt, à une heure après midi, parurent les préludes

* *Voyez ci-deſſus, T. IV. p. 250.*

** *Les manuſcrits des lettres de Pline varient beaucoup ſur cette date, & il y en a qui reculent l'événement juſqu'au trois novembre. Je ſuis la leçon commune des éditions, ſans prétendre la garantir.*

de l'affreuſe déſolation qui devoit apprendre aux voiſins du mont Véſuve à le craindre. Pline le jeune, qui étoit alors avec ſon oncle à Miſene, rapporte qu'on y apperçut comme un grand nuage d'une figure ſinguliere, & qui ſemblable à un pin s'élevoit d'abord à une hauteur conſidérable, & formoit comme un tronc d'où ſe ſéparoient pluſieurs branches. Ce nuage étoit tantôt blanc, tantôt ſale & parſemé de taches, ſelon qu'il portoit avec ſoi de la cendre, où de la terre. D'où ſortoit le nuage, c'eſt ce qu'on ignoroit à Miſene: & Pline l'ancien, qui commandoit la flotte que les Romains tenoient dans ce port, fit équiper auſſitôt un vaiſſeau léger, & partit, auſſi courageux que curieux obſervateur, pour aller reconnoître de près un phénomene inuſité.

Tout étoit effrayant, ſecouſſes violentes données à la terre, ébranlement des montagnes juſqu'à leurs cimes, bruits ſouterreins ſemblables au tonnerre, longs mugiſſemens qui faiſoient retentir le rivage, le ſol échauffé & preſque brûlant, la mer bouillonnante, le ciel

en feu : il ſembloit que tous les élémens ſe fiſſent une guerre dont les hommes alloient être les victimes. Cette furieuſe commotion étoit l'effet du feu allumé dans le gouffre, & qui avoit peine à ſe faire une iſſue. Enfin il vainquit les obſtacles : il lança avec roideur des pierres d'une groſſeur prodigieuſe, qui ſorties de la bouche du Volcan retomboient par leur poids, & rouloient le long de la montagne. Les flammes parurent, & furent bientôt ſuivies d'une épaiſſe fumée, qui obſcurcit l'air, qui cacha le ſoleil, & changea le jour en une nuit affreuſe.

Ce fut alors que la frayeur fut portée à ſon comble. Chacun penſoit toucher à ſa derniere heure. L'imagination troublée ajoutoit au danger réel des peurs chimériques de phantômes & de géans, que l'on croyoit voir dans l'ombre. On ſe perſuadoit que la nature étoit bouleverſée dans ſon entier, que le monde périſſoit, & qu'il alloit rentrer dans le cahos. Les uns quittoient leurs maiſons agitées & prêtes à ſe renverſer ſur eux, pour chercher plus

de ſûreté dans les rues & dans les campagnes : les autres fuyoient des campagnes dans les villes & dans les maiſons. Ceux qui étoient en mer s'efforçoient de gagner la terre, & de la terre on couroit vers la mer. Chacun s'imaginoit que le lieu où il n'étoit pas lui offriroit un meilleur aſyle.

Cependant arrivent d'immenſes nuées de cendres, qui remplirent l'air, la terre, & la mer. Elles ſe porterent juſqu'à Rome en aſſez grande quantité pour y obſcurcir le jour : & la ſurpriſe fut égale à la terreur, parce que la cauſe d'un ſi étrange effet étoit encore ignorée dans cette capitale. Elles paſſerent même les mers, & volerent, ſi nous en croyons Dion, en Afrique, en Syrie, & en Egypte. Mais dans le voiſinage elles devinrent un mal atroce, & la partie la plus funeſte du fléau qui accabloit ce pays malheureux. Elles tomboient en pluie ſi épaiſſe & ſi rapide, que Pline le jeune, qui étoit alors dans la campagne de Miſene, à plus de cinq lieues de diſtance du Véſuve en ligne directe, ayant été obligé de s'aſſeoir avec ſa mere à côté du chemin, de

Pline VI. *ep.* 14 & 20.

peur que la foule de ceux qui fuyoient ne les écrasât dans l'obſcurité, rapporte qu'il leur falloit ſe lever de tems en tems pour ſecouer la cendre qui, ſans cette précaution, les eût couverts & même étouffés : & ſon oncle, qui s'étoit avancé bien plus près du danger, & qui ſe trouvoit actuellement à Stabies, où il dormoit, fut éveillé par ſes amis & par ſes gens, qui l'avertirent que la cour de la maiſon ſe rempliſſoit de cendres mêlées de pierres rongées & raboteuſes, enſorte qu'il couroit riſque de ſe voir inceſſamment aſſiégé & enfermé, ſans avoir d'iſſue pour ſortir.

Les villes de Pompeies & d'Herculane éprouverent le malheur qui étoit près d'arriver à la maiſon d'où Pline ſe ſauva, & elles furent enſevelies ſous les horribles monceaux de cendres. Ces cendres détrempées par les pluies, qui accompagnent d'ordinaire les éruptions du Véſuve, & maſtiquées par les torrens de matières fondues, métaux, ſoufres, minerais de toute eſpece, qui couloient du haut de la montagne, & qui ſe durciſſoient en ſe refroidiſſant, for-

merent un maſſif qui remplit les rues, & les vuides des édifices, & qui s'élevant au-deſſus de leur plus grande hauteur enterra tellement ces villes infortunées, que les yeux n'en découvroient plus aucun veſtige. Il n'eſt pas beſoin de remarquer que ces mêmes cendres cauſerent de grands dommages aux terres, aux hommes, aux beſtiaux. Dion aſſure qu'elles tuerent les oiſeaux dans l'air, & les poiſſons dans la mer.

Il paroît que le mal dura dans toute ſa violence pendant trois jours, & ne s'éteignit que le quatrieme. Car Pline l'ancien mourut le ſecond jour de l'embraſement, & ce ne fut que le troiſieme jour après ſa mort, que l'on fut aſſez tranquille pour aller chercher ſon corps, & lui rendre les derniers honneurs.

Les auteurs ne nous apprennent point ſi le nombre de ceux qui périrent fut conſidérable. Le danger s'étoit annoncé par des menaces avant que de devenir extrême, & l'on avoit eu le tems de s'enfuir à une aſſez grande diſtance pour mettre ſa vie en ſûreté. Nous ne croyons donc

pas devoir ajouter foi à Dion touchant le ſort des habitans de Pompeies & d'Herculane, qu'il dit avoir été ſurpris par la pluie de cendres dans les théatres de leurs villes. Le peuple de ces lieux ſi voiſins du péril s'étoit ſans doute répandu dans les campagnes. Et d'ailleurs, le théatre d'Herculane découvert & viſité, comme je l'ai dit, il y a peu d'années, n'a préſenté aux yeux des curieux aucun corps mort. Il eſt pourtant plus que probable que s'il y en eût eu, ils s'y ſeroient conſervés dans le mortier qui les auroit environnés & pénétrés; de même que l'on y a trouvé des raiſins, des noix, des avelines, du bled, du pain, des olives, un pâté d'un pied de diametre, le tout brûlé en dedans, mais gardant ſa forme extérieure.

La ville d'Herculane retrouvée ſous terre, de nos jours

Comme j'ai été obligé de faire mention de cette découverte de la ville d'Herculane trouvée après tant de ſiecles à dix toiſes de profondeur en terre, je ne ſais ſi le lecteur me pardonneroit de ne lui point donner ici quelque idée d'un événement auſſi ſingulier. J'employerai en grande partie les propres termes d'un

d'un * écrivain également diſtingué dans les lettres & dans la magiſtrature, qui a été ſur les lieux, qui a tout vû par lui-même, & qui s'eſt fait un plaiſir de communiquer au public ſes obſervations, & ce que contiennent de plus important celles des autres. *Lettres ſur l'état actuel de la ville ſouterreine d'Herculane M.DCC.L.*

Au commencement de ce ſiecle-ci, quelques habitans du village de Rétina, ſitué ſur le bord de la mer, à peu de diſtance du mont Véſuve, faiſant creuſer un puits, trouverent pluſieurs morceaux de marbre jaune antique, & de marbre grec de couleurs variées. En 1711, le prince d'Elbeuf, que des aventures qui ne ſont point de mon ſujet avoient conduit au royaume de Naples, ayant beſoin de poudre de marbre pour faire des ſtatues dans une maiſon de campagne qu'il bâtiſſoit à Portici, village voiſin de Rétina, fit excaver les terres à fleur d'eau, dans ce même puits où l'on avoit déja trouvé des fragmens de marbre. On trouva alors un temple orné de colonnes de marbre d'Orient, & de ſtatues, qui furent

* *M. le Préſident de la Breſſe.*

enlevées & envoyées au prince Eugene de Savoye. Une pareille découverte devoit inſpirer le deſir de pouſſer plus loin les recherches. Cependant elles furent interrompues juſqu'au mois de décembre 1738, tems auquel le roi des deux Siciles, don Carlos, qui a une maiſon de plaiſance à Portici, donna ordre de continuer à excaver les terres dans la grotte déja commencée par le prince d'Elbeuf, & de pouſſer des mines de côté & d'autre. Le creux, à dix toiſes de profondeur, donna juſtement au milieu d'un théatre, dont on découvrit peu à peu les différentes parties. On perça enſuite en tout ſens des conduits ſouterrains, mais bas & étroits: enſorte que l'on ne peut diſcerner les objets qu'à la lueur des torches, ce qui en rend l'obſervation pénible & imparfaite. Ces difficultés n'ont pas empêché que l'on n'ait découvert par degrés la ville d'Herculane preſque entiere: & l'on s'eſt aſſuré qu'elle n'avoit point été renverſée, ni engloutie, mais ſimplement couverte & enterrée par les matieres ſorties du Volcan. Les murailles gardent dans la plûpart des endroits une ſituation

à peu près perpendiculaire, ou du moins elles ne ſont inclinées que du côté de la mer, ayant été pouſſées par le poids des terres que le Véſuve avoit fait ébouler.

Comme donc la ville d'Herculane n'a point été détruite, on y rencontre tout ce qui doit ſe trouver dans une ville, édifices publics & particuliers, temples, théatres, maiſons, beaucoup de ſtatues, dont quelques-unes ſont très-belles, des bas reliefs, des peintures à freſque très-bien conſervées, à la réſerve du coloris, qui paroît altéré, des inſcriptions, des médailles, des meubles de toute eſpece, vaſes, urnes, tables, lampes, chandeliers, & autres choſes pareilles, juſqu'à des fruits & du pain, comme je l'ai déja remarqué. Ce qui m'étonne, c'eſt qu'on ne parle d'aucun livre. Cette découverte, déja ſi précieuſe pour la littérature, le deviendroit bien davantage, ſi elle nous rendoit au moins quelques parties des écrits des grands maîtres de l'antiquité, Cicéron, Tite-Live, Salluſte, Tacite, qui ne ſont parvenus juſqu'à nous, que mutilés, & pleins de lacunes.

La matiere ſolide entre le ſol extérieur & l'emplacement d'Herculane, eſt fort mélangée de terres, de minerais, d'un mortier de cendres & de ſable, & de *lave* dure. C'eſt ainſi qu'on appelle dans le pays la fonte qui coule du Véſuve, & qui devient en ſe refroidiſſant preſque auſſi dure que le fer. Entre Herculane & le ſol d'en-haut on apperçoit quelques reſtes d'une autre petite ville, rebâtie autrefois au-deſſus de celle-ci, & de même enſevelie par de nouveaux dégorgemens du Véſuve. C'eſt ſur les croûtes qui couvrent ſucceſſivement ces deux villes, qu'eſt bâti le nouveau village de Portici, où le roi des deux Siciles & pluſieurs ſeigneurs de ſa Cour ont leurs maiſons de campagne, en attendant que quelque révolution ſemblable aux précédentes les faſſe diſparoître, & que l'on bâtiſſe un autre bourg au quatrieme étage.

La ville de Pompeies, compagne de l'infortune de celle d'Herculane, n'eſt point non plus demeurée entiérement inconnue depuis ſon enſeveliſſement : & même, ſi les lumieres que l'on croit avoir ſur ce

point ne ſont pas trompeuſes, elle a été découverte la premiere, mais très-imparfaitement. En 1689, un architecte de Naples, nommé François Pichetti, en faiſant fouiller un terrein entre le Véſuve & la mer, trouva, à ſeize pieds de profondeur, du charbon, des ferrures de portes, & deux inſcriptions latines, qui faiſoient mention de la ville de Pompeies: d'où l'on conjecture que c'étoit-là l'ancien ſol de cette ville. Ce travail n'a point été ſuivi, & par conſéquent laiſſe encore quelque incertitude ſur la découverte. *Mémoires de l'Académie des inſcriptions, T. IX. p. 19. 20. & 21.*

Je reviens à mon ſujet, dont il me reſte à traiter la mort de Pline l'ancien, & le danger que courut ſon neveu.

Mort de Pline l'ancien.

L'oncle en partant de Miſene, demanda à ſon neveu s'il vouloit l'accompagner. Pline le jeune avoit plus de goût pour l'éloquence & pour les beaux arts, que pour les ſciences naturelles. Il répondit qu'il aimoit mieux étudier: & il avoit actuellement à travailler une matiere que ſon oncle lui avoit donnée. Car ces anciens Romains, qui dans des poſtes éminens connoiſſoient néanmoins tout *Pline VI. ep. 16.*

le prix des lettres, ne regardoient point comme au-deſſous d'eux les fonctions de maîtres & de précepteurs par rapport à ceux qui leur appartenoient. L'oncle s'embarqua donc ſans ſon neveu, & quoiqu'il vît tout le monde prendre la fuite, il s'avanca vers le terme d'où tous les autres fuyoient: il dirigea ſa courſe vers le centre du péril, gardant une ſi parfaite tranquillité d'ame, qu'il dictoit à un ſecrétaire la deſcription de toutes les circonſtances, de tous les mouvemens, de toutes les formes que prenoit ſucceſſivement le phénomene terrible qu'il venoit obſerver. Déja les cendres tomboient à flots: déja les pierres voloient: déja les ſecouſſes que ſouffroit la terre ſous les eaux faiſoient naître des écueils ſubits qui arrêtoient le vaiſſeau, & les terres éboulées de la montagne prolongeoient le rivage, & combloient l'entrée du baſſin. Pline, frappé alors de la grandeur du danger, délibéra pendant quelques momens s'il ne reculeroit point en arriere, & le pilote l'y exhortoit: mais l'avidité de ſçavoir & de s'inſtruire l'emporta. « La fortu-

» ne, dit-il, favoriſe les hommes » de courage. Allons à Stabies, où » eſt actuellement Ponponianus : » c'étoit un de ſes amis, qu'il trouva faiſant tous les préparatifs néceſſaires pour s'enfuir, dès que le vent qui étoit contraire auroit changé de direction, ou ſe ſeroit appaiſé. Pline l'embraſſe, l'encourage ; & pour diminuer la crainte de ſon ami par l'exemple de ſa ſécurité, il prend le bain, après le bain il ſe met à table, & ſoupe gaiement, ou, ce qui ne marque pas moins de force d'ame, avec toutes les apparences de la gaieté. Cependant on voyoit s'élever des tourbillons de flammes, dont l'éclat étoit augmenté & devenoit plus vif par l'épaiſſe obſcurité des ténebres, au milieu deſquelles elles brilloient. Pline, pour raſſurer ceux qui trembloient autour de lui, diſoit que c'étoient des feux qu'avoient laiſſés les gens de la campagne dans la précipitation de leur fuite, & qui brûloient les maiſons abandonnées. Il ſe coucha, & dormit d'un ſommeil ſi plein & ſi profond, que de la porte de ſa chambre on put en entendre la preuve.

Néanmoins, comme la cour de la maiſon ſe rempliſſoit de cendres & de pierres, ainſi que je l'ai remarqué, on l'éveilla, & il délibéra avec ſa compagnie ſur le parti qu'il falloit prendre. Car les murs & les appartemens chanceloient, & par des balancemens alternatifs menaçoient de ſe renverſer. D'un autre côté, on craignoit dans la pleine campagne la chûte des pierres que le gouffre lançoit. On ſe détermina pourtant à ſortir, & pour ſe garantir des pierres, ils mirent ſur leurs têtes des couſſins attachés avec des cordons noués ſous les bras.

Déja il étoit jour par-tout ailleurs : mais autour de Pline régnoit une nuit noire, qu'il falloit vaincre par la lumiere des flambeaux. Il parut abſolument néceſſaire de s'éloigner, & on gagna le rivage pour voir ſi la mer ſeroit navigable. Elle étoit plus furieuſe que jamais : & Pline ſe jetta ſur un drap que l'on étendit par terre. Là, il demanda ſucceſſivement deux verres d'eau froide, qu'il but. Dans le moment ſe répand une odeur de ſouffre qui annonçoit la flamme, & la flamme ſuivit de près. Tous s'en-

fuyent : Pline ſe leve appuyé ſur deux eſclaves, & tout d'un coup il tomba étouffé ſans doute par l'air brûlant, à l'impreſſion duquel il réſiſta d'autant moins qu'il avoit la poitrine mauvaiſe, étroite, & de tout tems ſujette à des accès d'aſthme. Deux jours après, ſon corps fut retrouvé, comme je l'ai dit, entier, ſans aucune bleſſure, avec ſes habits : on eût penſé qu'il étoit ſimplement endormi.

Ainſi périt, par un trop ardent deſir d'étendre ſes connoiſſances, l'un des plus beaux génies, & en même-tems des plus ſavans & des plus laborieux écrivains de l'antiquité. Les aventures de ſon neveu en cette même occaſion n'ont pas moins droit de nous intéreſſer ; & dans le récit qu'il nous en a laiſſé lui-même nous trouverons de nouvelles circonſtances, qui nous donneront une idée plus complette du terrible événement que j'ai décrit.

Dangers que court Pline le jeune.

Pline le jeune étoit reſté, comme je l'ai dit, à Miſene pour étudier, & réellement il donna au travail le reſte du jour. La nuit troubla *Pline* VI. *ep.* 20.

ce calme. Un tremblement de terre, qui duroit déja depuis quelques jours, & qui d'abord avoit cauſé peu d'effroi, parce que c'eſt un accident ordinaire en Campanie, devint ſi violent, que la maiſon où Pline étoit avec ſa mere, non plus ſimplement agitée, mais ébranlée juſqu'aux fondemens par des ſecouſſes furieuſes, s'entrouvroit & paroiſſoit prête à tomber. La mere tremblante court avec précipitation à la chambre de ſon fils, qui de ſon côté ſe levoit en ce moment pour aller éveiller ſa mere, ſuppoſé qu'elle dormît. Ils ſortent, & viennent s'aſſeoir dans une petite place entre leur maiſon & le rivage de la mer : & là, Pline, qui couroit alors ſur ſa dix-huitieme année, par une imprudence que comportoit ſon âge, & dont le motif eſt bien louable, prend un volume de Tite-Live, le lit, & ſuivant ſa coutume, il en fait des extraits. Pendant ce tems arrive un ami de l'oncle, qui voyant la mere & le fils aſſis tranquillement, & celui-ci occupé à lire, ſe met en colere, leur reproche leur ſécurité déplacée : mais ſes diſcours véhé-

mens ne peuvent vaincre le charme ſécret qui attiroit Pline vers ſon livre. Il étoit la premiere heure du jour, & la lumiere encore foible & pâle n'éclairoit que triſtement. Le tremblement de terre continuant toujours avec la même violence, Pline & ſa mere ne ſe crurent pas en ſûreté dans l'endroit où ils étoient, & ils réſolurent de s'éloigner de tout édifice & de ſortir de la ville. La multitude des habitans les ſuivit, inquiete, conſternée, incapable de ſe déterminer par elle-même, & faiſant ce qu'elle voyoit faire. Pline rapporte ici un grand nombre de phénomenes auſſi ſinguliers qu'effrayans. Les voitures dans une campagne très-unie reculoient; & quoiqu'on mît des pierres ſous les roues, elles ne pouvoient demeurer en place. La mer refluoit ſur elle-même, & ſembloit repouſſée par les ébranlemens de la terre; & les eaux retirées ſubitement laiſſoient à ſec les poiſſons palpitans ſur le rivage. D'un autre côté, on voyoit une nuée noire & affreuſe, d'où s'élançoient en différens ſens des ſerpenteaux de feu, plus grands & auſſi

vifs que les éclairs qui ont coutume de précéder le tonnerre.

Il étoit tems de fuir : & cependant Pline ni ſa mere ne pouvoient s'y réſoudre dans l'inquiétude où les tenoit le ſort incertain du frere de l'un, l'oncle de l'autre. « S'il vit » encore, leur dit cet ami dont » j'ai parlé, il veut que vous vous » ſauviez : s'il eſt mort, ſon inten- » tion a été que vous vous miſſiez » en état de lui ſurvivre. Fuyez : » il n'y a pas un moment à perdre. » Non, répondirent d'un commun » accord la mere & le fils, nous » ne ſongerons point à notre ſûre- » té tant que nous douterons de la » ſienne. » Alors celui qui les exhortoit à fuir, prit pour lui-même le conſeil qu'il leur avoit donné inutilement, & il s'éloigna ſi diligemment qu'ils l'eurent bientôt perdu de vûe.

Un moment après, la nuée s'abaiſſa ſur la terre, & couvrit la face de la mer : elle enveloppa l'isle de Caprées, elle cacha le promontoire de Miſene. Alors la mere de Pline pria ſon fils, le preſſa, lui ordonna

de prendre la fuite à quelque prix que ce fût. « Moi, dit elle, infirme » & âgée comme je ſuis, je me trou- » verai heureuſe de mourir, ſi je ne » ſuis pas la cauſe de votre mort. » Le fils non moins généreux, déclara à ſa mere qu'il étoit réſolu de ne vivre qu'avec elle. En même-tems il la prend par la main, & l'oblige de doubler le pas. Elle le ſuit, non ſans peine, & en ſe reprochant le retardement qu'elle lui cauſe.

Déja les cendres les atteignoient, mais en pluie encore déliée. Pline regarde derriere lui, & il apperçoit une épaiſſe obſcurité, qui comme un torrent rouloit ſur la terre, & les ſuivoit de près. Ce fut alors qu'il s'écarta du chemin avec ſa mere, de peur que dans les ténebres qui alloient ſurvenir, la multitude dont ils étoient accompagnés ne les écraſât. A peine s'étoient-ils aſſis, que la nuit arriva, non pas telle qu'eſt la nuit la plus obſcure dans une pleine campagne, lorſqu'on ne voit ni lune ni étoiles, mais auſſi noire qu'on l'éprouve dans une chambre bien fermée après qu'on a éteint

les lumieres. Il n'eſt pas beſoin de décrire quelle fut la conſternation, quels furent les cris lamentables de toute cette foule de fuyards, hommes, femmes, & enfans, qui croyoient leur perte certaine. Je me contenterai d'obſerver que tous étoient frappés de l'idée d'un déſaſtre univerſel, qui menaçoit la nature entiere. Pline, à qui il n'échappa ni plainte, ni ſoupir dans un ſi horrible danger, attribue lui-même ſa fermeté à cette opinion dont il étoit prévenu comme les autres. C'étoit pour lui une triſte conſolation, mais enfin c'en étoit une, de penſer qu'il périſſoit avec l'univers, & que l'univers périſſoit avec lui. Le peuple n'exceptoit pas les Dieux mêmes du ſort commun; &, ſuivant les idées baſſes que le paganiſme donnoit de la divinité, la plûpart s'imaginoient qu'il n'y avoit plus de Dieux, & que le monde en tombant les entraînoit dans ſa chûte.

Ces ténebres effroyables furent interrompues par un intervalle de lumiere, qui n'étoit pas le jour, mais l'annonce d'une flamme prête

à partir. Elle parut, mais elle n'arriva pas juſqu'au lieu où étoit Pline. Lorſqu'elle ſe fut éteinte, revinrent les ténebres, revint la pluie de cendres en plus grande abondance qu'auparavant. Enfin l'obſcurité diminuant par degrés ſe diſſipa comme en fumée ou en brouillard. Le jour ſe montra: on vit même le ſoleil, mais pâle, & tel qu'il paroît lorſqu'il eſt en partie éclipſé. On fit alors uſage de ſes yeux: chacun porta ſes regards ſur les objets environnans. Tout étoit changé, bouleverſé: & la terre couverte de monceaux de cendres, comme elle l'eſt quelquefois par la neige dans l'hiver, préſentoit le plus affligeant ſpectacle. Pline retourna à Miſene avec ſa mere. Ils y paſſerent une nuit fort peu tranquille: car le tremblement de terre n'étoit pas encore appaiſé. Cependant, ni le danger qu'ils avoient éprouvé, ni celui qu'ils craignoient, ne put les déterminer à s'éloigner d'un ſéjour ſi rempli d'allarmes, qu'ils ne fuſſent informés de ce qu'étoit devenu celui dont le ſort les inquiétoit plus que le leur propre. Les nouvelles furent bien

triſtes, comme on l'a vû, & leurs inquiétudes ne finirent que par la douleur amere d'avoir perdu le digne objet de leur reſpect & de leur tendreſſe.

Détails ſur Pline l'ancien Ses ouvrages. Sa paſſion pour l'etude. *Vit. C. Plin. Plin. ep.* III 5.

Pline l'ancien eſt un perſonnage ſi illuſtre que je ne puis le quitter, ſans placer ici ce que nous ſavons de ſa perſonne, de ſes écrits, & ſur-tout de ſon incroyable paſſion pour l'étude. Il étoit de Véronne, &, ſelon l'uſage des Romains, il mêla les lettres & les armes, les fonctions civiles & militaires. Il plaida dans le barreau : il ſervit dans les armées, & il y occupa un poſte que nous pourrions comparer à celui de meſtre de camp parmi nous. Il fut auſſi intendant des Céſars en Eſpagne, & lorſqu'il mourut, il avoit, comme je l'ai dit, le commandement de la flotte de Miſene. C'eſt au milieu de ces emplois ſi pleins de diſtractions qu'il compoſa un nombre d'ouvrages auquel rarement a pu atteindre le loiſir d'un ſtudieux, purement homme de lettres. Nous n'avons de lui que ſon hiſtoire naturelle, dédiée à Tite encore Céſar, qui avoit une grande conſidération

ration pour l'auteur. C'eſt un ouvrage immenſe, qui embraſſe toute la nature, & qui a demandé de prodigieuſes recherches. On a accuſé Pline d'y avoir ſouvent débité des fables : & comme il avoit plus lû, qu'étudié la nature en elle-même, ce reproche n'eſt peut-être pas ſans fondement. Néanmoins nos naturaliſtes modernes l'ont juſtifié à bien des égards, & ont certifié l'exactitude & la vérité de ſon témoignage dans des choſes qu'avoient traitées de fabuleuſes ceux qui ne les avoient examinées que ſuperficiellement.

Cet ouvrage ſeul ſuffiroit pour nous faire connoître l'application de ſon auteur au travail. Mais il en avoit compoſé un grand nombre d'autres, dont ſon neveu nous a donné la notice. Etant officier de cavalerie, il écrivit un traité ſur l'exercice propre aux troupes de cheval. Il fit la vie de Pomponius Secundus, conſulaire & poëte tragique, dont j'ai plus d'une fois fait mention. C'étoit un tribut que Pline payoit à l'amitié dont Pomponius l'avoit ſinguliérement favoriſé. J'ai parlé de l'hiſtoire des

guerres de Germanie, qu'il avoit renfermées en vingt livres. Il compoſa auſſi un traité de rhétorique, prenant, comme a fait depuis Quintilien, l'orateur au berceau, & le conduiſant juſqu'à la maturité. Sous les dernieres années de Néron, tout mérite étoit ſuſpect : tout ouvrage d'eſprit qui marquoit de l'élévation, piquoit la jalouſie, & excitoit les ombrages du tyran. Pline, incapable de demeurer oiſif, & ne voulant pas trop attirer les regards, trouva un milieu : il ſe jetta dans la grammaire, & écrivit huit livres ſur les phraſes douteuſes de la langue latine. Après la mort de Néron, il prit un ſujet plus digne de ſes talens, & il compoſa en trente-&-un livres l'hiſtoire de ſon tems, commençant où avoit fini un hiſtorien célebre alors, Aufidius Baſſus. Enfin ſon dernier ouvrage fut ſon hiſtoire naturelle.

Outre tous ces livres donnés au public, il laiſſa à ſon neveu cent ſoixante porte-feuilles, qui contenoient les extraits de ſes lectures. Car il mettoit à contribution tout

ce qu'il liſoit, & il avoit coutume de dire, qu'il n'eſt point de livre ſi mauvais, où l'on ne puiſſe trouver quelque choſe d'utile.

On eſt étonné de cette multitude & de cette variété d'ouvrages ſortis de la plume d'un homme vivant dans le grand monde, chargé d'emplois, obligé de faire ſa cour aux princes, & qui eſt mort avant l'âge de cinquante-ſix ans accomplis. Pline à un eſprit extrêmement aiſé joignoit un goût pour l'étude, qui alloit, comme je l'ai dit, juſqu'à la paſſion. Il demeuroit très-peu de tems au lit, & après un court ſommeil, il ſe ménageoit ſur la nuit quelques heures de travail. Avant le jour, il alloit au lever de Veſpaſien, qui, vigilant & laborieux, comme je l'ai obſervé ailleurs, donnoit audience & ſe mettoit au travail de très-grand matin. Pline s'acquittoit enſuite des fonctions de ſes emplois : après quoi tout le reſte de la journée, ſi l'on en excepte le tems du bain, étoit conſacré à l'étude. Quand je dis le tems du bain, il ne faut entendre que les momens qu'il paſſoit dans l'eau. Car pendant que

ſes eſclaves le frottoient & l'eſſuyoient, il ſe faiſoit lire, ayant un ſecrétaire à ſes côtés, pour extraire tout ce qui lui paroiſſoit digne de remarque. Durant ſon ſouper, dont l'heure étoit fixée par une loi ſévere, & qui finiſſoit en été avant le coucher du ſoleil, en hiver dans la premiere heure de la nuit, on lui liſoit, & toujours il avoit ſoin de faire ſes extraits. Telle étoit ſa vie au milieu du tumulte de Rome. A la campagne, où rien ne le détournoit de ſon occupation chérie, il donnoit tout ſon tems à l'étude. Dans ſes voyages il en étoit de même. Il avoit à côté de lui dans ſa chaiſe un ſecrétaire, qui ne ceſſoit de lire & d'extraire tant que le voyage duroit. Par la même raiſon, & pour ne point perdre de tems, il alloit auſſi en chaiſe dans Rome.

Deux traits, rapportés par ſon neveu, nous feront connoître combien il avoit à cœur cette ſtudieuſe économie. Un jour, celui qui liſoit pendant le repas ayant mal prononcé quelques mots, un des amis de Pline l'arrêta, & l'obligea de recommencer. Pline dit à cet ami : « Vous aviez

» pourtant entendu ? & l'autre en » étant convenu : Pourquoi donc, » ajouta Pline, avez-vous fait recom- » mencer le lecteur ? Votre interrup- » tion nous a fait perdre plus de dix » lignes. » Dans une autre occaſion, voyant ſon neveu ſe promener ſans livre, il lui dit : « Vous pouviez ne » pas perdre ce tems-là. » Il regardoit comme perdu tout moment qui n'étoit pas donné à l'étude.

Je ne penſe pas qu'il y ait un exemple plus ſingulier de l'aſſiduité à la lecture & au travail. Pline le jeune qui nous a conſervé tous ces détails, ſe traite lui-même de pareſſeux en ſe comparant à ſon oncle. Tout eſt relatif : & celui qui ſe taxe ici de pareſſe, ſeroit bien laborieux vis-à-vis de la plûpart des hommes, & peut-être de pluſieurs de ceux dont la profeſſion unique eſt la littérature.

L'étude de la nature n'avoit point appris à Pline l'ancien à en connoître & à en révérer l'auteur. Tout ſon ouvrage eſt ſemé de maximes d'irreligion, qui doivent nous faire comprendre combien dans tout ce

qui ſe rapporte à Dieu, l'eſprit humain a beſoin d'être conduit par une lumiere ſupérieure à la raiſon. Pline a ramaſſé un nombre infini de faits où la providence eſt écrite en caracteres plus lumineux que le ſoleil; & il donnoit dans l'impiété épicurienne.

Plin. V. ep. 6. Il avoit adopté ſon neveu, fils de ſa ſœur, qui en conſéquence prit ſon nom, & en ſoutint la gloire dans les lettres, quoiqu'en un genre différent. Pline le jeune devint l'un des premiers orateurs de ſon ſiecle, & à l'éloquence il joignit, ce qui eſt plus eſtimable, une belle ame, l'inclination bienfaiſante, la fidélité à tous les devoirs de la ſociété, la généroſité même dans des occaſions périlleuſes, & aſſez de fermeté pour riſquer ſa fortune & ſa vie, plutôt que de manquer à ce qu'il devoit à des amis vertueux. J'aurai lieu de faire ſouvent mention de lui dans la ſuite, & je recueillerai avec ſoin tous les traits qui peuvent caractériſer un homme encore plus recommandable par les vertus, que par les talens.

Peſte violente. L'embraſement du mont Véſuve,

déja ſi funeſte par lui-même, amena encore un autre fléau. Les cendres dont il avoit couvert tout le pays ſe mêlant avec l'air que l'on reſpiroit, altérerent la conſtitution des corps, & cauſerent une peſte ſi violente, que pendant un eſpace de tems conſidérable on compta dans Rome dix mille morts par jour. *Dio. Suet. 8. Euſ. Chron.*

Soins paternels de Tite dans les maux que ſouffroient ſes ſujets.

De ſi grands maux (a) ne pouvoient manquer de toucher un cœur tel que celui de Tite. Il les reſſentit, non pas ſimplement en prince, mais en pere, & il n'épargna ni ſoins ni dépenſes pour y apporter du ſoulagement. Par rapport à la maladie, tout ce qui peut ſervir ou de préſervatif ou de remede, fut recherché & mis en œuvre par ſes ordres. Pour réparer les dommages que la côte de Campanie avoit ſoufferts, il aſſigna des fonds abondans, & en particulier les biens de ceux qui avoient péri dans l'incendie ſans laiſſer d'héritier, & dont par conſéquent la ſucceſſion étoit dévolue au fiſc. Il chargea deux conſulaires du détail *Dio. & Suet.*

(a) In his tot adverſis ac talibus, non modò Principis ſollicitudinem ſed & parentis affectum unicum præſtitit. *Suet.*

des meſures & des arrangemens convenables pour ſoulager ce pays malheureux : & voulant hâter les ſecours par ſa préſence, il ſe tranſporta lui-
An. R. 831. même ſur les lieux l'année ſuivante.

Incendie dans Rome. Pendant ce voyage ſurvint une nouvelle calamité dans Rome. Le feu prit à la ville avec une très-grande violence, & il dura trois jours & trois nuits. Il conſuma pluſieurs édifices publics, & entr'autres, le panthéon, la bibliothéque d'Octavie, & le capitole qui venoit d'être rétabli. Il n'eſt pas beſoin de remarquer qu'un nombre infini de maiſons particulieres éprouverent le même déſaſtre. Mais Tite, avec une magnificence digne des plus grands éloges, déclara (*a*) par une ordonnance publiquement affichée, que toutes les pertes étoient ſur ſon compte. Il conſacra aux temples & aux ouvrages publics tous les ornemens de ſes maiſons de plaiſance : & il prépoſa des chevaliers romains à la réparation * de tous

(*a*) Nihil ſibi ſi ſibi periiſſe publicè teſtatus. *Suet.*

* *Suétone ne parle pas nommément de la réparation des dommages qu'avoient ſoufferts les parti-*

les

les dommages des particuliers, & à la reconſtruction des maiſons. Il fut ſi jaloux de cette gloire, qu'il voulut ſe la réſerver à lui ſeul : & il refuſa les dons que lui offroient les villes, les rois, & même de riches particuliers, pour diminuer le poids d'une ſi énorme dépenſe. Mais l'économie eſt une reſſource bien féconde pour un ſouverain : & c'eſt dans ce fonds que Tite trouva de quoi ſuffire non-ſeulement aux beſoins de l'Etat, mais aux plaiſirs & à l'amuſement du peuple.

Magnificence de Tite dans les Jeux & les Spectacles.

On ſait que chez les Romains les ſpectacles étoient un objet très-important, & un des reſſorts de la politique des empereurs. Tite acheva l'amphithéatre commencé par ſon pere : & en dédiant cet édifice & les bains qu'il y avoit joints, il donna des jeux avec une magnificence qui ne le céda à aucun de ſes prédéceſſeurs. L'amphithéatre étoit un ouvrage ſuperbe, que Martial ne craint point de mettre au-deſſus des pyramides & des autres merveilles vantées dans la haute antiquité : & les

culiers. Mais la ſuite & la liaiſon de ſon texte y conduiſent.

reſtes, qui en ſubſiſtent encore aujourd'hui dans Rome, comme je l'ai déja obſervé, ne démentent point cette idée. Le choix même de l'emplacement où il fut bâti, avoit quelque choſe de populaire. Pour l'amphithéatre & pour les bains, on prit une partie du terrain que Néron avoit enfermé dans ſon palais. Ainſi, (*a*) dit Martial, Rome fut rendue à elle-même: & ce qui avoit fait les délices du tyran, devenoit, par la bienveillance des Veſpaſiens, pere & fils, l'amuſement des citoyens.

Les jeux qu'il donna pour cette fête durerent cent jours, & réunirent toutes les différentes eſpeces de ſpectacles qui pouvoient s'exécuter dans un amphithéatre, combats de gladiateurs, combats de bêtes, batailles ſur terre, batailles navales. En un ſeul jour furent tuées cinq mille bêtes des forêts. On fit battre des grues les unes contre les autres, on fit battre des éléphans. Une femme combattit un lion, & le tua. Le même lieu ſucceſſivement

(*a*) Reddita Roma ſibi eſt: & ſunt te Præſide, Cæſar, deliciæ populi, quæ fuerant domini. *Mart.*

rempli d'eau & mis à ſec, tantôt préſenta des flottes, tantôt des troupes de terres, qui ſous les noms de peuples célebres autrefois par les guerres qu'ils s'étoient faites, Corcyréens & Corynthiens, Syracuſains & Athéniens, renouvellerent l'image des combats décrits par Thucydide.

A ces divertiſſemens, qui n'étoient que pour les yeux, Tite ajouta une ſorte de jeu qui intéreſſoit par le profit : c'eſt-à-dire, une loterie ſemblable à celle dont j'ai parlé ſous Néron, & qui conſiſtoit en petites boules, ayant chacune ſon inſcription, & jettées parmi la multitude. Quiconque en ſaiſiſſoit une, ſe trouvoit poſſeſſeur d'un bon billet, dont il alloit ſe faire payer à un bureau établi pour cela : &, ſelon le lot qui lui étoit échu, il recevoit ou des choſes bonnes à manger, ou des habits, ou même de la vaiſſelle d'argent & d'or, ou enfin des chevaux, des beſtiaux, des eſclaves.

On rapporte que le dernier jour de ces ſpectacles ſi magnifiques, & uniquement deſtinés au plaiſir, Tite pleura abondamment en préſence de tout le peuple : & il ſemble que les hiſto- Mort de Tite. An. R. 832.

riens veuillent nous faire paſſer ces larmes pour un préſage de ſa mort prochaine. Ils auroient plutôt dû nous en marquer le ſujet.

Peu de tems après, il alla au pays des Sabins, d'où ſa famille étoit originaire, & Suétone remarque qu'en partant il étoit un peu triſte. La ſuperſtition cauſoit ſa triſteſſe. Il tiroit mauvais augure de deux événemens bien ſimples & bien naturels, un coup de tonnerre entendu pendant que le ciel paroiſſoit ſerein, & la fuite d'une victime qu'il étoit prêt d'immoler. Ce prince croyoit ainſi que ſon pere aux folies de la divination & de l'aſtrologie : & Suétone rapporte que dans le tems qu'il pardonna à ces deux Patriciens, qui avoient conſpiré contre lui, s'étant fait inſtruire de leur theme natal, il les avertit qu'un grand danger les menaçoit, mais dans la ſuite des tems, & de la part d'un autre.

Suet. Tit. 9.

Id. ibid. 10. & Dio.

Quoique la diſtance de Rome à Riéti ne ſoit guéres que de douze de nos lieues, Tite en faiſoit deux journées, & au premier gîte il fut pris de la fiévre. Il ne laiſſa pas de continuer ſa route, & ſentant ſon mal

croître pendant le chemin, il (a) ouvrit sa litiere, & regardant le ciel, il se plaignit d'être condamné à mourir sans l'avoir mérité. « Car, ajouta-t-» il, je n'ai rien à me reprocher dans » ma vie, si ce n'est une seule action. » Il disoit peut-être vrai, à ne consulter que la probité humaine, & en faisant abstraction des désordres de sa jeunesse. Mais il ignoroit que l'on peut être innocent envers les hommes, & très-coupable envers Dieu; & qu'outre les devoirs à l'égard de nos semblables, il est un autre ordre de devoirs plus sublimes qui se rapportent à l'Etre suprême, & qui doivent servir de base à toute véritable vertu.

On ne sait pas quelle est cette faute unique dont Tite se reconnoissoit coupable. Quelques-uns devinoient qu'il vouloit parler d'un commerce adultere avec Domitia sa belle-sœur. Mais Suétone réfute ce soupçon par le témoignage de Domitia elle-même, qui nia constamment le fait,

(a) Suspexisse dicitur, dimotis plagulis, cœlum multumque conquestus: *Eripi sibi vitam immerenti: neque enim exstare ullum suum factum pœnitendum, excepto duntaxat uno.* Suet.

& qui étoit de caractere à s'en faire honneur, s'il eût été vrai. Dion, peu heureux en conjectures, incline à croire que l'empereur mourant ſe reprochoit ſon exceſſive indulgence envers ſon frere, & qu'il ſe repentoit de ce que l'ayant trouvé coupable d'attentats contre ſa perſonne, il ne l'avoit pas fait mourir, & n'avoit pas ainſi délivré l'empire de celui qui en devoit être le fléau. Mais, ſuivant la judicieuſe remarque de M. de Tillemont, Néron lui-même ne ſe ſeroit pas reproché comme un crime le pardon accordé à un frere. Conſentons à ignorer ce qu'il ne nous eſt ni poſſible ni fort important de ſavoir.

Sa maladie ne fut pas longue. Plutarque a écrit ſur le rapport des médecins qui avoient traité Tite, que dans l'origine le mal n'étoit pas conſidérable ; & que ce prince l'augmenta lui-même en prenant le bain, dont l'habitude lui avoit fait une néceſſité. Pluſieurs crurent qu'il avoit été empoiſonné par ſon frere : & ce ſoupçon n'a rien qui ne convienne au génie de Domitien, qui ne s'eſt que trop prouvé capable des

Dio, & Zonaras.

plus grands crimes. On ajoute que, comme Tite ne mouroit pas assez vîte, Domitien, sous prétexte que la maladie demandoit du rafraîchissement, le fit mettre dans une cuve pleine de neige ; & que pendant que son frere respiroit encore, il courut à Rome à toute bride pour se faire reconnoître & saluer empereur par les prétoriens. Tous ces faits ne peuvent point être rejettés comme improbables ; mais je m'étonne que Suétone n'en ait fait aucune mention.

Tite mourut le treize septembre, dans la même maison de campagne que son pere, près de Riéti, étant dans la quarante-&-unieme année de son âge, & ayant régné deux ans, deux mois & vingt jours. Il étoit né le trente décembre de * l'an de Rome sept cent quatre-vingt-onze, quarante de Jesus-Christ. On montroit encore, du tems que Suétone écrivoit, la maison & la chambre où Tite avoit pris naissance, & qui étoit tout-à-fait médiocres, & très-disproportionnées à la grandeur à laquelle il

Suet. Tit. 11. 1. & 2.

* *Voyez la note de M. de Tillemont sur la naissance de Tite.*

parvint. Il fut marié deux fois : la premiere, à Arricidia Tertulla, fille d'un chevalier romain, ancien préfet du prétoire. Sa ſeconde femme fut Marcia Furnilla, d'une naiſſance illuſtre, & il en eut une fille, à laquelle il donna le nom de Julie. Il répudia enſuite Marcia, ſans que nous ſachions la cauſe de ce divorce, qui pourroit bien n'être autre que ſes amours avec Bérénice : & lorſqu'il eut renvoyé cette reine, il ne ſongea point à contracter un nouveau mariage, quoique la raiſon d'Etat ſemblât l'y inviter, & que ne pouvant laiſſer l'empire à ſa fille, il dût, par amour pour ſes peuples, ſe mettre dans le cas d'avoir un fils qui donnât l'excluſion à Domitien. Il paroît que, par le droit qu'ont les méchans de ſe faire craindre des bons, Domitien avoit pris ſur Tite une eſpece d'aſcendant, auquel celui-ci ne pouvoit ou n'oſoit réſiſter.

L'hiſtoire, depuis ſon avénement à l'empire, le comble d'éloges ſans mélange d'aucun reproche. Quel-
Dio. ques-uns ont penſé que ſa mort pré-

maturée avoit mis ſa gloire en ſûreté, & que de même qu'il a été utile à Auguſte de vivre long-tems pour faire oublier aux Romains les maux qu'il leur avoit faits dans ſes premieres années, & pour leur apprendre peu à peu à l'aimer ; au contraire, Tite chéri tout d'un coup de tous les ordres de l'Etat, eſt heureux d'avoir peu vécu, parce qu'il auroit eu peine à ſoutenir de ſi favorables commencemens. Mais ces ſortes de conjectures malignes, qui ne ſont fondées ſur rien de poſitif, doivent être rejettées par des juges équitables & ſenſés.

Sa mort fut regardée comme une calamité publique. Dès que la nouvelle en fut venue à Rome, le ſénat, ſans attendre de convocation, courut au palais où il avoit coutume de s'aſſembler, & il lui prodigua plus de louanges, il lui témoigna une affection plus tendre, qu'il n'avoit jamais fait, lorſqu'il voyoit cet aimable prince préſider à ſes délibérations. *Suet.* 11.

Tite fut mis au rang des Dieux. C'eſt le ſeul honneur que Domitien fit rendre à la mémoire d'un frere, *Suet. Dom.* 2.

qui avoit toujours été pour lui un objet de haine & d'envie, & dont il ne ceſſa dans toutes les occaſions de critiquer la conduite, ſi différente de la ſienne.

Faux Néron. *Zonar.*

Sous le regne de Tite parut encore un faux Néron. C'étoit un homme né en Aſie, en ſon vrai nom Térentius Maximus, qui reſſemblant par la figure, par le ſon de voix, par le goût pour la muſique, à celui pour lequel il vouloit ſe faire paſſer, trouva un nombre de partiſans, & un protecteur puiſſant en la perſonne d'Artabane, roi des Parthes, & alors brouillé avec l'empereur romain. Zonare, qui ſeul fait mention de cet impoſteur, ne nous apprend point quel en fut le ſort : & même l'Artabane dont il parle n'eſt point d'ailleurs connu dans l'hiſtoire.

Exploits d'Agricola dans la Grande Bretagne.

Agricola, qui avoit été envoyé par Veſpaſien dans la grande Bretagne, continua ſous Tite d'y faire la guerre avec des ſuccès brillans, qui mériterent à ſon prince le titre d'*Imperator*. Ce général, que Tacite ſon gendre nous a ſi bien fait connoître, doit ſans doute tenir une

place illuſtre dans l'hiſtoire des tems que je décris. Mais je remets à en parler à la fin de ſes expéditions, & de ſon emploi, qui dura ſept années entieres.

FIN.

TABLE
DU SIXIEME VOLUME
DE L'HISTOIRE
DES EMPEREURS
ROMAINS.

LIVRE QUINZIEME.

§. I. *VEspasien, prince digne de notre estime*, p. 3. *Cruautés et pillages exercés dans Rome par les vainqueurs*, 4. *Dernieres étincelles de la guerre civile étouffées*, 6. *Les titres de la puissance souveraine sont déférés à Vespasien par le Sénat et par le peuple*, 8. *Lettre de Mucien au Sénat, blâmée*, 9. *Helvidius se fait remarquer par*

quelques avis singuliers, 11. *Son caractére*, Ibid. *Il a une prise très-vive avec Eprius Marcellus, accusateur de Thraséa*, 15. *Musonius attaque P. Céler*, 20. *Mucien arrive à Rome, et devient seul arbitre de tout*, 21. *Meurtre de Calpurnius Galerianus*, 23. *Assemblée du Sénat le premier Janvier. Domitien préteur de la ville*, 24. *Mucien affoiblit Primus : rend le calme à la ville*, 25. *Discours de Domitien au Sénat. Honneurs de Galba rétablis*, 27. *Commissaires du Sénat pour quatre objets importans*, 28. *Condamnation de P. Céler*, 29. *Efforts du Sénat pour punir les accusateurs*, 30. *Régulus vivement attaqué*, 32. *Helvidius attaque de nouveau Eprius*, 36. *Mucien protége les accusateurs, et les met à couvert*, 37. *Il s'efforce d'appaiser le Sénat irrité. Mouvement de sédition parmi les troupes*, 40. *Mucien céde à leurs desirs : mais par adresse il reprend ce qu'il avoit accordé*, 42. *Divers faits moins importans*, 43. *Mort de Pison proconsul d'Afrique, qui étoit devenu suspect à Mucien*, 44. *La*

paix rétablie dans la région Tripolitaine, 49. *Vespasien à Alexandrie*, 50. *Chagrins que lui cause la conduite de Domitien*, 51. *Bon cœur de Tite*, 52. *Vespasien ne se fait pas aimer des Alexandrins*, 54. *Prétendus miracles de Vespasien*, ibid. *Ordre de Vespasien pour rebâtir le Capitole. Cérémonie de la premiere pierre*, 58.

§. II. *Les Gaulois se préparent à se révolter, et à se joindre à Civilis*, 64. *Conseil tenu à Cologne entre les Chefs des rébelles*, 67. *Ils tâchent de tromper et de surprendre Vocula*, 69. *Ils corrompent la fidélité des légions*, 71. *Discours de Vocula à ses soldats infideles*, 72. *Classicus Chef des Gaulois rébelles fait tuer Vocula*, 76. *Les Légions que Vocula avoit commandées, prêtent serment aux Gaulois*, ibid. *Cologne et les troupes Romaines sur le haut Rhin en font autant*, 77. *Les Légions assiégées dans Vétéra se rendent, et prêtent le même serment*, 78. *Elles sont détruites*, 79. *Ni Civilis, ni aucun Batave, ne se lie par ce serment*, 80. *Il fait hommage de sa victoire à Velléda pré-*

tendue Prophétesse, 81. *Les Légions captives se transportent à Tréves par ordre de leurs vainqueurs*, 82. *Les habitans de Cologne se tirent d'un grand danger par un adroit tempérament*, 84. *Civilis acquiert encore de nouvelles forces et de nouveaux alliés*, 89. *Défaite de Sabinus par les Séquanois*, 91. *Mucien songe à quitter Rome, pour s'approcher du Rhin, et ôte à Arrius Varus la charge de Préfet du Prétoire*, 92. *Il donne des désagrémens à Antonius Primus, qui va trouver Vespasien, et demeure auprès de lui sans crédit*, 93. *Ardeur de Domitien pour le départ: lenteur de Mucien*, 94. *Sept Légions envoyées sur le Rhin*, 95. *Les peuples de la Gaule assemblés à Rheims se décident pour le parti de la soumission*, ibid. *Ceux de Tréves persistent dans la révolte*, 98. *Cérialis vient prendre le commandement des troupes Romaines : son caractere*, 99. *Victoire qu'il remporte sur ceux de Tréves*, 101. *Ils se soumettent : Cérialis préserve leur ville du pillage*, ibid. *Les Légions qui avoient prêté serment aux Gaulois*,

se rejoignent à l'armée de Cérialis, 102. *Soumission de ceux de Langres*, 104. *Discours de Cérialis à ceux de Tréves et de Langres, pour les affermir dans leurs bonnes dispositions*, 105. *Civilis vient attaquer les Romains et surprend leur camp*, 110. *Cérialis reprend sur eux son camp, et remporte la victoire*, 113. *Cologne retourne à l'alliance des Romains*, 116. *Quelques succès relevent les espérances de Civilis*, 118. *Mucien sur la nouvelle des avantages remportés par Cérialis, oblige Domitien de ne point passer Lyon*, ib. *Projets séditieux de Domitien*, 120. *Sa feinte modestie*, 121. *Grande victoire remportée par Cérialis sur les Bataves auprès de Vétéra*, 122. *Civilis ruine la digue de Drusus*, 128. *Entreprise hardie, mais infructueuse, de Civilis*, 129. *Négligence de Cérialis*, 131. *Peu s'en faut qu'il ne soit enlevé par les ennemis*, 132. *Derniere tentative de Civilis*, 133. *Danger que courent les Romains dans l'isle des Bataves*, 134. *Soumission de Civilis, et fin de la guerre*, ib. *Date de la prise de Jérusalem*, 137.

§. III *Bonheur singulier de Vespasien dans la maniere dont il est parvenu à l'Empire*, 149. *Tous les ordres de l'Etat prévenus des sentimens les plus favorables pour lui*, 150. *Il est reçu dans l'Italie et à Rome avec une joie universelle*, 151. *Domitien ne paroît devant lui qu'en tremblant, et n'en reçoit qu'un accueil sévére*, 152. *Vespasien s'applique à réformer l'Etat*, ibid. *Sa conduite ferme à l'égard des gens de guerre*, 153. *Il rend au Sénat et à l'Ordre des Chevaliers leur ancien lustre*, 154. *Son attention à maintenir l'égalité entre tous les citoyens*, 155. *Il fait vuider une multitude de procès, dont les tribunaux étoient surchargés*, ibid. *Il réforme le luxe des tables par son exemple*, 156. *Réglemens pour arrêter les désordres contre les mœurs*, ibid. *Goût de Vespasien pour la simplicité. Sa douceur, sa modération*, 157. *Expulsion des Philosophes*, 165. *Exil et mort d'Helvidius Priscus*, 158. *Vespasien répare les ruines de Rome, et l'embellit par de nouveaux ouvrages*, 171. *Il protége les Lettres et les*

Arts, 172. *Vespasien est taxé d'avarice*, 174. *On ne peut disconvenir qu'il n'ait aimé l'argent*, 175. *Considérations qui diminuent cette tache*, 178. *Conduite privée de Vespasien*, 181. *Mort de Mucien: ses ouvrages*, 182. *Aventures et mort de Sabinus et d'Epponine*, 183. *Conjuration de Cécina et de Marcellus*, 187. *Mort de Vespasien*, ibid.

LIVRE XVI.

§. I. *LA ruine des Juifs, événement très-intéressant, surtout par rapport à la religion*, 195. *Force et importance du témoignage de Joséphe*, 197. *Nécessité d'abréger son récit dans cet ouvrage*, 198. *Zele des Juifs pour leur religion : premiere source d'antipathie contre les Romains*, 199. *Anciennes prophéties mal entendues : second principe de révolte*, 200. *Foule d'imposteurs*, 201. *Judas le Galiléen auteur d'une faction qui se perpétue*, ibid. *Florus*

intendant de la Judée sur la fin du régne de Néron. Etat affreux où il trouva la Judée, 203. *Gouvernement tyrannique de Florus*, 206. *Cestius gouverneur de la Syrie néglige de remédier au mal*, 207. *Florus se propose de faire naître la guerre*, 208. *Trouble dans Césarée entre les Juifs et les Idolâtres, habitans de cette ville*, 209. *Florus entretient les troubles, au lieu de les éteindre*, 211. *Sédition dans Jérusalem occasionnée par Florus, et punie avec une cruauté capable de porter les Juifs au désespoir*, 213. *Epoque du commencement de la guerre*, 218. *Trois partis parmi les Juifs*, ibid. *Nouvelle sédition dans Jérusalem. Perfidie de Florus. Nouveau carnage des Juifs*, 219. *Officier envoyé par le gouvernement de Syrie pour examiner l'état des choses*, 223. *Le roi Agrippa tâche de calmer les esprits des Juifs, et il les engage à plier sur quelques articles*, ibid. *Mais il ne peut obtenir d'eux qu'ils se soumettent à Florus*, 227. *Les séditieux refusent les victimes présentées au nom des Romains*, ibid. *Les Grands*,

après avoir tenté inutilement de ramener les séditieux, implorent contre eux le secours de Florus et d'Agrippa, 228. *Guerre intestine dans Jérusalem, entre les Grands et la plus saine partie du peuple d'une part, et les séditieux de l'autre. Ceux-ci restent vainqueurs*, 230. *Horrible perfidie des séditieux envers la garnison Romaine*, 234. *Les Juifs de Césarée sont exterminés*, 236. *Toute la Syrie remplie de carnage par les combats entre les Juifs et les Syriens*, ibid. *Cypros et Machéronte enlevées aux Romains*, 237. *Siége de Jérusalem par Cestius*, ibid. *Il manque plusieurs fois l'occasion de prendre la ville*, 240. *Il est poursuivi dans sa retraite par les Juifs*, 242. *Plusieurs Juifs s'enfuyent de Jérusalem*, 243. *Les Chrétiens en sortent, et se retirent à Pella*, 244. *Plaintes portées à Néron contre Florus*, ibid. *Le Conseil des Juifs distribue les départemens. Joséphe envoyé en Galilée*, 245. *Sages arrangemens de Joséphe pour le civil et pour le militaire*, 246. *Jean de Giscale, ennemi de Joséphe, lui suscite bien*

des traverses. Caractere de ce scélérat, et son histoire, 250. *Vespasien est chargé par Néron de la guerre contre les Juifs*, 253. *Il assemble son armée à Ptolémaïde*, 254. *Il entre dans la Galilée*, 255. *Siege de Jotapate*, 258. *Prise de cette ville*, 263. *Joséphe retiré dans une caverne, y est découvert*, 264. *Il consent à se rendre, inspiré, selon qu'il l'assure, par un mouvement divin*, 265. *Fureur de ceux qui étoient avec lui dans la caverne*, 267. *Ils se tuent tous les uns après les autres, et Joséphe délivré d'eux se rend aux Romains*, 270. *Prétendues prédictions de Joséphe. Il est bien traité par Vespasien*, 271. *Prise de Japha par les Romains*, 272. *Ils taillent en pieces les Samaritains attroupés sur le mont Garizim*, 273. *Prise et destruction de Joppé*, 274. *Vespasien marche vers Tibériade, qui lui ouvre ses portes*, 275. *Il prend Tarichée*, 276. *Clémence de Tite*, 277. *Près de* 40000 *scélérats mis à mort, ou vendus par Vespasien, contre la foi donnée*, 280. *Il acheve la conquête de la Galilée. Jean s'en-*

fuit de Giscale à Jérusalem, 282. *Il y augmente le trouble et la folle ardeur pour la guerre*, 287. *Rapines, brigandages, cruautés exercées par les factieux*, 288. *Ils prennent le nom de Zélateurs. Ils s'emparent du Temple*, 290. *Discours d'Ananus au peuple contre les Zélateurs*, 292. *Le peuple prend les armes, et force la premiere enceinte du Temple*, 295. *Trahison de Jean de Giscale. Les Zélateurs appellent les Iduméens à leur secours*, 297. *Discours de Jesus grand Pontife aux Iduméens, pour les détourner de l'alliance avec les Zélateurs*, 301. *Il ne peut rien gagner sur eux*, 303. *Les Iduméens introduits par les Zélateurs dans la ville et dans le Temple, font un grand carnage du peuple*, 304. *Mort du Pontife Ananus, tué par les Iduméens*, 306. *Cruautés exercées par les Zélateurs et par les Iduméens*, 308. *Jugement et mort de Zacharie fils de Baruch*, 309. *Les Iduméens reconnoissent qu'ils ont été trompés par les Zélateurs, et ils se retirent de Jérusalem*, 311. *Nouvelles cruautés des Zélateurs.*

Horrible oppression du peuple de Jérusalem, 312. *Vespasien laisse les Juifs se ruiner par leurs fureurs intestines*, 314. *Prise de Gadare, Capitale de la Pérée. Réduction de tout le pays*, 316. *Toute la Judée soumise, hors Jérusalem, et trois forteresses occupées par les brigands*, 318. *Vespasien est obligé d'interrompre la guerre contre les Juifs*, 321. *Il délivre Joséphe de ses chaînes*, ib. *Tite est envoyé par son pere pour assiéger Jérusalem*, 322.
§. II. *Description de la ville de Jérusalem*, 327. *Courte description du Temple*, 332. *Nombre prodigieux des habitans de Jérusalem*, 335. *Trois factions dans Jérusalem, sous trois chefs, Eléazar, Jean et Simon*, 336. *Tite s'avance avec de grandes forces pour assiéger Jérusalem*, 348. *Il s'expose en allant lui-même reconnoître la ville, et éprouve quelque peine à sortir de danger*, 351. *Sortie vigoureuse des Juifs. Tite sauve deux fois en un jour la dixieme Légion*, 352. *Jean réunit la faction d'Eléazar à la sienne, et demeure maître de tout le Temple*, 354. *Tite prépare ses*

approches, 356. *Ruse employée avec succès par les Juifs contre les Romains*, 357. *Sévérité de Tite, qui s'en tient néanmoins aux menaces*, 359. *Distinction des quartiers de l'armée Romaine*, 360. *Tite attaque le côté septentrional de la ville, et force le premier mur*, ibid. *Attaque du second mur*, 366. *Ménagemens de Tite pour les Juifs*, 367. *Le second mur est forcé*, 369. *Tite fait la montre de son armée dans la ville*, ibid. *Tite se prépare à attaquer à la fois la ville haute et la tour Antonia*, 371. *Il essaye d'engager les Juifs à se soumettre par l'entremise de Joséphe*, ibid. *Opiniâtreté des factieux. Déserteurs*, 375. *Famine horrible, et aggravée par la cruauté des factieux*, 376. *Tite fait crucifier les prisonniers Juifs, pour intimider leurs compatriotes*, 379. *Nouvelles tentatives de Tite, toujours inutiles, pour vaincre l'opiniâtreté des assiégés*, 381. *Témérité d'Epiphane, châtiée par l'événement*, 382. *Les ouvrages des Romains sont brûlés et détruits par les Juifs*, 383. *Tite enferme la ville d'un mur*, 387.

Horrible

Horrible famine dans la ville, 390. *Nouvelles cruautés de Simon*, 392. *Il arrête et punit un officier qui le trahissoit*, 394. *Joséphe, exhortant ses compatriotes à se reconnoître, est blessé*, 395. *Sort affreux des transfuges qui passoient dans le camp des Romains*, 396. *Misere du peuple de Jérusalem. Nombre prodigieux des morts*, 398. *Les factieux se sentent eux-mêmes de la famine. Rapines sacrileges de Jean*, 400. *Tite dresse de nouvelles terrasses*, 401. *Prise de la tour Antonia*, Ib. *Cessation du sacrifice perpétuel*, 408. *Nouveaux et inutiles efforts de Tite pour engager les assiégés à rendre la ville et le temple*, 409. *Assaut livré au temple sans succès*, 414. *Tite se prépare à attaquer le temple par les machines*, 415. *Les Juifs commencent les premiers à mettre le feu aux galleries du temple, et sont imités par les Romains*, 418. *Horreurs de la famine. Mere qui mange son enfant*, 420. *Tite s'ouvre par le feu un chemin jusqu'au corps même du temple*, 423. *Tite fait pren-*

dre dans le Conseil la résolution d'épargner le Temple, 424. *Le temple est brûlé, malgré les ordres et les efforts de* Tite, 426. *Les Juifs dupes de leurs faux prophetes jusqu'au dernier moment*, 430. *Avertissemens envoyés de Dieu aux Juifs avant leur dernier désastre*, 431. Tout *ce qui restoit de l'enceinte extérieure du temple, brûlé. Prêtres mis à mort*, 434. Tite *est obligé d'assiéger encore la ville haute, qui tient près d'un mois. Il l'emporte de vive force*, 435. Tite *reconnoît qu'il n'a été que l'instrument de la vengeance divine*, 438. *Prisonniers, et leurs différens sorts*, 439. *Le crédit de Joséphe est une ressource pour quelques-uns*, 441. *Nombre des morts et des prisonniers*, 442. *Sort singulier de la nation des Juifs, et prédit*, Ib. *Jean et Simon sont forcés de se livrer aux Romains*, 443. *La ville et le temple entiérement rasés*, 446. Tite *loue ses soldats, récompense ceux qui s'étoient signalés*, Ib. *Il sépare son armée, et en laisse une partie dans la Judée*, 448. *Il passe*

l'hiver à visiter la Judée et la Syrie. Sa compassion sur Jérusalem, 449. *Il part d'Alexandrie, vient à Rome, et triomphe avec son pere*, 451. *Réduction de trois châteaux qui restoient aux Juifs rebelles, Hérodium, Machéronte, et Masada*, 453. *Fin de la guerre*, 468. *Troubles à Alexandrie. Plusieurs des assassins y sont arrêtés et mis à mort. Leur opiniâtreté*, 469. *Le temple d'Onias est fermé par ordre de Vespasien*, 471. *Troubles à Cyréne*, 472. *Joséphe est impliqué dans cette affaire. Son accusateur est puni*, 474. *Autorité de son Histoire*, 475. *Quelques détails sur ses ouvrages et sur sa personne*, 476.

LIVRE XVII.

§. 1. *Tite reconnu Empereur malgré les intrigues de Domitien son frere*, 482. *Il mérite d'être appellé les* Délices du genre humain, 483. *Traits de sa bonté*, Ib. *La souveraine puissance le perfectionne et le réforme. Bérénice ren-*

voyée, 490. *Embrasement du Mont-Vésuve*, 496. *La ville d'Herculane retrouvée sous terre de nos jours*, 504. *Mort de Pline l'ancien*, 509. *Dangers que court Pline le jeune*, 513. *Détails sur Pline l'Ancien. Ses ouvrages. Sa passion pour l'étude*, 520. *Peste violente*, 526. *Soins paternels de Tite dans les maux que souffroient ses sujets*, 527. *Incendie dans Rome*, 528. *Magnificence de Tite dans les Jeux et les Spectacles*, 529. *Mort de Tite*, 531. *Faux Néron*, 538. *Exploits d'Agricola dans la Grande Bretagne*, 538.

Fin de la Table.

627617

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier les V et VI Tomes de l'*Histoire des Empereurs Romains*, par M. CREVIER, et je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. FAIT à Paris ce 20 Novemb. 1751.

SECOUSSE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre : A nos amés et féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, et autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur J. B. CREVIER, Professeur émérite en l'Université de Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer et donner au Public un Livre de sa composition, qui a pour titre : *Histoire des Empereurs*, en douze volumes, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis et permettons par ces Présentes, de faire réimprimer

ledit Livre autant de fois que bon lui semblera; et de le faire vendre et debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire de réimpression étrangere dans aucun lieu de notre obeissance; comme aussi de reimprimer ou faire réimprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse et par écrit dudit exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, et l'autre tiers audit exposant, ou à celui qui aura droit de lui, et de tous dépens, dommages et intérêts. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la communauté des Imprimeurs et Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que la réimpression dudit Livre sera faite dans notre Royaume et non ailleurs, en bon papier et beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, et notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, l'imprimé qui aura servi de copie à la réimpression dudit Livre sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher et feal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, et qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Chateau du Louvre, un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON, et un dans celle de notre très-cher et feal Chevalier Garde des Sceaux, et Vice-Chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit exposant et ses ayant causes, pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement.

Voulons que la Copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenue pour duement signifiée, et qu'aux Copies collationnees par l'un de nos amés et feaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires, sans demander une permission, et nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande et Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le quatorzieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent soixante-quatre, et de notre regne le quarante-neuvieme.

Par le Roi, en son Conseil,

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVI. de la chambre Royale et Syndicale des Libraires et Imprimeurs de Paris, n.° 91. fol. 112. conformement au Réglement de 1723. qui fait defenses, art. 41. à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, autres que les Libraires et Imprimeurs, de vendre, debiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement, et à la charge de fournir à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits par l'article 108. du même Réglement. A Paris, ce 19 Mai 1764.

LE BRETON, *Syndic.*